VIRGINIE, OU LA VIERGE CHRÉTIENNE. HISTOIRE SICILIENNE, ...




BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
FONDO EROKENSE
43
3 C
11



VIRGINIE.

II.

VIRGINIE

OU

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

HISTOIRE SICILIENNE,

POUR SERVIR DE MODÈLE AUX FILLES QUI ASPIRENT
A LA PERFECTION;

PAR LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN,

RELIGIEUX MINIME.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.



A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, N° 33.
A PARIS,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
PLACE ST-ANDRÉ-DES-ARTS, n° 11.

1828.

VIRGINIE

OU

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux frères de Virginie entrent dans l'Ordre de saint François. Mariage de sa sœur Lucie.

Nous avons dit ailleurs, qu'outre l'aîné de sa famille, Virginie avoit deux frères plus jeunes qu'elle et que sa sœur Lucie ; ils étoient avancés dans les classes, et depuis plus d'un an ils s'étoient liés d'amitié avec deux écoliers de leur âge, les plus sages du collége, avec lesquels ils s'étoient mis sous la conduite du père Chrysostôme. Cet excellent religieux avoit cultivé leur ame avec tant de soin, qu'ils étoient tous les quatre pleins de ferveur, et s'étoient engagés dans une congrégation que ce père avoit instituée, où les confrères s'assembloient chaque semaine, pour vaquer à des exercices communs de dévotion, et d'où ils se rendoient à l'Hôtel-Dieu pour servir les malades. On ne

savoit point ce détail dans la maison de Virginie; mais son père et son frère aîné commençoient à admirer la sagesse de ces jeunes garçons, qui, d'étourdis qu'ils étoient auparavant, étoient devenus très-circonspects dans toute leur conduite. Lucie, qui avoit souffert quelquefois de leur jeunesse par les petits tours de malice qu'ils lui faisoient, n'avoit plus lieu de s'en plaindre: elle faisoit pourtant peu d'attention à leur piété, tout occupée de ses idées du monde; et sa mère n'y regardoit pas non plus de si près. Mais Virginie entroit dans leurs pieux secrets, et les fortifioit dans le bien par ses avis salutaires, outre qu'elle levoit souvent les mains au ciel pour leur attirer les grâces dont ils avoient besoin. Ils se déclarèrent enfin à elle sur le besoin qu'ils avoient d'entrer dans l'ordre de saint François d'Assise, et ce fut pour son cœur un sujet de la plus tendre consolation, les voyant dans la résolution de se donner à Dieu sans retour et sans réserve dans un si saint ordre, et par conséquent hors des dangers auxquels les jeunes gens sont exposés dans le monde. Cependant elle leur conseilla de finir leur rhétorique; ce qui étoit aussi le sentiment du père Chrysostôme, qui vouloit leur donner tout le loisir de bien connoître la volonté de Dieu, et s'assurer lui-même de la solidité de leur vocation.

Quand ce terme fut expiré, André, qui étoit le plus âgé, en porta la parole à son père, tant pour lui que pour son cadet, qui se nommoit Jean-Baptiste; et bientôt toute la maison en fut informée. Leur frère aîné, dont le cœur étoit excellent, en fut fort touché, car

leur sagesse les lui rendoit extrêmement chers. Leur père n'y fut pas moins sensible ; mais leur mère, qui avoit une prédilection étonnante pour les intérêts de Lucie, et qui vit que c'étoit le moyen de la placer plus avantageusement, en lui procurant une dot plus considérable, ne donna que des larmes feintes, ainsi que sa fille chérie; ce qu'on comprit sans peine dans la famille, et qu'on fit pourtant semblant d'ignorer.

Virginie ne déguisa pas son sentiment; elle témoigna hardiment la joie qu'elle en avoit, et qui ne couloit que du zèle de la gloire de Dieu et du salut de ses frères. Son père ni son aîné ne le trouvèrent point mauvais, parce qu'ils connoissoient ses intentions; mais Lucie, toujours contrariante, et qui crut qu'en blâmant le contentement qu'elle en marquoit, elle en cacheroit mieux le sien qui ne venoit que de ses vues intéressées, osa lui en faire un crime, et lui imputer un défaut d'amitié qui n'étoit que dans elle, et qu'elle auroit eu honte de produire.

La patiente Virginie soutint le choc par sa douceur. « Vous avez le cœur bien mauvais, lui disoit Lucie, de voir avec des yeux secs ces enfants s'engager dans un ordre si austère! Que ne les en détournez-vous, puisque vous avez crédit sur leur esprit? -- Je m'en garderois bien, lui répondit Virginie ; peuvent-ils mieux faire que de quitter le monde, où peut-être ils se pervertiroient, pour embrasser un état aussi saint? Bien loin de m'en affliger, je n'en puis témoigner que de la joie ; et si vous croyez que je puisse quelque chose sur leur

esprit, je ne m'en servirai que pour les confirmer dans une si sainte résolution. -- Ah ! voilà mes dévotes ! dit Lucie : elles ont des cœurs d'acier, et veulent encore justifier leur insensibilité par les prétextes de la dévotion. » Virginie ne lui répliqua rien, et son silence la fit cesser.

Mais, dans cette rencontre, la différence de l'esprit de piété et de celui du monde parut sensiblement. Virginie, qui n'envisageoit que Dieu et le bien spirituel de ses frères, avoit le cœur comblé de joie de leur détermination, et le manifestoit sans peine; Lucie, au contraire, qui ne visoit qu'à ses intérêts temporels, triomphoit de la résolution de ses frères; mais, comme il lui eût été honteux de le témoigner, elle déguisoit son sentiment en feignant d'être extrêmement affligée. Ces grimaces sont communes dans le monde, où le déguisement passe pour une prudence, et sert plus ordinairement de moyen à bien des gens de parvenir à leur fin. Lucie n'y étoit pas nouvelle, et quoiqu'elle affectât de paroître sensible à la séparation de ses frères, elle trembloit dans son cœur qu'on usât de délai ; et ne pouvant plus enfin retenir son empressement, elle dit à son père qu'il falloit au plus tôt seconder leurs pieux désirs, de peur que, s'ils venoient à changer de dessein, on ne dît dans le monde qu'il ne laissoit pas à ses enfants la liberté de se choisir eux-mêmes un état de vie. Le prétexte étoit grossier : Lucie n'en savoit pas de plus spécieux. Mais ce ne fut pas sur son avis qu'on permit à ses jeunes frères de suivre leur vocation : on en laissa le soin à Virginie,

dont on connoissoit les bonnes intentions ; et tout étant dirigé par sa piété et par la prudence du père Chrysostôme, ils prirent l'habit de religion le jour de Notre-Dame-des-Anges, autrement de la *Portioncule*, avec leurs deux amis à qui ils étoient redevables, après Dieu, de leur engagement dans la dévotion et dans l'ordre de Saint-François.

On changea leur nom de baptême, selon l'usage de cet ordre : on donna à André celui de Bonaventure, et à Jean-Baptiste celui d'Antoine, en l'honneur de saint Antoine de Padoue. L'on eût dit que c'étoit un présage de ce qu'ils feroient dans la suite : car le premier devint un religieux très-intérieur et très-éclairé dans les voies de Dieu ; Antoine, fort pieux d'ailleurs, imita son saint patron dans le ministère de la parole, et fut un des plus grands missionnaires qui eussent paru depuis longtemps dans la Sicile et dans le royaume de Naples, où il fit des conversions sans nombre.

Le père Chrysostôme, qui avoit été leur confesseur jusqu'alors, fut leur maître dans le noviciat. Il n'en falloit pas davantage pour en faire de très-bons religieux. Ce Père avoit un talent éminent pour élever les jeunes gens dans la piété ; il avoit une grande expérience des voies de Dieu et des devoirs de la vie religieuse, dont il connoissoit toute l'étendue ; et réunissant en soi-même la pratique exacte à la spéculation, son exemple présentoit toujours à ses jeunes élèves la manière d'exécuter les leçons de vertu qu'il leur dictoit dans ses instructions.

Virginie, dont le premier confesseur étoit

mort, et qui s'étoit rangée aussi sous cet habile maître dans l'art de conduire les ames, sentoit par sa propre expérience tout l'avantage qu'avoient ses frères d'être élevés d'une si bonne main; elle en étoit au comble de la joie, et ne pouvoit tarir lorsqu'elle parloit de leur bonheur avec la mère Scholastique.

Cette respectable mère n'en avoit pas moins de consolation; elle s'intéressoit avec autant de zèle au bien de leur ame, qu'elle en avoit pour sa nièce. Ils n'avoient pas manqué, de leur côté, de la voir quelquefois depuis qu'ils s'étoient déterminés à quitter le monde, et elle s'étoit beaucoup aidée, avec Virginie, à les y confirmer. Mais lorsqu'ils prirent congé d'elle pour entrer dans le noviciat, cette fervente religieuse, se livrant à l'ardeur de son zèle, leur parla en ces termes:

« O mes chers enfants! qui m'eût jamais dit que ceci seroit tout de bon, et que j'aurois deux neveux enfants du grand saint François d'Assise? Mais, je vous en conjure, ce que vous entreprenez, faites-le parfaitement. L'esprit de l'ordre où vous entrez est un esprit de dépouillement entier des choses de la terre, pour vous attacher uniquement à Jésus-Christ. Chaque religieux de cet ordre doit porter continuellement dans son cœur ces paroles de saint Paul: *J'ai considéré toutes les choses du monde comme du fumier, pourvu que je gagne Jésus-Christ* (Philip. 3). C'étoit là comme le cri du séraphique saint François: il s'étoit attaché si parfaitement à ce divin maître, il lui étoit si étroitement uni par l'affection de son cœur, qu'il ne goûtoit plus rien de ce qui est de la

terre. C'étoit pour ne posséder que lui qu'il s'étoit dépouillé volontairement de tout; et l'ardeur dont il brûloit pour lui étoit dans son ame comme un feu dévorant qui y consumoit tous les filets par lesquels elle auroit pu tenir aux choses d'ici-bas. Voilà pourquoi on l'appelle, à juste titre, un homme séraphique, c'est-à-dire un homme élevé par un entier dénûment et un parfait dégagement, au-dessus de toutes les bassesses du monde, et tout embrasé des ardeurs de l'amour sacré.

« Aspirez, mes chers neveux, en qualité d'enfants d'un si saint père, à cette haute perfection : il ne doit pas être moins votre modèle qu'il devient votre patriarche; vous devez vous efforcer sans cesse de le retracer dans vous. Abandonnez le monde avec la même générosité et le même détachement que lui; embrassez comme lui la pauvreté parfaite, et chérissez-la comme il la chérissoit, c'est-à-dire avec une tendresse et une affection très-ardentes, parce qu'il savoit que c'étoit par elle que Jésus-Christ vouloit qu'il lui témoignât plus son amour, et qu'il vouloit être glorifié en lui. Enfin, mes très-chers enfants, rendez-vous entièrement pauvres pour Jésus-Christ, afin que rien ne vous arrête et ne vous empêche de vous élever à lui par les ardeurs d'une charité toute séraphique. Ce sera par ce dénuement parfait d'une part, et cet ardent amour de l'autre, que vous serez de véritables enfants de ce grand patriarche, que vous acquerrez son esprit, et que vous remplirez les desseins de Dieu dans la vocation qu'il vous a donnée. »

Il paroissoit assez, par ces avis, que la très-digne mère Scholastique ne connoissoit pas moins l'esprit de cet ordre, qu'elle possédoit celui de son glorieux patriarche saint Benoît, dont elle avoit le bonheur d'être la fille. Ses neveux les reçurent de sa bouche, non-seulement avec respect et reconnoissance, mais encore avec un désir sincère de les pratiquer. Lorsqu'ils entrèrent dans le noviciat, ils en firent le récit au père Chysostôme, comme d'une leçon qu'ils goûtoient préférablement à toute autre; et cet excellent maître ne cessa, tout le temps de leur probation, de la leur rappeler, afin qu'elle fît dans leur cœur des impressions si profondes que rien dans la suite ne fût capable de les effacer.

Leur mère n'attendoit que le temps de leur profession pour penser sérieusement au mariage de sa favorite Lucie; et celle-ci ne le désiroit pas moins. Alors une de ses amies s'avisa, de son propre chef, de la proposer en mariage à un monsieur de sa connoissance, homme riche, mais qui n'aimoit pas à dépenser son argent inutilement. Dès qu'elle lui eut nommé Lucie, il lui répondit: « S'il étoit question de sa sœur Virginie, tout seroit bientôt conclu; mais pour mademoiselle Lucie, elle me ruineroit en bijoux et en fontanges. » La réponse qu'elle reçut d'un autre à qui elle en fit encore l'ouverture, fut également disgracieuse: « Si je me marie, répondit-il, ce ne sera jamais pour vivre avec une femme capricieuse. »

L'amie de Lucie n'osa lui faire part du mauvais succès de ses négociations: la honte d'avoir échoué dans une affaire qu'elle avoit en-

treprise sans commission, et qui tournoit si fort au désavantage de son amie, lui ferma la bouche. Mais le dernier à qui elle en avoit parlé ne fut pas aussi discret : il en fit la confidence à une demoiselle qui étoit extrêmement piquée contre Lucie, on ne sait pour quel sujet; et celle-ci, saisissant l'occasion favorable de se venger, fit parvenir jusqu'à elle, par des rapports secrets, tout le fil de cette négociation, et les réponses qui avoient été faites; et pour la choquer plus vivement, elle fit en sorte qu'on lui dît qu'elle en étoit parfaitement instruite.

On ne peut exprimer combien Lucie se sentit offensée : la honte d'avoir été refusée, et de l'avoir appris par le canal d'une demoiselle qu'elle haïssoit mortellement, la frayeur qu'elle avoit que cette ennemie ne le publiât, la crainte encore que cela ne fût su dans sa famille, et ne lui attirât des reproches de ses parents, mais surtout de son frère aîné, qu'elle regardoit comme le plus redoutable censeur de ses défauts ; tout cela la plongea dans des transes et dans une mélancolie si noire, qu'elle en étoit aux abois.

Cependant elle se contraignoit extrêmement, afin qu'on ne s'en aperçût pas ; mais la pâleur de son visage, les larmes qui lui tomboient des yeux malgré elle, la trahissoient quelquefois. Sa mère en fut alarmée : elle la prit en particulier, et la pressa extrêmement de lui ouvrir son cœur, sans qu'elle en pût tirer aucun éclaircissement; et elles se séparèrent, Lucie en gardant le chagrin qui la dévoroit, et sa mère avec celui d'en ignorer la cause.

Quoique Virginie eût toutes sortes de sujets de laisser cette sœur désolée dans son affliction, si elle n'avoit consulté que l'amour-propre, elle avoit trop de religion pour lui faire payer, par son indifférence, les mauvais traitements qu'elle en recevoit presque journellement. Elle joignit par deux fois ses instances à celles de sa mère pour la porter à déclarer le sujet de son chagrin; et, n'ayant pu réussir, elle se tourna du côté de Dieu, et par un acte de charité d'autant plus généreux qu'il étoit pur, elle s'offrit au Seigneur pour porter la peine que sa sœur souffroit, s'il vouloit bien l'en charger à sa place.

Sa prière fut exaucée d'une façon différente de ce qu'elle se promettoit; car, lorsque Lucie, accablée par l'excès de sa douleur, étoit sur le point de se livrer au désespoir, l'ancienne gouvernante de la maison, dont nous avons parlé ailleurs, entra dans sa chambre, et la trouvant dans ce déplorable état, elle la caressa avec tant de tendresse, que Lucie regorgea, pour ainsi dire, dans son sein la couleuvre qui la dévoroit, et lui fit l'aveu entier de tout ce qui lui étoit arrivé. Secondine (c'étoit le nom de la gouvernante), qui chérissoit tous les enfants de la maison comme les ayant tous vus naître, et les ayant élevés dans leur enfance, la consola du mieux qu'elle put, et lui promit néanmoins de n'en rien dire à ses parents, mais en fit part en secret à Virginie, dont elle connoissoit la discrétion, ce que celle-ci regarda comme une preuve que Dieu avoit exaucé favorablement sa prière; car, dit-elle, si le Seigneur n'a pas délivré ma sœur de

sa peine, en me la faisant porter à moi-même, j'espère que la confidence qu'elle en a faite à Secondine lui aura beaucoup soulagé le cœur, et qu'elle en sera moins accablée.

Cependant Virginie continua de prier pour elle, et, faisant en son particulier des réflexions sur cet accident pour l'utilité de son ame, elle sentit davantage la grâce que le Seigneur lui avoit faite de la mettre à couvert des agitations du monde par le renoncement à ses faux plaisirs et à ses vanités; et se jetant aux pieds de son crucifix, elle lui en rendit de très-humbles actions de grâces, avec une ardeur qui répondoit à l'excellence du bienfait qu'elle en avoit reçu.

« Ah! lui disoit-elle, mon Sauveur, que je comprends bien, dans cette occasion, que vous êtes un meilleur maître que le monde, et combien il est doux et avantageux de vous servir! Voilà ce que c'est que le monde, une région de trouble et de confusion, de tristesse, de chagrin dévorant, de désespoir; voilà ce qu'il donne à ceux qui le servent: et qu'a-t-il autre chose à leur donner? S'il leur offre quelques folles joies, quelques plaisirs passagers, ils sont détrempés dans des amertumes insupportables: les dépits, les jalousies, les haines, les trahisons, les vengeances, les mépris, c'est ce qu'on en doit attendre, et ce qu'on y éprouve tous les jours. Mais vous, mon aimable Sauveur et mon divin époux, vous êtes un Dieu de paix, de douceur et de miséricorde. En vous servant fidèlement, on goûte de pures délices; et si vous y répandez des amertumes, ce qui arrive quelquefois, elles sont adoucies

par une onction qui les fait aimer, ou tout au moins qui nous fortifie, et nous les rend utiles par notre soumission et notre patience. Le bonheur aussi de souffrir pour vous, la pensée consolante que vous agréerez nos peines, et que vous en ferez un jour le sujet de notre récompense, tout cela sert à nous les faire supporter avec douceur. Il n'en est pas ainsi du monde : ses joies sont courtes et frivoles, ses biens sont trompeurs, ses dégoûts sont fréquents, ses peines sont accablantes, et il n'a ni la volonté d'en soulager ceux qui les souffrent, ni le pouvoir de les leur rendre plus supportables.

« O mon divin époux ! agréez ici mes actions de grâces pour le bienfait infini dont vous m'avez honorée en me recevant à votre service ; agréez la protestation que je vous fais d'y vivre et d'y mourir ; agréez que je renouvelle la donation que je vous ai faite de mon cœur ; agréez de nouveau le vœu que j'ai fait de virginité, la consécration de moi-même à votre divine majesté. Mon cœur triomphe d'un si précieux avantage ; rien n'égale la joie que j'en ai ; et le monde m'offrît-il tous les biens qu'il renferme, et dont ses aveugles partisans sont si avides, toutes les couronnes des princesses et des reines, tous les royaumes de l'univers, j'aime mieux la consolation de passer quelques moments à vos pieds, j'aime mieux le bonheur d'être du nombre de vos servantes, que tous ces biens et ces honneurs passagers.

« Que toutes les filles qui vous sont consacrées par le vœu de virginité, comprennent l'excellence et les avantages de leur état ;

qu'elles vous en louent de toute l'affection de leur cœur; qu'elles vous en aiment avec toute l'ardeur dont elles sont capables; qu'elles se confirment toujours plus dans le renoncement à l'esprit du monde, et dans leur attachement à vous, ô mon Dieu! qui êtes le trésor véritable et immense des ames saintes, sans lequel tout n'est que disette, vanité et affliction d'esprit; au lieu qu'avec vous on a tout ce qu'on peut désirer, parce que notre cœur ne peut être rempli et rassasié que par vous, ô mon Dieu, mon espérance, mon amour et mon tout! »

Virginie, comparant le bonheur de son état de vierge avec les sollicitudes de sa sœur Lucie, s'entretenoit ainsi avec son céleste époux, nageant, pour ainsi dire, dans une sainte jubilation, et pénétrée de la plus vive reconnoissnce; tandis que l'autre, toujours triste, inquiète et troublée en elle-même, portoit partout, avec ses réflexions, le chagrin qui la consumoit. Elle en tomba malade, et peut-être auroit-elle succombé sous le poids du mal, si son amie, qui en avoit été la vraie cause par son empressement trop imprudent, ne s'étoit hâtée de venir la rassurer par l'espoir d'un parti très-sortable qu'elle se flattoit de lui procurer bientôt, et qui la dédommageroit amplement des refus qui lui avoient causé tant de chagrins. Cette nouvelle la remit un peu. Enfin, Dieu exauçant les prières que Virginie continuoit de faire pour sa tranquillité et le rétablissement de sa santé, un jour qu'elle s'y attendoit le moins, le monsieur à qui son amie en avoit parlé en dernier lieu la fit demander en mariage à sa mère.

Rien ne pouvoit mieux convenir au caractère de Lucie : il lui falloit un homme opulent et qui fournît, sans regret et sans s'incommoder, aux dépenses qu'elle eût pu faire en assortiments de vanité; il lui falloit un homme d'une humeur flegmatique, qui la laissât gouverner dans sa maison sans la contredire, et qui s'en laissât gouverner lui-même; il lui falloit, en un mot, un homme libéral, et d'ailleurs assez endurant pour supporter sans résistance ses hauteurs et ses caprices. Tel étoit précisément celui qui se présentoit. C'étoit un jeune avocat, seul, et à qui ses parents avoient laissé un très-riche héritage. Il étoit d'une humeur bienfaisante, et capable de s'accommoder avec le caractère le plus difficile à soutenir. D'ailleurs sa passion dominante étoit pour l'étude des lois; il s'y absorboit entièrement, et ne désiroit rien tant que d'avoir une femme qui se chargeât de la conduite de sa maison, et qui lui laissât toute la liberté de s'appliquer à ses livres. Le frère de Lucie le connoissoit pour tel, et comprit d'abord qu'il convenoit mieux qu'aucun autre qu'on eût pu choisir pour rendre sa sœur heureuse, malgré son naturel difficile. Ainsi tout se conclut en peu de temps par son entremise auprès de ses parents; et Lucie, satisfaite au delà de ses espérances, oublia les inquiétudes que son amie lui avoit causées par sa précipitation, en faveur du service important qu'elle lui rendit par ce dernier choix, où elle avoit si bien réussi.

CHAPITRE II.

Commencement des peines intérieures de Virginie.

Il sembloit que Virginie avoit tout lieu de se promettre, par la profession de ses frères et le mariage de sa sœur, beaucoup plus de tranquillité et de loisir pour suivre les inclinations de sa piété; mais elle éprouva bientôt que le repos n'est pas pour cette vie; qu'on y est exposé sans cesse à la tentation et à la tribulation, et que, quand le céleste époux décharge ses épouses d'une croix, c'est pour leur en imposer une autre.

Elle s'étoit formé un plan de vie sur la situation actuelle de sa maison, où comptant avoir plus de temps à soi, ses oraisons en seroient plus longues, ses visites au saint Sacrement plus fréquentes, et ses occupations domestiques diminuées de beaucoup. « Je commence, disoit-elle à la mère Scholastique, je commence à respirer; j'espère avoir obtenu enfin ce que j'ai désiré bien souvent, qui est de pouvoir être plus retirée dans ma chambre, pour y vaquer à la prière et à la méditation. Je ne serai pas si pressée de revenir à la maison quand j'irai à l'église, et le démon ne se servira plus de mes occupations pour me distraire lorsque j'aurai communié, comme il faisoit quelquefois; car je vous avoue, ajouta-t-elle, que c'étoit là ma plus grande sollicitude dans mon action de grâces de la communion, ou dans la visite que je fais ordinairement au très-saint

Sacrement. A peine y avoit-il un quart d'heure que j'y étois, que cet ennemi du repos de mon ame ne manquoit pas de traverser mon recueillement par la pensée importune de ce que j'avois à faire à la maison. A présent que nous y sommes moins de monde, les embarras se réduisent à peu de chose, et je puis me dire à moi-même, lorsque je vais à l'église : Je passerai ici une heure entière, sans qu'on souffre de ma présence. »

La mère Scholastique, plus expérimentée que sa nièce, comprit d'abord qu'elle se trompoit. « Vous le pensez ainsi, lui dit-elle; mais vous verrez qu'il faudra décompter. Vos projets sont bons et innocents, vous y cherchez Dieu ; mais vous cherchez aussi à secouer la peine, et à vous procurer le repos de l'esprit et du corps. Oui, ma chère Virginie, votre sœur Lucie ne vous contrariera plus, voilà une croix de moins; vos frères n'auront plus besoin de vos soins, en voilà encore une autre de moins ; vous aurez beaucoup de temps à vous ; on ne vous détournera pas si souvent quand vous serez dans votre chambre : là, vous partagerez ce doux loisir entre la prière, la lecture et votre ouvrage ; votre esprit sera tranquille, et s'occupera de Dieu sans craindre trop la dissipation que causent les grandes sollicitudes ; votre cœur sera plus au large et s'épanouira, quand vous l'élèverez à Dieu par de fréquentes et ardentes affections; lorsque vous serez à l'église, vous n'aurez plus tant à combattre la pensée des affaires de la maison ; enfin, vous vous promettez d'être tout-à-fait à votre aise dans la pratique de la vertu.

Mais, ma chère Virginie, y avez-vous bien réfléchi? où trouvez-vous la croix dans ce projet, qui vous paroît justifié par vos bonnes intentions? Avez-vous oublié que le temps de cette vie est celui du travail, et non celui du repos? qu'il faut passer par beaucoup d'épreuves avant que d'arriver à la perfection, et que la voie du ciel est la voie étroite? Je veux, ma chère fille, que vous graviez ceci bien avant dans votre esprit; que vous ne vous promettiez jamais de repos, mais plutôt beaucoup de peine; jamais de tranquillité, mais plutôt beaucoup de tentations à combattre et de contradictions à souffrir; qu'enfin, vous ne sépariez jamais la pratique de la piété de l'exercice de la mortification et de la patience, et que vous comptiez que toute votre vie sera une vie crucifiée.

-- Voilà, dit Virginie, bien des projets renversés. Je me flattois de servir Dieu à présent fort à mon aise, et vous ne m'annoncez que des croix! Mais je vois bien que je suis très-ignorante dans les choses spirituelles, et que je me suis trompée grossièrement. -- La sœur Rosalie a des sentiments bien différents, lui répliqua la mère Scholastique. Je lui demandai, l'autre jour, si elle n'étoit pas ennuyée quelquefois d'avoir à combattre la volonté propre, et de se faire si souvent violence. Que pensez-vous qu'elle me répondit? Ma mère, me dit-elle, la nature voudroit bien se reposer de temps en temps; mais je prends la croix en main, comme le bâton du salut, et en la menaçant, je lui dis: Marche, misérable que tu es! tu voudrois te reposer, mais ne t'en flatte

pas ; il faut, bon gré mal gré, que tu marches jusqu'à la mort. -- Et moi, dit Virginie, je suis si douillette et je m'aime si fort, que n'ayant pas fait le quart du chemin de la fervente Rosalie, je voudrois déjà m'asseoir tranquillement comme si j'avois achevé ma course ! Oh ! ma chère tante, que je vous suis obligée de me faire connoître ma lâcheté ! mais je ne me proposerai désormais que de travailler et de souffrir.

-- Vous me faites souvenir, à propos de ceci, dit encore la mère Scholastique, de ce que notre confesseur me racontoit, qu'il avoit dit à un prêtre de ses amis. Ce prêtre avoit fait dresser à ses dépens, dans une paroisse, un fort bel autel de marbre ; et ce qu'on ne peut bien comprendre, il avoit oublié d'y mettre assez de large au-dessus du tabernacle pour y placer un crucifix : notre confesseur s'en aperçut du premier coup d'œil, et il falloit être aveugle pour n'y pas prendre garde. Il lui dit donc : Votre autel est fort riche, et le dessein en est très-régulier ; mais où placerez-vous la croix ? car il faut une. Son ami demeura d'abord interdit ; puis revenant de sa méprise : Pour le coup, s'écria-t-il, je suis bien bête d'avoir fait construire un autel, sans penser où placer la croix ! Appliquez-vous ceci, ma chère Virginie. Vous aviez dans le plan que vous vous formiez, fait, pour ainsi dire, de votre cœur un autel très-riche en bonnes œuvres ; des oraisons, des lectures, des communions, tout cela est entré dans la construction de cet autel : mais vous aviez oublié la croix, et c'est la princi-

pale pièce; songez à la trouver. -- Ce n'est pas à moi à y songer, répondit Virginie: je laisse à mon Dieu le soin de m'en pourvoir, et je me réserve, avec le secours de sa grâce, de la recevoir de sa main avec soumission, et de la placer honorablement au milieu de mon cœur. »

Si elle ne la chercha pas, Dieu ne manqua pas de la lui envoyer; et la maladie de la gouvernante Secondine fut comme l'époque de cette longue suite de peines, dont son divin époux prit plaisir d'éprouver sa vertu pendant quelques années, et même pendant le reste de sa vie, quoique ce ne fut pas toujours avec la même rigueur. Secondine, quoique fort âgée, ne laissoit pas d'agir selon ses forces, et d'être d'un grand soulagement à Virginie en beaucoup de choses, parce qu'elle avoit toujours été laborieuse, qu'elle étoit si au fait des affaires de la maison qu'on pouvoit se fier à son attention et à sa bonné volonté, et qu'enfin elle se prêtoit à tout ce qu'on vouloit, non-seulement par devoir, mais aussi par inclination, comme si elle eût été une fille de la maison plutôt qu'un domestique. Mais Dieu voulut priver Virginie de cet appui, lorsqu'elle s'attendoit le plus à en profiter; et Secondine fut frappée d'un mal auquel on ne comprit d'abord rien, tant il fut brusque et extraordinaire, mais qui dégénéra en fièvre maligne, dont elle mourut peu de jours après. Virginie, par un principe de charité, voulut la servir elle-même, se chargeant seule de ce soin dès le commencement de sa maladie. Son adresse dans cette fonction fit connoître à

toutes les personnes qui la virent, le merveilleux talent qu'elle avoit de soulager les malades; et cette dextérité naturelle étant accompagnée de l'esprit de piété dont elle étoit animée, fit dire à son frère, dans cette rencontre, que sa sœur Virginie auroit été une religieuse hospitalière des plus parfaites. Elle devint successivement, dans la suite, comme l'hospitalière de sa maison. Son père et sa mère moururent entre ses bras, après qu'elle leur eut rendu des services inouis pendant le cours de leurs maladies. Quelques-uns de ses parents, qui se trouvèrent dans le même cas, se crurent soulagés de la moitié de leurs maux lorsqu'elle leur prêtoit ses soins; et si la discrétion ne les avoit empêchés de l'appeler autant de fois qu'ils auroient désiré, elle eût été presque journellement dans les fonctions de ce charitable exercice.

Pour revenir à Secondine, il ne suffit pas à Virginie de la servir corporellement; elle le fit en chrétienne parfaite, l'aidant à faire un saint usage de sa maladie par ses pieuses exhortations; l'excitant à élever souvent son cœur à Dieu par des actes de soumission, de regret de ses fautes, de patience et d'amour; l'encourageant à se dégager de la terre, et à faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Elle prit soin surtout de lui faire administrer les sacrements de l'Eglise, avant qu'il y eût danger qu'elle tombât dans le délire ou dans la léthargie, comme il arrive quelquefois dans cette espèce de maladie. Enfin, elle remplit si bien son cœur de pieux sentiments, que bien loin de redouter la mort comme elle

faisoit auparavant, Secondine l'attendit avec joie, ne désirant autre chose que de fermer pour toujours les yeux au monde, afin d'aller ouvrir ceux de son ame dans l'éternité, pour y contempler le Seigneur après lequel elle soupiroit.

Qui n'eût cru, quand elle fut morte, qu'on ne se hâtât, dans la maison, de la remplacer par une autre fille! Dieu voulut que personne n'y pensât, et que le soin des affaires domestiques roulât tout entier sur Virginie. Ainsi se vérifia ce que la mère Scholastique lui avoit prédit; et s'entretenant depuis là-dessus avec elle : « Me voilà bien moquée, lui dit-elle en souriant : si Dieu m'a ôté d'une part la sollicitude que ma sœur Lucie et nos deux cadets me donnoient, il a bien su y pourvoir de l'autre, en appelant à soi Secondine, et en me chargeant de toutes ses fonctions. »

Celle qui lui parut la plus pénible fut d'être obligée de se trouver auprès de sa mère à l'heure qu'elle se couchoit et qu'elle se levoit, pour l'aider à sa toilette, comme faisoit Secondine, en qualité de femme de chambre. Ce n'est pas que Virginie dédaignât, par défaut d'humilité, de lui rendre ce service, mais cela la dérangeoit totalement de ses exercices de dévotion : il falloit qu'elle se mît en quelque façon à l'étroit, pour se trouver précisément à l'heure commode de sa mère; et combien de fois ne lui est-il pas arrivé de se priver de communier, de peur qu'en différant de se rendre auprès d'elle au moment qu'elle s'éveilloit, ce ne lui fût un nouveau sujet de mécontentement et d'impatience! Sa mère l'exigeoit



ainsi, et même avec peu de ménagement, et c'étoit la divine Providence qui le permettoit de la sorte, pour procurer à Virginie de riches couronnes par l'exercice des vertus d'humilité, d'obéissance et de patience, et pour la disposer, par une parfaite soumission à ses ordres, à ce degré de perfection à laquelle elle étoit appelée.

Virginie ne le pensoit pas autrement. Elle avoit appris de la mère Scholastique, dans des cas pareils, qu'il ne falloit jamais regarder ce qui vient de la créature; mais qu'il falloit porter sa vue plus haut, envisager l'ordre de Dieu, s'y soumettre volontairement, et agir dans un entier acquiescement à son bon plaisir. Dieu la soutenoit et la fortifioit dans ses sentiments par des consolations sensibles, dont il inondoit quelquefois son cœur, et qui lui eussent fait embrasser de bien plus rudes pratiques. Cela lui arrivoit même plus ordinairement lorsqu'elle n'avoit pas eu le temps de faire la sainte communion pour se rendre auprès de sa mère; il paroissoit, par la joie intérieure dont son ame étoit comblée alors, que Dieu agréoit le sacrifice qu'elle lui faisoit de ce qu'elle avoit de plus cher dans la vie, qui étoit le bonheur de le recevoir, et qu'il vouloit l'en dédommager, en lui faisant sentir autant de consolation spirituelle qu'elle auroit pu s'en promettre de sa bonté, si elle l'avoit reçu corporellement.

Mais ces faveurs sensibles ne durèrent pas : le temps des épreuves intérieures étoit venu, il falloit que Virginie passât par ce creuset pour être purifiée davantage, afin qu'elle

rendît à Jésus-Christ un culte plus pur, plus intérieur et plus parfait. Un soir qu'elle s'étoit arrêtée quelques moments dans le jardin de sa maison, et qu'elle regardoit le ciel, elle s'aperçut qu'un nuage obscur lui déroba tout-à-coup la vue de la lune, dont elle envisageoit auparavant l'éclat avec complaisance, admirant dans cette planète l'ouvrage admirable du Créateur. Il lui vint alors cette pensée dans l'esprit : c'est ainsi que Dieu se montre quelquefois à nous avec un visage serein, en nous faisant sentir sa douceur par des consolations tendres et affectives ; mais lorsque nous y pensons le moins, il se dérobe à nos yeux, et nous laisse dans les ténèbres et la privation. Dans ce moment son frère l'appela de la part de sa mère, et, sans suivre davantage cette réflexion, elle se hâta de se rendre auprès d'elle.

Le lendemain, comme elle voulut faire son oraison à l'ordinaire, et qu'elle se flattoit d'y être plus recueillie que jamais, elle se trouva dans une disposition tout opposée : son cœur fut à sec, et son esprit ne lui fournit que des pensées frivoles et ridicules, sans qu'elle pût le fixer au sujet pieux qu'elle s'étoit proposé de méditer. Après avoir fait des efforts inutiles pour revenir de ces distractions, et pour s'exciter à de bons sentiments, sa ressource fut de s'humilier devant Dieu ; encore y étoit-elle si peu disposée, qu'il fallut qu'elle y suppléât par la prosternation du corps, tâchant de témoigner au moins, par cette humiliation extérieure, le désir qu'elle avoit de la sentir intérieurement. Elle regarda cependant cet état comme un effet de ses infidélités, et

l'accepta en même temps en esprit de satisfaction, disant en soi-même : Dieu me traite selon mes mérites. Non-seulement il ne me doit point ses consolations ; mais s'il me traitoit dans la rigueur de sa justice, à peine oserois-je me présenter devant lui, qu'il ordonneroit à ses Anges de me chasser, ou qu'il feroit ouvrir la terre pour m'engloutir toute vivante. C'est bien trop encore pour moi, que telle que je suis il me souffre en sa présence.

CHAPITRE III.

Suite des peines intérieures de Virginie.

Cet état de privation ne fut d'abord que par intervalles. Tantôt Virginie se trouvoit dans les ténèbres et la sécheresse ; tantôt elle se trouvoit plus recueillie, et goûtoit mieux les douceurs de l'oraison ; mais ce n'étoit pas avec la même onction si sensible qu'auparavant. Cette onction diminuoit peu à peu, et la privation augmentoit à proportion ; de sorte qu'avant qu'il fût trois mois, Virginie ne sentit plus rien des douceurs de la dévotion dans ses oraisons, et s'y trouva toute livrée à des distractions importunes, et à une aridité de cœur qu'elle n'avoit jamais tant éprouvée depuis qu'elle s'étoit convertie à Dieu.

Elle s'en accusoit au père Chrysostôme, et en parloit à la mère Scholastique comme d'une très-mauvaise disposition, qui ne venoit,

disoit-elle, que de sa négligence, de sa paresse intérieure, et des infidélités qu'elle commettoit dans le jour. Son confesseur et sa tante en jugeoient autrement; mais ils ne la dissuadoient pas de son sentiment, soit pour la confirmer dans l'humilité, soit pour la porter à veiller toujours plus sur elle-même, soit pour seconder en elle les desseins de Dieu, qui vouloit la sevrer de tout appui sur les goûts sensibles de sa grâce.

Le père Chrysostôme, qui avoit les yeux ouverts sur sa conduite, et qui se rendoit extrêmement attentif à la faire marcher par la voie qui lui étoit tracée, l'interrogeoit sur toutes ses actions et sur tous les mouvements de son cœur, et n'y trouvoit guère que des fautes de négligence et d'inadvertance, mais rarement de celles qu'on peut appeler volontaires; et encore étoient-elles légères, et elle les réparoit sur-le-champ par un sentiment intérieur de regret et de retour à Dieu; ce qui montroit qu'elle n'avoit aucune affection au péché, même véniel; que sa volonté étoit droite et sincère, et qu'elle tendoit véritablement à Dieu. La conséquence étoit aisée à tirer. Ces privations étoient donc plutôt une épreuve par laquelle Dieu vouloit la purifier, qu'un effet de son infidélité et de sa lâcheté dans son saint service.

La mère Scholastique en pensoit de même; mais Virginie, toujours prête à se condamner, et qui n'auroit jamais pensé qu'elle fût du nombre de ces ames que Dieu veut purifier par ces états, pour les élever à une plus haute perfection, ne cessoit de s'en humilier devant

Dieu; et se regardant comme l'ame la plus ingrate et la plus infidèle qu'il y eût sur la terre, elle disoit à sa tante, en déplorant sa situation: «Vous avez bien raison de dire que j'ai le cœur mauvais; il y paroît bien à présent. Que ne devrois-je pas être, après tant de grâces que Dieu m'a faites? Mon cœur devroit brûler d'amour pour lui, et cependant il n'est que glace et insensibilité. Quand je me présente à lui, et que je veux lui offrir ce cœur, je me figure que je ne lui offre qu'un caillou, tant il est insensible. Lorsque je vais commencer mon oraison, il me semble que j'y serai bien; je lis toujours le sujet de la méditation, et je choisis celui qui peut me toucher davantage. Il y en a quelquefois que je choisis expressément, et qui devroient bien m'occuper et me toucher; et néanmoins, à peine ai-je fermé le livre, que voilà mon esprit qui bat la campagne, et mon cœur se trouve sans aucun sentiment. Il arrive même qu'à peine je m'aperçois trois fois en demi-heure de l'égarement de mon imagination. Je veux alors revenir à moi, il n'y a pas moyen; elle échappe à l'instant, et va se promener je ne sais où. Mon Dieu! ma tante, que cela m'afflige et m'effraie!

--Il faut, lui disoit la mère Scholastique, l'accepter en esprit de pénitence. -- Mais, ma chère tante, répondoit Virginie, si je savois que c'est une épreuve de la part de Dieu, j'en serois consolée, et je l'accepterois de tout mon cœur; il est bien juste qu'il commande, et qu'il me traite selon sa volonté: mais cela ne vient que de mon mauvais fonds; c'est moi-

même qui y donne occasion par ma dissipation et par ma lâcheté: si j'étois bien attentive sur moi-même, si j'étois plus fidèle, si j'avois plus d'amour de Dieu, cela ne seroit pas ainsi. Il faut que je me sois relâchée, et qu'il y ait quelque chose en moi que je ne connois pas; qui déplaise tout-à-fait à Dieu, et qui l'oblige à s'éloigner de moi.

--Et si vous le connoissiez, lui disoit la mère Scholastique, que feriez-vous? -- Ah! répondoit Virginie, je ferois tous mes efforts pour m'en corriger, dût-il m'en coûter tout ce que j'ai de plus cher au monde. » Ceci confirmoit toujours plus cette bonne mère dans son sentiment; mais elle ne le faisoit pas paroître, et se contentoit de la fortifier dans son état, afin qu'elle en profitât selon les desseins de Dieu. «Priez donc le Seigneur, lui disoit-elle, qu'il vous fasse connoître ce qui lui déplaît dans vous, afin que vous y remédiiez. Humiliez-vous beaucoup devant lui; veillez sur vous pour ne point commettre d'infidélité volontaire; et cependant ne vous découragez pas, mais espérez tout de sa bonté.

Mais, ajouta-t-elle, comment êtes-vous à la sainte communion?--J'y ai plus d'attention, répondit Virginie: ce n'est pourtant pas comme autrefois; tout ce que je fais, c'est de m'humilier à ma préparation; je n'y sais faire autre chose; et dans mon action de grâces je me prosterne en esprit aux pieds de Jésus-Christ; je lui demande pardon autant que je puis de mes péchés, et je le prie d'avoir pitié de mon ame. Quelquefois je pleure sans pouvoir lui rien dire; mais il connoît bien que

c'est de me voir si lâche dans son service. Je sens ordinairement au fond de mon ame un peu de confiance qui me fait espérer qu'il aura pitié de moi, et alors je me retire contente; mais le soir, quand je veux revenir à l'oraison, je me trouve toujours la même, et cela m'afflige et me trouble.

—Je veux bien, lui dit la mère Scholastique, que vous en soyez affligée; mais je ne veux pas que vous vous troubliez. A quoi vous conduiroit ce trouble? ce n'est pas le moyen de remédier au mal: on le guérit en priant, en s'humiliant, en veillant sur soi, en s'efforçant de mieux faire; mais le trouble, le découragement, l'inquiétude intérieure, n'en sauroient venir à bout. Tenez ceci pour certain, ma chère Virginie, et agissez conséquemment.»

Ces avis lui étoient d'un grand secours, et elle s'y conformoit du mieux quelle pouvoit. Mais comme son état duroit toujours, qu'il lui étoit très-rare d'être attentive et touchée dans ses oraisons, elle continuoit à se regarder comme une ame tiède, et commença à craindre d'approcher de la sainte table. Ce qui augmenta sa crainte, fut la lecture qu'elle fit des caractères de la tiédeur dans un livre de piété; elle crut s'y trouver dépeinte; et tout alarmée, elle fut prier le père Chrysostôme de lui retrancher une partie des communions qu'il lui avoit permises, protestant qu'elle étoit dans le véritable état de tiédeur; qu'elle avoit tout sujet de croire qu'elle ne retiroit aucun fruit de la sainte Eucharistie, et qu'elle appréhendoit, en la recevant, de manger sa condamnation.

Ce père, qui connoissoit ses véritables dispositions, et qui voyoit que sa volonté étoit éloignée du péché; qu'elle haïssoit tous ses défauts, sans qu'elle eût voulu en conserver aucun, même le plus léger; qu'elle avoit une véritable crainte de Dieu, et qu'elle désiroit sincèrement de le servir; ce père, dis-je, ne voulut point acquiescer à sa demande: il lui recommanda de s'approcher de cet adorable sacrement avec toute l'humilité qu'elle pourroit, de le faire aussi avec confiance en la bonté infinie de Jésus-Christ, de se présenter à lui comme une malade qui lui demande la guérison; de lui offrir, au défaut de ses propres mérites, ceux de la très-sainte Vierge et des saints, et de lire pour cela le chapitre XVII du IVe livre de l'Imitation de Jésus-Christ, où elle trouveroit les sentiments qu'elle désiroit avoir, et de quoi suppléer à son impuissance; et qu'enfin elle se soumît sans raisonner à ce qu'il lui prescrivoit.

Virginie ne répliqua plus, car elle étoit docile; et ce fut sa docilité qui lui servit à marcher avec plus de sûreté dans la voie épineuse où elle étoit engagée. «Car, disoit-elle à la mère Scholastique, que puis-je faire de mieux que d'obéir avec simplicité? J'ai dit ma situation à mon confesseur; je me suis fait connoître à lui du mieux que je l'ai pu: il est très-éclairé; il me semble qu'en suivant ce qu'il me dit, Dieu, qui voit ma sincérité, ne permettra pas qu'il se trompe, ni que je me trompe.»

Ainsi elle fut assez tranquille pendant quelque temps, passant son oraison dans des sen-

timents d'humiliation intérieure, ou à combattre des distractions, et apportant à ses communions tout le respect et l'humilité qu'elle pouvoit. D'ailleurs, elle étoit plus attentive que jamais à éviter les moindres fautes. « Car, disoit-elle encore à la mère Scholastique, je n'ai pas besoin de m'écarter dans l'état où je me trouve; je ne suis que trop mauvaise, sans que je le devienne davantage en commettant de nouveaux péchés: il faut plutôt que je fasse tous mes efforts pour réparer ceux que j'ai commis, et pour me rendre par là Dieu propice. » L'on voit, par ces sentiments, combien ces privations lui étoient utiles, puisqu'elles la rendoient si humble. Mais elle fit tant de progrès dans cette vertu d'humilité, à la faveur des nouvelles épreuves, qu'on peut dire qu'elle en fit, pour ainsi parler, une ample provision pour tout le temps de sa vie.

A ces privations affligeantes, ajoutons des ennuis et des dégoûts qu'elle sentoit pour tous les exercices de piété; ajoutons une tentation de dépit, et quelquefois de colère intérieure contre sa mère, et un rebut extrême pour tout ce qu'elle lui commandoit; ajoutons mille images, mille fantômes odieux que le démon présentoit à son imagination contre la sainte modestie, et le regret qu'il tâchoit de lui inspirer d'avoir renoncé aux vanités du monde, et de s'être engagée dans la dévotion, où elle ne trouvoit plus aucune consolation. Telles furent les tentations dont elle fut attaquée par degrés, les unes succédant aux autres, sans que celles-ci cessassent; de sorte que

Virginie se trouva enfin livrée en même temps à toutes ces différentes tentations, à peu près comme un vaisseau qui seroit en haute mer, battu de tous côtés par plusieurs vents contraires.

La mère Scholastique, qui lui permettoit de la venir voir plus souvent, comprenant qu'elle avoit besoin d'être consolée et encouragée, en étoit touchée de compassion. Elle vit bien, dès le commencement, que ces épreuves iroient en augmentant; et en effet, de temps en temps Virginie lui découvroit quelque nouvelle peine, quelque nouvelle tentation dont elle étoit attaquée. A peine s'étoit-elle un peu rassurée sur les sécheresses qu'elle éprouvoit dans l'oraison, que se trouvant tentée de dégoûts pour les exercices de piété, elle se crut alors confirmée dans un véritable état de tiédeur. « Je vois bien à présent, disoit-elle, que ce que je craignois n'étoit que trop véritable. N'est-ce pas être tiède que de n'aller à la prière qu'avec répugnance, et d'y être ensuite toute dissipée, et avec aussi peu d'affection qu'en auroit une bûche? Représentez-vous, ma chère tante, une girouette placée sur une tour : mon esprit est aussi volage dans l'oraison que cette girouette, et mon cœur y est aussi insensible qu'un rocher. Sur quoi puis-je me rassurer? Est-ce sur l'amour que j'ai pour Dieu, moi qui souffre une espèce de martyre lorsqu'il faut aller à la prière ou à quelque autre exercice? Est-ce sur la prière bien faite, moi qui la fais sans onction et sans attention? Si je veux faire quelque lecture pieuse, le livre me tombe des

mains; si je veux examiner ma conscience, je ne connois plus mes péchés. Hélas! où est passé ce beau temps, où je mettois toute ma consolation à m'entretenir avec Dieu, où je ne goûtois que les choses de Dieu? Ce beau temps est bien passé: je craignois alors que les consolations que j'y avois ne fussent un effet de mon tempérament, et qu'il y eût de l'amour-propre; je m'en plaignois quelquefois à mon confesseur; je lui disois que j'avois peur d'être dans l'illusion, et que je voulois demander à Dieu qu'il m'ôtât tous ces goûts sensibles, et qu'il me fît marcher par la voie de la foi simple et des épreuves: aujourd'hui je regrette bien ces beaux moments, ces tendres affections, cette facilité que j'avois de m'occuper de Dieu, et le plaisir que j'y trouvois. »

Virginie racontoit ceci à sa tante en versant beaucoup de larmes, et sa tante tâchoit de la rassurer et de l'encourager. « Ne vous effrayez pas, mon enfant, lui disoit-elle: ce que vous craignez tant n'est pas un état de tiédeur; car après tout, ne voudriez-vous pas aimer Dieu comme vous le faisiez auparavant? -- Ah! plût à Dieu, s'écria Virginie, que mon cœur fût tout consumé de son amour! » Elle dit ceci avec avec un transport qui fit rire sa tante, et qui lui fit dire: « Vous n'êtes pas si tiède, à ce que je comprends, et Dieu vous fait encore la grâce de l'aimer. -- Mais, ma chère tante, répliqua Virginie, quel est donc cet amour qui est sans effet? Il est comme un arbre stérile que le maître ne trouve propre que pour être arraché. L'amour que vous croyez que j'ai n'est qu'en idée. Oui, je veux aimer

Dieu; mais si je ne fais rien pour le lui prouver, si je n'ai que du dégoût et de la dissipation à la prière, si tout ce qui est de son service me coûte extrêmement, si je suis tentée souvent de tout quitter et de me rengager dans le monde, cela prouve bien que je suis éloignée de Dieu, et qu'il m'a rejetée de sa face, sans doute à cause de ma tiédeur et de mes infidélités. »

CHAPITRE IV.

Nouvelles tentations de Virginie.

C'EST ainsi que l'humble Virginie s'accusoit et se condamnoit, tandis que le Seigneur se complaisoit dans son humiliation et sa fidélité à combattre, et qu'il lui préparoit de nouveaux triomphes en l'éprouvant par de nouvelles tentations. Au dégoût qu'elle sentoit pour tous ses exercices de piété, survint un rebut extraordinaire pour sa mère, une révolte intérieure contre tout ce qu'elle lui commandoit, et des pensées continuelles de tendresse sur elle-même, de murmure et de dépit sur le travail qu'elle étoit obligée de faire, et sur tous les soins domestiques dont elle étoit chargée.

Virginie éprouvoit tous ces différents sentiments dans son ame; mais c'étoit toujours par la grâce du Seigneur, sans aucun consentement de sa part. Ils étoient dans elle malgré

elle; bien loin d'y adhérer, elle ne se lassoit point de les réprimer et de les combattre : il suffisoit qu'elle sentît quelque opposition ou quelque répugnance à ce que sa mère lui ordonnoit, pour s'y soumettre avec plus d'exactitude; et plus elle eût voulu, selon la nature, éluder l'obéissance, plus elle se captivoit à lui être soumise. Cependant, elle se croyoit coupable de tous ces sentiments qu'elle combattoit. Elle ne faisoit aucune attention à la résistance qu'elle leur opposoit, mais uniquement aux impressions de révolte et de répugnance intérieure qu'elle en souffroit. Aveugle sur les victoires qu'elle remportoit, et toutes confondue dans elle-même de ces tentations qu'elle regardoit comme l'effet de sa propre malice, elle avoit une horreur d'elle-même; elle se condamnoit avec tant de rigueur, elle se croyoit si misérable, elle en parloit en des termes si expressifs à sa tante, pour le lui persuader, que cette pieuse mère avouoit n'avoir jamais vu une humilité si sincère; et que, bien que touchée de ce que sa nièce souffroit de ces tentations, elle bénissoit pourtant le Seigneur qui la confirmoit dans une humilité si profonde.

Dans cet état, Virginie prioit d'une manière excellente sans qu'elle le sût, ou qu'elle y fît réflexion. Elle faisoit des actes héroïques de patience et de la violence évangélique, sans qu'elle crût pratiquer aucune vertu; elle s'élevoit avec un courage mâle au-dessus d'elle-même, et elle se regardoit pourtant comme une ame qui rampe et tout abîmée dans ses passions. Si dans ses oraisons elle se trouvoit dis-

traite ou aride, malgré ses soins et ses efforts, il étoit des temps où, pressée par la tentation, elle s'alloit jeter aux pieds de son crucifix, et le conjuroit, avec tant d'ardeur et de larmes, de la délivrer de ses passions, ou de la soutenir dans le combat, que ces prières et ces colloques de componction et d'humilité lui valoient une oraison éminente, tant elle y puisoit de force et de courage; et Dieu néanmoins lui cachoit le mérite de sa prière et les grâces qu'elle en retiroit, pour mieux l'éprouver et mieux l'établir dans l'humilité. Elle prioit plus souvent et plus long-temps qu'elle n'eût peut-être fait dans un état tranquille, parce que, se trouvant sans cesse aux prises avec la tentation, elle recouroit sans cesse à Dieu, pour obtenir les secours nécessaires; et néanmoins elle se croyoit si dissipée, ou par ses occupations extérieures, ou par ses tentations, qu'elle disoit souvent, soit à sa tante, soit au père Chrysostôme, qu'elle avoit été plus recueillie auparavant en un seul jour, qu'elle ne l'étoit tout le temps qu'elle se trouvoit si relâchée et si misérable; car elle ne savoit plus se donner d'autres noms que ceux-là.

Voici comment elle se comportoit pour s'encourager à combattre, et s'empêcher de tomber dans quelque faute. Si, lorsque sa mère l'appeloit, elle se sentoit trop de répugnance à lui répondre, ou à se rendre à ses ordres, soudain elle élevoit son esprit à Dieu, et disoit : Mon Dieu, faites-moi obéir; et dans le même instant elle se portoit à tout ce que sa mère vouloit. Si sa mère étoit de mauvaise humeur, et la grondoit sans sujet, ou la mal-

traitoit de paroles, elle disoit intérieurement : Mon Dieu, elle a raison, et j'en mérite bien davantage. S'il lui venoit dans l'esprit quelque pensée de murmure contre sa mère, elle se disoit à elle-même : Tu veux murmurer pour si peu de chose ! il faut bien que tu souffres davantage pour expier tes péchés et pour plaire à Dieu.

Elle étoit si attentive à ne laisser rien paroître au dehors des sentiments qu'elle combattoit dans son intérieur, qu'il étoit extrêmement rare qu'il lui échappât une parole d'inquiétude ; et s'il lui en échappoit quelqu'une, elle la réparoit au plus tôt, soit en témoignant plus de douceur qu'à l'ordinaire, soit en se punissant à son particulier par quelque acte de mortification. Un jour qu'elle se sentoit attaquée plus fortement que jamais de sensibilité sur tout ce qu'elle avoit à souffrir des caprices de sa mère, celle-ci l'appela, et lui fit une grande querelle au sujet de quelque chose qu'elle croyoit lui avoir ordonné, et dont pourtant elle ne lui avoit pas parlé. Virginie se sentit extrêmement émue, y étant déjà disposée par la tentation de sensibilité qu'elle venoit d'essuyer ; mais prenant sur soi-même avec effort de n'en rien témoigner, elle lui dit doucement : « Il me semble, ma chère mère, que vous ne m'en aviez rien dit. » Sa mère, qui se mit là-dessus en colère, et la traita de menteuse et de fainéante, la menaça de la souffleter. Virginie laissa échapper dans ce moment une parole d'impatience, et répondit, en jetant quelques larmes : « Vous voyez que je fais ce que je puis pour vous contenter, et vous me grondez toujours ! »

A peine eut-elle parlé ainsi, qu'elle eut un remords cuisant, et un vif regret de sa faute: se jetant aux pieds de sa mère : « Il est vrai, lui dit-elle, j'ai tort, je vous en demande pardon, et je vous promets que je n'oublierai rien pour bien faire tout ce que vous désirez de moi. » Sa mère s'apaisa ; mais Virginie ne fut pas satisfaite de son humiliation, qui eût paru une réparation excessive à une autre fille de son âge, et moins humble qu'elle. Ainsi, elle se retira dans sa chambre, et s'étant mise aux pieds de son crucifix, elle y pleura sa faute avec amertume, comme une très-grande infidélité, disant à Jésus-Christ qu'elle reconnoissoit bien que rien n'égaloit sa méchanceté et sa sensibilité ; qu'elle n'avoit pas commencé encore de pratiquer la vertu, puisque une légère correction lui étoit insupportable. Elle le conjura, par toute sa miséricorde, qui est infinie, et dont, disoit-elle, j'ai ressenti si souvent les puissants effets, de la délivrer de ses passions, ou de l'ôter de ce monde, s'il prévoyoit qu'elle eût dans la suite le malheur de les suivre ; car, ajoutoit-elle, vous savez, ô mon Dieu, que depuis que vous m'avez fait la grâce de me délivrer de la servitude du monde, je n'ai désiré autre chose que vous ; et si ma méchanceté doit me séparer de vous, il vaut bien mieux que je meure, que de risquer de vous perdre dans l'éternité. »

Lorsqu'elle se confessoit au père Chrysostôme, ou lorsqu'elle parloit à sa tante, elle s'observoit sur toutes ses paroles, pour ne leur rien faire comprendre de ce que sa mère lui faisoit souffrir. La mère Scholastique ne

l'apprenoit que de son frère, qui le lui racontoit quelquefois; mais à entendre Virginie, tout le mal venoit de son mauvais fonds, de sa trop grande sensibilité, de son peu d'humilité, de ce qu'elle s'étoit relâchée, disoit-elle, dans le service de Dieu.

Avant cet état de tentation, Virginie sentoit moins ce qu'elle avoit à souffrir des contradictions domestiques, parce que Dieu l'en dédommageoit amplement par les consolations dont il la favorisoit dans l'oraison : mais depuis qu'elle n'y avoit plus que des ténèbres et des sécheresses, elle souffroit sans presque aucun adoucissement, si ce n'est que malgré ses dégoûts involontaires pour le bien, elle éprouvoit une force intérieure qui la soutenoit contre la foiblesse humaine, et dont elle se rendoit toujours plus digne, par son attention à la demander au moment que la tentation s'élevoit dans son ame; encore arrivoit-il bien souvent que cette force que Dieu lui donnoit par sa grâce, lui étoit si cachée, qu'elle ne la sentoit point, et elle se trouvoit alors comme accablée sous le poids de ses peines, dans une extrême lassitude d'esprit, et un abattement de cœur qui la jetoit dans une vive appréhension de succomber, et l'obligeoit de recourir toujours plus à Dieu, et de crier vers lui avec des soupirs, des sanglots et des larmes, comme si tout alloit être perdu pour son ame.

Il y a des occasions, disoit-elle à sa tante, où je ne sais de quel côté me tourner : si c'est du côté de Dieu, il me semble qu'il est en colère contre moi, et qu'il va m'en faire sentir toute la rigueur; si c'est du côté des créatures,

je n'y puis trouver aucun appui, ni aucune consolation; je comprends même que Dieu ne veut pas que j'en cherche auprès d'elles : et si je veux rentrer dans moi-même, je trouve que tout y est bouleversé; mes passions sont révoltées, mon esprit est dans les ténèbres, ma volonté est extrêmement foible. -- Et que faites-vous alors ? interrompit la mère Scholastique. --Ce que je fais? dit Virginie; toute ma ressource est de m'asseoir au pied de mon oratoire, de mettre mon crucifix sur mes genoux, de le regarder, et de l'arroser de mes larmes, quand je puis pleurer.

--Passez-vous long-temps à cette pratique? demanda la mère Scholastique. --Vous savez, répondit-elle, que j'ai peu de loisir: toutes les affaires domestiques roulent sur moi; l'assiduité que je suis obligée d'avoir le matin et le soir auprès de ma mère, m'enlève la meilleure partie du temps que j'employois auparavant à mes exercices; je les fais quand je puis, et souvent je les laisse, parce que vous m'avez dit qu'il falloit toujours préférer les devoirs de mon état aux pratiques de piété qui ne sont que de conseil.

--Mais prenez garde, mon enfant, lui dit la mère Scholastique, que ce qui vous afflige tant ne vienne que de ce que vous êtes trop chargée d'affaires, ou trop gênée dans vos exercices, plutôt que de la crainte que vous avez d'offenser Dieu dans les tentations que vous souffrez! Beaucoup de filles dévotes sont dans cette illusion : dès qu'on les dérange tant soit peu dans leurs pratiques de dévotion, ou qu'elles n'ont pas la liberté entière de faire

ce qu'elles veulent, elles se troublent et se déconcertent, et font mille péchés de murmure, d'impatience, de dépit, ce qui montre que ce n'est pas le péché qui les afflige, mais la contradiction que souffre leur amour-propre.

--Cela pourroit bien être ainsi, dit Virginie, car j'en suis capable: cependant il me paroît que ce ne sont ni mes occupations ni la gêne qui m'affligent; il me semble que je ne veux que contenter Dieu: que ce soit dans le travail ou dans le repos, d'une manière ou d'une autre, tout m'est égal, pourvu que je fasse sa sainte volonté. Mais comment pourrois-je ne pas m'affliger, ne pouvant faire une seule oraison sans distractions, n'y ayant aucun bon sentiment, ayant de la peine à aller à la prière, ne sentant que du dégoût pour tous mes exercices, et par surcroît étant devenue si sensible, qu'une légère parole m'émeut, m'irrite, et me pénètre jusqu'au fond de l'ame; en telle sorte que si je ne me faisois une extrême violence, je m'écarterois et je scandaliserois toute la maison.

—Cela n'arrive pourtant pas, par la miséricorde du Seigneur? lui dit la mère Scholastique. -- Il ne me manqueroit plus que d'en venir là, répondit Virginie! où en serois-je alors? Il est vrai que Dieu me fait la grâce de me modérer, quoique de temps en temps je me laisse échapper par des paroles passagères; mais cela n'empêche pas que de mon fonds je ne sois très-méchante, que je ne sois bien éloignée d'avoir de la vertu, que je ne sois à tout bout de champ sur le point d'offenser

Dieu, et que s'il ne me retenoit par sa grâce, je ne fisse autant de péchés que de pas. »

CHAPITRE V.

Pieux défi d'Agnès de Casa-Santa. Entretien avec Rosalie et les trois Maries.

VIRGINIE parloit ainsi à sa tante, lorsqu'on remit à celle-ci un paquet de lettres qui lui venoit du bourg de Gli-Angeli. La mère, en voyant l'adresse, dit : C'est de madame Sophie de Casa-Santa. A ces mots, Virginie parut s'épanouir un peu de joie, et la mère Scholastique, qui s'en aperçut, lui dit : « Ah ! méchante, Dieu vous met dans le pressoir pour exprimer de votre cœur tout ce qui est de la créature ! et vous y tenez encore ! « Virginie sourit : « Vous avez raison, dit-elle; mais il me semble qu'il n'y a pas de mal à avoir de l'amitié pour des personnes si saintes. --Ah, ah ! dit la mère Scholastique, cette amitié pourroit bien n'être pas si parfaite que le sont ces ames saintes. Défions-nous toujours de notre cœur ; il s'attache fort naturellement, même sous prétexte de piété. Mais voyons ceci, peut-être y aura-t-il dans le paquet quelques lettres pour vous. »

Elle l'ouvrit, et y trouva en effet un pieux défi d'Agnès de Casa-Santa pour Virginie. « Voilà qui vous regarde, lui dit-elle en le lui présentant, vous n'en serez pas fâchée. » Sa

nièce le prît et le mit dans sa poche, ne se pressant pas de le lire devant sa tante, soit par politesse, soit pour modérer son empressement: mais sa tante lui permit de le lire, tandis, ajouta-t-elle, que je verrai s'il n'y auroit rien de plus pour vous dans la lettre de madame Sophie.

Virginie lut doucement. Après le prélude d'amitié, le défi étoit conçu en ces termes: « Les vierges de Jésus-Christ doivent passer, avant que d'arriver à la perfection, par beaucoup de peines, de tentations, de tribulations. Dans ces épreuves, Dieu exige d'elles la prière fréquente, l'humble patience, et la fidélité; nous vous défions de le faire parfaitement. » -- Ah! s'écria Virginie en lisant ceci, ah! ma chère tante, pardonnez-moi si je vous interromps: ayez la complaisance de laisser pour un moment vos lettres, et jetez les yeux sur ce que me mande mademoiselle Agnès. Ne lui aviez-vous rien écrit de mes peines?--Non, mon enfant, lui dit la mère Scholastique. --Pour le coup, dit Virginie, je crois que Dieu a fait connoître mon état à cette demoiselle, ou il est évident qu'il veut se servir d'elle pour confirmer ce que le père Chrysostôme me dit toutes les fois que je vais à confesse. C'est précisément mot à mot ce qui est marqué dans ce défi: prière, patience, fidélité, voilà tout ce que mon confesseur me recommande, et voilà ce qu'Agnès m'écrit.

--C'est là véritablement une preuve de la bonté de Jésus-Christ envers vous, dit la mère, qui veut vous inculquer bien avant dans l'esprit la pratique de ces trois vertus,

dont vous avez un extrême besoin dans votre situation. Il n'est pas naturel que cette demoiselle se rencontre de cette manière dans son pieux défi, avec ce que vous dit votre confesseur. Mais ma chère Virginie, depuis le temps que votre confesseur vous donne cette leçon, y avez-vous bien avancé? Je crains que Dieu n'ait voulu qu'Agnès vous l'ait répétée, que parce que vous n'aviez pas assez d'attention à la mettre en pratique.

Vous en avez plus besoin que jamais dans votre état de peine : si vous voulez vous soutenir sans ces trois vertus, vous vous lasserez, vous vous dégoûterez, vous vous relâcherez; et enfin, que sais-je si vous ne deviendrez pas comme avant votre conversion? --Dieu me préserve de ce malheur, s'écria Virginie! Hélas! ma chère tante, que m'annoncez-vous là? Serai-je donc assez misérable pour quitter le service de Dieu, et pour me rengager dans celui du monde? Ah! plutôt Dieu me fît-il mourir, avant qu'un tel malheur m'arrivât! --J'espère aussi qu'il ne vous arrivera pas, mon enfant, lui dit la mère Scholastique avec beaucoup de douceur; mais, pour cela, priez souvent, c'est-à-dire, recourez souvent à Dieu par de courtes élévations de cœur au milieu de vos occupations, et quand la tentation vous surprendra dans votre travail. Profitez aussi du loisir que vous pourrez avoir pour répandre votre ame devant lui avec confiance, et autant de temps que vous en aurez. Voilà comment vous devez vous appliquer à la prière; mais faites-la bien humblement, et surtout avec cette confiance que je vous re-

commande: vous en avez d'autant plus besoin, que vous ne devez rien négliger pour mériter la protection du Seigneur contre les ennemis de votre ame.

Agnès vous propose encore la patiente et la fidélité ; elle va au but : la patience vous est nécessaire, non-seulement pour ce que vous avez à souffrir des autres, mais aussi pour ne pas vous lasser de la longueur de la tentation, pour ne pas vous troubler, pour ne pas vous irriter, ni vous dépiter contre vous-même, ce qui n'est guère le moyen de surmonter la tentation. Enfin la fidélité vous est nécessaire, et je n'entends pas seulement la fidélité à résister à la tentation, mais la fidélité à éviter les moindres fautes, la fidélité à pratiquer toutes les vertus de votre état, la fidélité à vous conserver dans la volonté sincère d'être à Jésus-Christ, de quelque manière qu'il vous traite ; la fidélité à persévérer jusqu'à la fin, espérant tout de la bonté de Jésus-Christ.

--Voilà, dit Virginie, voilà encore une tentation qui me tourmente bien souvent: je pense qu'après avoir résisté long-temps je me lasserai que tant de violence, tant de combats que je souffre à présent seront inutiles, et que je n'en serai pas moins perdue pour l'éternité; et alors il me vient dans l'esprit que, puisque je ne dois pas persévérer, autant vaut-il que je quitte tout à présent, et que je reprenne mon ancien train du monde. Mais si vous saviez, ma chère taute, comment cela me frappe l'imagination, vous en seriez étonnée. Cela me paroît alors si pru-

dent, si sensé, si raisonnable, et la dévotion, au contraire, me paroît si puérile, si indiscrète, si ridicule, qu'il me semble que je n'aurois qu'à me laisser aller un moment à ces idées, pour en être tout-à-fait entraînée, et pour abandonner sur-le-champ le service de Dieu.

— Et comment vous dégagez-vous de ces mauvais pas ? dit la mère Scholastique. — Je me garde bien, dit Virginie, de raisonner avec mon esprit ; je crie d'abord vers Dieu, et je lui proteste que, quoi qu'il arrive dans la suite, je veux pourtant le servir à présent tant que je pourrai, je veux combattre pour son amour, tout faire pour son amour, tout souffrir pour son amour. — Continuez de même, lui dit la mère Scholastique, cela va bien ainsi. »

Ensuite cette bonne mère, qui voyoit que sa nièce souffroit beaucoup de ses tentations, voulut lui donner l'innocente consolation d'avoir une conférence avec sa chère Rosalie et les trois Maries, pensant que cela pourroit faire quelque trève dans son esprit avec ses peines, et que d'ailleurs elle seroit fortifiée de voir le contentement de ses ferventes amies. Pourrez-vous, lui dit-elle, vous trouver ici dimanche prochain après nos vêpres ? C'est la fête de la mère abbesse, et un jour de récréation pour les sœurs ; je vous permettrai une heure entière de conférence avec la sœur Rosalie et les Maries ; et si je ne vous gêne pas, je me trouverai peut-être avec elles. D'ailleurs, madame Sophie de Casa-Santa me marque que deux de ses nièces, que je n'ai point encore vues, désirent de venir faire la retraite ;

que sa fille aînée, avec Agnès, les accompagneront; qu'elles arriveront samedi: cela vous réjouira sans doute, vous les verrez donc en même temps. Mais, ma chère Virginie, donnez-vous de garde de l'amour-propre. -- Ma chère tante, dit Virginie, si vous croyez que j'y doive commettre quelque imperfection, rompez tout; je veux être fidèle à Dieu, et je suis prête à lui sacrifier toutes les satisfactions qui pourroient me venir de la part des créatures.

— Cela suffit, dit la mère Scholastique: venez pourtant comme je vous le dis. Mais non, ajouta-t-elle, laissez-moi penser un moment.» Elle s'arrêta; et Virginie, qui crut que c'étoit pour lui en faire faire le sacrifice, attendit ce qu'elle en décideroit avec un cœur disposé à se soumettre à tout. Ensuite la mère Scholastique lui dit: «Il convient mieux que vous vous trouviez ici après dîner pour voir ces demoiselles, et après nos vêpres vous verrez les sœurs Rosalie et Marie seules: voilà qui est arrêté.»

Virginie se retira dans cette espérance; mais dans le cours de la semaine ses tentations ordinaires furent si violentes, que jamais elle ne les avoit senties si vivement. Il s'en fallut bien qu'elle eût le loisir de se représenter le plaisir qu'elle auroit le dimanche suivant de voir ses anciennes amies du monastère, avec les deux Casa-Santa, et leurs cousines: tout occupée à remplir ses devoirs, à combattre ses tentations, et à crier vers Dieu pour en sortir victorieuse, rien autre n'entroit dans son esprit. Par surcroît d'épreuve, sa sœur Lucie, qui venoit assez souvent dans la maison, s'y

rendoit tous les jours, et sembloit avoir pris à tâche plus que jamais de la contrarier, et trouver à redire à tout ce qu'elle faisoit. Enfin, le samedi elle se trouva moins tourmentée; mais ce ne fut que pour mieux sentir le lendemain le sacrifice que Dieu vouloit qu'elle lui fît. En effet, comme le matin elle revenoit de la messe, où elle avoit eu le bonheur de communier, au moment qu'elle approchoit de sa maison, elle fit un faux-pas, se foula le nerf du pied droit, et fut hors d'état de marcher. On fut obligé de la transporter dans sa chambre, où, faisant réflexion à l'assignation que sa tante lui avoit donnée, et dont elle espéroit quelque consolation, elle s'adressa à Dieu, et lui dit : « Vous ne voulez point, ô mon Dieu! que j'aie de satisfaction sur la terre qui me vienne de la part des créatures; je n'en veux point non plus, et je n'en chercherai jamais d'autres que dans la soumission à votre très-sainte volonté. »

Elle fut plusieurs jours hors d'état de marcher, et dans cet intervalle les Casa-Santa et leurs cousines, qui eussent eu une grande joie de l'embrasser, finirent leur retraite, et furent obligées de retourner à Gli-Angeli sans l'avoir vue, parce qu'elles n'avoient pas permission de la vénérable Sophie de rester plus long-temps, outre que la matrone Marie-Elisabeth de Santa-Victoria, dame des plus respectables de leur pays par sa piété et sa noblesse, qui les avoit amenées pour faire aussi sa retraite, étoit également pressée de s'en retourner. Quant à la mère Scholastique, ayant appris l'accident qui étoit arrivé à sa nièce,

elle leva les yeux au ciel, et dit : « Véritablement Dieu demande beaucoup de sacrifices de Virginie; il la veut faire mourir à tout pour la faire vivre uniquement à lui : je ne doute point qu'elle ne devienne une grande sainte. »

Mais si Virginie fut privée de voir les Casa-Santa et leurs cousines, l'entretien avec la sœur Rosalie et les trois Maries ne fut que différé. La violence des tentations qu'elle souffroit depuis long-temps étoit un peu adoucie, et ce relâche lui soulageoit l'esprit et le cœur. Ce fut dans cette disposition qu'elle eut le plaisir de les voir; et comme sa tante avoit permis cette visite pour servir d'une innocente récréation à toutes, elle se passa dans une sainte gaîeté. Dans le cours de l'entretien, la mère Scholastique proposa que chacune dît les pratiques de piété qu'elle auroit plus de satisfaction de faire. Rosalie parla la première, et dit : « Je voudrois que toutes mes actions fussent tellement dirigées par l'obéissance, que jamais ma propre volonté ne s'y rencontrât, et qu'elle fût sans cesse combattue. » L'attrait de Rosalie étoit la parfaite abnégation de soi-même, on le voit par ce désir. Marie Caraccioli parla ensuite, et dit : « Je voudrois qu'il me fût permis de passer trois heures toutes les nuits à pleurer mes péchés aux pieds de mon crucifix, afin d'en obtenir l'entière rémission, et d'ajouter en même temps quelque pénitence, pour mieux satisfaire à la justice divine. » Celle-ci étoit conduite par une voie de crainte, et s'exerçoit beaucoup aux austérités corporelles, selon

qu'on le lui permettoit. Marie de Monte-y-Valle étoit active, et avoit un grand attrait pour les œuvres de charité, comme d'avoir soin des malades, et autres pratiques semblables; elle dit : « Je voudrois qu'on me regardât dans le monastère comme destinée à servir toutes nos sœurs, que chacune se crût en droit de me commander, et m'employât réellement, et que je pusse les satisfaire toutes. » Marie di Castello, qui avoit un grand attrait pour le recueillement et l'oraison, et pour la sainte communion, dit : « Je voudrois qu'on me permît de passer deux fois la semaine toute la nuit en adoration devant le très-saint Sacrement, que la porte du tabernacle fût ouverte, et que j'eusse le bonheur de voir notre Seigneur Jésus-Christ. -- Comment donc! dit la sœur Rosalie, vous voudriez que notre Seigneur Jésus-Christ vous apparût dans la sainte hostie? -- Je n'oserois aspirer à cette faveur, répondit Marie di Castello, elle est pour les saints, et je ne suis qu'une pécheresse; mais quand je dis de voir notre Seigneur, j'entends de voir la sainte hostie. --Et vous, ma nièce, que désireriez-vous? dit la mère Scholastique, en s'adressant à Virginie. -- Je désirerois, répondit celle-ci, d'avoir la ferveur de ces sœurs, et de faire la même pratique de la sœur Marie di Castello.» Tout ceci se disoit avec le sentiment de la joie des saints; et Marie Caraccioli dit aux deux autres Maries: « Avouez-le, avons-nous jamais eu, dans les entretiens du monde, lorsque nous y étions, de plaisir égal à celui-ci? -- Mon Dieu! qu'il y en a à aimer ce bon maître! s'écria Rosalie:

aussi-bien, anathème à qui ne l'aime pas de tout son cœur. »

La mère Scholastique voulut terminer cette récréation en faisant tirer au sort des sentences de l'Ecriture : elle en avoit mis plusieurs dans une boîte. Rosalie tira la sienne, et lut : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et me suive. (Matth. 16).* Elle s'écria : « nous sommes d'accord, le billet et moi ; » ce qui fit rire toutes les autres. Marie Caraccioli tira sa sentence, et lut : *Heureux celui qui craint le Seigneur, il fera des progrès dans la voie de ses commandements. (Psal.* III *).* « Ah! dit-elle, plût à Dieu que j'avance si bien que je parvienne à les observer parfaitement! » Marie de Monte-y-Valle tira la sienne, et lut : *Soyez soumise à toutes les créatures.* (1 *Pet.* 2.) « Eh bien, ma mère, dit-elle, en s'adressant à la mère Scholastique, cela s'accorde bien avec mes désirs. » Marie di Castello prit la sienne, et lut : *Je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.* (*Os.* 14.) Elle baisa amoureusement son billet, et dit ; « Mon bon Sauveur! votre cœur est ma solitude ; mettez-l'y bien et parlez-lui. » La mère Scholastique présenta ensuite la boîte à Virginie, qui tira sa sentence, et lut : *Vous pleurerez, et le monde se réjouira; mais votre tristesse se changera en joie.* (*Joan.* 20.) La mère Scholastique regarda alors sa nièce en souriant, et lui dit : « Êtes-vous contente ? » Virginie rit de même, et répondit : « Dieu est bien bon! » Enfin, cette pieuse mère tira le billet qui restoit, et lut : *Pierre, m'aimez-vous?*

Paissez mes agneaux. (Joan. 21.) A ces paroles toutes les sœurs s'écrièrent : « Ah! ma mère! cela vous convient bien: nous sommes vos agneaux, et Jésus-Christ vous ordonne de nous paître. --Aussi, dit la sœur Rosalie, le pâturage ne nous manque pas. » Ainsi se passa cette pieuse récréation, dont Virginie se ressentit plusieurs jours, principalement par la joie sainte et le contentement qu'elle admira dans ces ferventes religieuses, et qui lui revenoit souvent à l'esprit. Mais Dieu, qui n'avoit voulu lui procurer qu'un relâche passager, permit qu'elle fut livrée à de nouvelles peines, encore plus affligeantes que celles qu'elle avoit souffertes auparavant.

CHAPITRE VI.

Le Comte Carlo Secatore demande Virginie en mariage. Elle le refuse. Humiliations et contraditions domestiques.

VIRGINIE, après cette conférence, fut tranquille le reste de la semaine. Elle appeloit être tranquille, lorsque son cœur n'étoit pas troublé par les tentations dont nous avons parlé, et qu'elle étoit obligée de combattre sans cesse; car d'ailleurs elle ne regardoit plus comme un sujet de peine les occupations qu'elle avoit dans la maison, la gêne qu'elle souffroit de se trouver à point nommé le matin et le soir auprès de sa mère, ce qu'elle avoit à essuyer de

son humeur difficile et des contradictions de sa sœur Lucie, qui étoit moins chez soi que dans la maison. Cela eût été une grande croix pour une fille moins mortifiée que Virginie; mais celle-ci ne s'affligeoit plus que de ce qui pouvoit la mettre en danger de faire des péchés, et c'est ce qui lui rendoit les tentations si pénibles. Mais Dieu a accoutumé de faire passer par ces épreuves les ames qu'il veut favoriser davantage de ses grâces; et dès qu'on s'engage dans son service, on doit se préparer à avoir bien des combats à soutenir de ce côte-là.

A peine cette semaine fut passée, qu'elle se trouva attaquée d'une foule de représentations déshonnêtes, qui se formoient si vivement dans son imagination, qu'elle ne savoit plus comment s'en défaire. Ces idées la suivoient partout, et tout les lui réveilloit. La tentation devint même si importune et si fâcheuse, qu'en regardant les images de notre Seigneur et des Saints, elle en étoit inquiétée, et c'est ce qui l'affligeoit encore plus: « Car, disoit-elle à la mère Scholastique, dans les autres tentations, un coup d'œil que je jette sur le crucifix me fortifie et me console; dans celle-ci, le démon se sert de ce divin objet pour me tourmenter davantage. Je comprends bien que dans ce cas, la peur que j'ai d'être tentée y donne, en quelque façon, occasion; mais je ne sais qu'y faire. Cette sorte de tentation est si odieuse, et j'en ai une telle horreur, que quand je la sens venir, je tremble de la frayeur que j'en ai; et si je pouvois alors me séparer de moi-même, je fuirois volontiers jusqu'au bout du monde.»

Quoique Virginie eût, avant sa conversion, beaucoup aimé la vanité, qu'elle eût eu de la complaisance à se voir applaudie sur sa figure, qu'elle eût tâché de la relever par des parures, qu'enfin elle eût été bien aise de plaire, cependant ses intentions n'alloient jamais plus loin : elle avoit naturellement de la pudeur, et étoit réservée, à cet égard, même à ne pas se permettre une légère immodestie lorsqu'elle étoit seule. Elle ne pouvoit pas soutenir une parole peu décente, encore moins un entretien qui blessât la pureté plus ouvertement. Marie Caraccioli avoua depuis, en parlant d'elle à la mère Scholastique, que lorsqu'elles étoient si unies dans l'amour des folies du monde, il lui échappa de rapporter une parole qu'on pouvoit entendre dans un sens immodeste, qu'un jeune cavalier étourdi avoit lâchée dans une conversation, et qu'à peine l'eut-elle rapportée, que Virginie, d'un air d'indignation et d'horreur, lui dit : « Oh! fi de ça! ces expressions révoltent, et sont indignes d'une fille d'honneur. « J'en fus si étourdie, ajoutoit Marie Caraccioli, que j'en rougis de confusion, et de ma vie il ne m'arriva de parler en sa présence de pareilles choses.

Virginie avoit donc une aversion naturelle pour tout ce qui pouvoit blesser tant soit peu la modestie; mais la piété lui faisoit mieux connoître l'excellence de cette vertu, et la laideur du vice qui lui est contraire. Les tentations qui la tourmentoient alors sur ce sujet lui étoient donc doublement pénibles, et ses alarmes étoient extrêmes. Aussi eût-elle préféré toute autre croix à celle-là. « S'il étoit à mon

choix, dit-elle à la mère Scholastique, j'aimerois mieux mourir de la plus fâcheuse et la plus douloureuse maladie; elle me seroit plus aisée à supporter, et je serois moins exposée au danger de perdre la grâce du bon Dieu. Mon Dieu! disoit-elle encore, que cela est rude! être sans cesse obligée de veiller sur son esprit pour repousser tant d'indignes pensées qui s'y introduisent; et pour peu qu'on se relâche, être sur le point de perdre Dieu par un malheureux consentement!» Etant un soir devant l'image de la très-sainte Vierge, elle lui disoit avec une profonde humilité : « De quel œil, Vierge si pure et si sainte, pouvez-vous me regarder à présent avec tant de pensées détestables qui me passent par l'esprit? Si je ne savois que vous êtes le refuge des pécheurs, je n'oserois jamais approcher de vous; la honte que j'ai de me voir sujette à des tentations si opposées à votre pureté immaculée m'obligeroit à me dérober à vos yeux, et à me cacher, si je le pouvois, au centre de la terre. » Quelquefois elle se mettoit à genoux devant elle; et s'inclinant jusqu'à terre, elle disoit, avec la dévotion la plus ardente, ces paroles de ses Litanies : *Mater purissima, Mater castissima, Mater inviolata, Mater intemerata, ora pro nobis.*

Si elle avoit appréhendé d'approcher de la communion, lorsqu'elle souffroit les tentations dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, celles-ci l'alarmèrent bien davantage. Elle n'auroit jamais osé s'avancer jusqu'à la sainte table; et elle disoit au père Chrysostôme : « Une misérable comme moi, qui a

des penchants si indignes d'une vierge, ne mériteroit pas d'entrer dans l'église ; toute la grâce que vous pouvez me faire, est de permettre que je me tienne derrière la porte, car je ne suis pas digne de passer outre. Comment oserai-je, ajoutoit-elle, approcher de N. S. J.-C., avec un esprit rempli de tant d'abominations ? Je tremble seulement d'y penser. Il est si saint, et je suis si misérable! » Aussi ne communioit-elle que par obéissance ; et c'étoit avec une si profonde humilité, qu'elle avoua à la mère Scholastique, que souvent, au moment qu'elle recevoit N. S., elle avoit une si grande confusion d'elle-même, qu'elle ne pouvoit se lasser de s'anéantir à ses pieds, et qu'elle ne savoit faire autre chose. « Ah ! lui disoit-elle un jour, comment, mon Sauveur, vous qui êtes si pur et la pureté même, daignez-vous venir dans un cœur plein d'ordures et de méchanceté comme le mien ? Chassez-en toutes ces impuretés ; dissipez ces détestables ennemis d'une vertu que vous chérissez tant. Que tous ces monstres d'enfer disparoissent devant vous et s'évanouissent comme la fumée. Faites régner dans mon cœur cette belle pureté qui est l'ornement des vierges, et qui les rend si agréables à vos yeux. Seroit-il possible, Dieu de bonté, qu'après m'être consacrée à vous par le vœu que j'ai fait, mon esprit, mon cœur, mon corps fussent le siége de tentations si abominables ? Que si vous voulez qu'elles durent, et que votre servante souffre encore cette humiliation de la part de ses ennemis, ne permettez pas qu'ils prévalent contre elle. Préservez-moi, mon Dieu, non-seu-

lement du moindre consentement, mais même d'une légère négligence; et que ma volonté demeure inviolablement attachée à la vertu inestimable de pureté, qu'une vierge doit conserver avec plus de circonspection et de zèle que sa propre vie. »

Quoique la tentation ne fût pas toujours également violente, il y avoit des moments où les assauts du démon étoient si subits et si forts, qu'elle se trouvoit tout-à-coup comme sur le bord de l'abîme et près d'y tomber. Le malin esprit lui faisoit entendre alors, tantôt que pour être délivrée de la tentation il falloit qu'elle y consentît une fois, et qu'après cela elle n'en seroit plus tourmentée; et tantôt que quand elle se complairoit quelques moments dans ces pensées, il n'y auroit pas à tout cela un si grand mal; qu'elle s'en confesseroit, et que Dieu, qui est si plein de miséricorde, le lui pardonneroit facilement. Mais Virginie, sourde à ses malignes suggestions, élevoit d'abord son cœur à Dieu, et lui disoit : «Plutôt, plutôt mourir, ô mon Dieu, que de consentir une fois à ces abominations! plutôt périr mille fois que d'y prendre un instant de complaisance! »

La conduite qu'elle gardoit dans cet état de tentation, étoit 1° de recourir à Dieu lorsque le démon lui en suggéroit la mauvaise pensée : elle ne s'amusoit pas alors à raisonner avec son esprit; mais sur-le-champ elle se tournoit vers Dieu. 2° Elle s'humilioit profondément devant Dieu, dans la prière, parce que le père Chrysostôme lui avoit fait remarquer que plus la prière est accompagnée d'hu-

milité, plus elle a de force pour pénétrer le ciel et en attirer du secours. 3o Elle recouroit avec une grande dévotion à la très-sainte Vierge et à S. Joseph, pour implorer leur protection, qui est si puissante auprès de Dieu, surtout contre les tentations de cette espèce. 4o Elle renouveloit souvent dans le jour son vœu de virginité, remercioit le Seigneur de lui avoir accordé la grâce de le faire ; elle lui faisoit aussi fréquemment la protestation de renoncer aux maximes du monde, de travailler à sa perfection, et de s'attacher inviolablement à son service. 5o Elle ne demeuroit jamais oisive, mais elle s'occupoit toujours, soit auprès de sa mère, soit aux affaires de la maison, et souvent elle s'exerçoit à ce qu'il y avoit de plus bas et de plus pénible, selon que la prudence et la discrétion le lui permettoient. 6o Quoique son confesseur lui eût permis de faire quelques pénitences corporelles, cependant, comme elle eût désiré qu'il lui en eût accordé davantage, et qu'elle n'osoit passer ses ordres, elle s'en dédommageoit, en se privant de toutes les aises et les commodités dont elle pouvoit se passer sans nuire à sa santé, qu'on lui recommandoit de conserver raisonnablement, à cause qu'elle étoit nécessaire dans sa maison. Enfin, 7o elle veilloit plus que jamais sur tous ses sens, principalement sur ses yeux, et ne se permettoit pas un léger regard sur elle-même, s'observant là-dessus très-soigneusement, comme étant toujours sous les yeux de Dieu et de son ange. Telles étoient les précautions de Virginie contre le démon qui la tentoit ; et il ne

faut pas s'étonner si Dieu lui fit la grâce de remporter contre lui la victoire jusqu'à la fin, bien que la tentation durât long-temps, et fût souvent très-violente.

Tandis qu'elle étoit ainsi aux prises avec l'ennemi de son ame, cet esprit de malice alluma dans le cœur d'un gentilhomme de la ville un ardent amour pour elle, et le porta à la demander en mariage. Il le fit avec tant d'importunité, que ce fut pour Virginie une tentation des plus fâcheuses à surmonter, et lui procura bien des chagrins domestiques. Ce gentilhomme s'appeloit le comte Carlo Secatore : il n'étoit pas de la première noblesse de la ville, mais il étoit riche, et faisoit grande figure : d'ailleurs, quoiqu'on lui eût offert plusieurs partis, il n'avoit jamais voulu se décider pour aucun, jusqu'à ce que se trouvant par hasard dans l'église de Saint-François, et ayant vu communier Virginie, il fut si touché de son air modeste, qu'il lui trouva tous les agréments qu'il désiroit dans une demoiselle, et conçut le projet de l'avoir pour épouse.

Secatore n'avoit qu'à faire attention à l'habillement de Virginie, pour juger qu'elle avoit fait divorce avec le monde, et qu'elle étoit infiniment éloignée de seconder ses intentions; mais sa passion l'aveugloit, et il crut qu'étant noble et riche, et recherché d'ailleurs par beaucoup d'autres, il n'auroit qu'à la demander à ses parents, et qu'elle lui seroit accordée. La première démarche qu'il fit, fut de s'informer secrètement si Virginie alloit souvent dans cette église; et s'en étant

assuré, il ne manqua pas de s'y trouver aussi, quoique ce fût de grand matin, parce que Virginie étoit diligente.

Elle ne s'en étoit pas aperçue, bien qu'il s'y rendît exactement; car son usage étoit, en entrant dans l'église, de porter son esprit au très-saint Sacrement, de l'adorer, et de choisir ensuite l'endroit le plus commode pour se recueillir, sans jamais lever les yeux pour voir les gens qui y étoient. Ainsi Secatore pouvoit la contempler à son aise, sans craindre d'en être aperçu; et plus il la considéroit, plus aussi son amour pour elle faisoit du progrès dans son cœur. Enfin, n'en pouvant plus retenir les transports, il en fit la confidence à une dame, amie de la famille de Virginie, qui, croyant la servir en le servant lui-même, parce que c'étoit un très-bon parti, se chargea de ménager l'affaire, et se flatta d'y réussir.

Elle eut d'abord sujet de l'espérer ainsi, sur la réponse favorable que lui fit la mère de Virginie, à qui elle s'adressa directement. S'il n'eût tenu qu'à cette dame, tout eût été bientôt conclu; car, quoiqu'elle eût une prédilection marquée pour Lucie, qui étoit déjà établie, et qu'elle se fût peu souciée, surtout depuis un certain temps, que Virginie prît le même parti, cependant son amour-propre se trouva flatté par la demande de Secatore: elle regarda son alliance, et la préférence qu'il donnoit à sa fille sur tant d'autres, comme un titre d'honneur pour sa maison; et, sans considérer comment Virginie pensoit depuis qu'elle avoit renoncé aux vanités du monde, elle s'avança presque jusqu'à

donner une parole positive pour elle à la dame qui s'entremettoit en faveur du comte. Mais elle fut bien obligée de revenir sur ses pas, lorsqu'elle en parla à sa fille. Virginie, autant effrayée que surprise d'une pareille proposition, lui représenta qu'elle avoit pris son parti depuis long-temps, et qu'elle ne pensoit plus en revenir; qu'elle pouvoit bien comprendre qu'après la démarche éclatante qu'elle avoit faite de quitter toutes les parures, pour se couvrir d'une robe modeste, ce seroit donner la comédie à ses dépens à la moitié de la ville, de changer son état pour celui qu'elle lui proposoit; qu'elle la conjuroit très-instamment d'arrêter cette affaire dans son commencement, pour empêcher de nouvelles sollicitations de la part du comte Secatore; et lui protesta enfin, qu'elle ne seroit point tranquille jusqu'à ce qu'elle lui eût promis de ne plus lui parler de ce mariage, ni d'aucun autre qu'on pourroit lui proposer.

Sa mère ne se rebuta pas d'abord de sa répugnance, et ne l'en gronda même pas, bien qu'elle en eût grande envie. Elle espéra parvenir insensiblement à la faire consentir; et croyant que l'autorité de son père et de son frère lui réussiroit mieux, elle projeta de leur en parler au plus tôt, afin qu'ils la portassent à y condescendre. « Que fera, dit-elle à son mari, que fera Virginie, quand nous serons morts vous et moi? Son frère se mariera; elle se trouvera soumise à une belle-sœur, qui n'aura pas de grands égards pour elle, ou qui la traitera peut-être comme une étrangère,

ou qui en fera la gouvernante de ses enfants. Il vaut bien mieux, pour son avantage, qu'elle se marie; et à le faire, pourroit-elle être plus heureuse qu'avec le comte Secatore? Que si elle ose s'y opposer, il ne faut pas l'écouter; il faut plutôt l'y forcer, puisque nous ne cherchons qu'à la rendre heureuse. Elle reconnoîtra un jour que nous n'avons agi que pour ses intérêts; et bien loin de nous en savoir mauvais gré, elle avouera que nous avons mieux pensé qu'elle, et nous en remerciera.»

Quoi qu'elle pût dire pour les engager à la seconder, ils pensoient tout autrement, parce qu'ils connoissoient mieux qu'elle la constance de Virginie dans l'état qu'elle avoit embrassé, et ils ne voulurent jamais prendre sur eux de la presser de consentir à ce mariage. Voyant donc qu'ils lui refusoient leurs secours, elle résolut de faire une seconde tentative auprès de sa fille, et d'arracher son consentement par autorité, si ses raisons, qui lui paroissoient légitimes, ne suffisoient pas.

Elle attendit pour cela au lendemain, lorsqu'à son lever Virginie devoit se rendre dans son appartement pour l'aider à se coiffer. «Eh bien, lui dit-elle, avez-vous fait vos réflexions sur la proposition du comte Secatore? Quelle répugnance avez-vous pour un établissement si avantageux? Est-il indigne de vous? Aspirez-vous à quelque chose de mieux? Votre sœur a épousé un avocat, et on vous présente un gentilhomme qui est encore à la fleur de son âge, qui a l'air noble, qui est riche, qui est son maître, qui vous aime passionnément, qui vous préfère à trente

filles de la ville qui vous valent bien, tout au moins: que prétendez-vous donc faire ?

-- Ma chère mère, lui dit Virginie, je sens dans ce que vous me dites toute votre bonté pour moi : je suis persuadée que si je désirois de me marier, je ne pourrois aspirer à un parti plus honorable que celui que vous me proposez ; je ne doute pas que je ne fusse heureuse avec M. le comte Secatore.... -- Eh bien donc, répliqua la mère avec vivacité, qu'avez-vous à ajouter, si ce n'est l'obéissance et le consentement ?

--Je vous assure, ma chère mère, poursuivit Virginie, que si je pensois encore comme je faisois avant que je me retirasse du monde, je ne balancerois pas d'un moment à faire ce que vous désirez de moi ; mais il y a longtemps que je me suis fixée à l'état que j'ai embrassé, et je ne saurois me résoudre à en prendre un autre. » Là-dessus sa mère entra en grande colère, et lui dit bien des paroles fâcheuses ; et comme Virginie tâchoit, pour l'apaiser, de lui parler avec beaucoup de soumission, en se retranchant toujours sur l'impuissance où elle étoit de changer d'état, elle lui couvrit la joue d'un rude soufflet, et lui ordonna de sortir de son appartement, avec défense d'y mettre désormais le pied.

Virginie se retira les yeux baignés de larmes, non du soufflet qu'elle avoit reçu, mais de voir sa mère dans une si grande émotion, et d'en être la cause innocente. Elle alla se jeter aux pieds de son crucifix, et continuant à pleurer, elle lui dit : « Assistez-moi, mon Dieu, dans ces combats, et soutenez-moi jus-

qu'à la fin : vous voyez que c'est pour demeurer fidèle dans l'engagement que j'ai pris avec vous ; souffririez-vous que j'en contractasse un autre avec un époux terrestre et charnel ? Plutôt mourir, ô mon Sauveur, que de commettre une si horrible infidélité ! Apaisez ma mère, et dissipez ses préjugés contre l'état saint que j'ai embrassé : ôtez de l'esprit de cet homme qui me demande, un dessein si opposé à l'amour que je dois avoir pour vous, et qu'il ne lui en reste aucune idée. Je vous en conjure, mon divin époux, par le sang que vous avez répandu pour moi, et par les entrailles de votre miséricorde. » Elle continua à prier ainsi environ demi-heure, tantôt s'adressant à notre Seigneur J.-C., tantôt à la sainte Vierge, jusqu'à ce que son frère la fit appeler, et la rassura, en lui promettant de parler à sa mère pour la radoucir et la faire revenir de ses préventions. Il tâcha en effet de le faire; mais il n'y eut que la longueur du temps qui y remédia. Virginie ne pouvoit plus se montrer devant elle sans essuyer des froideurs ou des reproches très-vifs ; et il faut avouer que ce fut pour son cœur un très-rude exercice de patience.

D'autre part, à peine Lucie eut appris le dessein du comte Secatore en faveur de sa sœur, et les mouvements que sa mère se donnoit pour le faire réussir, qu'elle en conçut un dépit et une jalousie extrême. Elle s'étoit mis dans l'esprit que si sa sœur ne se marioit pas, son père ne lui laisseroit dans son testament qu'une pension viagère pour son entretien ; ce qui lui faisoit espérer de retirer de

sa succession quelque chose de plus que la dot qu'on lui avoit donnée; au lieu qu'elle se trouvoit frustrée de son espérance si on la marioit. D'ailleurs, elle se sentoit piquée qu'on pensât à lui donner un homme de condition, et aussi opulent que le comte Secatore, tandis qu'elle n'avoit pas eu un parti aussi avantageux. Dans ses sentiments de dépit et de jalousie, elle appuya le refus de Virginie auprès de sa mère, colorant ses raisons du prétexte spécieux de ne point la forcer à prendre un état auquel elle avoit renoncé depuis long-temps. Ainsi, Virginie se trouvoit bercée, pour ainsi dire, entre les vives sollicitations, de sa mère qui vouloit, par un principe de vanité, qu'elle épousât le comte Secatore, et entre la duplicité de Lucie, qui traversoit ce mariage par une basse jalousie.

Par surcroît d'affliction, après qu'on eut décidé qu'on ne parleroit plus de ce mariage ni d'aucun autre à Virginie, et qu'elle eut essuyé pendant près d'un mois tant d'importunités de la part du comte Secatore, qui n'avoit cessé de faire obséder sa mère pour parvenir à ses fins, et de la part de sa mère qui vouloit la forcer à y consentir; après, dis-je, qu'elle eut essuyé tous ces orages, elle commençoit à respirer, lorsqu'elle fut attaquée plus vivement que jamais de pensées immodestes, et de mille autres sur ce qu'elle souffroit dans sa maison, et sur les avantages dont elle eût joui dans celle du comte qui l'avoit recherchée en mariage. Toutes ces tentations, jointes ensemble dans son imagination, la tourmentoient si cruellement, qu'elle

avoit bien de la peine à retenir ses larmes devant les autres; aussi leur donnoit-elle un libre cours lorsqu'elle étoit aux pieds de son crucifix, pour y prendre des forces contre les efforts de l'ennemi. Elle y recouroit le plus souvent que ses occupations domestiques le lui permettoient; mais ce n'étoit jamais autant qu'elle l'eût désiré : de sorte qu'elle prit le parti de porter sous son habit un petit crucifix appliqué sur son cœur, et de temps en temps, surtout lorsque la tentation la pressoit davantage, elle le serroit contre son cœur pour le lui consacrer, ou afin qu'il empêchât que le malin esprit n'y fît aucune impression.

Dieu, qui vouloit qu'elle passât par plus d'un état d'humiliation, permit que son frère, qui avoit pour sa piété une vénération singulière, eut pendant plusieurs jours quelque défiance de la sincérité de sa vertu, défiance qu'elle comprit, mais dont elle laissa à Dieu le soin de le guérir sans qu'elle prît elle-même les moyens pour détruire sa prévention. Voici qu'elle en fut l'occasion. Elle répandoit son cœur avec ses larmes aux pieds de son crucifix, pour obtenir la délivrance de ses tentations, lorsque son frère, l'appelant pour quelqu'affaire qui pressoit, elle se hâta de venir lui répondre, sans se donner le loisir d'essuyer son visage tout trempé encore de ses pleurs. Il comprit donc qu'elle pleuroit, et lui en demanda le sujet. Il ne convenoit nullement qu'elle lui déclarât que c'étoit à cause des tentations dont elle étoit tourmentée; un tel aveu auroit été trop humiliant et trop imprudent. Elle ne répondit rien, et son frère, par un

jugement précipité et contre toutes les apparences, crut qu'elle avoit du regret d'avoir refusé le mariage du comte Secatore, et qu'elle se repentoit d'avoir pris le parti de la dévotion.

Une parole qu'il lui dit là-dessus, lui fit entendre sa pensée. L'amour-propre la pressa intérieurement de se justifier d'un soupçon qui lui étoit injurieux; mais fidèle à la bonne inspiration qui lui vint en même temps, de souffrir pour l'amour de son céleste époux, elle ne répondit rien, disposée à s'humilier davantage, si telle étoit la volonté du Seigneur.

Elle laissa donc son frère dans cette prévention pendant plus de quinze jours, abandonnant ainsi à Dieu le soin de rétablir sa réputation, que ce soupçon si mal fondé avoit détruite en quelque façon dans son esprit; et après ce temps d'épreuve si humiliante pour elle, son frère étant allé voir la mère Scholastique, et lui ayant fait l'aveu de son jugement dans la suite de son entretien, elle lui fit voir si clairement combien il avoit été téméraire, et combien Virginie étoit éloignée d'avoir les sentiments qu'il lui prêtoit, que honteux d'avoir fait dans son cœur injure à la piété de sa sœur, il se hâta de lui tout avouer à son retour, et lui en fit des excuses, ajoutant de nouvelles protestations d'amitié et de toute son estime.

CHAPITRE VII.

Maladie et mort du père de Virginie. Sa patience et son détachement. Arrivée de la veuve Cécicola.

VIRGINIE, toujours plus humble, ne se livra à aucun sentiment de vaine complaisance, sur ce que son frère lui témoigna d'amitié et de considération pour sa vertu. « Mon amour-propre, dit-elle à la mère Scholastique, avoit un peu souffert du jugement que mon frère avoit fait, et qui m'auroit peut-être mise mal pour long-temps dans son esprit, si vous ne lui aviez parlé; car il va droit, et il aime la droiture dans les autres : de sorte que s'il avoit été persuadé véritablement que j'avois du regret d'avoir quitté le monde, et d'avoir refusé le comte Secatore, il auroit regardé ce sentiment comme une atroce infidélité que j'aurois faite à Dieu, et un défaut de sincérité de ma conduite, qui cachoit sous des apparences extérieures de piété, un cœur encore livré à l'esprit du siècle; et c'est ce qu'il n'auroit pu souffrir dans moi, car il ne hait rien tant que la dissimulation et l'hypocrisie. Aussi, comme je connois sa droiture, et que je m'apercevois de son soupçon, j'ai été tentée cent fois de m'en justifier, et Dieu sait combien de prétextes l'amour-propre me suggéroit dans la nécessité qu'il prétendoit y avoir à le faire!

mais je m'en suis toujours défiée, j'ai abandonné tout à Dieu, et vous voyez qu'il a permis qu'il vous parlât, et que vous l'ayez fait revenir à ses premiers sentiments en ma faveur.

-- Avouez-le pourtant, dit la mère Scholastique: vous avez eu quelque joie secrète quand vous avez vu qu'il vous a rendu justice.

-- Il est vrai, répondit Virginie, que mon cœur alloit s'épanouir; mais Dieu m'a fait la grâce de ne point m'y livrer, et je me suis contentée de remercier le Seigneur du soin paternel qu'il prend de ce qui me regarde, en m'offrant pourtant à porter d'autres humiliations ou d'autres croix, telles qu'il lui plairoit de m'envoyer. »

Elles ne tardèrent pas à venir; et la mort de son père, qui arriva six mois après, accompagnée pour elle de circonstances très-disgracieuses, en fut une des plus pesantes. Ses tentations avoient cessé, du moins en partie, surtout celles dont nous avons parlé en dernier lieu; elles n'étoient ni si violentes ni si opiniâtres. Il semble que l'ennemi de son salut, si souvent vaincu par sa constance, et désespérant de rien gagner, ne battoit plus, pour ainsi dire, qu'en retraite. Elle vaquoit à ses occupations domestiques avec gaieté de cœur; elle goûtoit l'onction de la dévotion dans ses oraisons, ses communions et ses autres exercices; elle n'avoit que les fatigues du travail, et quelquefois les bouderies de sa mère, ou quelque parole mordante de Lucie à supporter, à quoi elle s'étoit assez accoutumée par la sainte habitude de le souffrir pour l'amour de Dieu.

Mais lorsqu'elle y pensoit le moins, son père tomba malade. L'histoire ne dit pas quelle fut la nature de sa maladie; cependant elle dura près de deux mois, et se termina enfin par la mort. On ne peut exprimer quelle fut l'attention de Virginie à le servir et à l'aider, surtout avant qu'il fît un saint usage de ses douleurs, et qu'il mît bien à profit le temps qui lui restoit pour le salut de son ame. Combien de fatigues et de veilles ne lui en coûta-t-il pas pour remplir, au gré de sa piété et de son amour, les devoirs d'un enfant envers son père! Il sembloit qu'elle avoit résolu de s'ensevelir avec lui, si peu elle se ménageoit; et lorsque son père l'exhortoit à prendre un peu de repos, elle le prioit de ne faire aucune attention sur elle, et qu'elle mettoit tout son repos et sa consolation à le servir comme elle le devoit.

Dès qu'on vit dans la famille qu'il n'y avoit plus d'espoir pour le malade, Lucie, toujours attentive à ses intérêts, découvrit à sa mère la pensée qu'elle avoit d'insinuer à son père qu'il ne laissât à Virginie par son testament qu'une pension viagère pour son entretien, prétendant par là qu'il lui reviendroit à elle quelque chose de plus que la dot qu'elle avoit reçue. « Qu'est-il besoin, disoit-elle, qu'on laisse des fonds à ma sœur, puisqu'elle ne veut ni se marier, ni entrer dans un monastère? Il lui suffit d'une pension pendant sa vie, telle qu'elle la désirera pour vivre honorablement; et ce sera autant pour sa tranquillité que pour l'avantage de la famille. » Sa mère, toujours prévenue en sa faveur, donna à plein dans

cette idée, et en parla à Virginie. Elle n'y fit point de résistance; son désintéressement égaloit son détachement: elle répondit donc à sa mère, qu'ayant de quoi se nourrir et se vêtir, elle ne désiroit rien de plus; que toute sa sollicitude étoit de servir son père jusqu'à la fin; que du reste elle laissoit à son bon cœur ce qui concernoit ses intérêts, sans prétendre dire un seul mot pour déterminer là-dessus sa volonté.

Sa mère, pleinement satisfaite de cette réponse, prit son temps pour en parler au malade; mais à peine lui en eut-elle fait l'ouverture, que, sans la laisser se morfondre à lui faire goûter sa proposition, il lui répondit d'un ton ferme que Virginie valoit bien autant que Lucie; qu'il vouloit en bon père les traiter également; qu'il alloit y pourvoir sur ce pied, et qu'absolument on ne lui parlât point de changer de dessein, si on ne vouloit pas lui causer de l'inquiétude.

Une réponse si précise auroit dû imposer silence à Lucie ainsi qu'à sa mère, et en effet, celle-ci n'en vouloit plus parler; mais l'autre la pressa tant, et accompagna ses sollicitations de tant de soupirs feints et de larmes, qu'elle répandoit quand il lui plaisoit, que sa mère revint plusieurs fois à la charge auprès du malade, faisant surtout beaucoup valoir la réponse désintéressée de Virginie. Mais ce fut toujours inutilement. Ainsi tout fut réglé par l'équité du malade, et Virginie eut la même dot que sa sœur, avec laquelle elle pouvoit vivre honnêtement, et selon l'état où la providence l'avoit fait naître.

Il ne faut pas croire que tandis que ceci se passoit, le démon oubliât de tenter Virginie de murmure et de ressentiment contre sa mère et contre sa sœur: il lui mettoit souvent dans l'esprit le mauvais cœur de celle-ci, ses duplicités, ses paroles piquantes, ses jalousies, tout ce qu'elle avoit souffert; il lui représentoit aussi tout ce qu'elle faisoit pour sa mère, et tout ce qu'elle avoit fait dans la maison, sans qu'elle eût pour cela aucun égard, et sans que sa soumission, ses peines, ses services pussent lui attirer ses bonnes grâces. Mais sourde à ces suggestions, Virginie ne considéroit que l'ordre de Dieu dans ces contradictions domestiques, et n'y opposoit qu'une parfaite résignation à la volonté du Seigneur, et une égale attention à contenter sa mère en tout, et à s'attirer l'amitié de sa sœur, si celle-ci en avoit été susceptible.

Il y parut bien après la mort de son père. Elle ne se prévalut point de ce qu'il lui avoit légué, pour vivre plus à son aise, ni pour faire ressentir à sa sœur, par des marques de froideur et d'indifférence, les mauvais services qu'elle en avoit reçus: elle ne se démentit en rien; elle fut ce qu'elle avoit été auparavant, également soumise, docile et obéissante à sa mère, également patiente à supporter sa mauvaise humeur, également attentive à la prévenir en toute rencontre, également officieuse, laborieuse et pleine d'amitié et de cordialité. Mon Dieu! qu'une pareille vertu est rare! et qu'il faut avoir fait de progrès dans le saint renoncement pour se soutenir en pareille rencontre, sans que la na-

ture s'échappe par quelque endroit! Virginie avoit son avancement et sa perfection à cœur; elle y travailloit assidûment, et avec une volonté droite et bien déterminée; elle s'étoit donnée à Dieu pleinement; elle prioit et veilloit sur son cœur pour n'y rien souffrir qui altérât la piété. Virginie avoit la vraie dévotion, et c'est ce qui la rendoit en cette rencontre un modèle excellent, qu'on peut proposer aux filles dévotes, et dont les lâches et les tièdes n'approcheront jamais, comme les ferventes pourront, avec le secours du Seigneur, en devenir des copies édifiantes.

La veuve Célicola, sœur du père de Virginie, avoit été avertie de sa maladie, dès qu'on s'aperçut qu'elle étoit mortelle; mais, étant malade elle-même, à peine fut-elle en état de se faire transporter à Palerme, trois jours avant qu'il expirât. Il avoit déjà fait son testament, et avoit réglé ce qui concernoit ses deux filles de la manière que nous avons dit. Ce fut une des premières demandes que cette prudente veuve lui fit en le voyant: « Avez-vous, lui dit-elle, réglé vos affaires de façon que vous laissiez votre famille en paix? -- Oui, lui dit son frère; j'ai tout arrangé comme mon devoir de chrétien et de père l'exige, et je n'ai point marqué de prédilection qui pût faire raisonnablement de la peine à aucun de mes enfants. -- Et Virginie, ajouta Célicola, comment l'avez-vous partagée? -- Comme Lucie, dit le malade. -- Elles n'ont pas lieu de se plaindre, répliqua Célicola; et vous ne pouviez agir autrement, sans faire tort à l'une ou à l'autre. » La mère de Virginie étoit présente,

et souffroit impatiemment ce discours, qui condamnoit ce qu'elle avoit proposé à son mari au désavantage de Virginie. Elle dit à sa belle-sœur, qui n'en avoit pas été informée, que tout étoit bien réglé, et qu'il n'en falloit plus parler; mais elle dit ceci d'un air piqué, qui fit comprendre à Célicola qu'elle auroit voulu les choses autrement. Elle s'en informa de son neveu, qui lui découvrit tout, et elle en fut si indignée, que, si sa vertu ne l'avoit retenue, elle en auroit marqué son chagrin. Mais outre qu'elle étoit prudente, elle savoit se modérer. Virginie, qui sut qu'elle étoit instruite, la supplia très-instamment de n'en rien témoigner. « Si vous regardez, lui dit-elle, cela comme une injustice qu'on vouloit me faire, je dois le souffrir sans ressentiment; et si vous le regardez comme une croix, je dois la porter avec soumission. Quant à moi, je pense que ma mère n'a pas eu intention de me nuire, puisque, avant de parler à mon père, elle a voulu avoir mon consentement. Il est naturel aussi que ma sœur Lucie, qui pourroit avoir des enfants, pense à elle et à eux : au lieu qu'il eût été très-vrai qu'une pension viagère m'eût suffi, et d'autant plus qu'on vouloit la faire monter bien au-dessus de mes besoins. » Célicola garda donc un profond silence là-dessus dans la famille de Virginie; mais avant que de retourner à Gli-Angeli, d'où elle étoit venue, elle recommanda à son neveu d'avoir pour elle l'amitié qu'il lui devoit en qualité de frère, et de prendre soin de ses intérêts comme des siens propres. Cependant, quelques jours avant son départ, Virginie se trou-

va indisposée; c'étoit une suite des fatigues qu'elle avoit souffertes dans la maladie de son père. Cela fit penser à sa tante de l'emmener avec elle, afin que le repos et le changement d'air rétablissent plus tôt ses forces épuisées par les veilles et le travail. Elle en parla à son neveu, qui ne fit aucune difficulté; mais quand il en fallut faire convenir la mère, il n'y eut pas moyen de l'obtenir. Lucie, à qui celle-ci le rapporta, se mit encore sur les rangs pour y faire opposition; elle crut que si sa tante emmenoit Virginie, elle captiveroit son affection jusqu'à devenir son unique héritière. On voit que c'étoit toujours l'intérêt qui la guidoit; et sur cette crainte sordide, si l'on peut l'appeler ainsi, elle donna l'alarme à sa mère, et la confirma dans sa résistance, qu'elle n'avoit d'abord faite que par le besoin personnel qu'elle en avoit.

Dieu réservoit cette consolation à Virginie, dans un temps où elle pourroit la goûter avec moins d'obstacle, et plus d'édification et d'avantage spirituel pour son ame. D'ailleurs, elle avoit encore à souffrir, dans sa maison, dautres croix qui lui étoient nécessaires pour la faire pleinement mourir à tout, et surtout à elle-même; car cet ouvrage de perfection n'étoit pas encore achevé dans son ame. Ainsi la Providence fit servir l'opposition de sa mère à cette fin, et ce fut en adorant aveuglément ses desseins, que Virginie se rendit digne de les remplir plus fidèlement, par les grâces particulières que Dieu lui fit.

La veuve Célicola eut là-dessus un entretien avec sa sœur, la mère Scholastique, à qui

elle communiqua la pensée qu'elle avoit eue de prendre avec elle Virginie, et ce que sa mère lui avoit opposé. « Que ceci ne vous cause aucune inquiétude, lui dit cette religieuse éclairée ; ne faites pas attention aux motifs que notre belle-sœur peut avoir de retenir Virginie : Dieu a des desseins de perfection très-particuliers sur cette fille ; et avant que de la faire reposer en paix dans son sein paternel, il veut la purifier dans plus d'un creuset. C'est à présent comme l'hiver de Virginie ; son printemps spirituel et son été viendront, où elle goûtera avec avantage les fruits de ses travaux. Il est vrai qu'elle aura à souffrir toute sa vie ; car vous savez que ce n'est pas ici-bas que nous devons nous promettre la parfaite jouissance du Bien-Aimé dans une plénitude de paix : mais aujourd'hui Virginie marche en portant la croix sur ses épaules ; un temps viendra où elle se reposera sur cette croix avec plus de consolation, en attendant la couronne que Dieu lui prépare dans le ciel. »

Cécicola goûta ces réflexions de la mère Scholastique, et elles en firent en même temps ensemble sur la conduite admirable que Dieu tient envers les ames fidèles qu'il appelle à la perfection. « A considérer selon les préjugés du monde, la situation de Virginie, disoit la mère Scholastique, on peut dire qu'elle est bien mal partagée ; car être sans cesse attentive à prévenir la volonté de sa mère, sans parvenir à la contenter ; lui être docile en tout, et n'en recevoir que des paroles ou des manières disgracieuses ; se soumettre jusqu'à lui servir de femme de chambre, et n'avoir

jamais ses bonnes grâces ; voilà de quoi révolter l'amour-propre. D'ailleurs, Virginie fait plus dans sa maison, j'oserois dire, que deux filles de service ; on la met à toute œuvre, et on la trouve toujours disposée à s'y prêter. D'autre part, que n'a-t-elle pas à souffrir des jalousies de sa sœur ? nous le savons. Que si nous ajoutons ce qu'elle endure de tentations, d'accablements et de peines intérieures, car je sais qu'elle vous en a dit quelque chose, tout cela rassemblé en fait véritablement une fille de croix. Ainsi, comme je viens de vous dire, elle est à plaindre, en la considérant selon l'esprit du monde et la sensibilité de la nature. Mais envisageons-la selon les principes de l'évangile : que verrons-nous en elle, qu'une ame d'autant plus privilégiée qu'elle est crucifiée ; qu'une ame d'autant plus chère à Jésus-Christ, qu'il la conduit par la voie des plus grandes saintes ; qu'une ame enfin appelée à de riches couronnes, à proportion des combats qu'elle est obligée de soutenir, et des victoires que Dieu lui fait la grâce de remporter ? Ainsi, je regarde Virginie avec vénération, bien que je ne le lui témoigne pas extérieurement : je la vois si bien éprouvée, et si bien soutenue et fortifiée par la miséricorde du Seigneur, que lorsqu'elle vient me voir, je pense toujours que notre Seigneur Jésus-Christ a mis ses complaisances en elle. Ce qui me le confirme encore plus, c'est son humilité, qui lui cache les actes généreux qu'elle fait, de patience, de renoncement à soi-même, et qui ne lui laisse voir que les petites fautes qui lui échappent rarement, et dont les ames seules

qui veillent bien sur leur cœur s'aperçoivent ordinairement. »

CHAPITRE VIII.

Mariage du frère de Virginie. Apoplexie de sa mère.

La veuve Célicola ne tarda pas de retourner à Gli-Angeli, et elle auroit eu du regret de ne pas emmener avec elle Virginie, si la mère Scholastique ne lui avoit fait entendre, par ce que nous venons de rapporter, qu'elle avoit encore des combats à soutenir dans sa maison, avant que cette consolation lui fût accordée. Elle la prit en particulier la veille de son départ, l'encouragea à se soutenir dans la fidélité qu'elle devoit à Dieu, par les croix présentes dont elle étoit chargée, et celles que le Seigneur lui réservoit pour la suite; lui promit de se souvenir d'elle dans ses prières, et de la recommander à celles de toute la famille de Casa-Santa, avec qui elle étoit étroitement liée: elle la quitta enfin avec la satisfaction de la voir non-seulement résignée à la volonté de Dieu, mais encore toute disposée à souffrir de plus grandes peines pour son amour.

La piété de Virginie, et l'amour qu'elle avoit toujours eu pour son père, ne souffrit point de diminution après sa mort. Quoique elle eût eu la consolation de le voir mourir dans les sentiments d'un parfait chrétien,

après avoir mené une vie toujours fort régulière, elle n'ignoroit pas que les jugements de Dieu sont très-rigoureux, et que ce qui paroît pur et saint aux yeux des créatures, se trouve souvent souillé de mille fautes, lorsqu'il est mis vis-à-vis de la lumière du Seigneur. C'est dans cette vue qu'elle s'appliqua, dans toutes ses oraisons et ses communions, à prier avec une vive ardeur pour le repos de son ame; qu'elle présentoit à Jésus-Christ pour la même fin tout ce qu'elle avoit à souffrir dans son état; qu'elle s'excitoit à le souffrir avec plus de perfection, afin de le rendre plus méritoire; et qu'elle eût désiré d'entreprendre de plus grandes austérités corporelles, si le père Chrysostôme, son confesseur, avoit voulu le lui permettre: mais celui-ci ne l'ayant point trouvé à propos, elle se contentoit d'offrir au Seigneur les désirs de son cœur et son obéissance.

Comme sa vertu étoit constante, ainsi que la tendresse qu'elle avoit eue pour son père, aussi les secours qu'elle lui procura ne finirent pas avec le temps du deuil, puisqu'elle ne cessa de prier et de faire prier pour lui, qu'avec sa vie. Mais quand le deuil fut passé, elle eut de nouvelles croix à porter, et avec elles de nouveaux sacrifices à présenter au Seigneur pour le soulagement de son ame. Les croix ne se présentèrent pas aussitôt; il y eut même un intervalle de consolation: mais cette consolation les lui annonça en quelque manière; car, comme lui dit la mère Scholastique à qui elle en parloit: « Vous vous trouvez trop bien pour ne pas avoir dans peu quelque croix bien pe-

sante. Souvent le calme n'est qu'un présage de la tempête ; et dans la vie spirituelle, les caresses que Dieu nous fait précèdent de rigoureuses épreuves, par lesquelles il trouve bientôt à propos de nous faire passer. »

Virginie en vit presqu'aussitôt l'accomplissement. Ce temps de consolation fut celui du mariage de son frère, mariage des mieux assortis pour la piété et le caractère de la belle-sœur qu'il lui procura, et avec qui elle se promit de vivre dans une union des plus douces et des plus édifiantes pour son ame. Mais son bonheur fut bientôt traversé par un accident fâcheux qui survint à sa mère, ce qui la réduisit elle-même dans une espèce de servitude, et qui répandit bien de l'amertume sur les avantages qu'elle s'étoit promis.

Pour prendre les choses de plus haut, au sujet de la belle-sœur de Virginie, on doit rappeler ici ce que nous avons dit à la fin du livre précédent, des deux demoiselles de Santa-Crocé, de Messine, qui étoient venues faire la retraite avec elle au monastère de la mère Scholastique, lorsqu'elle y fit son vœu de virginité. Cécile, l'aînée des deux sœurs, avoit épousé, depuis près de dix-huit mois, le frère de Rosalie, et sa belle-mère, madame de la Chiesa, lui avoit trouvé tant de vertus et tant de bonnes qualités, qu'elle n'en pouvoit trop rendre à Dieu des actions de grâces. Agathe, la cadette, n'avoit pas moins de mérite, et il se présentoit, dans Palerme comme à Messine, des partis considérables et en nombre pour elle. Dieu l'avoit réservée au frère de Virginie; mais il ne voulut la lui accorder que par la prière. Il

y avoit long-temps que ce jeune monsieur, qui étoit aussi-bien réglé dans sa conduite que le fils de madame de la Chiesa, demandoit à Dieu une épouse avec laquelle il pût vivre bien chrétiennement. Virginie, qui voyoit les conséquences que le mariage de son frère pourroit avoir pour le bien ou le désavantage de la maison, selon le choix qu'il feroit, offroit également à Dieu des vœux ardents pour la même fin. Ils en parlèrent ensemble à la mère Scholastique, qui leur proposa de faire une neuvaine à saint Joseph; car c'étoit aux approches de la fête de ce grand saint; et cette dévotion, dans laquelle elle s'unit avec eux, réussit si bien, que, dans le cours de l'octave de la fête du saint, madame de la Chiesa vint d'elle-même parler à Virginie en particulier, et ensuite à son frère, pour les prévenir sur le sujet d'Agathe, dont nous parlons, comme d'un des meilleurs partis qu'on pût lui proposer.

Il leur étoit trop connu pour tel, pour qu'ils demandassent à y réfléchir. Virginie et son frère se crurent trop favorisés du ciel, de recevoir dans leur maison une demoiselle de ce mérite; et la première pensée qui leur vint alors dans l'esprit, fut d'y reconnoître la protection de saint Joseph, qu'ils avoient invoqué pour cela. La mère Scholastique n'en jugea pas autrement: « Vous pouvez tous, dit-elle à Virginie et à son frère, rendre à ce grand saint des actions de grâces; c'est ici assurément un présent qu'il vous a obtenu de Dieu; et je ne doute point que si mademoiselle Agathe Santa-Croce trouve la piété révérée et aimée chez vous, elle ne la fasse révérer et aimer

encore plus dans elle-même. La mère de Virginie n'avoit pas d'abord été consultée, pour deux raisons : la première est qu'on avoit cru comprendre qu'elle se soucioit peu d'avoir une bru, et qu'elle auroit fort désiré d'en pouvoir renvoyer le temps bien loin ; la seconde est que, ne goûtant pas beaucoup la dévotion de sa fille Virginie, on appréhendoit qu'elle ne marquât d'abord de la répugnance pour la demoiselle dont il s'agissoit, et qui faisoit aussi profession de piété. Il falloit donc aussi user de ménagement et de prudence pour avoir son consentement ; et afin qu'elle le donnât de bonne grâce, son fils, qui le désiroit ardemment, et que cela intéressoit personnellement, prit de justes mesures pour l'obtenir. Il y réussit si bien, que sa mère reçut la proposition avec de grandes démonstrations de contentement, et fit ensuite toutes les avances convenables pour se procurer cette belle-fille, dont elle témoigna avoir une parfaite estime.

« Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Dieu ! s'écria Virginie en élevant les yeux et les mains au ciel, quand son frère lui fit part de la manière dont sa mère avoit agréé son choix ! Pouvons-nous être plus favorisés ? O que Dieu est bon et miséricordieux ! ajouta-t-elle ; » et se tournant vers son frère : « Que ceci vous anime à l'aimer et à le servir plus fidèlement : il vous traite en ami, si j'ose le dire ainsi, et vous et nous ; abîmons-nous devant lui, en reconnoissant, avec la plus profonde humilité, la bonté qu'il a pour notre maison, et dont il nous donne en cette rencontre des marques si sensibles.

On n'apporta guère de délai pour tout conclure ; il n'y eut qu'un personnage jaloux qui fit parvenir secrètement aux mains de la belle-fille de madame de la Chiesa une lettre anonyme, dans laquelle on lui marquoit que sa sœur auroit beaucoup à souffrir de madame de Monte-Cœli, si elle épousoit son fils ; qu'on savoit dans le monde que Virginie, sa fille, souffroit de ses caprices, et que mademoiselle Agathe de Santa-Croce méritoit un sort plus heureux : mais cette lettre ne fut lue qu'à moitié, et jetée au feu tout de suite. Ainsi la très-digne Santa-Croce changea son nom en celui de Monte-Cœli, et entra dans cette famille, qui en reçut des compliments de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans Palerme, et qui se félicita aussi d'avoir acquis en elle un trésor inestimable de vertu.

Virginie ne pouvoit recevoir de consolation plus sensible ; son cœur étoit, pour ainsi dire, collé sur celui de sa nouvelle belle-sœur. Toutes les deux pieuses, toutes les deux aimant la retraite, toutes les deux concourant au bien de la maison, elles étoient si contentes l'une de l'autre, qu'elles se tenoient lieu de toutes les autres compagnies. Et d'ailleurs, la mère de Virginie avoit pour sa bru tant d'attention et de considération, qu'on eût dit qu'elle l'avoit mise dans son cœur en la place de Lucie, pour qui on a vu qu'elle avoit une prédilection étonnante ; en telle sorte que cette dame ne sortoit plus si souvent de la maison, pour avoir le plaisir d'être avec sa belle-fille, tant elle goûtoit sa société et ses bonnes qualités.

Mais nous l'avons dit : une telle satisfaction sembla présager une croix prochaine à Virginie, selon que la mère Scholastique lui avoit dit; et en effet, avant qu'il fût six mois, sa mère étant à table, fut surprise tout-à-coup d'un accident d'apoplexie, et Dieu, qui vouloit, avant la mort, la détacher du monde, qu'elle aimoit encore, et la purifier par la patience, donna assez de réussite aux remèdes humains pour lui épargner la vie; mais ils ne furent pas assez efficaces pour empêcher le dépôt qui se fit sur le côté droit, et qui la rendit paralytique à moitié jusqu'à sa mort, qui n'arriva que trois ans après.

Ce furent véritablement trois ans d'exercice de patience et d'une rude épreuve pour Virginie. Mais sa vertu ne s'y démentit jamais. Pendant la première année, la nature se défendit vivement dans la malade contre la grâce : cette femme, en qui l'esprit du monde et de ses vanités vivoit encore, se voyant privée d'aller dans les compagnies, renfermée dans son appartement, dépendante en tout du service des autres, sans espérance de revenir dans son premier état; cette femme, dis-je, avoit des inquiétudes quelquefois si vives, qu'elles la portoient presqu'au désespoir. Tantôt elle s'adressoit à tous les saints pour obtenir sa guérison par leur intercession, et ne voyant point l'effet de ses vœux, elle se livroit à des vivacités extrêmes; tantôt elle se rappeloit la liberté qu'elle avoit auparavant, d'aller et de revenir à son gré, et la comparant avec sa situation présente, elle fondoit en larmes; tantôt elle regrettoit ses parures, et les satis-

factions qu'elle avoit goûtées dans le monde, dont alors elle se trouvoit hors d'état de jouir, et elle s'abandonnoit à la plus noire mélancolie. Ces différentes pensées, ces sentiments de regret et de tristesse faisoient d'autant plus d'impression sur son esprit et sur son cœur, que se trouvant toujours vis-à-vis d'elle-même ou dans son lit, ou sur sa chaise, elle avoit plus de loisir de les nourrir et de s'y plonger. Ainsi sa paralysie étoit le moindre mal qu'elle endurât : l'impuissance où elle se trouvoit de suivre son penchant pour les vains amusements du monde, la faisoit souffrir davantage, ou, pour mieux dire, la tourmentoit cruellement.

Cette situation étoit une leçon bien instructive pour Virginie et pour sa belle-sœur. L'une et l'autre, qui en étoient témoins par leur assiduité auprès de la malade, se disoient quelquefois dans leurs entretiens particuliers : Mon Dieu ! qu'il fait bon se séparer du monde à bonne heure ! Lorsqu'une fois l'amour de ses bagatelles a formé de vieilles racines dans le cœur, on ne peut les arracher sans mettre, pour ainsi dire, tout le cœur en pièces. Cette réflexion les confirmoit toujours plus dans le mépris et l'éloignement du siècle, et les animoit d'une sainte ardeur à faire de nouveaux progrès dans la pratique du bien.

Cependant Virginie ne voyoit qu'avec un extrême regret, que sa mère profitât si peu de la maladie que Dieu lui avoit envoyée, et elle faisoit souvent des prières pour lui attirer des secours du ciel. Un jour qu'elle étoit devant l'image de la très-sainte Vierge, pénétrée d'une vive douleur ensuite d'une colère que sa mère

avoit eue par une trop grande sensibilité sur sa situation, elle prioit ainsi le saint enfant Jésus, qui étoit peint entre les bras de sa divine mère: « Mon adorable Sauveur, vous êtes le maître souverain des cœurs, vous les tenez dans vos mains, vous en disposez comme il vous plait: je vous conjure, par les mérites de votre très-sainte mère, de tourner entièrement vers vous le cœur de la mienne : arrachez-en l'affection du monde, et mettez-y votre saint amour; accordez-lui un esprit et une volonté dociles à vos ordres; faites-lui la grâce de porter votre croix avec fruit pour son ame. Que si vous avez agréable pour cela d'augmenter mes peines et de me faire souffrir en sa place, donnez-m'en la force et ne m'épargnez pas : je vous présente de bon cœur mon corps pour l'accabler de tous les maux dont vous trouverez bon de le charger; pourvu, ô mon Dieu, plein de bonté et de miséricorde, que vous daigniez sauver l'ame de ma mère. »

Elle réitéroit souvent cette prière dans le jour, tantôt intérieurement au milieu de ses occupations, et tantôt à son oratoire, lorsqu'elle pouvoit dérober quelques moments pour s'y rendre. Dieu lui fit la grâce de l'exaucer, comme nous le verrons bientôt, quant à la conversion entière de sa mère: au lieu d'augmenter ses peines, comme elle lui avoit demandé, il les diminua beaucoup, et la combla de grandes grâces. Mais il fallut passer le mauvais temps, avant que de jouir du beau; et si elle moissonna dans la joie, ce ne fut pas sans avoir semé dans les larmes. Premièrement, quand sa mère se vit percluse de la moitié du

corps, elle voulut que sa fille fût auprès d'elle la nuit et le jour, tant pour l'empêcher de s'ennuyer, que pour en être servie. Virginie auroit abonné volontiers pour le jour seulement, parce qu'elle aimoit beaucoup à être libre la nuit dans sa chambre, soit pour se délasser le soir aux pieds de son crucifix des affaires de la journée, soit pour élever son cœur à Dieu sans témoin et avec une sainte ardeur, lorsqu'elle s'éveilloit dans la nuit; soit pour se lever le matin à son gré, et pour vaquer à ses pratiques de dévotion avant que de sortir de sa chambre. Mais tout cela lui étoit ôté par la nécessité de coucher dans la chambre de sa mère : de sorte qu'elle se trouvoit privée par là du temps qu'elle avoit le plus favorable pour satisfaire sa dévotion avec liberté de cœur.

En second lieu, cela la privoit encore de bonheur de communier, non-seulement aussi souvent qu'il lui avoit été permis, mais même elle ne pouvoit le faire que très-rarement, bien qu'elle fût saintement affamée de cet aliment de vie. Car depuis qu'elle avoit transporté son petit lit auprès de celui de sa mère, elle ne pouvoit sortir de l'appartement qu'après huit heures, et alors les autres occupations de la maison dont elle étoit chargée, ne lui permettoient plus de se rendre à l'église. Elle étoit quelquefois, pour cette raison, un mois entier sans pouvoir communier, attendant ce bonheur d'un jour à l'autre, et s'en trovant toujours frustrée, en sorte qu'à peine elle avoit la liberté d'entendre la messe les dimanches et les fêtes ; encore falloit-il qu'elle ne s'arrêtât pas davantage dans l'église, tant pour ne pas

donner sujet d'inquiétude à sa mère, que pour ne pas s'exposer à déguiser la vérité, parce qu'elle lui demandoit toujours si elle étoit revenue immédiatement après la messe.

En troisième lieu, elle se trouvoit aussi privée de la consolation d'aller voir sa tante, la mère Scholastique, dont les entretiens lui étoient si utiles, et la fortifioient beaucoup; et dans le cours de la première année de la maladie de sa mère, elle n'y fut que quatre fois, encore assez rapidement. Sa belle-sœur s'offroit souvent pour tenir sa place auprès de la malade; mais celle-ci ne vouloit point le permettre; et bien que par le chagrin que son mal lui causoit, elle fit sentir journellement des saillies de mauvaise humeur à Virginie, il falloit, pour la contenter, que Virginie fût, pour ainsi dire, clouée à la ruelle de son lit, avec son travail à la main, sans pouvoir faire aucune lecture de piété à son particulier, sans pouvoir prendre le moindre relâche.

Outre ces privations, et les impatiences qu'elle étoit obligée d'essuyer de la part de sa mère, c'étoit encore pour elle un assujétissement bien pénible de se trouver dans cet appartement avec des dames du monde, amies de la malade, qui venoient la voir, et qui ne l'entretenoient que de bagatelles de leur goût, dont Virginie étoit très-ennuyée, n'en ayant plus pour ces frivoles amusements, et ne goûtant que les entretiens solide de la piété. Ainsi l'on peut dire sans exagération que Virginie, pensant comme elle faisoit, se trouvoit privée de toute la consolation qu'elle pouvoit désirer des pratiques de piété; et il ne lui restoit que celle de ce sou-

mettre au bon plaisir de Dieu, qu'elle ne goûtoit même que de la pointe de l'esprit, la partie inférieure de son ame étant dans une espèce d'abandon par le défaut de tout appui sensible.

CHAPITRE IX.

Du bon plaisir de Dieu. Avis de la mère Scholastique.

La mère Scholastique, qui savoit à plein la situation pénible de sa nièce, moins par ce qu'elle en disoit que par les relations de son frère, admiroit sans cesse la conduite de Dieu sur elle, et ne doutoit point que sa divine volonté ne fût de l'élever à une haute perfection.

«Car, disoit-elle à celui-ci, il n'est pas naturel que votre sœur, qui a renoncé à tout ce qui pouvoit la satisfaire du côté du monde, et qui y a renoncé pour l'amour de Dieu; qui, pour lui plaire, s'est toute renfermée dans la maison, et s'y est réduite à faire bien souvent ce qu'une femme de chambre ne feroit peut-être pas; qui ne se donne aucun relâche, et ne prend aucun soulagement; qui se prête enfin à tout avec tant de paix, de douceûr et de patience, il n'est pas, dis-je, naturel, qu'avec cela elle soit souvent grondée de sa mère, contrariée par Lucie, privée de vaquer à ses exercices spirituels, et d'approcher des sacre-

ments, ce qui est l'unique consolation qui lui reste; sans que Dieu le permette pour la faire mourir à tout, et devenir par la voie d'un si grand renoncement, une fille véritablement sainte. Aussi, quelque estime et quelque amitié que j'eusse pour elle dès le commencement qu'elle s'engagea dans le service de Dieu, aujourd'hui je la respecte autant que je l'aime; je la regarde comme une ame privilégiée; comme une de ces épouses choisies de Jésus-Christ, en qui ce divin maître a mis ses complaisances, et qu'il enrichit de mérites pour la rendre plus précieuse à ses yeux sacrés. Ah! quel trésor de mérite, en effet, Virginie n'amasse-t-elle pas tous les jours! D'une part, le désir qu'elle auroit de faire l'oraison, la lecture, la communion, lui vaut autant que si elle les faisoit, puisqu'il ne tient pas à sa volonté qu'elle ne s'en acquitte fidèlement; car Dieu a égard à la bonne volonté, et il la récompense comme si on l'avoit exécutée. D'autre part, la soumission de son ame au bon plaisir de Dieu, qui est qu'elle soit privée de la consolation de faire ces choses, et le sacrifice qu'elle lui fait volontairement de cette consolation, lui est aussi un sujet de mérite. Ajoutez ce qu'elle souffre avec patience, les violences qu'elle se fait, les actes de renoncement, et tant d'autres actes de différentes vertus. Hélas! mon cher neveu, je la regarde, avec toutes ces richesses, comme on regarderoit dans le monde un homme qui auroit des millions d'écus d'or. »

Le frère de Virginie, qui écoutoit ceci avec attention, en étoit toujours plus confirmé

dans l'estime et la vénération qu'il avoit conçus pour elle. Il désiroit savoir comment elle se soutenoit si bien dans la pratique de la vertu, et surtout de la patience, et un jour qu'ils se trouvoient seuls à parler à cœur ouvert, il l'interrogea là-dessus. Virginie, à qui son humilité cachoit ses mérites, et ne lui laissoit apercevoir que ses défauts, rougit de cette demande. «Quelle question me faites-vous, lui répondit-elle? De la manière que vous me parlez, il me semble que vous me croyez bien bonne : j'ai plus besoin que qui que ce soit de la miséricorde du Seigneur.» Son frère n'en put rien savoir de plus; mais ce peu de mots lui fit comprendre que si elle excelloit en patience, elle n'excelloit pas moins en humilité; et il fut autant édifié de cette réponse, qu'il l'eût été s'il avoit vu à découvert toutes les dispositions de son cœur sur la vertu de patience, qu'elle pratiquoit si fidèlement.

Ce qu'elle ne lui dit pas, elle ne le laissoit pas ignorer à sa tante; non pour s'en glorifier, car elle aimoit bien mieux dire ses fautes que de parler de ses bons sentiments; mais c'étoit ou pour répondre avec simplicité à ses demandes, ou pour avoir ses avis et les mettre à profit. «Mon frère, lui dit-elle, trop prévenu en ma faveur, a cru que j'avois fait de grands progrès dans la vertu, et m'a demandé comment je m'y soutenois parmi les occupations dont je suis chargée. Que pouvois-je lui répondre? -- Et que lui répondîtes-vous, demanda la mère Scholastique? --Rien du tout, répliqua-t-elle : je me contentai de lui dire que je n'étois pas aussi bonne qu'il le pensoit,

et que j'avois grand besoin que Dieu me fît miséricorde : aussi ne cesse-je jamais de la lui demander, surtout à la communion ; car je vous avoue, ma chère tante, que plus je me considère moi-même, moins j'y trouve sur quoi m'appuyer : il ne me reste pour toute ressource que la très-grande miséricorde de Dieu, et je suis heureuse qu'elle soit si grande.

—Vous la lui demandez, dites-vous, répliqua la mère Scholastique, surtout dans vos communions ? Pouvez-vous à présent la faire aussi souvent qu'avant la maladie de votre mère ? —Hier, répondit-elle, j'eus ce bonheur, et ma belle-sœur tint ma place auprès de ma mère ; mais il y avoit quinze jours que je ne l'avois pas faite.--Quinze jours ! c'est bien beaucoup, dit la mère Scholastique. N'êtes-vous pas quelquefois tentée de murmurer contre votre mère, qui vous empêche de la faire plus souvent ? --Eh ! dit Virginie, je ne murmure pas, parce qu'il y auroit du péché ; mais il m'est arrivé qu'aux jours que j'avois accoutumé de communier, m'en voyant privée, les larmes me tomboient des yeux malgré moi. Dimanche passé, par exemple, que j'eus à peine le temps d'entendre la messe, je vis approcher quelques personnes de la sainte table, et il me prit alors une si grande envie de pleurer de ce que je ne pouvois faire comme elles, que je me mis dans une chapelle, la face contre le mur, et que je soulageai mon cœur par les larmes que j'y répandis en liberté. »

La mère Scholastique sourit, et dit : « Pauvre Virginie ! vous voilà bien dans la privation ! Mais si vous n'en avez pas murmuré con-

tre votre mère, vous en avez du moins fait quelquefois des plaintes amoureuses au bon Dieu ? Il me semble que je vous entends quand vous lui avez dit : Pourquoi, mon Dieu, permettez-vous que je sois si long-temps privée du bonheur de vous recevoir ? Inspirez à ma chère mère qu'elle se passe de moi au moins une heure trois fois la semaine, afin que j'en profite pour participer à vos sacrés mystères. N'est-ce pas ainsi que vous le lui avez dit ? » Virginie avoit un peu d'envie de pleurer; mais cela la fit rire, autant par la douce pensée de recevoir notre Seigneur, que pour ce que sa tante lui disoit.

« Cependant, ajouta la mère Scholastique, il faut qu'en ceci vous vous soumettiez bien à à la volonté de Dieu ; et puisque c'est son bon plaisir que vous soyez privée de cette insigne faveur, il faut aussi, par résignation, que ce soit le vôtre d'en être privée. -- Ah ! qu'il en coûte, ma chère tante, dit Virginie ! Ce n'est pas peu de chose que de souffrir une faim dévorante, et qu'on ne vous permettre pas de manger : mon ame en est logée là. Je suis quelquefois si pressée intérieurement du désir de communier, que s'il falloit faire trois lieues pour cela, et qu'on me le permît, je ne marcherois pas, mais il me semble que je volerois; et cependant, quoique l'église ne soit pas loin de chez nous, je suis obligée de rester dans la maison, et de me priver de cet aliment de vie, qui fait toute ma consolation ! Mais Dieu le veut ainsi, je dois me soumettre. J'ai tant abusé par le passé de ce grand sacrement, lorsque je m'en approchois dans de si mau-

vaises dispositions, qu'il est juste que j'en fasse aujourd'hui la pénitence par la privation que j'en souffre.

-- Puis donc que Dieu l'ordonne ainsi, dit la mère Scholastique, vous ne devez pas vous en affliger: sa volonté doit vous suffire pour être contente. Voudriez-vous communier lorsqu'il ne le veut pas? non sans doute : il faut acquiescer à sa volonté, et aimer son bon plaisir. -- Je suis en ceci, répondit Virginie, à peu près comme je m'imagine qu'on est dans le purgatoire. On désire de voir Dieu, et on est en même temps bien aise de satisfaire à sa justice, non-seulement par la peine du feu qu'on souffre, mais encore par celle qu'on sent d'être privé de sa vue. Mais cette soumission à la justice divine n'empêche pas qu'on ne souffre extrêmement. -- Vous vous comparez là à des ames bien saintes, dit la mère Scholastique. -- Ah! ajouta Virginie, je suis bien éloignée de leur sainteté; mais je veux dire seulement que, quoique je tâche de me soumettre à la volonté de Dieu, lorsque je suis privée du bonheur de le recevoir, et de vaquer même à mes autres exercices de piété, (car je n'en fais que fort peu et comme à la dérobée), cela n'empêche pas que je ne souffre quelquefois une espèce de martyre de cette privation.

-- Non, non, mon enfant, dit la mère Scholastique, je veux quelque chose de plus de vous; soyez non-seulement soumise en patience, mais contente du bon plaisir de Dieu. Votre cœur doit tendre, à la vérité, vers lui, par le désir de lui être unie; et comme c'est

dans le repos de l'oraison, et encore plus par la sainte communion, qu'on lui est uni plus étroitement, je consens aussi que votre cœur tende à l'oraison et à la sainte communion, par un désir amoureux et habituel; mais ce désir doit être si bien subordonné au bon plaisir de Dieu, que si c'est son bon plaisir que vous soyez plutôt à la ruelle du lit de votre mère pour la servir, qu'à la sainte table, que vous soyez plutôt à l'entretenir pour l'empêcher de s'ennuyer, qu'à faire votre oraison, je ne me contente pas que vous disiez avec patience, Mon Dieu, je me soumets à ceci, puisque vous le voulez; mais je veux que vous disiez: Mon Dieu, quelque désir que j'aie de communier, de faire l'oraison ou la lecture spirituelle, puisque au lieu de tout cela c'est votre bon plaisir que je sois ici, ce sera aussi le mien d'y être; je suis contente pourvu que votre volonté s'acccomplisse: quand même vous me voudriez dans de plus grandes ou plus longues privations, je le veux aussi de tout mon cœur.

-- Mais, ma chère tante, dit Virginie, je dois donc être si peu touchée de la privation de mes exercices de piété et de la communion, que je n'ai plus pour cela que de l'indifférence?
-- Je ne l'entends pas ainsi, répondit la mère Scholastique. Ce terme d'indifférence est odieux, parce qu'il peut signifier un défaut d'amour et de zèle, un effet du dégoût et de la tiédeur. Si vous vous éloigniez des sacrements par indifference, par une espèce de dégoût, ou, pour mieux dire, un défaut d'amour; et si, par les mêmes principes, vous vous arrêtiez

inutilement auprès de votre mère, sans qu'elle vous y obligeât, lorsque vous pourriez aller faire votre oraison ou votre lecture, voilà une indifférence dont je serois fort mécontente dans vous, et dont je ne pourrois m'empêcher de vous reprendre comme d'un grand défaut. Mais voici ma pensée : il faut qu'autant qu'il vous est permis, vous fassiez régulièrement vos communions et vos exercices ; il faut aussi que vous vous y portiez avec amour et fidélité ; il faut de plus, que quand vous n'y pouvez pas vaquer, vous désiriez de le faire. Mais voici le point principal de la difficulté : c'est que ce désir doit être soumis au bon plaisir de Dieu ; c'est que ce désir, si vous voulez être encore plus agréable à Dieu, ne soit pas accompagné d'une affliction intérieure qui vienne précisément de la privation, laquelle affliction n'est bien souvent dans la plupart des filles dévotes qu'un effet de l'amour-propre ; mais il doit être accompagné d'une espèce de contentement du cœur, qui veuille volontiers ce que Dieu veut, et qui trouve sa satisfaction dans son bon plaisir.

Hélas ! ma chère Virginie, poursuivit la mère Scholastique, connoissez-vous bien ce que c'est que le bon plaisir de Dieu, et comment nous devons nous y conformer ? Doit-il y avoir rien de plus consolant pour notre ame, que d'être comme c'est le bon plaisir de Dieu que nous soyons, soit en privation, soit en jouissance ? Cette pensée seule, Ceci est la volonté de Dieu, Ceci est agréable à Dieu, Ceci est selon le bon plaisir de Dieu ; fût-il encore plus amer pour notre ame, fût-il plus affli-

geant pour notre cœur, fût-il plus contraire à nos désirs, fût-il plus opposé à nos satisfactions même spirituelles et innocentes; cette pensée seule, dis-je, devroit enlever notre cœur, l'élever au-dessus de tout ce que nous désirons, et nous unir si bien à ce que Dieu veut, que nous y trouvions notre contentement.

Concluons, ma chère Virginie. C'est à présent le temps plus que jamais de vivre de la volonté de Dieu, de la reconnoître en tout, de vous y soumettre, de l'adorer, de l'aimer, d'être contente qu'elle s'accomplisse en vous, même aux dépens de la vôtre, qui doit y mourir; même aux dépens de vos désirs, qui doivent cesser auprès des siens; même aux dépens de vos satisfactions spirituelles, auxquelles vous devez savoir renoncer pour n'en trouver que dans sa divine volonté. Dieu dispose les choses de façon que votre mère ne vous permet pas d'aller à l'église, et qu'il ne vous est pas même permis d'aller passer, de tout le jour, demi-heure dans votre chambre pour faire votre méditation: eh bien, Virginie, Dieu le dispose ainsi; soyez contente, et soyez-le autant qu'il voudra que cela dure: voilà où je veux que vous en veniez. »

La mère Scholastique lui raconta tout de suite les deux histoires suivantes: « Une femme bien pieuse, dit-elle, comme vous en allez juger, n'avoit point d'enfants, et par conséquent elle avoit moins d'embarras dans son ménage: cela sembloit l'autoriser à rester assez de temps dans l'église pour satisfaire à sa dévotion; mais comme elle s'aperçut que son

mari en étoit mécontent, et que cela l'avoit fait tomber dans l'impatience, elle prit le parti de n'aller jamais à l'église sans lui en demander la permission, et sans savoir aussi de lui combien de temps il agréoit qu'elle y restât. Cet homme fut apaisé par cette soumission: il lui dit pourtant, pour l'éprouver: «Si je voulois que vous n'y allassiez que le dimanche, le feriez-vous? -- Oui, lui répondit-elle: tant que vous ne m'ordonnerez rien contre la loi de Dieu et de l'Église, je suis prête à vous obéir. --Puisque cela va ainsi, lui dit alors son mari, il est juste qu'en vous soumettant de si bon cœur à ma volonté, je cède aussi de mon côté à la vôtre: je vous laisse donc libre d'y aller autant qu'il vous fera plaisir.» Cela dura ainsi pendant un mois, après quoi cet homme revenant à sa mauvaise humeur contre la dévotion de sa femme, voulut qu'elle n'y allât plus que les dimanches et les fêtes; à quoi elle se soumit avec autant de douceur et de patience, qu'elle avoit été contente d'y aller tous les jours. Dieu bénit si bien sa soumission, qu'elle toucha entièrement le cœur de son mari, le fit entrer en lui-même, lui fit concevoir le désir d'imiter sa piété; de sorte qu'il devint aussi dévot qu'elle; au lieu qu'auparavant il n'avoit aucun goût pour les choses de Dieu. Ils vécurent depuis dans une si grande union pour la pratique du bien, qu'ils alloient tous les jours ensemble à la sainte messe, et faire le soir leur oraison d'une heure à l'église; ce qui leur fit donner par les voisins le nom des deux Anges du quartier. Voyez comment cette femme, en se privant par soumission à la

volonté de Dieu et à celle de son mari, de la consolation d'aller à l'église comme elle l'eût désiré, se rendit plus agréable au Seigneur, que si elle avoit suivi le mouvement de sa dévotion! et comment elle attira sur son mari la grâce de la conversion parfaite, qui fut pour elle-même une source de consolations bien plus grandes que celle qu'elle se seroit procurée, s'il lui eût été permis de suivre ses pieux désirs à son gré.

Voici, ajouta-t-elle, un exemple contraire, et qui vous peut convaincre de ce que je vous ai dit autant que celui-là. Il y avoit deux sœurs dans une maison, dont l'une faisoit profession extérieure de piété; mais elle étoit si fort attachée à ses pratiques particulières, qu'elle ne savoit plus où elle en étoit lorsqu'on l'en détournoit. Sa sœur avoit quelque envie de devenir dévote, et commençoit même à y penser assez sérieusement. Il arriva alors que la mère tomba malade, et eut besoin qu'on se tînt assidûment auprès de son lit. La dévote, au lieu de s'y prêter la première, comme le devoir et la piété l'exigeoient, se mit à faire la moue, et ensuite à pleurer beaucoup. Une de ses tantes, qui étoit venue voir la malade, crut que cette fille se lamentoit ainsi par la crainte de perdre sa mère, et tâcha de la consoler : sa sœur voulut aussi la rassurer, en lui disant que la maladie n'étoit pas si dangereuse qu'elle le croyoit; à quoi celle-ci répondit : « Ce n'est pas de cela que je pleure; mais s'il faut être sans cesse auprès de ma mère, je ne pourrai plus faire ma méditation. » Cette réponse parut si extraordinaire à sa sœur, que se figurant en

même temps que la dévotion inspiroit ces sentiments, elle dit avec indignation : «Comment donc! on pense ainsi lorsqu'on est dévote? J'avois envie de l'être; mais je vous proteste que je n'y penserai jamais de ma vie. Allez, ma sœur, allez faire votre méditation; je me chargerai du soin de ma mère, comme Dieu me le commande, et je tâcherai d'être bonne chrétienne; mais pour être dévote, voilà qui est fait, je vous en laisse tout l'honneur.» C'est ainsi que cette fille fut, par son attachement très-mal entendu à ses exercices, un sujet de scandale à sa sœur, qu'elle lui donna une idée très-fausse de la piété, et l'empêcha de se donner à Dieu plus parfaitement que le commun des chrétiens.»

CHAPITRE X.

Comment Virginie pratiquoit la soumission au bon plaisir de Dieu. Pieux sentiments de sa mère.

La mère Scholastique voulut encore donner à sa nièce deux exemples plus récents pour la confirmer davantage dans l'excellente pratique de la soumission au bon plaisir de Dieu. Les exemples, lui dit-elle, que je viens de vous rapporter, vous paroîtront étrangers : en voici deux autres auxquels vous serez plus sensible. La sœur Rosalie a quelquefois de grands désirs de communier plus souvent que la règle

ne nous y oblige; c'est l'usage qu'alors on le demande à genoux à la maîtresse, qui l'accorde ou le refuse selon qu'elle le trouve à propos. Je voulus l'éprouver le mois passé, et pendant trois semaines qu'elle me le demanda, je le lui refusai toujours: croyez-vous qu'elle en témoigna la moindre tristesse? point du tout, il n'en parut rien sur son visage. Elle ne discontinua point de me le demander encore; et toujours mon refus fut reçu d'elle avec le même air de douceur. Je n'étois pourtant pas tout-à-fait contente de cet extérieur de soumission; je voulus savoir ce qu'elle en pensoit dans son cœur; mais je ne voulois pas le lui demander moi-même : la providence me fournit l'occasion de le découvrir. J'étois avec une de nos mères anciennes dans notre chambre, lorsqu'elle y vint pour me demander la communion ; comme la porte étoit ouverte, je l'entendis approcher, j'eus le temps de dire à cette mère: Je veux que vous jugiez de la vertu de cette fille par vous-même. En même temps Rosalie nous aborde avec son petit air de modestie ; et se mettant à genoux, elle joignit ses mains, et me dit : « Ma bonne mère, voulez-vous bien me permettre de communier demain? --Je lui répondis d'un air sérieux, ni demain, ni du reste de la semaine; allez-vous-en. » La pauvre enfant baise la terre, me fait une inclination, et s'en va. Je l'appelai à quatre pas de là pour lire sur son visage si mon refus ne lui avoit pas été sensible, et je lui dis: « J'aurois besoin de vous dans un quart d'heure d'ici pour me copier un petit écrit ; car vous savez qu'elle peint bien. Elle me répondit avec

l'air le plus gracieux du monde : « Ma mère, je viendrai, et je ferai bien volontiers tout ce que vous m'ordonnerez ; » et se retira. Je dis alors à cette ancienne : « Que pensez-vous de cette fille ? -- Voilà, me répondit-elle, une piété solide ; il n'y a point là de l'humeur, ni du naturel ; c'est assurément la véritable vertu. » Ensuite, cette mère, qui aime beaucoup Rosalie, l'alla trouver, et lui dit : « Qu'avez-vous pensé de votre maîtresse lorsqu'elle vous a refusé la communion ? -- J'ai pensé, lui dit-elle, que ce n'étoit pas la volonté de Dieu que je la fisse. -- Et vous n'en avez pas été affligée, lui demanda cette mère ? -- Point du tout, répondit-elle ; ne dois-je pas être contente de faire la volonté de Dieu ? » Alors cette bonne mère lui mettant la main sur la tête en souriant, lui dit : « Va, mon enfant, fais toujours ainsi : je suis bien satisfaite de ta conduite. »

Vous savez, poursuivit la mère Scholastique, que Marie di Castello a un attrait particulier pour l'adoration du très-saint Sacrement : elle passeroit la nuit entière devant le tabernacle, sans s'ennuyer un moment ; et lorsque le jour elle en peut dérober quelqu'un, vous la voyez courir au chœur, quand ce ne seroit que l'espace du *Pater*, et elle s'y met de toute son affection. Marie Caraccioli étoit allée aider à laver la vaisselle : c'étoit sa pratique d'humilité de ce jour-là ; di Castello l'avoit faite le jour précédent. Je rencontrai donc celle-ci qui s'en alloit au chœur pour y faire son adoration, et je lui avois accordé le matin d'y rester trois quarts d'heure, comme une faveur extraordinaire, dont elle étoit bien con-

tente. Je la rencontrai, dis-je, comme elle y alloit; et sans faire semblant que je me souvinsse de la permisson que je lui avois donnée, je lui demandai où elle alloit. Admirez sa réponse! « Si vous le trouvez bon, ma mère, me dit-elle, j'irai passer ce temps-ci devant le très-saint Sacrement. » Elle n'ajouta rien de plus, quoique, pour prévenir mon refus, elle auroit pu me dire en même temps, que je le lui avois déjà permis. En effet, je trouvai dans cette réponse toute la simplicité de son obéissance; et pour la rendre encore plus parfaite par l'épreuve, je lui dis que je voulois qu'au lieu d'y aller elle y fit venir la sœur de Caraccioli, et achevât de laver la vaisselle en sa place. Mon Dieu, que je fus contente de sa soumission! Cette pauvre fille, qui mouroit d'envie d'aller répandre son ame très-fervente aux pieds de Jésus-Christ, me regardant d'un air riant, me dit: Oui, ma bonne mère, je m'y en vais tout maintenant; et prit en même temps le chemin de la cuisine. Je lui laissai faire une douzaine de pas, et je l'appelai de nouveau pour rétracter mon ordre. Allez donc au chœur, lui dis-je; et au lieu de trois quarts d'heure que je vous ai permis d'y être, restez-y une heure. Ah! qu'elle en fut contente! Ma bonne mère, me dit-elle, Dieu vous rende au centuple la grâce que vous me faites: je le prierai bien pour vous. Je me pris à rire, et elle aussi; mais je suis persuadée que quand je lui aurois défendu d'y mettre le pied de tout le jour, elle auroit été également satisfaite, bien que l'ardeur de ses désirs l'eût entraînée vers le tabernacle. Il est vrai de dire, ma chère

Virginie, que j'ai tout sujet d'être contente de ce côté-là de vos quatre amies; elles ont si fort à cœur le bon plaisir de Dieu, qu'elles s'y tiennent plus qu'à aucune de leurs pratiques de dévotion.

--Je me le propose ausi ordinairement, dit Virginie, et je tâche, ce me semble, de le faire le moins mal que je puis. -- Et comment vous en acquittez-vous, demanda la mère Scholastique? -- Je n'envisage que la volonté de Dieu dans tout ce qui m'arrive, et je m'y soumets, quelque pénible qu'il me paroisse; et lorsque je me vois privée de la communion ou de mon oraison, je dis en moi-même: Dieu a plus agréable que je sois à présent auprès de ma mère, il faut donc que j'y sois sans en avoir du regret. -- Cela va fort bien ainsi, dit la mère Scholastique; mais voici qui iroit encore mieux: abandonnez-vous toute à Dieu, afin qu'il dispose de vous en tout temps, en tout lieu, en toutes choses, selon son plaisir. Dites-lui souvent: Mon Dieu, je ne suis plus à moi, et je n'y veux point être; mais je veux être à vous entièrement: faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Et dans cet abandonnement de vous-même à sa divine volonté, laissez-le disposer de vous sans résistance; et de quelque façon qu'il vous traite, demeurez contente. De plus, reconnoissez à tous moments son bon plaisir en tout ce qui vous regarde, et acquiescez-y de tout votre cœur. Pensez quelquefois comment Jésus-Christ étoit nu, les bras étendus sur la croix, s'abandonnant à toute la rigueur de la justice de son père, pour nous réconcilier avec lui: ainsi, étendez, pour ainsi dire,

les bras de votre ame, par une offrande entière de vous-même à Dieu ; et dans cette disposition, abandonnez-vous à lui, soit qu'il exerce sur vous sa sévérité, soit qu'il en suspende les coups, et qu'il vous accorde quelque relâche ou quelque consolation ; et dans le détail des privations ou des événements, servez-vous de ces sentiments pour vous conformer au bon plaisir de Dieu.

--Cela est bien parfait, dit Virginie; je voudrois fort pouvoir le faire, même avec joie; mais j'en suis encore éloignée. Je ne me trouve pas tous les jours également disposée; il y en a où je suis contente, quoi qu'il m'arrive; je sens même alors dans mon cœur une joie secrète de ce qui se présente à souffrir, ou de ce qui contrarie mes désirs, et je dis volontiers au bon Dieu : Quand vous m'ôteriez tout, et que vous me réduiriez à rien, je vous en remercierois. D'autres fois je lui dis : N'écoutez pas, ô mon Dieu ! mon méchant amour-propre; contentez-vous, et cela me suffit. Mais il est des jours où je sens comme un accablement et une tristesse plus ou moins grande ; et alors je dis au bon Dieu : Que votre volonté se fasse ! vous êtes le maître, et moi votre esclave ; vous avez droit de commander et de disposer de tout selon votre volonté, il ne m'appartient pas de raisonner sur ce que vous ordonnez. D'autres fois, quand la peine est plus grande, je lui demande la résignation et la patience ; mais quant à la joie et au contentement, je ne saurois l'avoir. Je me suis même trouvée dans des accablements si grands, que je disois au bon Dieu, les larmes aux yeux :

Mon Dieu, retenez-moi et soutenez-moi dans la patience, car je vois qu'elle va m'échapper, si vous ne venez à mon secours; et alors, il sembloit que je faisois beaucoup de me supporter; je me regardois comme un ours qu'on a attaché et qu'on mène pourtant doucement, de peur qu'il ne s'irrite; je faisois ainsi de mon esprit, tâchant de l'apaiser tout doucement. O ma chère tante! ajouta Virginie, en joignant les mains, quelle misère est la mienne! vous voyez combien je suis éloignée d'être telle que Dieu le demande de moi, et combien j'ai besoin de travailler.

-- Cela viendra, dit la mère, ayez du courage, et demandez au Seigneur qu'il vous fortifie et vous fasse avancer; mais appliquez-vous à bien mettre dans votre cœur, avec le secours de sa grâce, ce sentiment d'abandonnement de tout vous-même à son bon plaisir, et tâchez de ne désirer autre chose que l'accomplissement de sa très-sainte volonté en vous. »

Virginie, comme nous l'avons remarqué, s'exerçoit auparavant dans cette soumission au bon plaisir de Dieu; mais ce n'étoit pas avec cette perfection que sa tante exigeoit d'elle. Depuis cette conférence, elle s'y appliqua avec une nouvelle ardeur, et sa pieuse tante eut la consolation de voir, dans l'entretien qu'elle eut avec elle un mois après, qu'elle y avoit fait du progrès. Elle l'encourageoit à avancer toujours plus, et à ne s'arrêter jamais de propos délibéré à aucune sensibilité de l'amour-propre, ni à aucun désir qui fût contraire au bon plaisir de Dieu, jusqu'à ce qu'elle

fût parvenue à une entière conformité de cœur à la conduite de privation ou de rigueur que Dieu trouveroit bon de tenir envers elle. «Car, lui disoit-elle, vous voulez aimer Dieu, sans doute: et pourquoi n'aimeriez-vous pas sa divine volonté? Si vous aimez Dieu, n'aimerez-vous pas, par le même amour, sa toute-puissance, sa sagesse, sa miséricorde? J'en dis de même de son bon plaisir, de son adorable volonté: aimez-les du même amour que vous voulez aimer Dieu; et comme, si Jésus-Christ se présentoit à vous, vous seriez ravie de ses divins charmes, ainsi, lorsqu'il vous signifie sa volonté, soyez également ravie de son équité, et de vous y soumettre. Ah! Virginie, Virginie! que je serois satisfaite de vous si vous en veniez là! Il y a bien du chemin à faire avant que d'y arriver; mais, bon courage; en marchant on s'avance, et en s'avançant on arrive enfin.»

La mère Scholastique voulut encore sonder son cœur, pour voir s'il n'y restoit point d'attache pour sa chambre. «Vous avez été obligée, lui dit-elle, de transporter votre lit dans l'appartement de votre mère, où vous êtes par conséquent la nuit et le jour; ainsi vous êtes à présent comme n'ayant plus de chambre en propre.— Pardonnez-moi, dit Virginie; si vous en exceptez le lit, tout le reste y est encore, la table, l'oratoire, mes habits, mon linge; j'y puis aller dans des moments dérobés, m'y jeter aux pieds de mon crucifix, et faire une courte prière, qui me sert de délassement.—De délassement! dit la mère Scholastique: est-ce pour la nature, ou pour le bien de l'ame?» Virginie sourit, et

dit: «Je vous entends, ma chère tante.--Vous me comprenez donc? ajouta celle-ci, et c'est pour vous bien faire comprendre à vous-même que je vous fais cette question. N'est-il pas vrai que quand vous avez resté tout le jour auprès de votre mère, et que vous pouvez profiter d'un quart d'heure pour être dans votre chambre, votre cœur se dilate, qu'il respire en y entrant, et que c'est comme s'il se disoit à lui-même, à présent je suis chez moi? Avouez-le tout simplement.--C'est bien comme vous le dites, répondit ingénûment Virginie; et de plus, quoique je ne puisse être dans ma chambre que par intervalle, j'ai du plaisir à penser que c'est toujours ma chambre: je la tiens en ordre comme si j'y habitois. Si ma mère me disoit de faire tout-à-fait ma chambre de la sienne, et de n'en avoir plus à mon particulier, ou si on la destinoit tout-à-fait pour quelqu'un, et que je pusse dire que je n'en ai plus, cela me seroit sensible.--Ne l'ai-je pas dit, que ce cœur tenoit encore à beaucoup de choses, dit la mère Scholastique? Y aviez-vous jamais fait attention?--Non, ma chère tante, dit Virginie; et je vous suis bien obligée de m'en faire apercevoir: mais je veux arracher cette épine de mon cœur.--Et comment ferez-vous, lui demanda sa tante?--Cela est aisé, dit-elle: je proposerai à ma mère de la faire servir pour y mettre quelques vieux meubles de la maison, qui embarrassent dans un autre endroit. Ce n'est pas mal entendu, dit la mère Scholastique: le ferez-vous, et croyez-vous que votre mère le veuille?

--Je le lui proposerai, dit Virginie, et je ne

doute point qu'elle n'y consente, dès que je lui dirai qu'étant la nuit et le jour dans son appartement, ma chambre me devient inutile, et qu'autant vaut qu'on la fasse servir à ce que je viens de vous dire.--Dieu soit béni! dit doucement la mère Scholastisque en levant les yeux au ciel; je n'ai pas perdu ma journée, puisque j'ai eu le bonheur de faire pratiquer aujourd'hui deux actes de renoncement. -- Et quel est le second? demanda Virginie.--C'est, répondit la mère, votre bonne amie, la sœur di Castello, qui l'a fait. Elle me paroissoit trop attachée à sa cellule, je l'en ai fait déloger, et Rosalie l'a occupée à sa place. -- Mais, demanda encore Virginie, faites-moi la grâce de me dire, si je ne suis point trop curieuse, à quoi vous avez connu qu'elle y étoit trop attachée?

--C'est une petite histoire, dit la mère Scholastique : je veux pourtant vous la raconter. Vous savez que Marie di Castello a un grand attrait pour l'adoration du très-saint Sacrement : or, sa chambre répondoit immédiatement à l'église, et la religieuse qui l'avoit habitée avant elle, y avoit percé la muraille par un petit trou, d'où elle pouvoit voir le tabernacle, et qu'elle couvroit d'une image collée sur du carton, et suspendue seulement par un clou, afin qu'elle pût l'ôter et la remettre en un instant, sans qu'on s'en aperçût. Cette religieuse, en délogeant de sa chambre, après sa profession, y laissa cette image, et ne dit rien de l'ouverture qu'elle couvroit : mais les petits yeux déterrent tout : Marie di Castello la découvrit bientôt, et la voilà au comble de sa joie.

Il arriva donc, il y a quelques jours, qu'entrant dans sa chambre, je la surpris lorsqu'elle regardoit par cet endroit le très-saint Sacrement, et qu'elle disoit: « Ah! mon adorable Sauveur, que vous êtes aimable, et que j'aime cette cellule d'où je puis si commodément vous contempler et m'entretenir avec vous!» Elle se tourna en même temps au bruit que je fis en ouvrant la porte, et fut un moment interdite. — Que faisiez-vous là, lui dis-je? La pauvre fille ne seroit pas capable de faire un mensonge; elle va trop droit à Dieu pour déguiser la vérité. En même temps elle ôte l'image et me dit: Ma mère, je considérois par ce petit trou le très-saint Sacrement. --Comment! lui dis-je, feignant d'être fachée, vous avez percé le mur? Quelle indiscrétion! Il paroît bien que votre dévotion n'est qu'une puérilité. Elle se mit aussitôt à genoux, selon nos usages, et avec cet air de candeur qui la rend si aimable, elle me dit en joignant les mains: Ma bonne mère, j'ai trouvé le mur ainsi percé et j'en ai profité.--Quoi qu'il en soit, lui dis-je, le maçon doit entrer demain dans le monastère pour quelque réparation; ne manquez pas de me faire souvenir, après le dîner, qu'il doit boucher cette ouverture: il ne convient pas qu'elle reste ainsi. »

Je n'en avois pas envie, ne voulant point la priver de cette consolation si innocente; mais je voulois éprouver son obéissance. En effet, elle ne manqua pas lendemain de m'avertir; je me contentai de lui dire que ce seroit dans un autre temps, et ce matin, lorsqu'elle y pensoit le moins, ayant tenu le cha-

pitre des novices, je lui ai dit de céder sa chambre à la sœur Rosalie, ce qui a été exécuté presque aussitôt.--Mais, demanda Virginie, l'a-t-elle fait de bonne grâce?--Elle l'a fait, dit la mère, de la meilleure grâce du monde. Mais je compte la lui rendre dans trois jours; et pour empêcher qu'elle ne s'y attache trop, je lui ordonnerai de venir tous les huit jours me demander si je veux qu'elle y reste, et je la ferai déloger de temps en temps pour un ou deux jours, afin de la tenir toujours en suspens, et qu'elle ne conserve aucune affection dans le cœur.

--C'est s'y prendre de la bonne manière, dit Virginie, pour faire mourir à tout. Ma mère ne me rendra pas ma chambre, si elle consent une fois que je la quitte; et en la cédant j'y renonce pour toujours, ou enfin pour autant de temps que le bon Dieu voudra. » Cependant elle n'attendit pas au lendemain pour lui en parler; et à son retour à la maison, profitant du premier moment favorable, elle lui proposa de faire servir sa chambre à l'usage que nous en avons dit. Sa mère en fut d'abord étonnée, et lui répondit seulement qu'il falloit laisser les choses dans l'état où elles étoient. Mais ce détachement de sa fille lui fournit plusieurs réflexions, qui lui devinrent très-salutaires; car ne pouvant s'endormir que fort tard la nuit suivante, elle se mit à penser à son dégagement pour les choses du monde, et en particulier à la générosité avec laquelle elle renonçoit à toutes ses commodités: tout cela se présenta à son esprit d'une manière très-vive, et lui fit découvrir dans

Virginie une vertu à laquelle elle n'avoit jamais fait grande attention. La grâce agissant encore plus dans son cœur, elle passa de ces réflexions à une plus grande admiration de sa piété; l'estimant très-heureuse d'être si sainte, et se condamnant elle-même non-seulement d'être si éloignée de sa vertu, mais aussi de l'avoir si souvent combattue. Cela fit naître dans son ame des sentiments de regret et de désir de se réformer; et ce fut dans cette disposition qu'elle s'endormit après minuit, ayant résolu d'en conférer le lendemain avec sa fille.

CHAPITRE XI.

Parfaite conversion de la mère de Virginie.

La mère de Virginie s'éveilla plus matin que de coutume, bien qu'elle eût passé la plus grande partie de la nuit dans les réflexions dont nous avons parlé; et appelant tout de suite sa fille, elle lui dit, la larme à l'œil, et d'un ton de douceur qui ne lui étoit pas ordinaire, qu'elle avoit une confidence à lui faire, et la fit asseoir à la ruelle de son lit. Virginie fut un peu troublée par la pensée qui lui vint alors dans l'esprit, que peut-être sa mère vouloit lui parler encore de quelque mariage, car il n'y avoit pas deux mois qu'on lui en avoit encore proposé un. Son trouble parut sur son visage, et la malade, qui la regardoit

fixement, le comprit et la rassura, en lui disant avec la même douceur: «Ne craignez point, ma chère fille, je n'ai rien de désobligeant à vous proposer.»

Cela la remit aussitôt, surtout le terme de *chère fille*, qui n'avoit été donné jusqu'alors qu'à sa sœur Lucie: elle s'assit, et écouta ce que sa mère alloit lui dire. Alors la malade voulant prendre la parole, son cœur s'émut, soit de tendresse, soit de componction; elle commença à sanglotter et à verser des larmes, qui ne lui permettoient pas de parler, sa voix en étant aussitôt étouffée. Virginie étonnée, ne savoit que penser de ces larmes, et exhorta sa mère à lui déclarer sa peine; ajoutant avec beaucoup d'humilité, que si elle lui avoit donné quelque sujet de mécontentement, elle étoit prête à y remédier de son mieux.

«Non, lui dit enfin la malade, après avoir essuyé ses pleurs pendant quelque temps: non, ma fille, vous ne m'avez causé aucun chagrin, il s'en faut bien; c'est moi plutôt qui vous en aurois causé beaucoup, si votre vertu ne vous avoit soutenue. Je pleure mes péchés; je pleure d'avoir été jusqu'à présent si mauvaise chrétienne; je pleure d'avoir si souvent combattu en vous la dévotion; je pleure d'avoir trop secondé dans votre sœur Lucie l'amour de la vanité; je pleure enfin de vous avoir donné jusqu'à présent un si mauvais exemple par mon amour pour le monde. Voilà, mon enfant, de quoi je pleure, et ce que je déplore dans toute l'amertume de mon ame.»

Le cœur de Virginie s'épanouit de consolation à ces paroles. Il y avoit si long-temps

qu'elle prioit pour la parfaite conversion de sa mère, elle en avoit si souvent conjuré son divin époux! elle s'étoit affligée à ses pieds sacrés, elle les avoit arrosés cent fois de ses larmes, elle les avoit accompagnées de jeûnes et de disciplines, elle s'étoit offerte à lui pour souffrir tout ce qu'il lui plairoit de lui envoyer d'affligeant. « Ne m'épargnez pas, lui disoit-elle souvent, et sauvez l'ame de ma chère mère; dût-il m'en coûter la vie, je la donnerois de bon cœur. Vous avez donné la vôtre pour son salut et pour le mien, ô mon divin Sauveur! ferois-je un grand effort de sacrifier aussi la mienne? » Tels avoient été jusqu'alors ses ardents désirs pour la sanctification de sa mère; on peut juger par là de l'excès de la joie qu'elle eut de les voir si heureusement accomplis.

« Hélas! ma chère mère, lui dit-elle, quelle nouvelle pour moi! je ne l'oublierai de ma vie. Que pourriez-vous m'annoncer qui m'intéressât davantage, après le salut de mon ame, que celui de la vôtre? O mon Dieu! s'écria-t-elle en pleurant de joie et de tendresse; je ne me soucie plus de vivre; après une si grande consolation, je n'en saurois goûter de plus douce sur le terre: faites-moi miséricorde, et attirez-moi après vous! »

Ces doux transports de son zèle et de son affection filiale attendrirent davantage sa mère; et l'une et l'autre ne cessèrent de pleurer; la malade, du désir de retourner entièrement à Dieu, et de voir les larmes de sa fille; et Virginie, des bons sentiments de sa mère, et de la joie qu'elle en ressentoit. Elles répandoient

ainsi leurs cœurs avec leurs larmes, sans pouvoir s'exprimer par des paroles, lorsque la vénérable matrone della Chiesa, mère de la sœur Rosalie, se fit annoncer, et les surprit en entrant, qu'elles ne s'étoient pas encore essuyé le visage tout trempé de leurs pleurs. Elle en fut effrayée : « Madame, lui dit-elle, que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? dois-je me retirer pour vous laisser libre avec mademoiselle votre fille ?

-- Madame, répondit la malade, j'allois entrer avec ma Virginie dans une conversation la plus sérieuse de ma vie; et sans doute le Seigneur vous a envoyée pour me consoler avec elle, et me fortifier. Le sujet de mes pleurs est grand, mais ni vous ni ma fille n'en serez affligées; au contraire, elle en pleure de joie, comme je pleure de regret, et vous penserez comme elle. Quoique je ne puisse pas me reprocher d'avoir mené par le passé une vie scandaleuse aux yeux du monde, m'étant toujours conduite avec honneur, je n'ai pourtant pas vécu de telle sorte que je doive m'appeler une bonne chrétienne; je me sens coupable d'avoir aimé les vanités du siècle, d'en avoir donné le mauvais exemple à mes filles, et d'avoir nommément combattu dans celle-ci le parti qu'elle a pris de la dévotion.

-- Ma chère mère, interrompit Virginie en pleurant de nouveau, ne faites pas mention de moi; je ne vous en ai pas moins aimée, et je ne vous en serai pas moins attachée tout le temps de ma vie.--Je n'en doute pas d'un moment, ma chère fille, poursuivit la malade; et c'est en cela que je comprends encore plus

le tort que j'ai eu de vous contrarier, et de vous être un sujet de scandale : mais je ne veux pas vous faire de la peine en vous en parlant davantage. Le bon Dieu, par sa miséricorde, m'a ouvert les yeux sur l'état déplorable de mon ame : quelle grâce ! quelle faveur ! et combien lui suis-je redevable de m'avoir réduite dans l'état où je suis, pour me donner le loisir et la facilité de rentrer en moi-même, et de me réconcilier avec lui par un sincère repentir et une entière conversion de mon cœur vers lui !

« Eh ! madame, lui dit la veuve della Chiesa, je suis très-édifiée de vos sentiments, et je n'y prends pas moins de part que mademoiselle Virginie, que je vois au comble de sa joie : mais, par la grâce de Dieu, vous n'aurez pas beaucoup à faire ; vous avez toujours été fort bonne chrétienne, et je ne vois pas que vous ayiez grand chose à ajouter pour entrer dans la voie de la dévotion : votre situation vous met hors d'état de voir le monde, dont la fréquentation est dissipante et dangereuse, voilà d'abord une grande avance. Il ne reste plus qu'à faire un bon usage de votre maladie, et à en souffrir les ennuis et les assujétissements avec résignation à la volonté du Seigneur, à les supporter dans un esprit de pénitence, à profiter du loisir que vous avez pour réfléchir quelquefois sur la vie de Jésus-Christ et sur sa sainte doctrine, afin de vous y conformer ; à le prier de temps en temps dans le jour, pour obtenir les secours spirituels dont vous avez besoin, principalement pour porter votre croix. Mademoiselle votre fille, qui est tou-

jours auprès de vous, et qui est pleine de piété, vous fera de bonnes lectures, qui vous fortifieront ; elle vous animera aussi par ses pieux entretiens. Enfin, madame, vous avez de grandes actions de grâces à rendre au Seigneur, des sentimens qu'il vous inspire, et je ne doute point que vous ne les mettiez à profit pour opérer efficacement votre salut.

-- Madame, répondit la malade, vous êtes bien charitable de m'appeler une bonne chrétienne, moi qui n'ai été qu'une mondaine. Le monde n'est pas assurément aussi indulgent que vous ; mais la charité des personnes pieuses excuse tout ; au lieu que, dans le monde, on donne bien souvent une mauvaise tournure aux meilleures intentions, on relève les moindres défauts, on ne se fait grâce sur rien ; on n'est jamais mieux satisfait que quand on trouve sujet de médire. Hélas ! madame, comment ai-je pu aimer ce monde ? Que je reconnois bien à présent que je m'aveuglois ! Mais voilà qui est fini ; je veux pourvoir au salut de mon ame. Vous me tracez un plan de vie très-conforme à ma manière de penser, et à la situation où Dieu m'a mise ; il n'y a rien que je ne puisse bien faire ; je dis adieu au monde pour toujours, et je veux me donner toute entière à Jésus-Christ. »

Mon Dieu ! que ces paroles étoient reçues avec joie dans le cœur de Virginie, qui contemploit alors sa mère avec des yeux de complaisance et d'amour ! Ses larmes couloient de temps en temps, sans presque qu'elle y fît attention, étant tout occupée à admirer en silence les miséricordes du Seigneur sur elle.

L'entretien avec madame della Chiesa dura encore assez de temps, et roula principalement sur la nécessité de se donner à Dieu, et sur l'aveuglement déplorable de ceux qui négligent de travailler sérieusement à leur salut.

Cette conférence confirma si bien la malade dans sa bonne résolution, qu'elle ne voulut pas que le jour finît sans que sa fille allât appeler le fameux père Chrysostôme, qui se rendit aussitôt à son empressement, et la disposa à faire une revue de sa conscience, dont elle fut extrêmement satisfaite. Par surcroît de miséricorde, le Pape avoit accordé un jubilé dans toute l'Italie! La conjoncture ne pouvoit être plus favorable; aussi la malade en profita-t-elle pleinement, sous les soins charitables de son confesseur.

Alors tout sembla changer de face en faveur de Virginie. Le Seigneur, magnifique dans les effusions de sa bonté, les fit sentir à son cœur, en dissipant les tentations et les peines intérieures dont il étoit de temps en temps agité, et en y répandant abondamment la douceur sensible de son amour sacré par des touches qui la pénétroient jusqu'à lui causer de saints transports, qu'elle avoit souvent peine à empêcher de paroître au dehors. Sa mère respectoit sa vertu, et ne lui parloit plus comme à sa fille, mais comme à son égale; et bien loin de la gêner dans ses pratiques de dévotion, elle lui en facilitoit le moyen, et lui laisssoit tout le loisir nécessaire pour y vaquer à son gré. Elle n'exigea plus cette assiduité qui la tenoit sans sesse en haleine; elle voulut

même, pour lui laisser toute liberté dans ses oraisons, ses visites au saint Sacrement, ses communions, elle voulut, dis-je, qu'elle prît un fille qui tînt sa place auprès d'elle, lorsqu'elle seroit obligée de s'absenter. «Il y a trop de temps, lui disoit-elle, que vous souffrez pour le service trop assidu que mon indiscrétion a exigé de vous; c'est bien le moins que vous soyiez un peu soulagée. Cherchez une fille qui soit de votre goût; elle sera du mien, je vous le promets: elle se tiendra dans mon appartement quand vos pratiques de dévotion vous appelleront ailleurs. Reprenez votre chambre, la fille couchera dans la mienne. Allez, ma chère fille, et vivez comme vous voudrez : je n'ai que trop combattu votre piété, je veux réparer ma faute, en vous procurant de tout mon pouvoir la consolation d'en suivre les attraits.»

Virginie, pleine de tendresse pour sa mère, et toujours plus attentive à remplir auprès d'elle les devoirs que Dieu commande aux enfants envers leurs parents, ne se rendit que bien difficilement à choisir une fille qui la servît en sa place. «Je vous sers avec trop de plaisir, lui disoit-elle, ma chère mère; et quand j'aurois trouvé une fille qui eût pour vous autant d'amour que j'en ai, ce qui n'est pas possible, voudrois-je me refuser la consolation que j'ai de vous rendre tous les services dont vous avez besoin? Pourrois-je jamais me déterminer à m'en reposer sur quelqu'autre que sur moi-même? Vous croyez me soulager, et vous me mettez dans une sollicitude continuelle, par la crainte où je serai si je manque

d'un moment, qu'on ne me remplace pas à votre gré et au mien. »

Elle se fût tenue constamment à cette détermination, nonobstant les instances de sa mère, si le père Chrysostôme, à qui celle-ci en parla, ne l'eût obligée d'y acquiescer. Ainsi Virginie se rendit; mais ce fut avec cette précaution, que si sa mère n'étoit pas satisfaite de la fille qu'on prendroit pour la servir à son défaut, elle l'en avertiroit, afin d'y suppléer, ou de la pourvoir d'une autre; et la chose étant ainsi arrêtée, Virginie en fit venir une du bourg de Gli-Angeli, que sa tante Célicola lui choisit sur plusieurs filles très-pieuses, mais dont la dévotion solide n'avoit point le défaut de ces filles qui, pour vouloir se tenir trop vis-à-vis de Dieu, négligent ce qu'elles doivent à leurs maîtresses. Celle-ci étoit une fille douce, patiente, laborieuse, de bon commandement, et telle enfin que Virginie la pouvoit désirer pour seconder les inclinations de son cœur pour le service de sa mère. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

CHAPITRE XII.

Bon ordre de la maison de Virginie. Entretien sur la reconnoissance des bienfaits de Dieu.

QUAND la nouvelle fille de service que la veuve Célicola avoit envoyée, fut arrivée, et

que Virginie l'eut dressée à son gré sur tout ce qu'elle en exigeoit pour le soin de sa mère, elle profita des pieuses dispositions de celle-ci, pour former, de son avis et de celui du père Chrysostôme, une espèce d'arrangement dont Dieu fût glorifié dans la maison. Elle reprit sa première chambre, et se leva toujours de grand matin pour faire son oraison, assister à la messe, et recevoir la sainte communion aux jours qu'elle lui étoit accordée. Elle revenoit aussitôt à la maison, et montoit droit à l'appartement de la malade, pour s'informer de quelle manière elle avoit passé la nuit, et de l'état de sa santé; alors la fille de service lui cédoit sa place, et alloit faire ce qui lui étoit ordonné. Après la prière du matin, qu'elle faisoit alors avec sa mère, se tenant pour cela à genoux à la ruelle de son lit, elle lisoit un chapitre du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et prenoit ensuite son ouvrage de coutume, s'entretenant avec elle pour lui tenir compagnie, et travaillant en même temps. Sa belle-sœur y venoit ordinairement à l'issue de la messe, et souvent on l'attendoit pour lire ensemble le chapitre de l'Imitation. Toute la matinée se passoit ainsi, sans que Virginie sortît de l'appartement, à moins d'une cause nécessaire, et toujours avec la précaution de ne laisser jamais sa mère seule, si ce n'est qu'elle le voulût ainsi.

Il en étoit de même du reste de la journée. Sur les trois heures elle récitoit avec elle le chapelet de la très-sainte Vierge, et lui faisoit une seconde lecture; et enfin le soir, à cinq heures, la fille de service, que nous désignerons

désormais sous le nom d'Agathe Santarelli, qu'elle portoit, venoit la relever, et elle alloit ou à sa chambre ou à l'église avec sa belle-sœur, pour faire une heure d'oraison et son adoration du très-saint Sacrement. Telle fut l'arrangement qu'elle prit, et qui faisoit de sa maison une demeure de paix et de bénédiction, où Dieu se faisoit sentir par l'onction de sa grâce, et avec tant de consolation pour tous, que Virginie ne trouvant plus rien à souffrir en conçut du scrupule, et s'en plaignit au père Chrysostôme et à sa tante la mère Scholastique.

Celle-ci n'avoit pu apprendre qu'avec un excès de joie dans le Seigneur, tout ce qui étoit arrivé, et l'avoit écrit à sa sœur Célicola en des termes qui n'exprimoient encore que foiblement les sentiments de son cœur, bien qu'elle eût employé tous ceux qui en pouvoient faire sentir la force. La vénérable Célicola y avoit répondu plutôt par des transports que par des expressions ordinaires; ce n'étoit dans l'une et l'autre, que jubilation sainte, que louange au Très-Haut, que sentiments d'admiration des miséricordes du Seigneur.

« Voilà ce que c'est, disoit entr'autres choses la veuve Célicola en écrivant à la mère Schotique, qu'une fille solidement dévote dans une maison! Quels grands biens n'y peut-elle pas attirer du ciel par ses prières et par son exemple! C'est assurément la piété de Virginie qui a obtenu tout ceci à notre belle-sœur. O Dieu de bonté! que vous êtes admirable dans vos saints, et que les trésors de votre miséricorde

sont immenses! » C'est ainsi que la veuve Célicola unissoit la joie sainte de son cœur à celle de sa sœur la mère Scholastique, et elles n'avoient qu'un même sentiment sur la part que leur nièce Virginie avoit à la réformation entière de sa maison par celle de sa mère. Depuis ce temps-là ces deux respectables tantes, qui la chérissoient si tendrement, la regardèrent avec vénération comme une servante de Dieu, dont ce divin maître se plaisoit à exaucer les prières, et espérèrent plus que jamais qu'elle s'élèveroit à une haute perfection.

Quant à Virginie, voyant, comme nous l'avons dit, que rien ne souffroit dans sa maison du côté du temporel, et que, pour le spirituel, tout y réussissoit à sa plus grande consolation, elle commença à craindre d'être trop heureuse. « Peut-être, disoit-elle dans son ame, que je suis dans l'illusion plutôt que dans la voie droite du salut; car c'est celle de la croix qui y conduit; et si je n'en ai point, j'ai grand sujet d'appréhender de m'être engagée dans la voie large qui conduit à la perdition. » Elle s'en plaignit pendant quelques jours amoureusement à Jésus-Christ, étant prosternée aux pieds de son crucifix; et s'anéantissant de tout son cœur devant lui, elle lui disoit : « Voici, mon Sauveur, non pas une fidèle épouse, en qui vous puissiez rien trouver qui attire vos sacrées complaisances, mais une misérable pécheresse qui ne doit être qu'un objet d'horreur à vos divins yeux. Vos épouses bien-aimées sont celles qui vous tiennent compagnie sur le Calvaire, celles qui boivent dans votre calice, celles qui souffrent avec vous, qui portent la croix

avec vous, qui y sont clouées avec vous; et moi, mon divin Sauveur, je n'ai aucun de ces précieux avantages qui font la gloire et l'honneur de véritables vierges : je suis une misérable que vous laissez dans la prospérité de ce monde, qui n'ai aucune croix à vous offrir, à qui tout réussit à son gré. Pourquoi, mon adorable maître, me méprisez-vous ainsi, en ne me jugeant pas digne de souffrir quelque chose pour vous? Je ne fais aucun bien; ou si j'en fais quelqu'un, voulez-vous m'en récompenser dans cette vie, en me rendant heureuse, comme une fille mondaine croiroit l'être si elle se trouvoit dans l'abondance et dans la paix dont je jouis? Non, non, céleste époux de mon ame, permettez-moi de vous appeler encore de ce nom, ce n'est pas à ce bonheur temporel que vos dignes épouses aspirent; c'est à celui de souffrir beaucoup pour votre amour, afin de vous plaire toujours plus. Je vous conjure par ces plaies que je vois à votre tête, à vos mains, à vos pieds, à votre sacré côté, et par cette croix à laquelle vous avez voulu être attaché, de m'accorder la grâce inestimable d'y vivre attaché avec vous jusqu'à la mort. Ne laissez passer aucun jour de ma vie, sans que j'aie quelque sacrifice à vous faire, sans que j'aie quelque chose à souffrir pour vous. »

Ainsi s'exprimoit-elle, en répandant, dans sa pieuse crainte d'être trop heureuse, son cœur aux pieds de son divin époux; et dans une autre occasion, faisant son oraison devant le très-saint Sacrement, après avoir considéré quelque temps les douleurs que Jésus-Christ

souffroit sur l'arbre de la croix, l'abandonnement dont il se plaignoit à son Père céleste, elle lui disoit : « Comment êtes-vous, ô époux sacré de mon ame! et comment suis-je? Vous êtes cloué sur une croix, exposé tout nu à la vue d'une populace qui se repaît cruellement de vos douleurs, placé ignominieusement entre deux larrons, et regardé comme plus méchant qu'eux; devenu un objet de mépris, de contradiction et d'ignominie, et abandonné par votre divin Père à la fureur d'un peuple ingrat et perfide: et moi, je me trouve dans toutes les commodités de la vie, secondée dans tous mes désirs; j'ai une chambre à moi, où je vis en liberté, et où je ne manque de rien; personne ne me contredit; au contraire, je suis applaudie dans toute la maison. Je ne souffre plus de tentations, je n'ai rien dans mon ame qui la trouble; vous me faites sentir la douceur de vos consolations; je nage, pour ainsi dire, dans la prospérité et dans la joie. En quoi donc, ô mon divin modèle! puis-je comprendre que je vous sois semblable? et si je n'ai aucune ressemblance avec vous, comment puis-je vous être agréable? »

Elle se tint ensuite quelque temps dans le silence, adorant intérieurement Jésus-Christ; et enfin, reprenant la considération, elle se transporta en esprit sur le Calvaire, et s'y représenta ce divin Sauveur attaché sur une croix, environné d'une troupe de saintes vierges crucifiées comme lui, en sorte néanmoins que sa croix dominoit sur toutes les autres, et d'où il les regardoit avec une amoureuse complaisance, tandis qu'elles, de leur

côté, le bénissoient et lui rendoient des actions de grâces, avec de grands transports de joie, de ce qu'il les avoit jugées dignes d'être crucifiées en sa compagnie. C'est ainsi qu'elle se les représentoit, sans pourtant aucun effort de son esprit, ce qui étoit une grâce que Dieu lui faisoit. Elle les envisageoit avec une sainte jalousie de leur bonheur, et se considéroit comme étant assise à terre, séparée de leur compagnie, rampant dans la poussière de son indignité, et revêtue d'un habit de prospérité terrestre, comme elle l'apeloit, en le racontant à la mère Scholastique, et conjurant ce chœur sacré des chastes épouses de l'Homme-Dieu de prier leur céleste époux qu'il daignât l'associer à leur gloire et à leur bonheur, en la crucifiant comme elles.

« Je le leur demandois en pleurant de tout mon cœur, disoit-elle à sa tante, à qui elle rendoit compte de son oraison. J'étois assise en esprit sur ma misère extrême, toute honteuse de me voir séparée de ces épouses souffrantes, et qui s'estimoient heureuses de souffrir; je tendois les bras vers elles, et je les supplois de ne pas me mépriser, et de m'obtenir une croix d'où je ne descendisse jamais. » C'est d'une lettre de la mère Scholastique à la veuve Célicola, que nous avons pris ces sentiments si pieux de Virginie, qui se plaignoit à elle du changement de son état pénible, en un état où elle n'avoit plus que de la consolation.

Cette pieuse mère, à qui elle manifestoit ainsi sa peine, lui donna à ce sujet quelques avis qui lui furent très-salutaires, et dont le ré-

cit peut servir beaucoup à édifier. « Vous vous plaignez, lui dit-elle, d'être trop heureuse, et de n'avoir rien à souffrir ? Entrons dans le détail.

Votre mère est entièrement revenue de l'amour qu'elle avoit pour le monde, et cela vous comble de joie ; en pourriez-vous avoir de plus légitime ? Soit le zèle de la gloire de Dieu, soit le désir du salut de votre mère, votre joie est très-bien placée ; et si vous vous plaignez de ce bonheur, vous vous plaignez donc de la sanctification de votre mère? Voyez, mon enfant, si c'est là un juste sujet de craindre pour vous. Ne parlons donc plus de cela comme d'une raison de vous plaindre d'être trop heureuse. En conséquence, votre mère, que son changement a rendue plus douce et plus patiente, ne vous gronde plus comme elle faisoit, ne vous gêne plus dans vos pratiques de dévotion ; au contraire, elle vous exhorte à y vaquer avec toute sorte de liberté : mais si cela vous est favorable, c'est une grâce, c'est un bien dont Dieu vous favorise, et c'est du côté de votre mère un défaut de moins, dont elle s'est corrigée, ce qui doit être pour vous un motif de vous réjouir au lieu de vous plaindre et d'appréhender comme vous faites. En conséquence encore, elle a voulu que vous reprissiez votre chambre pour y être plus en liberté : mais la Providence s'est servie d'elle pour vous la redonner à présent que vous n'y êtes plus attachée ; et ayant agréé le sacrifice que vous lui en aviez fait auparavant, elle vous la rend afin que vous vous en serviez avec action de grâces. Enfin, mon enfant,

vous vous plaignez que Dieu vous fait sentir ses consolations, qu'il a écarté loin de vous l'ennemi qui vous tentoit avec tant d'importunité, et que votre ame se trouve dans une paix et une tranquillité que rien ne semble troubler. Ce n'est pas pourtant tout-à-fait cela, puisque vous souffrez de ne point souffrir : mais, quoi qu'il en soit, recevez de la main de Dieu cette paix et ces consolations avec reconnoissance, et cependant tenez-vous prête pour le combat, quand la tentation surviendra : car il en est de la vie spirituelle comme de la mer, dont la surface est quelquefois riante et aussi tranquille que si ses eaux étoient changées en huile ; et d'autres fois elle est agitée par des vents violents, ses vagues s'élèvent comme des montagnes, et ses flots mugissent avec un bruit horrible.

Mais, ajouta la mère Scholastique, je vous trouve bien courageuse de demander à Dieu avec tant d'empressement d'être crucifiée en sa compagnie et en celle de ces généreuses épouses que vous vous êtes représentées dans votre oraison. N'y a-t-il pas ici un peu de présomption ? avez-vous si bien profité de vos croix passées, que vous puissiez être assurée, si Jésus-Christ vous en envoie de nouvelles, de les porter avec joie et dans des sentiments d'actions de grâces, comme ces ferventes vierges dont vous m'avez parlé? Hélas! ma pauvre fille, vos croix passées n'étoient pas si pesantes que vous ne puissiez les porter avec plus de générosité que vous ne faisiez; et cependant vous les traîniez en suant et avec grand travail; vous aviez besoin, dès le matin, à votre

oraison, de vous violenter beaucoup pour vous encourager à porter celle de chaque jour; vous faisiez pour cela de grandes résolutions; et cependant, si vous ne témoigniez pas extérieurement de l'inquiétude, vous aviez bien de la peine à calmer les émotions de votre cœur, et il falloit, pour ainsi dire, que vous le tinssiez aux deux mains, de peur qu'il ne s'échappât par quelque saillie de chagrin et de colère.

O Virginie! lui dit-elle ensuite en souriant, vous n'êtes pas encore assez grande dame dans la vie spirituelle, pour vous donner ces airs; vous n'y êtes qu'une petite fille, comme le sont dans le monastère les petites pensionnaires de quatre ou cinq ans, qu'on gronde et qu'on laisse quelquefois en coiffe de nuit, lorsqu'on veut les punir de leurs fautes, et à qui quelquefois on donne du bonbon, lorsqu'elles ont bien su leur catéchisme ou leur leçon, pour les encourager à faire du progrès. Vous avez bien fait de vous considérer dans votre oraison comme séparée de ces vierges généreuses et crucifiées avec joie en la compagnie du céleste époux, parce que vous êtes encore très-éloignée de leur vertu. Je m'étonne plutôt que vous ayiez osé prendre votre place sur le Calvaire même, quoique assise à terre, et sur le tas énorme de vos misères; il auroit été mieux de vous considérer au pied de cette montagne, et de contempler de là ce chœur sacré des vierges parfaites, comme si élevées au-dessus de votre bassesse, qu'à peine pouviez-vous les apercevoir distinctement; et dans cette disposition d'humilité, qui est celle

qui vous convient le plus, vous pouviez vous dire à vous-même : O que j'ai encore à marcher pour parvenir seulement au pied de la croix de ces vierges généreuses ! Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'y arriver un jour. »

Virginie, toujours prête à s'anéantir, ne répondit à sa tante qu'en s'humiliant encore plus qu'elle ne vouloit le faire ; et la vénérable Scholastique reprenant ses avis, continua ainsi. « Attendez donc avec patience, ma chère fille, que le bon Dieu vous envoie les croix dont il jugera à propos de vous charger pour marcher à sa suite, et tenez-vous toujours prête à porter la première qu'il vous présentera, espérant que sa bonté vous aidera pour cela. Quant à votre état présent, regardez-le, non comme mauvais ou suspect d'illusion, mais comme un bienfait de Dieu, dont vous devez le remercier avec amour, humilité et confiance. Vous auriez dû déjà le faire, bien loin de vous arrêter à ces pensées de défiance qui vous ont tourmenté l'esprit. Je suis assurée que le père Chrysostôme ne vous a pas parlé autrement.

-- Cela est vrai, répondit Virginie. -- Eh bien, continua la pieuse mère, tenez-vous-en là, sans vous livrer à tous ces raisonnements de votre esprit trop fécond en réflexions inutiles. Heureuse la simplicité qui va bonnement, qui prend ce que Dieu lui donne sans tant raisonner, et qui se soumet humblement à sa volonté, et l'en remercie également, lorsqu'il le lui ôte ! parce qu'elle sait qu'il ne reprend que ses propres dons, et que soit qu'il

la tienne dans la privation ou la jouissance, il fait bien tout ce qu'il fait.

Peu de gens, ma chère Virginie, savent reconnoître les dons de Dieu et lui en rendre de dignes actions de grâces. S'il fait sentir ses consolations à leurs ames, elles les reçoivent pour les goûter, et souvent avec une avidité qui les souille en quelque façon par le mélange de leur amour-propre : que s'il retire ses consolations; vous les voyez tristes et abattues, sans penser à le remercier de la conduite de rigueur qu'il garde envers elles, non plus que quand il les a favorisées de ses douceurs. O ingratitude du cœur humain ! qui ne sait que se chercher en tout, qui veut tout s'approprier, et qui rend si peu à Dieu la gloire qui lui est due de ses bienfaits, et de la divine conduite qu'il garde envers lui pour sa réformation et sa sanctification ! Pour vous, ma chère Virginie, ne soyez jamais ingrate, et détestez ce vice de tout votre cœur. La reconnoissance que nous devons à Dieu est une vertu peu connue, et encore moins pratiquée; on tient tout de lui, on reçoit de sa miséricorde à pleines mains ; on lui demande et on obtient, et après cela on néglige, on oublie même de le remercier : tout cela cependant nous y invite, parce que nous sommes environnés et pénétrés même au dedans de nous de ses bienfaits. Ouvrons les yeux, et voyons que tout ce qui se présente à nous a été fait pour nous : ne mérite-t-il donc pas, cet aimable maître, que nous l'en remercions de tout notre cœur ? Entrons au dedans de nous-mêmes, considérons ce que nous sommes dans

l'ordre naturel et dans l'ordre de la grâce. Que ne devons-nous pas à ce divin bienfaiteur? et combien mérite-t-il que nous le reconnoissions! Voilà pourtant, ma chère fille, à quoi nous faisons peu d'attention; ce qui montre en nous un cœur ingrat, soit qu'il fasse trop peu de cas des dons de Dieu, soit qu'il ne pense qu'à s'en servir, sans monter, par une juste reconnoissance, jusqu'à la source bienfaisante d'où ils lui découlent.

Concluons de ce discours, ma chère Virginie, que vous devez cesser de craindre votre tranquillité présente, mais que vous devez plutôt penser d'en rendre à Dieu des actions de grâces, et d'en profiter, soit pour l'amendement de vos défauts, soit pour l'acquisition de tant de vertus dont vous êtes dépourvue, soit pour vous animer d'un amour toujours plus ardent envers votre divin bienfaiteur.

Mais voici la conduite que vous avez à garder. Premièrement, j'approuve l'arrangement que vous avez pris avec votre mère, il lui sera très-utile et à vous aussi. En second lieu, puisque vous avez plus de temps pour vaquer à vos exercices de dévotion, soyez-y fidèle plus que jamais, et efforcez-vous de vous en acquitter avec une ferveur toute nouvelle; croissez en amour, ma chère Virginie; et que dans l'oraison et la sainte communion, votre cœur s'enflamme et se consume de dilection dans le brasier de la céleste charité. En troisième lieu, profitez de la liberté que vous aurez le soir d'être seule dans votre chambre, pour vous y abandonner, aux pieds de votre crucifix, à tous les pieux sen-

timents auxquels vous vous sentirez portée: tantôt c'est l'esprit de componction et de pénitence, tantôt l'humilité et l'anéantissement, tantôt une amoureuse confiance. Le silence du soir et la solitude où vous vous trouvez alors peuvent très-bien favoriser en vous ces saintes dispositions, selon que Dieu vous les accordera par sa miséricorde. Que s'il arrive que vous vous trouviez dans les ténèbres ou la sécheresse du cœur, prosternez-vous dans une sainte confusion de vous-même, demandez et insistez en humble pécheresse, anéantissez-vous jusqu'à terre, frappez votre poitrine, et ne mettez point de bornes au sentiment de votre humiliation. Enfin, ma chère Virginie, puisque d'une part votre santé est très-bonne, et que de l'autre vous vous plaignez de n'avoir rien à souffrir, vous pouvez demander à votre confesseur quelque pratique de pénitence à faire, selon qu'il le jugera à propos, pour ranimer en vous la ferveur, et vous entretenir dans la sainte habitude de la mortification. »

CHAPITRE XIII.

Mortification de Virginie. Défi d'Agnès de Casa-Santa. Pieux regrets de sa mère.

Virginie n'oublia aucun des avis qu'elle reçut de sa pieuse tante; mais elle goûta principalement le dernier, par lequel elle l'invitoit à prier son confesseur de lui permettre

d'ajouter quelques pratiques de pénitence à celles qu'elle faisoit déjà, et qui n'avoient pas été jusqu'alors fort considérables, à cause de la situation crucifiante où elle se trouvoit d'ailleurs. Son confesseur, à qui elle en parla peu de jours après, en remit la décision à la semaine suivante, pour modérer en elle tout empressement là-dessus, de peur que l'amour-propre ou l'humeur n'y eût quelque part; et enfin il lui régla ce qu'elle devoit faire, qui fut toujours selon les lois de la discrétion et de la prudence, non pas celle qui flatte les sens, mais celle qui secondoit son attrait; sans mettre sa santé en péril, à cause du besoin que sa famille en avoit, et sa mère en particulier.

Son contentement fut grand; et si elle ne passa pas les bornes qui lui furent prescrites, elle s'acquitta de ces pratiques avec la ferveur d'une ame affamée de croix; car Dieu lui en donna alors un ardent désir, par un attrait pressant qui dura plusieurs mois, et presque toujours dans le même degré; en sorte que le jour qu'elle devoit faire sa pénitence, étoit pour elle comme un jour de jubilation : c'est ainsi qu'elle l'appeloit en rendant compte de ses dispositions à sa tante. «Prenez garde, lui dit celle-ci à ce propos, que l'amour-propre ne vous enlève une partie du mérite que vous y auriez, si vous aviez plus de répugnance à le faire. L'amour-propre est rusé; il pourroit bien se faire qu'il mît ses complaisances à vous faire mortifier le corps, par la satisfaction de penser ensuite que vous êtes bien sainte, ce qui seroit le comble de l'illusion.

--Ma chère tante, répondit Virginie, vous m'avez recommandé d'aller à Dieu simplement sans tant raisonner; je ne m'étends pas plus loin dans ces pénitences, que mon confesseur ne me l'a permis; je n'y ajouterai rien de plus, quand je serois dévorée du désir de le faire; mais ce qui m'est permis, je le fais de tout mon cœur; et si la modération est dans la pratique, je vous avoue que l'envie que je sens de macérer mon corps va jusqu'à l'excès; et quelquefois il m'arrive qu'étant devant mon crucifix, prête à faire ma pénitence, je sens dans mon ame une ardeur de souffrir pour lui, qui me porteroit à me réduire en poudre pour lui témoigner mon amour, s'il m'étoit permis de le faire. Il est rare que je me trouve dans cet état de ferveur; il n'est même que passager; car s'il duroit, je souffrirois extrêmement de ne pouvoir pas le seconder: mais ordinairement je sens toujours un désir assez vif de me faire souffrir; et quand j'en suis à mes pratiques de pénitence, je les trouve toujours moins pénibles que ce que je voudrois endurer pour mon Dieu. Aussi, dans la dernière que j'ai faite, c'étoit un jour que j'avois communié, et j'avois le cœur plein encore de reconnoissance des bontés de mon divin Sauveur, bien que ce fût le soir avant que de me coucher; alors, dis-je, il me prit un transport si vif de m'immoler à J.-C., que je ne pus m'empêcher de lui dire : Vivez, divin époux, et que votre misérable créature puisse mourir ici à vos pieds dans l'exercice de sa pénitence, elle qui vous a été si ingrate : trop heureuse si ma mort servoit à vous glorifier tant soit peu!»

Pleine donc de cette sainte ardeur pour la pénitence, Virginie, peu de jours après la permission que son confesseur lui avoit accordée, reçut d'Agnès de Casa-Santa une croix travaillée avec art, où tous les instruments de la passion étoient suspendus autour de Jésus-Christ, et en faisoient un objet capable d'émouvoir le cœur d'une fille aussi fervente qu'elle, de compassion et de componction. Les Casa-Santa travailloient elles-mêmes des croix semblables, et en envoyoient de temps en temps aux personnes de piété avec qui elles étoient en correspondance de lettres. Agnès ajouta à ce présent de dévotion un pieux défi sur l'amour que les épouses de Jésus-Christ doivent avoir pour la mortification et les souffrances, qui ravit Virginie hors d'elle-même, dans l'admiration où elle fut que cette ame innocente, comme elle l'appeloit ordinairement, se fût si bien rencontrée dans son défi avec la disposition où elle se trouvoit alors.

« Quelle honte pour une épouse de Jésus crucifié, lui disoit Agnès dans sa lettre, si elle n'est pas crucifiée à son tour ! peut-elle soutenir les regards de ce divin époux sans mourir de honte? Eh quoi! mon divin époux a eu tout le corps ensanglanté par une cruelle flagellation ; il a eu son sacré chef percé de toutes parts d'une couronne hérissée de piquants, qu'on y avoit enfoncée avec tant de barbarie ; il a été suspendu sur la croix par les clous dont on avoit percé ses mains et ses pieds sacrés; il avoit la face couverte de sang et de crachats, en sorte qu'on ne pouvoit presque

plus reconnoître la ravissante beauté de cette face adorable ; et son épouse, en le contemplant ainsi, pourra vivre d'une vie commode, refusera de se mortifier et de s'exercer dans les travaux de la pénitence ! O ma chère associée dans le service de ce sur-aimable époux, attaché pour l'amour de nous sur la croix ! embrassons, avec une ardeur consumante, la pénitence et la mortification ; nous avons fait ici résolution de nous y exercer de tout notre cœur, nous vous défions d'en faire de même. »

Virginie y répondit selon les transports amoureux que Dieu lui donnoit alors pour la pénitence : il seroit trop long de rapporter tout ce qu'elle lui marqua, et qui montroit bien quels doivent être les sentiments d'une fervente épouse de Jésus-Christ crucifié, pour la vie de souffrance. Mais elle reçut, avec une consolation inexprimable, comme nous avons dit, la croix qu'Agnès lui avoit envoyée, et la plaça dans sa chambre à côté de son oratoire, où il y avoit déjà un crucifix fort touchant. Alors le désir de souffrir lui fit venir une pensée, que pour rendre hommage à cette nouvelle croix, il convenoit qu'elle ajoutât une pénitence à celles qui lui avoient été accordées.

La manière dont elle s'y prit pour en obtenir la permission de son confesseur mérite d'être racontée ; elle est ingénue, et montre en même temps sa ferveur et sa docilité. « Mon père, lui dit-elle, j'ai lu dans le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, (*liv. 4, chap. 1*) que quand Salomon eut bâti le temple, il en

célébra la dédicace pendant huit jours, en offrant mille hosties pacifiques. Cela est-il vrai ? -- Oui, lui dit le père, et l'Écriture en fait foi. -- Il convient donc dans les occasions semblables, ajouta Virginie, de faire des offrandes à Dieu, et je ne doute point qu'à présent, quand on bâtit une église, on n'en fasse la dédicace avec solennité, et qu'on n'y offre avec octave le saint sacrifice de la messe à cette intention ? -- Cela est encore vrai, répondit le père; mais où nous conduiront ces questions ? --Je voudrois, dit alors Virginie, célébrer la dédicace, dans ma chambre, d'une belle croix que j'ai reçue de mon amie mademoiselle Agnès de Casa-Santa, où tous les instruments de la passion sont attachés, avec un beau Christ qui est au milieu, et qu'il ne faut que regarder pour se sentir touché de dévotion. -- Je le veux bien, répondit le père, et je vous permets de réciter pendant neuf jours, les bras en croix, le *Vexilla Regis prodeunt*, ou cinq *Pater* et cinq *Ave*, si vous ne savez pas cet hymne par cœur.--Ne me permettriez-vous rien de plus, mon père ? ajouta Virginie.--Eh quoi? dit le père. -- Hélas! vous savez le désir de mon cœur, et je le soumets à votre volonté, répondit-elle. -- Mais encore, dit le père, qu'est-ce que vous voudriez faire? -- Je n'ai point de volonté auprès de la vôtre, répliqua Virginie; mais si votre charité vous portoit à me permettre de faire la discipline pendant cette neuvaine, avec une amende honorable aux pieds de cette croix, mon ame en seroit bien contente! -- Ah! dit le père, n'y aura-t-il pas ici un peu d'amour-propre ? Vous m'en de-

mandez trop : je vous le permets seulement pour le dernier jour de la neuvaine ; en voilà plus qu'il n'en faut ; tenez-vous heureuse d'avoir obtenu ce que je vous accorde, et ne répliquez plus. » Virginie n'insista pas davantage, et s'acquitta, avec sa ferveur ordinaire, de ce qu'il lui avoit permis.

Sa mère étoit toujours plus affermie dans ses sentiments de piété ; ses entretiens et ceux de sa belle-fille, joints aux lectures que l'une ou l'autre lui faisoit, tantôt dans la vie des Saints, et tantôt dans d'autres livres de piété, la nourrissoient spirituellement. Elle étoit autant dégoûtée du monde, qu'elle avoit eu auparavant d'attache à ses vanités ; elle n'étoit plus occupée que de son salut, et ne vouloit plus qu'on lui parlât d'autre chose ; elle s'excitoit souvent dans des sentiments de contrition de ses péchés passés ; elle faisoit, par sa patience, un saint usage de la fâcheuse situation où son apoplexie l'avoit réduite ; elle l'offroit souvent à Dieu en esprit de pénitence ; et sa componction étoit quelquefois si vive, qu'elle versoit des torrents de pleurs.

Il lui restoit une peine qui lui causoit beaucoup de regret, c'étoit l'amour que sa fille Lucie avoit pour le monde et pour ses vanités. Toutes les fois qu'elle la voyoit avec ses ajustements et ses parures, qui étoient outrées, elle en concevoit tant de douleur dans son ame, que Virginie avoit de la peine à la rassurer. « Votre sœur Lucie, disoit-elle, me perce le cœur lorsque je la vois parée comme une nymphe, et livrée toute entière à ses vanités. La crainte que j'ai pour sa perte éter-

nelle, égale l'amour que j'ai toujours eu pour elle, et cela me met dans des alarmes extraordinaires, surtout quand je considère que c'est moi qui lui ai inspiré ces sentiments de vanité, en lui accordant tout ce qu'elle me demandoit pour les suivre, et en lui donnant moi-même l'exemple. »

Elle sentit encore ceci plus vivement dans une occasion où Lucie l'étant venue voir, et l'ayant trouvée qui récitoit le chapelet avec Virginie et sa belle-fille, au lieu de s'arrêter à le dire avec elles, comme la malade l'en prioit, ellerépondit brusquement : « Vous êtes ici toutes dévotes, bientôt on ne pourra vous venir voir que pour prier Dieu, ou pour faire la méditation. Je ne suis pas dévote comme vous : chacun a son goût dans ce monde; laissez-moi suivre le mien à présent que je suis jeune : quand je serai vieille, je ne dirai pas seulement le chapelet, mais le rosaire tout entier. » Sa mère poussa un grand soupir en l'entendant parler ainsi, et lui dit : « Ah ! mon enfant, ce que tu dis là me fait bien gémir ! et d'autant plus que c'est moi qui en suis la première cause, pour t'avoir trop fasciné l'esprit des folles vanités du monde. Dieu me pardonne ce péché; je l'ai bien souvent sur le cœur ! » Lucie ne répondit rien, et on continua de réciter le chapelet, après quoi elle fut quelque temps à converser avec sa famille, sur des choses indifférentes, et se retira.

Sa mère se trouvant alors avec Virginie, elle lui dit : « Priez Dieu, ma chère fille, pour la conversion de votre sœur, puisqu'il vous a exaucée quand vous lui avez demandé la

mienne ; vous voyez combien elle en a besoin. -- Ma chère mère, lui dit Virginie, ne vous affligez pas : ma sœur est encore jeune ; elle se laisse éblouir par les faux charmes de la vanité, qui font grande impression sur son cœur : son état me touche, et j'ai grande compassion de son ame ; aussi prié-je tous les jours le bon Dieu qu'il la change ; mais il faut en attendre le moment avec patience, et la supporter dans ce défaut : ce que vous désirez d'elle arrivera un jour, nous devons l'espérer de la miséricorde du Seigneur. »

Elle parloit ainsi quand sa belle-sœur, qui s'étoit retirée dans son appartement pour quelques moments, vint la rejoindre pour aller avec elle à l'église faire leur oraison, selon leur pieuse coutume. « Allez, leur dit alors la malade, faire ensemble ce que je voudrois bien de tout mon cœur faire aussi avec vous, si j'avois le pouvoir de marcher ; mais je n'en ai pas usé quand je l'avois, je mérite d'en être privée à présent que je le désirerois. » Elle finit ces mots par quelques larmes ; et Virginie, tout attendrie de la voir pleurer, l'embrassa en lui disant : « Ma bonne mère, ne pleurez pas, je vous en conjure ; vous êtes là par la volonté de Dieu, vous pouvez vous y occuper de lui comme si vous étiez à l'église ; que si vous aimez mieux que je reste avec vous je le ferai de tout mon cœur. -- Hélas ! ma chère fille, répondit le malade, je ne dis pas cela pour vous arrêter ; j'envie seulement votre bonheur : Agathe me suffira, j'aime sa compagnie ; c'est une bonne fille, et qui, ...s sa simplicité, me parle du bon Dieu avec

dévotion : ainsi ne vous gênez point pour moi, j'en serois fâchée.

CHAPITRE XIV.

Vertu d'Agathe Santarelli. Pieuse institution établie au bourg de Gli-Angeli. Union de Virginie avec sa belle-sœur et la jeune dame della Chiesa.

VIRGINIE et sa belle-sœur virent, à leur retour de l'église, quelque chose qui les surprit bien agréablement; ce fut Agathe Santarelli, cette fille de service dont nous avons parlé, qu'elles trouvèrent à genoux à la ruelle du lit de leur mère, et qui lui faisoit tout haut la méditation. Leur étonnement fit rire leur mère, bien qu'elle n'en eût pas grande envie, parce qu'elle étoit fort touchée de ce que cette bonne fille disoit dans sa pieuse simplicité. Cela ne doit pas paroître extraordinaire : la malade n'avoit pas besoin, pour émouvoir son cœur, qu'on lui parlât de Dieu d'une manière trop élevée, ni en des termes choisis : les vérités les plus communes la touchoient comme doivent l'être les ames chrétiennes; et d'ailleurs Agathe, bien que fille de basse extraction, avoit l'esprit de Dieu, qui se communique aux ames simples, et les fait souvent parler des vérités de la religion avec plus d'onction et d'énergie que ne le feroient des personnes plus cultivées du côté de

l'esprit, et souvent fort arides du côté du cœur.

On en jugera encore mieux par la solidité de la vertu de cette fille; mais pour prendre la chose dans sa source, il convient de parler de l'excellente école où elle avoit été dressée dans le bourg de Gli-Angeli. Parmi les saintes institutions que le zèle du curé qui conduisoit alors cette paroisse, avoit établies pour la gloire de Dieu et le bien public, celle de l'éducation des filles de service ne cédoit point aux autres, et pour le bon ordre qui y régnoit, et pour l'utilité qu'on en retiroit. Il y avoit environ dix ans qu'une pieuse matrone du lieu, ayant perdu son mari à l'âge de quarante ans, et se trouvant fort opulente par l'héritage qu'elle en recueillit après la mort d'un seul enfant qu'elle avoit eu de lui, avoit formé le dessein de se consacrer aux œuvres de charité, et avoit pour cela dressé plusieurs plans, qui tous tendoient à la pratique de cette vertu, quoique d'une manière différente: elle les présenta à ce respectable curé, homme éclairé d'en-haut, et que Dieu avoit donné à ce bourg dans sa plus grande miséricorde. Il y avoit déjà dans ce lieu plusieurs établissements, soit pour les malades, soit pour les filles orphelines, soit pour le soulagement des pauvres honteux; car le bourg étoit très-peuplé, et on pouvoit lui donner le nom de ville: il eût donc été inutile de faire une deuxième institution de cette espèce. Mais tandis qu'il réfléchissoit sur les différents projets que cette femme lui présentoit, il lui en vint un dans l'esprit dont elle ne s'étoit pas avisée, et au-

quel personne n'avoit même pensé jusqu'alors. « Je crois, lui dit-il, que Dieu ne demande de vous aucun des établissements que vous me proposez; mais en voici un qui contribuera peut-être beaucoup à sa gloire, et qui me paroît d'une utilité très-grande, et plus étendue qu'on ne sauroit penser. Ce seroit de dresser un nombre de pauvres filles à la piété et au service, en les prenant jeunes de leurs parents pour les louer ensuite lorsqu'elles seroient dans un âge convenable, bien établies dans la vertu, et dressées aux œuvres d'une maison; pour les louer, dis-je, en qualité de domestiques aux personnes qui en auroient besoin : ce projet me paroît excellent, et étant bien exécuté, il seroit d'une utilité infinie. »

La pieuse matrone, qui avoit l'esprit juste, un grand zèle et beaucoup de discernement, fut frappée de cette idée, et en conçut dans l'instant tous les avantages. « Dieu vous comble de ses bénédictions, dit-elle à ce prêtre, pour un si beau dessein! tenons-nous-en là, et ne pensons qu'à prendre des mesures pour réussir. » L'exécution suivit de près, et en peu de temps le curé fit choix de douze jeunes filles propres à commencer l'œuvre, et que leurs parents pauvres s'estimoient très-heureux de placer dans cette institution, où elles devoient être entretenues sans qu'il leur en coûtât rien, et mises en état de gagner ensuite leur vie dans le service.

C'étoit dans cette excellente école qu'Agathe Santarelli avoit été dressée : elle étoit d'un caractère docile et patient, fort simple, et d'une dévotion tendre et sincère; car elle ten-

doit à Dieu avec droiture de cœur. On lui avoit appris que la véritable piété consistoit principalement à bien remplir les devoirs de son état, que le travail étoit une œuvre très-agréable à Dieu, et qu'une fille fainéante étoit capable de tous les vices ; aussi étoit-elle laborieuse autant par devoir de religion que par devoir d'état et de condition. On l'avoit si fort accoutumée à l'obéissance, qu'elle ne savoit ce que c'étoit que répliquer lorsqu'on la commandoit ; et on l'avoit également formée à la sobriété, à la modestie, et tant aux vertus qui forment en général une bonne chrétienne, qu'à celles qui conviennent à une bonne domestique. Dailleurs, elle étoit entendue dans tout ce qui concerne le ménage d'une maison : en deux mots, elle étoit accomplie pour son état ; et ordinairement les filles ne sortoient de cette institution qu'en méritant ces éloges.

Telle étoit donc Agathe Santarelli, une des plus vertueuses qui fussent sorties de cette école d'excellente éducation. On se félicitoit beaucoup dans la maison de Virginie de l'avoir, tant pour sa sagesse que pour son adresse et son travail. Elle étoit d'une naïveté qui charmoit Virginie ; elle étoit toujours douce et prévenante ; elle ne trouvoit jamais les œuvres de la maison pénibles ; elle recevoit en bonne part tous les avis qu'on lui donnoit ; mais il étoit rare qu'on eût besoin de lui en donner, parce qu'elle avoit été très-bien dressée à tout, et qu'elle donnoit toute son attention à bien s'acquitter de son devoir. Elle ménageoit le temps, et ne perdoit pas un

moment de la journée. Jamais on ne la voyoit sur la porte de la maison s'amuser à causer; lorsqu'elle alloit dans la ville pour acheter la provision, ou faire quelque commission, elle ne s'arrêtoit point dans les rues, mais elle revenoit en droiture à ses maîtresses; bien qu'il y eût dans la ville des filles de son bourg, qui étoient comme elle en condition, et qu'elle eût pu les voir, elle ne chercha jamais à lier amitié particulière avec elles, de peur d'y perdre son temps. Jamais le service domestique ne souffrit de ses pratiques particulières de dévotion: toujours prête, toujours prompte à la voix de ses maîtresses, elle eût quitté dix fois la même prière, si dix fois elles l'avoient appelée; digne modèle d'une servante, mais peu imité par bien des filles de cet état, dont souvent la prétendue dévotion est accompagnée de tant de caprices, qu'elle prévient les maîtres contre celles qui pratiquent la véritable, et leur fait plus craindre de recevoir à leur service une fille dévote, qu'une autre qui ne le seroit pas.

Virginie et sa belle-sœur connoissoient, par l'expérience journalière, toutes ces bonnes qualités dans Agathe; mais elles ignoroient qu'elle sût faire la méditation: ce fut donc pour elles une agréable surprise, et qui flatta leur curiosité; car, comme elle cessa de parler en les voyant entrer dans l'appartement de la malade, elles lui dirent de ne point se désister, puisque cela faisoit plaisir à leur mère; et se mettant à genoux toutes les deux, elle poursuivit sans se déconcerter, et avec cette affection que sa dévotion simple et ten-

dre lui inspiroit; en sorte que Virginie et sa jeune belle-sœur en furent elles-mêmes satisfaites.

Il y avoit quatre jours qu'elle faisoit la même chose, sans que ni la malade ni elle l'eussent dit à Virginie; car Agathe parloit peu et agissoit beaucoup; et si le hasard n'eût fait qu'on la surprit dans cette bonne œuvre, peut-être ne l'auroit-on jamais su. Virginie en fit le récit à sa tante la mère Scholastique, qui en fut autant réjouie qu'étonnée; « Car, lui dit Virginie, il y a long-temps, comme vous savez, que je m'exerce dans la méditation; mais cette bonne fille, en la faisant tout haut auprès de ma mère, disoit des choses auxquelles je n'ai jamais pensé, et qui bien que fort simples, étoient si touchantes, que j'en étois toute pénétrée; ma belle-sœur aussi, qui s'y trouvoit avec moi, me dit ensuite: Assurément cette fille m'a appris à faire la méditation. »

Mais quelle étoit l'union de Virginie avec cette belle-sœur! On eût dit qu'elles n'avoient qu'un cœur et qu'une ame; elle pouvoit servir du plus excellent modèle de l'amitié chrétienne: elles ne savoient ni rien penser ni vouloir que d'un même esprit et d'une même volonté; et toutes les deux se portant au bien avec une sainte ferveur, elles se servoient réciproquement d'exemple, et s'intéressoient par l'avancement de leur ame dans la piété, avec le même zèle dont les ames ferventes sont poussées à y travailler pour elles-mêmes.

Leur pieuse union les lioit également à la jeune dame della Chiesa, sœur, comme nous

avons dit, de celle de Virginie, et qui l'égaloit en piété : ainsi tout concouroit par là à cimenter l'amitié qui régnoit depuis longtemps entre les deux familles de Monte-Celi et della Chiesa, les mères se voyant souvent, les jeunes dames aussi, Virginie de même ; et ce n'étoit jamais, dans ces visites, que pour s'édifier mutuellement.

Comme la paralysie de la mère de Virginie la détenoit dans son appartement, et que pour ce sujet Virginie et sa belle-sœur ne s'absentoient guère de la maison, c'étoit là que se rendoit ordinairement la veuve della Chiesa, avec sa belle-fille. Leurs entretiens étoient d'autant plus utiles qu'ils étoient édifiants, et qu'on en bannissoit la médisance et les nouvelles du monde. Conférences bien louables ! Si on ne s'assembloit dans le monde que pour s'édifier de la sorte, le commerce des créatures ne serviroit pas moins à élever à Dieu, qu'il est devenu contagieux par les actions qui s'y glissent ; mais il est si rare d'en trouver de semblables, que le plus sûr pour les filles dévotes est de fuir et de garder leur retraite.

CHAPITRE XV.

Conférence de Virginie, de sa belle-sœur et de la jeune dame della Chiesa, avec la sœur Rosalie et les trois Maries, sur la fuite du monde.

La sœur Rosalie et les trois Maries étoient sorties, depuis plusieurs mois, du noviciat, où, selon l'usage particulier de leur monastère, les jeunes religieuses restoient quelques années après leur profession, pour se former avec plus de loisir dans l'habitude des vertus religieuses, sous la direction de leur maîtresse; et ces ferventes filles conservoient toujours pour la mère Scholastique, avec la reconnoissance qu'elles lui devoient, le même respect et la même soumission que si elles n'avoient été voilées que depuis deux jours, ce qui dura tout le temps qu'elle vécut; aussi cette respectable mère méritoit-elle ces égards, puisqu'elle se les étoit acquis par une perpétuelle application à en faire de parfaites religieuses.

Toujours également attentive à leur consolation, comme elle étoit zélée pour leur avancement dans la piété, elle voulut leur procurer une innocente fête au jour annuel de sa profession, qu'elle célébroit ordinairement avec beaucoup de ferveur et dans la retraite, ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fournît à ses filles, qu'elle chérissoit tendrement, un moyen de se réjouir saintement, avec la permission

de l'abbesse, dont elle avoit soin de se prémunir.

Celui qu'elle choisit pour l'année dont nous parlons, fut de leur procurer une grande conférence avec Virginie, sa belle-sœur, et la belle-sœur de Rosalie; toutes trois, comme nous avons dit, aussi propres à les édifier, qu'empressées de s'édifier auprès d'elles. Au jour assigné, l'abbesse céda son parloir, où elles ne risquoient pas d'être interrompues. La conférence dura depuis après les vêpres jusqu'à l'heure que Virginie et sa belle-sœur allèrent faire leur adoration au très-saint Sacrement, et roula sur les avantages de la vie retirée.

« Que vous êtes bien partagées, dit Virginie, en s'adressant à Rosalie et à ses compagnes, d'être séparées du monde! Il m'arrive bien souvent d'envier votre sort.--Ne devez-vous pas être contente du vôtre, répondit Rosalie? Vous êtes dans le monde comme si vous n'y étiez pas, toujours retirée dans votre maison, ou auprès de votre mère, ou dans votre chambre: ne gardez-vous pas la retraite presque autant que nous la gardons ici? -- Vous avez raison de dire presque autant, répliqua Virginie; car ce n'est pas tout-à-fait de même. Vous ne voyez de monde qu'à travers vos grilles et tout en passant, au lieu que nous en sommes environnées dès que nous sortons de chez nous; et bien souvent il vient nous obséder dans notre maison, malgré que nous en ayons: enfin vous êtes solitaires par état, au lieu que nous, pour avoir cet avantage, il faut que nous nous dérobions comme furtivement à l'importunité des créatures.

--Mais, dit la jeune dame della Chiesa, qui prit alors la parole, mademoiselle Virginie y a mis bon ordre; elle a su si bien se dérober au monde, qu'elle vit isolée. La maladie de sa mère lui sert de prétexte pour se délivrer des importunités de beaucoup de filles qui ambitionneroient fort sa conversation; et à la faveur de cette raison, à laquelle on n'ose répliquer, elle se sauve de leur poursuite, et se tient cachée comme la colombe dans le désert.

--Ah! madame, dit Marie di Castello, que cette comparaison de la colombe me plaît! Voilà comme les épouses de J.-C. doivent être: toujours gémir après le céleste époux, en amantes qui soupirent après lui, et qui fuient le tumulte des villes pour le trouver dans la solitude, et jouir seules de ses divins charmes.

--Et que doivent faire les épouses des enfants des hommes? dit la belle-sœur de Virginie; les laisserez-vous, madame, dans les tracas du monde? ne leur sera-t-il pas aussi permis de s'en débarrasser pour chercher Jésus-Christ, et jouir de sa conversation dans la retraite?

--Elles ne pourroient faire mieux, madame, dit Marie di Castello; mais vous m'avouerez pourtant que le cœur étant partagé, les vierges, épouses de Jésus-Christ, ont des droits en ceci au-dessus d'elles, et qu'il leur est bien plus aisé de se dérober à tout, pour être plus parfaitement à lui.

--Vous avez raison, madame, dit la jeune dame della Chiesa: et se tournant vers la belle-sœur de Virginie: Oui, madame, rendons-nous justice, nous sommes ici les dernières de la compagnie; les vierges consacrées à Jé-

sus-Christ tiennent un rang auprès de lui auquel nous n'oserions aspirer sans témérité; c'est beaucoup que dans l'assemblée des ames qu'il chérit, nous soyons rangées après elles. Cependant, consolons-nous, madame; bien que notre état ne soit pas aussi élevé que le leur, nous pouvons nous élever au-dessus d'elles, si nous aimons plus qu'elles Jésus-Christ; et vous voulez bien, mesdames, en se tournant vers les religieuses, que nous nous consolions de notre infériorité par le motif d'une si sainte émulation.

-- Voilà ce que vous méritiez, dit d'un air riant Marie de Monte-y-Valle, en portant la parole à Marie di Castello: vous étaliez votre titre de vierge chrétienne de façon à humilier les dames, et madame de Monte-Celi vous réplique avec justice, que puisqu'une femme peut aimer davantage Jésus-Christ qu'une vierge qui lui est consacrée, et qui se relâche dans son amour pour lui, si celle-ci est dans un état plus saint, l'autre peut lui être préférée par l'ardeur de sa charité.

--Nous sommes d'accord, répondit Marie di Castello; qui plus aime, plus mérite, et est plus grand devant Dieu.--Mais, madame, interrompit la belle-sœur de Virginie, nous convenons pourtant de bonne foi que nous devons céder aux vierges chrétiennes, et qu'elles ont des avantages qui les relèvent bien au-dessus de nous. Hélas! quand ce ne seroit que celui d'être plus libres des sollicitudes du monde, de n'avoir pas à partager leur affection, comme vous avez fort bien dit, quel privilége! et combien sont-elles heureuses de ce côté-là!

-- Je sais pourtant, madame, dit alors Marie Caraccioli, que vous et Madame de Monte-Celi vivez chez vous retirées, et, pour ainsi dire, comme des recluses! -- Eh! pouvons-nous mieux faire, répondit la dame della Chiesa, si nous voulons ne point participer à la contagion du monde? Pour peu qu'on se mêle avec lui on la contracte bientôt; et on ne revient jamais de ses conversations sans quelque reproche de sa conscience. -- On doit tenir pour certain, interrompit la belle-sœur de Virginie, qu'on va au combat lorsqu'on va dans les assemblées du monde, et qu'il est extrêmement rare qu'on n'y reçoive quelque blessure dans l'ame. -- Hélas! s'écria della Chiesa en soupirant, il y en a bien souvent qui sont mortelles; Dieu veuille nous en préserver jusqu'à la fin! mais le plus sûr est de fuir.

Croyez-le, mesdames, ajouta-t-elle, la fuite fait la sûreté de l'ame; celles qui ne savent fuir, risquent tout. Les premières semaines de mon mariage, je fus obligée de me prêter aux bienséances d'usage, et de rendre des visites à toutes les dames dont j'avois reçu les compliments de félicitation, qui furent en grand nombre. Mon bon Dieu! que j'y souffris d'ennui et de tourments de conscience! Quelque résolution que j'eusse prise pour me prémunir contre l'esprit du monde, je sentis plus d'une fois que j'avois le cœur susceptible de mes vanités autant qu'une autre. D'ailleurs, là j'entendois médire; autre part on faisoit des railleries aussi mauvaises que les médisances; on ne me parloit que de parures, on

ne m'entretenoit que de plaisirs. Je sortis enfin de ces embarras; mais ce fut avec tant de lassitude d'esprit et de corps, tant d'aversion pour les entretiens du monde, tant de chagrins intérieurs des fautes que j'y avois faites, que je pris dès lors la constante résolution de m'en séparer autant qu'il seroit en mon pouvoir; et par la miséricorde du Seigneur je l'ai gardée: car si vous en exceptez la maison de madame de Monte-Celi, où je ne trouve que des sujets d'édification, je ne vais presque nulle part; ma belle-mère ni mon mari ne m'y obligent point, et de cette façon je suis tranquille.

--Je puis bien confirmer par mon expérience tout ce que madame vient de dire, dit Marie Caraccioli: je me souviens que lorsque j'étois pleine des folies du monde, je ne revenois dans la maison que chargée d'une infinité de péchés, ou de médisance, ou de vanité, ou de mille pensées et sentiments, dont il me reste de grands regrets: aussi, toutes les fois que je rappelle ces péchés à mon souvenir, ce qui m'arrive bien souvent, d'une part je ne puis me lasser de rendre grâces à Dieu, qui m'a retirée dans cette retraite avec tant de miséricorde; et de l'autre, je voudrois couvrir ma tête de cendre et mon corps d'instruments de pénitence, et pleurer sans cesse dans cet état les fautes que le monde m'a donné occasion de commettre.

— La sœur Caraccioli, dit la sœur Marie de Monte-y-Valle en souriant, a sans cesse ses péchés devant les yeux: elle feroit sans peine sa confession publique, et voudroit toujours

avoir un instrument de pénitence à la main pour s'en punir.--C'est là, dit Virginie, l'avantage qu'elle retire de sa retraite : tout occupée de la sanctification de son ame, elle ne néglige rien pour la purifier toujours plus aux yeux de Dieu, et la rendre plus blanche que la neige ; et je ne doute point qu'elle n'y ait réussi depuis long-temps.

-- Ah ! que vous me connoissez peu, lui répliqua Marie Caraccioli ! je suis une mauvaise bête. Vous savez comme je regimbois autrefois contre le souverain maître : je ne le fais que trop encore ; et j'ai besoin de ne point m'épargner pour me rendre docile sous son divin joug. — Vous vous humiliez, madame, dit la belle-sœur de Virginie ; mais vous nous confirmez toujours plus les avantages de la vie retirée, par les salutaires réflexions qu'elle vous donne le loisir de faire, et les grands sentiments de pénitence et de mortification dont vous êtes pénétrée.

— Cela fait voir, dit Marie di Castello, en reprenant la parole à son tour, que la vie retirée est comme une source abondante de biens célestes, qui se distribue en plusieurs canaux, et porte partout l'heureuse fécondité de toutes les vertus. — Et dans vous, ma séraphique di Castello, lui dit Virginie avec un air de joie, cette source se communique par le canal du saint amour, et y porte toutes les douceurs de la contemplation.--O! que vous êtes méchante ! répondit Marie di Castello, avec le même air que son amie ! O ! que vous êtes méchante de me parler ainsi ! Hélas ! moi séraphique ! moi contemplative ! je ne

suis pas encore avancée dans l'oraison la plus commune, et vous me croyez si élevée! -- Oui, lui dit alors Marie de Monte-y-Valle, pourriez-vous dissimuler que quand vous êtes devant le très-saint Sacrement, vous y êtes comme l'enfant à la mamelle, et que vous tirez les douceurs du sacré cœur de Jésus-Christ autant que vous pouvez? Aussi n'en voudriez-vous jamais sortir; et je crois que quand vous revenez à vous de votre profond recueillement, les créatures vous paroissent si ennuyantes, qu'au lieu d'aimer à les retrouver sur vos pas, vous préféreriez de ne rencontrer que des chênes et des pins, comme dans une épaisse forêt. -- Cela est quelquefois vrai, répondit-elle avec une ingénuité qui les fit toutes rire; mais c'est une marque que je suis encore bien foible dans le service de Dieu, puisqu'il me traite comme un enfant, en me nourrissant du lait de ses consolations. Enfin, ajouta-t-elle, il sera toujours véritable que la vie retirée est la conservatrice de la vie spirituelle; que c'est dans la retraite qu'on trouve Dieu, et qu'on le goûte; que plus on s'éloigne des créatures, plus on a de facilité à s'élever à lui; que c'est dans la solitude qu'il conduit les ames qu'il veut favoriser de ses plus insignes faveurs; que tantôt il y pénètre le cœur des sentiments d'une vive componction, tantôt il les anéantit en leur faisant sentir leur propre misère, et en leur montrant de son côté quelque rayon échappé de l'excellence de son divin être; tantôt il les traite avec une douceur et une familiarité qui les ravit hors d'elles-mêmes. Oh! que de biens

procure la fuite du monde et la retraite auprès de Dieu !

-- Concluons, dit Virginie : toute personne qui voudra être à Dieu sincèrement, et se rendre véritablement intérieure, n'y pourra jamais mieux réussir qu'en fuyant les créatures, et en gardant la retraite et la solitude ; à moins que par les devoirs de son état, ou par une vocation particulière, elle ne se trouve obligée de converser avec elles.

-- Ces dernières paroles me consolent, dit la jeune dame della-Chiesa ; car quoique je tâche de me dispenser autant que je puis de voir du monde, mon état m'y oblige de temps en temps malgré moi ; et si je ne pouvois arriver à la perfection sans me séparer de toutes les créatures, j'aurois bien du regret de m'être mariée. -- Continuez, madame, d'agir comme vous faites, lui dit Marie Caraccioli ; si vous ne pouvez vous dispenser de certaines bienséances attachées à votre état, il ne vous est pas défendu de les suivre, pourvu que vous ne les portiez pas au delà des justes bornes ; aussi suis-je persuadée que vous ne manquez pas en ceci par excès, et que vous seriez plutôt portée à en retrancher qu'à y ajouter, en quoi je vous loue très-fort ; car quand une fois on a goûté les avantages de la retraite, on la quitte avec peine, et on y revient avec joie.

—Heureuses les vierges, dit Virginie, qui ne sont pas obligées de suivre ces bisenséances ! leur état les dispense de recevoir des visites, et par conséquent d'en faire à leur tour. On ne trouvera jamais extraordinaire, même se-

lon l'usage du monde, qu'une fille qui a embrassé le parti de la dévotion, veuille vivre retirée et aime à être seule; au contraire, si on s'apercevoit qu'elle se plût à avoir de la compagnie chez elle, on la regarderoit comme une causeuse et une fille dissipée; a plus forte raison trouvera-t-on aussi qu'elle fait bien de se dispenser de sortir de chez elle, pour ne pas se répandre en visites inutiles.

Lorsque Dieu me fit la grâce, poursuivit-elle, de mieux penser que je ne faisois autrefois, et que je pris, par sa miséricorde, la résolution de m'adonner entièrement à son service, je regardai comme un des principaux devoirs de mon nouvel état de fuir le monde, et de me retirer du commerce des créatures: qui m'eût dit autrement, m'auroit parlé un langage inconnu. -- En effet, interrompit la sœur Rosalie, vouloir se donner à Dieu, et éviter l'entretien inutile des créatures, sont dans une fille dévote presque la même chose. -- Je m'y déterminai donc tout de bon, continua Virginie; mais voici ce qui m'étonna un peu. Comme je ne connoissois d'obstacle à ma sanctification que du côté des personnes qui ont l'esprit du monde, je bornai mes intentions à ne fuir qu'elles; mais en même temps je crus qu'il me seroit utile de me lier avec celles qui faisoient profession de piété, soit parce qu'étant neuve dans la dévotion, je croyois qu'elles m'instruiroient, soit parce que j'espérois que leur exemple m'animeroit puissamment à faire du progrès dans le bien.

Un entretien que j'eus alors à ce sujet avec

ma tante, m'éclaira mieux, et m'instruisit. Je lui disois: Voilà qui est fait, je fuirai désormais toutes les filles mondaines, de peur qu'elles ne m'entraînent de nouveau; car je connois ma foiblesse. Mais autant je les éviterai, autant me lierai-je d'amour avec celles qui sont pieuses, pour m'encourager par leur exemple: je voudrois dès à présent les connoître toutes, et n'en point connoître d'autres.

Voici ce qu'elle me répondit, et qui m'étonna, étant aussi nouvelle et ignorante que je l'étois alors: Vous faites fort bien de fuir les filles mondaines; mais je ne vous conseille pas de rechercher trop l'entretien des filles dévotes: tenez-vous retirée chez vous, et occupée de vos devoirs. Si vous voulez trouver Dieu, fuyez les unes et les autres. Vous ne comprenez pas ceci à présent; l'expérience vous l'apprendra mieux dans la suite: la sûreté de l'ame est dans la retraite; au lieu que quand elle en sort, fût-ce encore plus pour converser avec les personnes de piété, elle a toujours quelque chose à craindre, tout au moins l'inutilité de la perte du temps: cela n'arrive que trop parmi les filles dévotes. Vous n'en trouverez point de bien intérieure, qui n'évite de trop parler, et n'aime à se taire. Quant à celles qui se plaisent à faire des visites, à écouter et à parler, examinez-les de près, vous ne verrez guères en elles qu'un grand amour-propre, beaucoup de tiédeur et de dissipation. Ainsi, ajoutoit-elle, estimez toutes les filles dévotes, mais communiquez avec peu, et toujours après un choix bien

médité; enfin, passez-vous-en autant que vous pourrez. J'ai bien vu, dans la suite, qu'elle avoit raison; et ce qui étoit alors une énigme pour moi, m'a paru depuis aussi clair que le jour. J'ai compris parfaitement qu'on se dissipe souvent dans les conversations qui paroissent bonnes; que la vanité, l'amour-propre, et quelquefois même la médisance et la raillerie s'y glissent, et qu'on en sort fort rarement sans avoir quelque faute à se reprocher.

-- O Seigneur! s'écria Marie di Castello, qu'il est bon de converser avec Dieu! On peut être avec lui des heures entières sans que la conscience nous accuse; au contraire, c'est pour y croître en vertu et en mérite. Bien loin de s'y ennuyer, on trouve toujours son divin entretien plus doux et plus consolant: une parole qu'il nous fait entendre au fond de l'ame, ravit, enlève, transporte de joie; au lieu que les créatures ennuient ou chargent la conscience; et si elles nous parlent du ciel, nous avons toujours à craindre qu'elles n'y mêlent quelque chose de la terre. Enfin, quand elles auroient le langage des Anges, elles ne peuvent frapper que l'oreille, Dieu seul porte l'onction au cœur. Ah! s'écria-t-elle, en se livrant à son transport, avec l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, que Moïse ni aucun des prophètes ne me parlent point; mais parlez-moi, vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui avez été l'oracle et la lumière des prophètes! *(L. 3, c. 2.)* »

Cette exclamation fit dire à Virginie: -- Eh bien, n'ai-je pas eu raison de vous appeler

une séraphique et une contemplative? Pour peu qu'on vous parle de Dieu, le feu s'allume dans votre cœur, et vous ne pouvez l'y retenir. -- Epargnez-moi, lui répondit Marie di Castello, je ne suis qu'une misérable; et ce qui doit m'humilier davantage, c'est que je ne suis pas ce que je parois, et que je suis ce que je ne parois pas.

-- Nous ferons grâce à votre humilité, dit Virginie; il est juste de l'épargner un peu. Pour revenir donc à ce que ma tante me disoit, je profitai de sa leçon, et j'évitai depuis les conversations des filles dévotes et des mondaines; de quoi je vous avoue que je me suis fort bien trouvée. Ce n'a pourtant pas été sans avoir souvent occasion d'en voir plusieurs. La sœur Rosalie se souvient qu'avant qu'elle entrât dans le monastère, lorsque nous sortions le soir de l'adoration du très-saint Sacrement, ou que les dimanches nous nous retirions après les vêpres, à notre jardin, pour y faire notre lecture spirituelle, nous en rencontrions sur nos pas qui nous arrêtoient, et vouloient entrer en conversation: il n'étoit pas toujours en notre pouvoir de l'éviter; mais nous le faisions autant qu'il nous étoit possible, et nous riions de bon cœur quand nous avions échappé.

Il y avoit dans ce temps-là, et de ceci je n'en avois jamais rien dit à la sœur Rosalie, c'est la première fois que j'en parle; il y avoit, dis-je, alors une fille qui s'étoit mis dans l'esprit de lier amitié avec moi; mais c'étoit avec tant d'empressement, qu'elle m'en avoit fait parler plusieurs fois par une de mes pa-

rentes, et qu'elle voulut même employer le crédit de ma tante Scholastique, à qui elle en fit parler par une demoiselle de sa connoissance. Ma tante l'a oublié depuis, mais non pas moi. Enfin, comme j'éludois toujours, elle prit le parti de me venir voir à la maison, et de m'en parler elle-même. Par bonheur pour moi, elle prit mal son temps; car j'étois alors occupée auprès de mon père, qui étoit malade; et comme je compris bien le sujet de sa visite, je m'excusai de l'entretenir, en lui montrant la situation où je me trouvois. Mais j'eus la méchanceté de lui assigner un jour de la semaine d'après, où je lui parlerois; et précisément c'étoit un jour où je savois que j'avois quantité de linge à repasser; en quoi je vous avoue qu'il y eut de la mauvaise foi de ma part: aussi, mon confesseur m'en gronda bien.

Elle ne manqua pas de se rendre à la maison, et me trouva avec quantité de chemises, de poignets, et de coiffes, qui lui firent peur. -- Hélas! me dit-elle toute surprise, et quel moyen de vous parler dans l'embarras où vous êtes? -- Mademoiselle, lui dis-je, vous risquez, quand vous me ferez l'honneur de me venir voir, de me trouver souvent aussi occupée qu'aujourd'hui; si ce n'est à repasser, ce sera à quelque autre chose: mes moments me sont si précieux, que je voudrois quelquefois pouvoir arrêter le cours du soleil pour subvenir à mes affaires. Quelle satisfaction auriez-vous de vous entretenir avec une personne qui est toute livrée à des sollicitudes domestiques? Enfin cela la dégoûta; elle prit son parti, et je sauvai ma liberté.

-- Le stratagême fut plaisant, dit Rosalie : vous ne m'aviez jamais raconté cette histoire; mais je me souviens bien que quand nous étions ensemble, nous fuyions l'entretien de certaines filles, avec autant de diligence que la mère Scholastique nous l'avoit recommandé, et que nous n'étions jamais plus contentes que lorsque nous n'étions que nous deux. »

La conférence se soutint encore quelque temps sur le même sujet; et enfin l'heure de se retirer approchant, toutes se firent réciproquement des promesses de prier Dieu pour leurs besoins spirituels; et après plusieurs autres protestations d'amitié dans le Seigneur, les religieuses se rendirent au chœur, où la cloche les appela, et Virginie, avec les deux dames de Monte-Celi et della-Chiesa, allèrent faire leur oraison et leur adoration du très-saint Sacrement.

CHAPITRE XVI.

Arrivée des deux frères de Virginie, et mort de sa mère.

Les deux frères de Virginie, qui étoient entrés dans l'ordre de saint François-d'Assise, comme nous l'avons dit ailleurs, étudioient dans le couvent du bourg de Gli-Angeli, et faisoient de grands progrès dans la théologie. L'étude néanmoins n'avoit pas ralenti en eux la dévotion; ils avoient appris du Père Chry-

sostôme, leur maître dans le noviciat, qu'on ne devoit jamais cultiver l'esprit aux dépens du cœur; que la science qui ne sert pas à bien régler la conscience, n'est que vanité, et qu'ils ne pouvoient mieux profiter de leurs études, qu'en prenant pour règle ce que leur séraphique père écrivit à saint Antoine de Padoue, en le destinant pour enseigner ses religieux: *Nous vous permettons de montrer la sainte théologie aux frères, à condition, toutefois, que l'application à l'étude n'éteindra ni en vous ni en eux l'esprit de la sainte oraison.* Leçon très-importante pour tous ceux qui, dans l'Eglise, s'appliquent aux sciences: s'ils en prennent occasion de se relâcher dans la ferveur, elles leur deviennent plus funestes qu'utiles; et cherchant leur propre gloire, ou leur vaine satisfaction, ils ne se préparent pas moins un jugement de condamnation que le serviteur inutile, qui enfouit son jalent au lieu de le faire valoir.

Ces deux bons religieux évitèrent cet écueil dangereux, en se conservant dans la ferveur primitive. Le soin qu'ils eurent de temps en temps de rendre compte de leur état intérieur au père Chrysostôme, par les lettres qu'ils lui écrivoient, n'y contribua pas peu, ainsi que les avis salutaires de la veuve Célicola, leur tante, qui étoit à portée de les voir souvent. Mais Virginie, leur sœur chérie, en qui ils avoient une confiance particulière, leur servit également, par les ferventes prières qu'elle adressoit journellement à Dieu pour leur perfection.

Cependant trois ans s'étant écoulés depuis

l'attaque d'apoplexie qui avoit rendu leur mère percluse de la moitié du corps, et leur sœur Virginie voyant, par certains indices peu favorables, qu'il étoit à craindre qu'elle ne mourût lorsqu'on ne s'y attendroit pas, leur écrivit d'obtenir de leur supérieur la permission de venir à Palerme pour la voir, et peut-être même pour recueillir ses derniers soupirs; ce qui leur fut accordé.

La consolation de leur mère, en les voyant, fut telle que la tendresse maternelle la fait sentir en pareille rencontre. Virginie n'en eut pas moins; mais ce qui lui causa plus de joie, fut de les trouver dans les mêmes sentiments de piété qu'ils avoient acquis, avec le secours du Seigneur, sous la conduite du père Chrysostôme. Elle eut quelques entretiens particuliers avec eux, et trouva tant de lumière et d'onction dans ceux de son frère Bonaventure, qu'elle n'eut pas de peine à lui parler avec ouverture de cœur de l'état de sa conscience, des vues de perfection que Dieu lui donnoit, et de ses oraisons, comme elle auroit parlé au père Chrysostôme. La confidence fut réciproque: le jeune père Bonaventure lui fit part également de ses dispositions, qui étoient très-ferventes et fort spirituelles; ce qui la ravit si fort, que son amitié pour lui redoubla dans son cœur, et l'unit encore plus étroitement au sien par les liens de la charité, qu'ils ne l'étoient par ceux de la nature.

L'attrait de son frère Antoine étoit pour le ministère de la prédication, plutôt que pour celui de la direction des ames dans les voies de la vie spirituelle. Il ne parloit que de mis-

sions, et de convertir de grands pécheurs. Aussi Dieu l'avoit-il favorisé de tous les talents propres pour l'éclat de la chaire: il étoit robuste, d'une figure prévenante; sa voix étoit sonore et perçante; il la modifioit à son gré. Ajoutez à cela une mémoire prodigieuse, une étude assidue de la sainte Ecriture, dont il avoit déjà recueilli, avec un choix très-judicieux, les endroits les plus propres à soutenir les grandes vérités de la religion, qu'il se préparoit à annoncer aux peuples; enfin, un zèle ardent pour la gloire de Jésus-Christ. Ses confrères reconnoissoient en lui ces talents, et ne doutoient point qu'il ne grossît dans la suite le nombre de ces illustres missionnaires que leur ordre a été en possession de donner dans tous les temps à l'Eglise. Ils ne manquèrent pas d'en parler à leur général, dans la visite qu'il fit des provinces de la Sicile. Le supérieur, homme d'un grand discernement, et juge équitable du vrai mérite, voulut s'en assurer par lui-même, et ordonna au frère Antoine, alors seulement sous-diacre, de faire un discours devant les religieux, dont il lui proposa le sujet, qui fut le malheur du pécheur qui a abandonné le service de son Dieu. Dans peu de jours le frère Antoine fut en état d'exécuter cet ordre, et traita son sujet avec tant de force et d'éloquence, que le père général, l'embrassant avec une tendresse paternelle à l'issue du discours, lui donna cet avis salutaire: « Mon cher enfant, vous avez confirmé tout le bien qu'on m'a dit de vous. Dieu vous a donné de grands talents; faites-les valoir pour sa gloire, et prenez garde de lui en dé-

rober jamais la moindre partie en vous les appropriant par les séductions de l'amour-propre. »

Mais les talents de ce jeune religieux n'éblouissoient pas sa sœur Virginie; au contraire, elle craignoit qu'ils ne lui fussent un sujet de chûte par les amorces de la vanité; et pour prévenir en lui ce malheur, capable de lui faire perdre le mérite des travaux apostoliques auxquels il se destinoit, elle lui recommanda avec instance de s'appliquer beaucoup à l'oraison, comme à une puissante défense contre les attaques dangereuses de la vaine gloire, et comme à une source abondante des biens célestes, où il puiseroit de grandes lumières et des sentiments élevés, qu'il communiqueroit ensuite avec plus d'onction et d'énergie à ses auditeurs, lorsqu'il leur prêcheroit les vérités du salut. «Car, lui disoit-elle, vous devez savoir mieux que moi, vous qui étudiez presque sans relâche pour vous former dans le ministère, vous devez savoir, dis-je, que tous les saints qui ont excellé dans la prédication et dans la conversion des pécheurs, se sont plus remplis aux pieds de J.-C. par leurs oraisons que dans les livres, des vérités qu'ils leur prêchoient. Comme c'est par la croix que les apôtres ont converti les peuples, c'étoit au pied de la croix qu'ils étudioient ce qu'ils devoient leur dire; et au sortir de leurs oraisons éminentes, ils traitoient avec eux des choses de Dieu, comme des hommes embrasés d'une ardeur céleste, que Dieu lui-même leur avoit communiquée.

Que direz-vous, ajouta-t-elle, quand vous

rapporterez en chaire ce que vous avez lu? Oui, votre mémoire, chargée de vos lectures, aussi excellentes qu'il vous plaira, votre mémoire, dis-je, parlera; votre esprit parlera; mais, pour convertir les cœurs, il faut principalement que ce soit le cœur qui parle; il faut que le cœur soit rempli et qu'il répande de son abondance. Or, c'est principalement dans l'oraison qu'il se remplit; et non-seulement il s'y remplit par les lumières qu'il y reçoit, par les salutaires réflexions qu'il y fait, mais encore par la divine onction que Dieu lui communique, par les sentiments de grâce et de bénédiction qu'il y répand. Alors le prédicateur, devenu disciple du Saint-Esprit, et non pas simple spéculatif de ses vérités, comme il arrive souvent lorsqu'on se contente de les lire dans les livres, devenu ainsi son disciple qu'il a instruit en secret dans l'oraison, passe de la chaire de ce divin esprit, où il écoute en qualité d'écolier, à la chaire de l'Eglise pour y parler en maître; car, comme dans le ciel tous les saints sont rois, régnant avec Jésus-Christ, ainsi tous les écoliers du Saint-Esprit sont maîtres, et ont le talent de parler en grands maîtres. »

Virginie comprenoit par sa propre expérience les précieux avantages et les biens immenses que l'ame retire de la sainte oraison, dans laquelle, depuis que sa mère lui avoit laissé la liberté de s'y appliquer plus longtemps qu'auparavant, elle trouvoit son repos, et dont elle faisait ses délices. « Eh! que deviendrois-je, disoit-elle à son frère Bonaventure, si je la quittois par ma faute, ou si je la

faisois négligemment? Elle est la nourriture de mon ame; elle est sa force, son soutien, son mur de défense; elle fait, après la sainte Eucharistie, son unique consolation. »

Cependant ce qu'elle avoit prévu de la mort prochaine de sa mère arriva dans moins d'un mois; et lorsque ses frères se disposoient à retourner à Gli-Angeli, ils furent obligés de s'arrêter, de l'avis du père Chrysostôme, qui se chargea d'en écrire à leur gardien, pour obtenir un plus long délai de leur retour, et ils ne quittèrent plus la malade. On ne peut rien voir de plus édifiant que ce qui se passa entre eux et elle et leur sœur Virginie, pendant le peu de temps qu'elle vécut encore. Cette dame, devenue si pieuse, et pleine de sentiments de contrition de ses mondanités passées, et de reconnoissance envers Dieu des grâces qu'elle en avoit reçues, voyant ses enfants autour de son lit, leur fit dans une occasion l'aveu humiliant de l'amour qu'elle avoit eu pour les vanités, avec des larmes si abondantes, qu'ils craignirent que cela ne hâtât sa mort, et la prièrent de modérer sa douleur. Mais la malade, dont la contrition étoit toute filiale, manifesta en même temps ses sentiments de confiance envers la miséricorde de Dieu, avec tant de tendresse qu'ils se rassurèrent aussitôt, et en furent merveilleusement consolés. Lucie étoit la seule de la famille qui ne s'y rencontra point; de quoi Virginie eut beaucoup de regret, dans la pensée qu'elle en auroit été touchée. Elle la fit avertir de se hâter de venir, ce qu'elle fit. Alors sa mère la voyant auprès de son lit, témoi-

gna aux deux religieux et à Virginie qu'elle désiroit qu'on la laissât seule quelque temps avec elle ; et tous s'étant retirés, elle lui parla ainsi : « Ma fille, je me meurs, comme vous voyez : quoique vous ayiez dû respecter les avis de votre mère dans tout autre temps, dès qu'ils n'ont tendu qu'à votre véritable bien, ceux d'une mère mourante doivent vous être encore plus précieux, et faire impression sur votre cœur.

J'ai aimé les vanités du monde, et il m'en reste un très-vif regret. Que ne voudrois-je pas faire dans ce moment pour effacer cette tache de ma vie? Mais ce qui m'est encore plus affligeant, c'est de vous y avoir aussi portée par mes complaisances, et de vous en avoir donné l'exemple. Je dois à ma conscience de réparer ce péché autant qu'il est en mon pouvoir, en vous en témoignant ma douleur. Que je serois contente, et que je mourrois tranquille, si cet aveu pouvoit détruire en vous le mal que j'ai fait à votre ame! Hélas! à quoi pensois-je, ma chère fille, de vous inspirer de tels sentiments? Etois-je votre mère, qui devois tant désirer votre plus solide avantage, je veux dire celui de votre ame? et plutôt n'étois-je pas votre ennemie, en portant un si grand préjudice à votre conscience, par l'éducation toute mondaine que je vous ai donnée?

Pardonnez-le-moi, ma chère fille; et si vous avez suivi mes mauvais conseils et mon mauvais exemple jusqu'à présent, car je ne puis me dissimuler que vous aimez passionnément les folles vanités du monde, faites attention au regret que j'en ai à présent que les appro-

ches de la mort me font juger plus sainement du néant de toutes ces choses. N'attendez pas, comme j'ai fait, à la fin de vos jours pour y renoncer. Si Dieu m'a accordé le loisir, par la longue maladie qu'il m'a envoyée, de faire de sérieuses réflexions sur mes péchés, et de m'en repentir sincèrement, vous ne devez pas en présumer pour différer vous-même de pourvoir à votre conscience: il n'y a rien de plus dangereux que le délai de la conversion. Quel auroit été mon sort, si lorsque, je fus attaquée de mon accident d'apoplexie, j'avois succombé, comme il est arrivé à tant d'autres? Dans quel état aurois-je paru devant Dieu? Je tremble, mon enfant, quand j'y fais réflexion. A cette heure ci je brûlerois vivante dans les enfers pour toute une éternité.

O Dieu de bonté! que d'actions de grâces ne vous dois-je pas de m'avoir conservé la vie, et accordé le loisir de revenir à vous! Mais vous, ma chère fille, que j'aime comme moi-même, donnez-moi la consolation de me faire espérer que vous renoncerez désormais à l'esprit du monde, et que vous servirez Dieu plus fidèlement que vous ne faites. Oubliez, ou plutôt détestez toutes les leçons mondaines et les mauvais exemples que je vous ai donnés. Jetez les yeux sur votre sœur Virginie, dont j'ai contrarié autrefois la conduite pieuse. Ah! que j'étois alors aveugle! Faites attention également à la piété de votre belle-sœur; et que leurs exemples fassent sur vous des impressions qui effacent celles que le mien vous avoit données. Si vous me promettez de profiter de mon avis, et que ce soit sincèrement, ah! que je

serai satisfaite! Oui, ma chère fille, avec l'assurance de votre entière conversion je mourrai contente: j'aurai le bonheur de voir toute la famille engagée dans le service de Dieu. --Votre frère est un très-bon chrétien; votre sœur... --Et moi, ma mère, interrompit Lucie en pleurant, me croyez-vous une mauvaise chrétienne? De la façon dont vous me parlez, il semble que je vis sans conscience et sans religion. Je ne manque point d'entendre la messe les dimanches et les fêtes; j'y vais quelquefois les jours ouvriers; je me confesse tous les trois mois, et je ne fais tort à personne. Il est vrai que j'aime un peu la parure; mais ce n'est pas au-dessus de mon état: voudriez-vous que je prisse un habit comme ma sœur? mon mari même ne le voudroit pas.

-- Vous parlez, mon enfant, lui répondit sa mère, à peu près comme moi, lorsque je pensois comme vous; mais quand j'ai cessé de me laisser étourdir par les folies du monde, et que Dieu, par sa très-grande miséricorde, m'a fait la grâce de me dessiller les yeux sur mon état, il m'a paru si dangereux, que j'en ai été effrayée; et vous ne le seriez pas moins que moi, si vous vouliez entrer sérieusement au dedans de vous-même, et vous juger sans vous flatter. Croyez-moi, mon enfant, réfléchissez mieux sur votre conscience; ayez une conférence avec votre frère Bonaventure et votre frère Antoine: après tout, ils sont vos frères; vous ne devez pas douter de leur amitié pour vous.

--Ce sont deux dévots, dit Lucie, qui me feroient tourner la tête à force de vouloir me

réformer; ils m'ôteroient tantôt une chose, tantôt une autre; ils trouveroient mille péchés seulement sur ma coiffure. -- Non, ma chère fille, répondit la malade, vos frères ne sont ni imprudents, ni indiscrets; ils savent mettre chaque chose à sa place; ils n'exigeront rien de vous qui soit outré: la véritable piété est discrète, et vous ne devez pas douter un moment que la leur ne soit véritable. Ecoutez-les seulement sans prévention, et je me persuade que vous entrerez dans mes vues et dans les leurs.

-- Ma mère, répliqua Lucie, en sanglotant avec une espèce de dépit, vous voulez me faire dévote par force; je suis encore trop jeune; mon temps viendra. Si je l'entreprenois à présent, je deviendrois étique en moins de six mois. Je redoute la tristesse; et en me retirant tout-à-fait des compagnies, je me plongerois aussitôt dans une noire mélancolie qui me conduiroit au tombeau. Ne soyez pas en peine de mon ame: j'ai un confesseur qui fait son devoir; il ne me fait pourtant pas de procès sur ma conduite, parce qu'il voit qu'elle n'est pas scandaleuse, quoique je ne sois pas dévote. J'observe les commandements de Dieu et de l'Eglise, en faut-il davantage pour se sauver?

-- Il est vrai, dit la malade, qu'il suffit, pour se sauver, d'observer les commandements; mais, ma chère fille, avez-vous bien fait attention au premier, qui nous oblige d'aimer Dieu par-dessus toutes choses? Et à combien de choses ne donnez-vous pas dans votre cœur la préférence au-dessus de Dieu?

--Moi ! dit Lucie, plutôt mourir que de commettre un péché mortel ! -- Dieu vous en fasse la grâce, répondit la malade ; mais je voudrois bien tenir quelque gage de cette bonne volonté dont vous vous flattez. »

Alors Lucie, élevant la voix avec des sanglots et des pleurs, se mit à genoux aux pieds de sa mère, et lui dit : « Je vous promets, ma bonne mère, que je profiterai de ce que vous me dites; donnez-moi votre bénédiction, et soyez persuadée que je ne veux pas aimer le monde jusqu'à vouloir me damner pour lui. » La pieuse mère, attendrie par cette soumission et par ces pleurs, répandit aussi des larmes de son côté ; et élevant les yeux au ciel, elle fit encore cette courte prière au Seigneur : « Accordez-moi, mon Dieu, avant que je meure, la consolation de voir tous mes enfants réunis dans votre service. Changez le cœur de celle-ci, tournez-le entièrement vers vous, et répandez votre bénédictiou sur son ame. »

Lucie se leva satisfaite de la bénédiction de sa mère, et introduisit dans l'appartement ses deux frères et sa sœur, en essuyant son visage tout couvert encore de ses larmes ; mais comme ces sentiments avoient été plutôt des mouvements naturels de sa sensibilité, que les heureux effets d'une sincère conversion, elle continua, après la mort de sa mère, à suivre l'esprit et les maximes du monde, jusqu'à ce que, longues années après, le temps de sa jeunesse ayant passé, elle se rappela, dans une mission d'éclat, que dix religieux de Saint-François, à la tête desquels étoit son frère Antoine, firent dans Palerme, elle se rappela,

dis-je, ces dernières instructions de sa mère mourante, fit une confession générale, et servit Dieu plus fidèlement.

La malade sentit ses forces diminuer plus que jamais, depuis les avis salutaires qu'elle avoit donnés à sa fille Lucie, et demanda qu'on lui accordât une seconde fois le saint Viatique, qu'elle avoit reçu quinze jours auparavant. L'extrême-onction suivit de près; et enfin, munie de tous les secours de l'église, et s'étant fait appliquer l'indulgence plénière que le père Chrysostôme avoit obtenue du Pape pour toutes les personnes qu'il assisteroit à la mort, elle baisa amoureusement le crucifix que ce père lui présenta, et rendit son ame à Dieu en présence de toute sa famille, qui étoit à genoux autour de son lit, et qui, malgré le regret naturel de sa perte, à laquelle elle étoit extrêmement sensible, fit moins éclater sa douleur par de hauts cris, qu'elle ne pensa à pourvoir par des prières au repos de son ame; à quoi le père Chrysostôme l'exhorta beaucoup, en tâchant de la consoler par les motifs que la religion inspire dans ces occasions.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de la veuve Célicola. Conduite pieuse de Virginie et de sa belle-sœur.

La respectable veuve Célicola avoit été avertie du danger de sa belle-sœur, par un exprès que son neveu lui avoit envoyé, et s'étoit rendue auprès d'elle peu de jours avant qu'elle mourût. Sa présence avoit beaucoup fortifié Virginie contre les assauts de la tendresse naturelle, pour lui faire faire un saint usage de la perte dont elle étoit menacée. Elles eurent ensemble une conférence particulière sur le détachement de toutes les choses d'ici-bas, sur l'espérance chrétienne, sur le bonheur de ceux qui meurent dans la paix du Seigneur, sur les biens immenses que Jésus-Christ nous a préparés dans son royaume éternel, et enfin sur les fervents désirs qu'une ame qui a la foi vive, et qui est animée d'une ardente charité, forme sans cesse vers la céleste patrie, où Jésus-Christ l'attend pour la satisfaire pleinement. Elle dit là-dessus des choses si belles et si touchantes à sa nièce, que la douleur de celle-ci sur la mort de sa mère, qu'elle avoit vue alors si prochaine, en fut adoucie au point qu'elle se changea en sentiments de bénédictions et d'actions de grâces, surtout la voyant si bien disposée à paroître devant Dieu.

« Je vois bien, disoit-elle à sa tante, que ma

mère ne sauroit revenir de sa maladie : tôt ou tard il faut que ce malheur m'arrive, à moins que Dieu ne voulût m'attirer à lui avant elle, ce qui seroit consolant pour moi ; mais puisque c'est sa volonté qu'elle meure bientôt, non-seulement je dois m'y soumettre, mais je dois le bénir et le louer de tout mon cœur de la grâce qu'il lui fait de l'enlever de cette vie, après l'avoir mise, par un effet de sa très-grande miséricorde, dans les saintes dispositions où nous la voyons. Hélas ! que notre foi est consolante, et qu'elle sert bien à adoucir les plus grandes amertumes de cette vie ! Si j'envisageois la mort de ma mère, que j'aime si tendrement, si je l'envisageois des yeux de la nature, je serois inconsolable ; mais quand je pense aux richesses infinies du royaume de Jésus-Christ, que la foi nous découvre, et quand je considère que par la mort ma bonne mère va partager ce trésor de félicité éternelle avec ce divin maître, j'oublie la perte que je fais, et je me réjouis dans le Seigneur des biens qui l'attendent.

—Voilà, lui disoit la veuve Célicola, les avantages de l'espérance chrétienne, et ce qui doit nourrir en notre ame l'amour de la piété. Nos jours sont si courts et traversés de tant de misères ! Mais si nous savons persévérer constamment dans la vertu, après le temps, et un temps qui coule rapidement, vient l'éternité, qui est comme une mer sans fond et sans rives, formée par des torrents de délices ineffables, qui sortent du sein d'un Dieu infini en bonté pour ceux qui le servent, et dans lesquels nous nous perdons, pour ne faire avec Jésus-

Christ qu'un même cœur, une même volonté, une même joie, un même bonheur. O foi chrétienne, que vous êtes admirable! O espérance, que vous êtes consolante! O charité, que vous nous procurez de biens! »

Tels avoient été, avant la mort de madame de Monte-Cœli, les entretiens de la veuve Célicola avec sa nièce: la piété les formoit, la ferveur les animoit, l'ardeur du saint amour en étoit le principe. Heureuses les filles qui n'en ont entre elles que de conformes à ce pieux modèle!

Ils continuèrent de même entre Virginie et sa tante, après que la malade fut morte, jusqu'à ce que le temps de la récolte du blé approchant, cette tante si pleine de mérite fut obligée de retourner au bourg de Gli-Angeli, pour y pourvoir à ses affaires domestiques. Son séjour à Palerme fut pourtant trop court pour remplir la satisfaction de toute la famille de Monte-Cœli, qui eût voulu la retenir davantage; mais les excellents effets que sa conversation si édifiante, et ses exemples de toute les vertus y laissèrent, servirent à l'animer beaucoup; de sorte que son neveu et sa femme en furent encore plus confirmés dans le bien, et Virginie sembla sentir son cœur se renouveler par une plus vive ardeur pour la perfection qu'elle avoit embrassée.

Son père avoit, en mourant, disposé de ses biens avec tant de droiture, qu'aucun de ses enfants n'avoit eu lieu d'être mécontent, à moins qu'il n'eût été déraisonnable; sa mère marcha sur les mêmes traces, et son testament laissa avec ses biens une paix dans sa famille;

qui ne fut altérée par aucun sentiment de jalousie ni de murmure. Peut-être que Lucie, en qui l'amitié cédoit aux intérêts de sa propre maison, ne fut pas pleinement satisfaite de cette disposition ; mais elle avoit été faite avec tant d'équité, qu'il lui eût été trop honteux d'oser s'en plaindre : aussi ne le fit-elle pas, et elle conserva toujours avec son frère aîné et sa sœur Virginie la même union qu'auparavant.

En vertu de ce partage, le jardin dont nous avons parlé dès le commencement, et qui étoit au voisinage de la ville, échut à Virginie; mais par l'usage qu'elle en fit, elle le rendit commun à son frère et même à sa sœur Lucie, en sorte qu'on pouvoit douter s'il lui étoit devenu propre, tant son désintéressement étoit grand. De plus, sa mère avoit voulu qu'elle eût un appartement dans la maison, afin qu'elle ne se séparât pas de son frère, avec qui elle vivoit en si bonne intelligence ; mais leur étroite union rendoit cette précaution superflue : son frère connoissoit trop bien le mérite de sa sœur et ses propres intérêts, pour souffrir qu'elle le quittât ; et Virginie, pleine d'amitié pour lui et pour sa belle-sœur, n'eût jamais la pensée de chercher hors de la maison une autre demeure qui l'éloignât de l'un et de l'autre.

Son frère ne voulut point lui désigner lui-même son appartement : il le laissa à son choix en lui présentant tous ceux de la maison, sur lesquels elle pouvoit se décider pour celui qu'elle agréeroit davantage. Mais Virginie, satisfaite pleinement de la chambre qu'elle avoit

occupée du vivant de sa mère, et qui étoit au plus haut étage, n'en voulut point d'autre. « Je suis, lui dit-elle, ainsi qu'à sa belle-sœur, qui la pressoit d'en prendre une plus commode; je suis accoutumée à celle que j'ai; une autre me seroit moins gracieuse et plus à charge.

Son but, dans cette préférence, étoit d'y vivre plus retirée et plus recueillie, parce qu'en effet cette chambre inspiroit la retraite par sa situation. «Comme elle est plus haute qu'aucune de la maison, disoit-elle dans un entretien avec sa tante, la mère Scholastique, je l'aime davantage: il me semble qu'étant plus éloignée de la rue, j'en suis plus séparée du monde, et que son élévation m'approche davantage du ciel.» Ce fut en ce temps-là que faisant une méditation sur la pauvreté de Jésus-Christ, et réfléchissant principalement sur les paroles de cet adorable maître : *Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, et le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*, (*Mat.* 8. 20.) elle se reprocha beaucoup les ameublements de cette chambre, qui consistoient en un miroir à cadre doré, quelques tableaux, une table, un lit, et un assortiment de chaises assez propres : elle en eut tant de confusion au dedans de son cœur, qu'elle fit résolution de se fixer aux meubles nécessaires, et dans la plus grande simplicité, ce qui fut bientôt exécuté. Peu de jours après, sa belle-sœur y étant entrée, n'y trouva plus qu'une table d'un bois grossier, des chaises garnies de jonc, un lit pauvre et étroit, quelques images de papier, point de miroir qui parût; car elle n'en avoit plus qu'un petit qu'elle

gardoit dans le tiroir de sa table, pour ne s'en servir que par nécessité.

« Hélas! s'écria cette dame, en admirant ce changement et en riant ingénument, je ne connois plus cette chambre; je ne crois pas que celle du père Chrysostôme, qui chérit tant la pauvreté, et qui ne tarit point lorsqu'il en fait l'éloge, soit plus pauvre que celle-ci. Et que vais-je devenir, moi misérable, qui loge dans un appartement si bien étoffé? Dieu ne me le reprochera-t-il pas? -- Il ne le demande pas de vous, mais bien de moi, lui répondit Virginie; et je dois suivre la perfection à laquelle il m'appelle. -Eh bien, lui dit sa belle-sœur, du moins, pour participer au mérite de la pauvreté que vous voulez pratiquer, je veux vous y tenir souvent compagnie. » Elle disoit toujours ceci avec une ingénue gaîté, et avec une pieuse affection pour Virginie, dont elle aimoit autant qu'elle admiroit la vertu; et leur petit entretien sur ce changement de décoration se fit avec un enjouement innocent, et leur servit de récréation. La conclusion fut qu'elles convinrent toutes les deux de donner à cette chambre un nom qui en désignât la simplicité; et comme c'est principalement dans l'ordre de saint François que cette vertu éclate davantage, on ne l'appela plus que la *capucine*, et on pria le père Chrysostôme de choisir un jour commode pour la bénir; ce qu'il fit le vendredi d'après, le jour consacré à la passion de notre Seigneur, où son dénuement parut encore plus aux yeux de tout le peuple.

Virginie, satisfaite au delà de toute expres-

sion, de se voir dans une chambre pauvre, y demeuroit avec plus de complaisance que jamais. Quelquefois elle en baisoit les murailles avec une sainte joie, et disoit : J'ai confiance à présent, que Dieu voudra bien habiter ici, et m'y faire sentir sa divine présence, puisqu'il y trouve la pauvreté qu'il a tant aimée, et qu'il nous invite si tendrement par son exemple, à aimer et à pratiquer. Elle voulut même que non-seulement sa belle-sœur, mais encore son alliée, la jeune dame della Chiesa, y vinssent un jour expressément pour participer au plaisir qu'elle y goûtoit; et s'y étant trouvées toutes les trois ensemble, elle les invita à se mettre à genoux devant son crucifix, pour le remercier de la grâce qu'il lui avoit faite de lui inspirer cette réformation, et pour le prier de répandre sa bénédiction sur cette chambre, et sur celle qui l'habitoit.

Cette pieuse pratique se fit avec de vrais sentiments de dévotion de la part de toutes, et la jeune dame della Chiesa ne put s'empêcher de dire à Virginie, en l'embrassant tendrement : «Oh! que vous êtes heureuse de pouvoir pratiquer la vertu de pauvreté comme vous faites, et que vous devez passer ici des moments bien doux en la compagnie de Jésus-Christ! Je sens tout votre bonheur, et j'en suis dans le ravissement. J'oserois vous dire qu'en comparant les ameublements de notre maison avec votre *capucine*, je trouve que c'est ici la demeure des enfants de Dieu, et que la nôtre est celle des enfants des hommes.» Depuis ce temps-là, lorsque cette dame venoit voir sa sœur de Monte-Cœli, à peine mettoit-

elle le pied dans son appartement, qu'elle lui disoit tout de suite, Allons joindre votre belle-sœur dans sa *capucine ;* mon cœur m'y entraîne ; il me semble, quand j'y suis, que je le sens tout pénétré de dévotion.

Virginie ne s'arrêta pas à la réformation de sa chambre, que nous appellerons désormais sa *capucine*, comme on l'appeloit communément dans la maison ; mais elle voulut renchérir encore sur la simplicité de ses habits, bien qu'il n'y eût rien que de très-modeste. Ainsi elle en retrancha ce qui sembloit la faire reconnoître pour une fille au-dessus du commun des plus petites bourgeoises ; ce qui donna, à la vérité, occasion à sa sœur Lucie d'en murmurer d'abord un peu, disant qu'elle ne faisoit pas honneur à sa famille ; mais son frère et sa belle-sœur, qui connoissoient mieux le véritable point d'honneur, en pensèrent tout autrement ; ainsi elle se tut, voyant que sa délicatesse mondaine n'étoit pas écoutée.

Il arriva à ce sujet un cas à Virginie, qui fit encore mieux connoître à sa belle-sœur combien elle avoit fait du progrès dans les vertus évangéliques. Elle étoit descendue de sa *capucine* dans son appartement, pour s'entretenir avec elle de quelques affaires domestiques ; une dame arriva dans ce temps-là pour parler à son frère ; celui-ci se trouva absent, et cette dame, qui ne connoissoit point Virginie, la prit pour la femme-de-chambre de sa belle-sœur, et dit à celle-ci que monsieur de Monte-Cœli ne se trouvant pas dans la maison, elle la prioit de lui rendre compte, à son retour, de la commission dont elle étoit

chargée auprès de lui, n'y pouvant revenir une seconde fois, parce qu'elle devoit partir le lendemain pour sa campagne. « Mais, ajouta-t-elle, en jetant un coup d'œil sur Virginie, je vous prie de faire retirer pour un moment votre femme-de-chambre, parce que l'affaire dont j'ai à vous parler est de conséquence, et que je ne puis rien vous en dire en présence d'une domestique. » Madame de Monte-Cœli rougit de la méprise, et lui répondit tout de suite : « Madame, cette demoiselle est ma belle-sœur, et elle est aussi maîtresse dans la maison que moi. » La dame étonnée s'excusa beaucoup; mais Virginie répondit à ses excuses avec une politesse et une modestie dont elle fut édifiée. Elle ne laissa pourtant pas de se retirer par discrétion, quoiqu'on voulût la retenir; et tandis qu'elle fut hors de l'appartement, cette dame renouvelant ses excuses, témoigna avec le regret de s'être méprise, son admiration pour la manière douce et tranquille avec laquelle elle avoit souffert cette humiliation.

Quand cette dame eut pris congé, la belle-sœur de Virginie ne manqua pas de l'aller joindre, pour lui dire combien elle avoit eu de peine qu'on l'eût prise pour une domestique : mais Virginie en témoigna un excès de contentement et de joie, disant que c'étoit un acte d'humilité à acheter; qu'elle s'estimoit très-heureuse d'avoir passé pour une pauvre fille, et que désormais elle auroit plus de complaisance en son habit pauvre, qui lui procuroit l'honneur d'être confondue avec les pauvres de Jésus-Christ. Sa belle-sœur admi-

ra sa réponse, voyant surtout qu'elle partoit d'un cœur pénétré des sentiments de l'Evangile, et lui dit avec une sainte jalousie : « Ah ! ma sœur, que j'envie votre vertu ! vous avez bien appris votre leçon aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ ! »

De si beaux sentiments la lui rendoient toujours plus chère et plus respectable ; ils serroient toujours plus étroitement les nœuds de l'amitié et de la charité qui les lioient ensemble. La jeune dame della Chiesa, sa sœur, lui étoit également attachée, et toutes les trois s'animoient réciproquement dans le service de Dieu. Comme depuis la mort de sa mère, Virginie étoit devenue tout-à-fait sa maîtresse, elle reprit son ancien usage de se rendre le dimanche après le sermon à son jardin, voisin de la ville. Sa belle-sœur, qui aimoit aussi beaucoup ce jardin et la solitude, y tenoit la place que la sœur Rosalie y avoit autrefois occupée ; la jeune dame della Chiesa s'y trouvoit également ; et c'étoit là que, se livrant avec une pleine liberté au plaisir de s'entretenir de ce qui faisoit le grand objet de leur amour et de leur émulation, chacune développoit les sentiments de son cœur avec simplicité et confiance. On ne sauroit exprimer combien elles s'y enflammoient par leurs discours, de l'amour de Dieu et du zèle de son service. Ceci, disoit quelquefois avec transport la jeune dame della Chiesa, me vaut autant qu'une heure d'oraison.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

VIRGINIE

OU

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Virginie au bourg de Gli-Angeli. Du détachement de toutes choses.

VIRGINIE passa encore une année entière dans cette pieuse et tranquille conduite, suivant à son gré son ardeur pour les exercices de piété, vivant dans la retraite, ne sortant de sa maison que pour aller à l'église, ou chez la mère Scholastique, ou au jardin avec sa belle-sœur et la dame della Chiesa, les seules personnes avec qui elle étoit ordinairement; évitant de connoître et d'être connue, et gardant aussi fidèlement la retraite que s'il n'y eût point eu de monde pour elle, ainsi que le père Chrysostôme et la mère Scholastique le lui avoient recommandé. Ce fut dans le courant de cette année que sa belle-sœur et sa sœur Lucie accouchèrent presque en même

temps chacune d'une fille ; celle de sa belle-sœur fut appelée Marie-Angélique, et celle de Lucie fut nommée Marie-Mélanie, parce que c'étoit le jour auquel l'Eglise fait mémoire, dans le martyrologe, de sainte Mélanie la jeune ; outre que l'aïeule de son mari, qui avoit été une dame très-pieuse, et dont on conservoit pieusement le souvenir dans sa famille, avoit porté ce nom.

La naissance de Marie-Angélique combla sa maison de joie; et Lucie en eut tant de celle de sa petite Mélanie, qu'elle en étoit transportée : mais comme son amour, ainsi que son humeur, étoit sujet au caprice, étant accouchée l'an d'après d'un garçon, sa prédilection fut pour lui, et elle n'eut plus que de l'indifférence pour sa fille. Nous verrons dans la suite le sort heureux de celle-ci et de la petite Angélique, qui furent élevées sous les yeux de Virginie, à son retour du bourg de Gli-Angeli, où elle alla demeurer auprès de sa tante Célicola, jusqu'à ce qu'elle lui ferma les yeux.

Cette pieuse veuve revint, à la fin de l'année du deuil de sa belle-sœur, avec la vénérable Sophie de Casa-Santa et ses filles, pour faire une retraite dans le monastère de la mère Scholastique. Virginie ne peut pas la faire avec elles, parce que sa présence étoit nécessaire dans sa maison, soit à cause que sa belle-sœur se trouvoit malade, soit parce que la fille de service, Agathe Santarelli, avoit été obligée de se rendre à son pays pour la mort de sa mère. Mais après que sa tante Célicola et les Casa-Santa eurent fini leur retraite, elle vinrent

toutes la voir dans sa maison; ce qui lui causa, ainsi qu'à son frère et à sa belle-sœur, une joie extraordinaire. Les Casa-Santa montèrent avec empressement à sa *capucine* ; elles savoient que c'étoit le nom qu'on avoit donné à sa chambre; et Agnès, dont nous avons loué ailleurs la naïve piété et la ferveur, s'étant mise à genoux à l'oratoire, et levant les mains et les yeux au ciel, dit d'un ton de dévotion: « O mon Dieu! qu'on doit faire ici de belles oraisons! ah! si les miennes étoient si ferventes! » Toutes cependant furent très-édifiées de la simplicité et de la pauvreté de cette petite cellule, et elles avouèrent que Virginie ne leur cédoit point dans la pratique de cette vertu.

Le lendemain fut le jour du départ des Casa-Santa; mais la veuve Célicola resta encore quinze jours dans la maison de Virginie, dans l'intention de la porter à venir demeurer avec elle au bourg de Gli-Angeli. La difficulté n'étoit pas de l'y déterminer; elle savoit que sa nièce étoit entièrement détachée, et qu'il ne lui coûteroit presque rien de quitter sa maison et de la suivre: mais il falloit gagner son frère et sa belle-sœur, qui l'aimoient si tendrement, qu'autant valoit-il leur arracher le cœur que de la leur enlever. Cependant elle fit tant sentir, qu'à son âge avancé, et se trouvant seule (car la femme de chambre qui l'avoit servie jusqu'alors avoit eu le malheur de devenir aveugle d'une goutte sereine), elle avoit besoin de quelqu'un sur qui elle pût se reposer avec confiance, et qui fût sa consolation; elle le leur fit, dis-je, tant sentir,

que soit respect pour elle, soit amitié, ils se rendirent à ses instances, et il fut arrêté que Virginie partiroit avec elle.

Dans ces entrefaites, Agathe de Santarelli arriva, car on l'attendoit à tout moment, n'ayant eu de congé que pour dix jours; et comme elle avoit été parfaitement formée par Virginie à toutes les affaires domestiques de la maison, et qu'elle s'y prêtoit de bon cœur, ce fut un obstacle levé en faveur des désirs de la veuve Célicola, qui craignoit que son retardement ne causât aussi le sien. Cependant, avant que de quitter la ville, Virginie eut une conférence particulière avec la mère Scholastique, ensuite avec la sœur Rosalie et les trois Maries, et enfin au jardin avec sa belle-sœur et la jeune dame della Chiesa.

Son entretien avec la mère Scholastique roula sur le détachement des choses de ce monde, et sur l'abandon à la conduite de la Providence. « Vous avez peu joui, lui disoit cette excellente religieuse, de votre liberté: je vous l'avois bien dit, qu'il falloit vivre, en ce monde, de sacrifice, et que la Providence nous en fournit les occasions, lorsque nous y pensons le moins. Qui vous eût dit, il y a un mois, que vous quitteriez Palerme? et pour combien de temps? il n'y a que Dieu qui le sache. Il faut pourtant, par cet arrangement, vous séparer de bien des choses qui tiennent naturellement au cœur; il faut quitter votre frère et votre belle-sœur, que vous aimez et qui vous aiment; il faut quitter votre chambre, où vous trouviez tant

de consolation; il faut quitter vos usages, comme de venir ici, d'aller à votre jardin, de faire votre oraison à l'église de saint François; il faut quitter votre confesseur, qui vous conduisoit si bien, et en qui vous avez tant de confiance. Enfin, que sais-je? il faut quitter tout cela, et beaucoup d'autres choses. Hélas! ma pauvre Virginie, le cœur ne souffre-t-il rien de ces séparations?

-- Il est vrai, répondit ingénument Virginie, que mon cœur, quand j'y réfléchis, en est un peu touché; mais aussitôt je fais taire mon esprit, et je m'abandonne à la Providence. -- Vous faites bien, ma chère fille, lui dit la mère Scholastique; ne laissez pas courir votre esprit après toutes les pensées qui se présenteront; elles vous conduiroient à de vaines sollicitudes, au trouble, à la défiance; vous commettriez non-seulement beaucoup d'imperfections, mais de plus vous altéreriez la paix de votre ame, et vous omettriez un grand nombre d'actes de renoncement et de soumission à la volonté de Dieu, qui vous attireront des grâces particulières, si vous y êtes fidèle. »

Cependant la mère Scholastique voulant mieux sonder les dispositions de sa nièce, dont la réponse trop vague ne lui suffisoit pas, entra dans le détail; et commençant par la séparation de son frère et de sa belle-sœur, elle lui demanda s'il ne lui coûtoit pas bien de les quitter. « Vous ne devez pas douter, répondit Virginie, que je les aime tendrement: quand ils ne me toucheroient pas de si près, leur vertu me les rendroit chers; à combien plus forte rai-

son dois-je tenir à eux, leur étant liée par le double lien et du sang et de leur piété! Mais, ma chère tante, j'ai perdu mon père et ma mère, et cela est fait pour jusqu'à l'éternité; aussi ai-je senti vivement leur séparation; et celle que Dieu demande aujourd'hui de moi, n'entre point en parallèle avec l'autre. Comme donc il m'a aidée par sa miséricorde à souffrir celle-là avec résignation, nonobstant la douleur que j'en ressentois dans l'ame, il m'accordera bien la grâce de lui faire généreusement le sacrifice de celle-ci.

--Et cette chambre si retirée, cette *capucine* que vous aimez tant, demanda la mère Scholastique, la laisserez-vous occuper à quelque autre sans que le cœur le ressente? -- Personne n'y logera, dit Virginie; ma belle-sœur me l'a promis: on me la conservera dans l'état où elle est, jusqu'à mon retour. -- Ah! amour-propre! répliqua en souriant la mère Scholastique; vous auriez été fâchée si vous aviez prévu qu'on y logeroit quelqu'un de la maison.--Oui sans doute, ma pauvre Virginie, encore attachée et encore imparfaite, vous avez voulu vous réserver cette *capucine*, l'objet de vos délices, et vous la conserver dans votre absence, afin d'être assurée, quand vous retournerez, si Dieu vous en fait la grâce, de la trouver, et d'y loger avec d'autant plus de satisfaction qu'elle n'aura servi à personne.»

Virginie, regardant sa tante avec un doux sourire, lui dit: «L'amour-propre auroit beau se défendre contre vous, vous le débusquez de tous ses retranchements. Mais vous vous souvenez bien, ma chère tante, que quand

ma mère vivoit, je me privai de cette chambre, pour passer le jour et la nuit dans son appartement; ainsi cela vous prouve que je n'y suis pas attachée autant que vous le craignez. -- Je suis persuadée, dit la mère Scholastique, que vous fîtes alors le sacrifice généreusement; ce qui prouve que quand vous y auriez eu de l'attache, elle étoit foible, puisque au moindre signe de la volonté de Dieu, vous étiez disposée à l'abandonner. Mais, mon enfant, vous n'ignorez pas que quelquefois nous tenons plus à certaines choses qui nous paraissent fort bonnes et fort pieuses, qu'à la volonté de Dieu; et l'on voit tous les jours des filles dévotes, ne quitter qu'après de grandes résistances certaines pratiques de dévotion, certains usages bons en eux-mêmes, certaines commodités, s'il faut ainsi dire, spirituelles; ce qui est en elles un obstacle à la perfection : il pourroit bien en être de même de vous. Vous aviez arrangé votre chambre d'une telle facon, qu'elle pouvoit autant satisfaire votre amour-propre que votre dévotion, car ce méchant amour-propre, comme je viens de vous le faire observer, se glisse subtilement dans les choses de piété, et les infecte de son venin. Ainsi, vous vous êtes beaucoup complue à avoir une petite cellule, ornée tout simplement, et dans les règles de la pauvreté évangélique, et je ne vous dissimule pas que j'ai eu quelquefois la pensée de vous proposer d'y mettre des tableaux en place des images de papier, des chaises plus propres que celles que vous avez, en un mot, de la mieux décorer, pour empêcher que la satisfaction que vous sentiez de l'avoir si simple et

si pauvre, ne dégénérât en complaisance naturelle et en raffinement d'amour-propre; mais je ne vous en ai pas parlé, plutôt par oubli que par faute de bonne volonté : cependant, puisque l'occasion se rencontre si favorablement, j'ai voulu savoir de vous si vous l'abandonnez sans peine, comme il arrive ordinairement quand on possède quelque chose sans attache : car c'est là comme la pierre de touche.

--Cette pensée, avoua Virginie, m'est venue souvent à l'esprit. Je disois en moi-même : Il faut quitter ma belle *capucine!* Et quelle chambre me donnera ma tante dans sa maison, qui me dédommage de celle-ci ? Sur cela, j'ai eu quelquefois l'envie de lui demander comment elle me logeroit; mais je n'ai pas osé le faire, de peur de manquer à l'abandon que je dois avoir à la Providence, et que vous m'avez tant recommandé. Outre cela, j'ai résolu, avant que de partir, de dire à ma belle-sœur qu'elle ne fasse aucune difficulté de faire servir cette chambre à l'usage de la maison, comme il lui plaira, sans faire attention que je me la suis réservée. »

--En voilà assez, dit la mère Scholastique : je suis contente de vous sur ce point. Revenons à un autre qui me paroît essentiel. Virginie écoutoit avec attention. « Et le père Chrysostôme! poursuivit la vénérable mère, ce confesseur qui vous est si utile et que vous avez si commodément, le quitteriez-vous sans regret? » Virginie fit à ce coup un éclat de rire, et dit : « Il est vrai, ma tante, la pensée que je n'aurai plus le père Chrysostôme pour me conduire, lui qui me connoît si bien, qui a

tant de zèle pour ma perfection, qui me donne tout le temps que je veux, quoique je sois sur mes gardes pour ne pas le lui faire perdre inutilement; lui enfin qui n'est pas beaucoup éloigné de notre quartier, et qui par conséquent m'est très-commode; la pensée, dis-je, que je ne l'aurai plus, qu'il faudra du temps pour me faire connoître à un autre, peut-être beaucoup inférieur à lui en talent, en zèle et en piété; oui, cette pensée s'est souvent présentée à mon imagination, et m'a fait de la peine. Je ne suis pas attachée au père Chrysostôme comme père Chrysostôme, à Dieu ne plaise! Je ne parle jamais de lui, je ne m'occupe pas même de lui dans mon esprit, encore moins lui fais-je des visites inutiles; je ne traite avec lui que sur ce qui concerne mon ame; à cela près, il est pour moi comme s'il étoit mort: mais par tout ce que je viens de vous dire, vous comprenez que je perds en le quittant, et c'est ce qui m'a fait de la peine.

-- Vous perdez en le quittant, lui dit la mère Scholastique! eh! que perdez-vous? un confesseur: si Dieu veut que vous le perdiez, n'en a-t-il point d'autre à vous donner qui vous serve selon les desseins de sa miséricorde? C'est-à-dire, ma chère fille, que vous comptez plus sur ce père pour le salut de votre ame, que sur le bon Dieu? -- O ma chère tante! s'écria Virginie, Dieu me préserve d'avoir cette pensée! -- Non, vous ne l'avez pas formellement, répliqua la mère; mais en approfondissant la disposition de votre cœur, vous y trouverez une certaine confiance à la

créature, préférablement à celle que vous devez à Dieu; et cela vaut presque autant que cette pensée dont vous voulez vous défendre.

Ecoutez-moi bien, mon enfant, et vous verrez où vous conduit cette crainte que vous avez, en vous privant du père Chrysostôme. Vous appréhendez, dites-vous, de ne pas trouver son semblable, et par conséquent vous craignez que votre ame en souffre! -- Oui, dit Virginie, c'est bien cela. -- Mais Dieu, poursuivit la mère Scholastique, ne voit-il pas que c'est pour obéir à sa volonté que vous vous privez de ce père? ne voit-il pas en même temps combien il vous est utile? ne voit-il pas le désir que vous avez d'avancer dans la vertu? ne voit-il pas que vous avez besoin d'un bon confesseur pour vous y faire avancer? ne voit-il pas tout cela, et tant d'autres besoins de votre ame? Oui, il le voit. Croyez-vous donc qu'il vous laisse sans secours? Quoi! c'est sa volonté que vous alliez au bourg de Gli-Angeli, où vous n'aurez plus le père Chrysostôme; et en accomplissant sa divine volonté, il permettra que votre ame en souffre pour son avancement spirituel? il ne saura pas vous y procurer quelqu'un qui le remplace dignement? Ou, quand il n'y auroit personne dans tout le bourg de Gli-Angeli, qui égalât les talents et le mérite du père Chrysostôme, ne peut-il pas mettre dans la bouche d'un confesseur moins expérimenté que lui, les avis dont vous avez besoin, puisque c'est par la disposition de sa providence que cela vous arrive? Eh! où est votre foi et votre confiance? C'est bien ici la pierre d'a-

choppement de grand nombre de filles dévotes; et je ne voudrois pas que vous allassiez comme elles broncher contre cette pierre.

Il ne s'agit pas ici de cette attache toute naturelle que les filles ont quelquefois à leur confesseur, et qui a porté tant de préjudice à plusieurs. Dieu vous préserve de cette foiblesse, qui souvent devient l'opprobre de la dévotion, et lui fait un si grand tort par la malice de ceux qui jugent d'elle sur les abus qu'en font les petits esprits et les hypocrites! mais, grâces au Seigneur, vous n'êtes pas dans ce cas. Cependant je trouve qu'il y a du défaut, en ce que vous ne vous confiez pas assez en Dieu là-dessus, et que vous manquez d'abandon à sa providence: laissez-lui donc, à cette aimable et paternelle providence, le soin de vous pourvoir d'un bon guide dans la voie du salut. Il y a au bourg de Gli-Angeli tant de saintes ames, et qui sont pourtant saintes sans le secours du père Chrysostôme! Ne pourrez-vous pas le devenir comme elles, en vous adressant à quelqu'un des confesseurs qui les conduisent? Priez le Seigneur qu'il vous donne celui dont vous avez besoin; mais priez-le avec foi et confiance; vous serez exaucée, et vous aurez la consolation de trouver ce que vous quittez ici, ou du moins ce qui suffira pour votre avancement dans la perfection. »

Virginie, persuadée par de si justes raisons, entra dans les vues de sa tante; et son cœur ne sentit plus, par l'acte de soumission qu'elle fit à Dieu, la crainte qui la troubloit. Exemple à proposer à bien des personnes qui font profession de piété: leur confiance aux sacrés

ministres qui les conduisent, doit être toujours soumise aux ordres de la providence; et en vertu de cette soumission, elles doivent plutôt, lorsqu'elles en sont privées, s'appliquer à demander au Seigneur la grâce d'en trouver de bons, qui les fassent avancer dans le bien, qu'à regretter inutilement ceux qu'elles perdent, soit par la mort ou par quelque autre événement.

Nous n'avons fait que rapporter une partie de l'entretien de Virginie avec sa tante. Cette respectable mère s'étendit beaucoup avec elle sur ce dégagement du cœur, qu'une ame qui aspire à la perfection doit sans cesse s'efforcer d'acquérir. L'entretien qu'elle eut quelques jours après avec la sœur Rosalie et les trois Maries, roula aussi sur ce dégagement, et Marie di Castello lui dit, entre bien d'autres choses que nous omettons pour abréger: « Il paroît bien que tout n'est qu'inconstance dans cette vie, et qu'on n'y doit tenir qu'à Dieu, si l'on veut fixer son cœur et le conserver en paix. Hélas! si nous faisons dépendre notre tranquillité des lieux et des créatures, elle ne durera guère: vous croyez vivre dans Palerme, et la providence vous transplante à Gli-Angeli. Mais en fixant tout votre amour à Jésus-Christ, vous trouverez ce tout aimable époux à Gli-Angeli, comme vous le trouvez dans Palerme; au lieu que si vous mettiez votre satisfaction à demeurer ici, vous ne pourriez que souffrir beaucoup dans votre ame de ce changement qu'on vous oblige à faire. »

Enfin, deux jours avant son départ, Virginie se trouva avec sa belle-sœur et la jeune

dame della Chiesa à son jardin favori. Là, toutes les trois parlèrent en liberté de ce qu'elles avoient à faire, ensuite de leur séparation pour un temps qui pouvoit être bien long, puisque Virginie devoit rester à Gli-Angeli jusqu'à la mort de sa tante, ce qui étoit un avenir caché dans les desseins de Dieu. C'étoit aussi ce qui affligeoit ces jeunes dames, dont Virginie nourrissoit beaucoup la ferveur par ses entretiens et par son exemple. Sa belle-sœur ne put retenir ses larmes : « Vous me laissez, lui disoit-elle, dans l'embarras et sans secours, vous qui étiez mon appui et ma ressource dans mes affaires et dans toutes mes difficultés. Je ne descendois jamais de votre *capucine* sans avoir le cœur comblé de consolation, et pénétré du désir de servir Dieu ; et dès que je sentois quelque peine, il me suffisoit d'y monter pour trouver du soulagement.» La jeune dame della Chiesa tenoit à peu près le même langage : car elle pensoit comme sa sœur, de la vertu de Virginie, et éprouvoit également combien elle lui étoit utile.

Virginie eut bien de la peine à se défendre dans cette occasion des assauts intérieurs de la tendresse naturelle. Peu s'en fallut qu'elle ne répondît à leurs larmes par les siennes ; mais s'élevant par un saint effort au-dessus de la sensibilité de l'amitié, elle tâcha de les rassurer par les paroles de consolation que Dieu mit dans sa bouche. « Je ne vois pas, leur dit-elle, de quelle utilité je puis vous être ; mais puisque vous le croyez ainsi, croyez aussi que Dieu y pourvoira, et qu'il vous fera connoître,

par une heureuse expérience, qu'il vaut bien mieux s'appuyer sur lui, qui ne manque jamais, que sur la créature, qui est aujourd'hui et demain n'est plus.

Soutenez-vous toujours constamment, ajouta-t-elle, dans la fuite du monde et dans l'amour de la retraite. Vous vous suffirez l'une à l'autre pour vous animer dans la piété. Vous avez d'ailleurs ma tante, la mère Scholastisque, dont les avis, comme vous l'avez tant de fois éprouvé, sont si saints et si salutaires; Dieu répand une onction dans tout ce qu'elle dit, qui se fait sentir au cœur, et qui fait aimer presque par force le bien qu'elle propose; et si vous voulez l'avouer, vous l'avez éprouvé plus d'une fois. Ajoutez à cela la ferveur de nos quatre amies, que vous pouvez voir quelquefois. Hélas! quel est le renoncement de la sœur Rosalie! quel esprit de mortification dans la sœur Marie Caraccioli! quelle charité dans la sœur Marie de Monte-y-Valle! quel recueillement, quel esprit intérieur, quelle onction de piété dans la sœur Marie di Castello! Qui suis-je auprès de ces anges? Toutes les fois que j'ai été les voir, je me suis trouvée si imparfaite et si misérable, en considérant leur ferveur et les grands progrès qu'elles ont fait dans les vertus de leur état, que j'en ai été tout humiliée et anéantie.

Vous l'éprouverez également, et cela servira à vous donner du courage: je suis même persuadée que vous retirerez tant de fruit de leurs pieux entretiens, que vous m'oublierez bientôt; je ne vous le pardonnerois pourtant pas, si vous portiez cet oubli jusqu'à ne pas

prier le Seigneur pour moi. -- Ah ! comment vous oublier, ma chère Virginic, lui dit la jeune dame della Chiesa en l'embrassant? et comment pourrois-je oublier une parente comme vous?--Je vous en dis de même, ajouta sa belle-sœur : je sentirai trop le vide que vous laisserez dans la maison : mais puisque c'est ici une nécessité, faisons-nous-en toutes un mérite devant Dieu, en nous y soumettant volontairement; il agréera le sacrifice, et nous accordera avec plus d'abondance, les grâces dont nous avons besoin.» Ainsi finit cette conversation, dont nous avons rapporté la substance, et où la piété triompha de la tendresse naturelle; et c'est ainsi que les ames véritablement pieuses ne savent s'aimer qu'en Dieu et pour Dieu.

CHAPITRE II.

Arrivée de Virginie au bourg de Gli-Angeli. Son union avec les Casa-Santa.

LA veuve Célicola partit comme en triomphe, emmenant avec elle sa nièce Virginie. Elle se détourna du chemin qui la conduisoit à son bourg, pour passer par la petite ville de Mont-Réal, et y voir sa belle-sœur, la pieuse Euphrosine Célicola, religieuse de l'ordre de Sainte-Claire, dont la réputation n'étoit pas moins en bonne odeur dans cette ville, que celle de la mère Scholastique dans Palerme et

les environs. Cette vertueuse dame ne pouvoit pas connoître Virginie, ne l'ayant jamais vue; mais sa modestie la prévint du premier abord en sa faveur; et instruite par la veuve Célicola, elle en ressentit dans son cœur une satisfaction qu'elle lui témoigna par toutes les expressions que la tendresse chrétienne emploie dans ces heureuses rencontres. La conversation fut d'une heure; nos voyageuses ne pouvoient s'arrêter plus long-temps: on n'y parla que de l'amour de Jésus-Christ. La mère Euphrosine en avoit le cœur tout embrasé, et en alluma les saintes ardeurs dans celui de Virginie et de sa tante, de telle sorte qu'au sortir du parloir, elles pensèrent moins à discourir ensemble, qu'à goûter chacune en silence l'onction qu'elles sentoient intérieurement. Enfin Virginie, après quelque temps, prenant la parole, dit à sa tante : « O ma chère tante! si nos stations, dans le cours de notre voyage, sont comme celle-ci, nous n'arriverons pas à Gli-Angeli, mais nous mourrons d'amour en chemin. »

La veuve Célicola sourit de cette déclaration ingénue, et lui répondit: « Ne serions-nous pas heureuses si on nous portoit mortes à Gli-Angeli après avoir expiré d'amour dans la route? A quoi pourrions-nous aspirer de plus avantageux pour notre ame? Mourir d'amour, c'est mourir comme la très-sainte Vierge; et si ce bonheur devoit nous arriver, je voudrois que ce fût dans ce moment, pour aller jouir plus tôt de la vue de notre divin maître. » Virginie, encore toute pénétrée de l'entretien de la mère Euphrosine, engagea

insensiblement sa tante, par ses réponses, à parler sur le même sujet. Elles continuèrent ainsi leur voyage, et parlèrent avec tant d'affection, qu'elles se trouvèrent à la vue de Gli-Angeli, sans s'être aperçues du chemin qu'elles avoient fait.

Sa tante fut la première qui découvrit le bourg; car on l'apercevoit à demi-lieue loin, du haut d'un monticule, dont ensuite on descend insensiblement pour entrer dans une vaste plaine, au milieu de laquelle ce bourg est placé, à peu près comme le centre dans un cercle. « Levez les yeux, dit Célicola à sa nièce, et voyez ce qui se présente devant vous. -- Quelle est donc cette petite ville qui paroît si bien bâtie et si régulière, demanda Virginie? -- C'est celle, répondit sa tante, où vous devez m'ensevelir. -- Oh! ensevelir, dit Virginie! j'aimerois mieux que vous me rendissiez vous-même cet office de charité. C'est donc le bourg de Gli-Angeli? -- Oui, répondit Célicola, c'est bien lui. Voyez-vous cette grande tour? c'est le clocher de la paroisse: portons notre esprit au très-saint Sacrement, et faisons intérieurement un acte d'adoration à notre divin Sauveur. » Elles le firent en se recueillant, et en poussant, pour ainsi dire, par des traits d'amour, leur cœur, vers cet objet adorable. Ensuite Célicola ajouta: « N'apercevez-vous pas à quelque distance de la ville ce dôme qui paroît neuf? c'est une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge; récitons un *Salve, Regina* en son honneur. » Après l'avoir récité ensemble, Célicola dit: « Après la très-sainte Vierge, les patrons tutélaires du lieu

sont saint Joseph, saint Jean-Baptiste, sainte Agathe, sainte Rosalie : invoquons-les, afin qu'ils nous soient propices. » Elles le firent; et Célicola, poursuivant sa pratique de dévotion, ajouta : « Saluons tous les anges gardiens des habitants du lieu, et récitons en leur honneur trois fois l'*Angele Dei:* » elles le firent encore. Enfin, Célicola dit : « Rendons grâces au Seigneur de nous avoir conduites heureusement ici, et récitons pour cela le *Te Deum laudamus ;* » ce qu'elles firent avec la même piété.

Toutes ces prières finies, Célicola dit à sa nièce : « Nous voilà bientôt chez nous. Que vous dit le cœur, ma chère fille? ne regrette-t-il pas encore Palerme? — Je n'y pensois pas, répondit Virginie; mais si vous voulez que je vous avoue ce que j'ai dans l'ame, je sens quelque chose que je ne sais pas exprimer, et qui me cause intérieurement une certaine joie extraordinaire, comme si j'allois entrer dans le paradis terrestre. Il me semble qu'on me dit au cœur: Tu vas habiter dans un séjour de sainteté, où j'ai mis mes complaisances, et où je veux les mettre dans toi, comme dans toutes les autres ames que j'y possède. »

Elles s'acheminèrent ainsi doucement, en continuant de s'entretenir. La veuve Célicola étoit attendue de la famille des Casa-Santa, et de quelques autres personnes de grande piété, à qui elle étoit étroitement unie. Cette respectable troupe étoit venue au-devant d'elle, de la ville jusqu'à la chapelle de la très-sainte Vierge dont nous avons parlé. Elle ne comptoit que sur le retour de Célicola; mais Agnès

de Casa-Santa reconnut de plus loin Virginie; et se tournant devant sa pieuse mère avec un transport de joie qu'elle eut de la peine à modérer, elle dit : « Ma chère mère, notre sœur Virginie est avec sa tante ! Oh ! qui s'y fût jamais attendu ! » L'allégresse et l'étonnement fut tout égal ; jamais fête plus innocente, jamais consolation plus pure, jamais témoignages d'amitié plus tendres et plus sincères. Il n'appartient qu'à la piété de former de pareils sentiments. La vaste maison des Casa-Santa étoit attenante à celle de la veuve Célicola, et celle-ci avoit obtenu de la vénérable Sophie, la permission de percer une porte intérieure, par laquelle elle y entroit sans passer par la rue. Dieu sembloit avoir disposé cette permission pour la commodité de Virginie ; et par surcroît de consolation pour elle, la chambre que sa tante lui avoit destinée étoit meublée à peu près comme celle de Palerme : outre qu'elle répondoit immédiatement à celle qu'Agnès de Casa-Santa occupoit dans sa maison ; en sorte qu'elles pouvoient se parler l'une à l'autre à travers le mur qui les séparoit, en élevant la voix un peu plus qu'à l'ordinaire. Agnès de Casa-Santa y fit attention lorsqu'elle vint voir Virginie : « Nous sommes bien près l'une de l'autre, lui dit-elle : je m'estimerois fort heureuse si je vous suivois de si près dans le chemin de la vertu ; mais vous y courez, et j'y marche à pas de tortue. -- Ah ! lui répondit Virginie, pourquoi vous placez-vous après moi, vous qui me devancez tant, et par la ferveur et par l'innocence ? Mais, si vous voulez, faisons ensemble un accord qui

nous aidera à nous animer dans l'amour de Dieu : lorsque nous serons chacune dans notre chambre, je frapperai doucement contre la muraille, vous le ferez aussi, et cela signifiera qu'il faut que nous fassions de concert un acte d'amour de Dieu de tout notre cœur. -- Ah ! dit la fervente Agnès, frappez souvent à ce prix-là : pouvons-nous trop témoigner notre amour à un Dieu aussi aimable que celui que nous servons ? »

Elles étoient déjà en bon train de parler du saint amour ; mais la veuve Célicola vint les interrompre, pour savoir de sa nièce si elle étoit satisfaite de sa chambre. « J'aimois beaucoup, lui répondit-elle, celle que j'ai quittée à Palerme, et je craignois d'y être trop attachée ; je trouve que celle-ci lui est si conforme, que j'appréhende aussi de m'y attacher. Vous devriez, ma chère tante, pour prévenir les ruses de mon amour-propre, y mettre les fagots de la maison ; elle ne me serviroit pas moins, puisqu'il y a assez d'espace, et par là je ne la regarderois plus comme une chambre que j'aie en propre, mais comme l'endroit où l'on tient les fagots, et où l'on me laisse loger par charité. »

Agnès, qui étoit présente, fut touchée d'une si pieuse industrie pour dompter l'amour-propre ; et s'adressant avec un air de gaieté à la veuve Célicola ; « Madame, lui dit-elle, votre nièce est venue ici pour nous humilier par sa vertu : quand j'aurois réfléchi un mois entier, je n'aurois jamais trouvé un moyen de cette espèce pour combattre l'amour-propre. Qu'il est bien vrai que l'amour de Dieu est

industrieux, et imagine de belles pratiques pour lui plaire! Mademoiselle Virginie en a une grande expérience : Dieu daigne vous combler de ses bénédictions de nous l'avoir amenée; son exemple va nous causer un bien infini. »

Virginie prit huit jours, soit pour s'arranger dans la maison, et y prendre une entière connoissance des affaires domestiques, dont elle vouloit décharger sa tante pour s'en charger elle-même, soit aussi pour voir ses deux frères qui étudioient, comme nous l'avons dit, dans leur monastère, qu'on appeloit communément dans le bourg le couvent de Notre-Dame-des-Anges; soit pour parler de l'état de sa conscience au père Hilaire de Mont-Réal, religieux de cet ordre, à qui le père Chrysostôme lui avoit conseillé de s'adresser, et qui ne lui cédoit point en réputation et en mérite, excepté que le père Chrysostôme avoit plus d'éloquence, et parloit davantage; au lieu que le père Hilaire paroissoit plus sec dans la direction.

Virginie n'exigeoit pas de longs discours de ses confesseurs; leurs avis, donnés en peu de mots, lui suffisoient, et elle ne sortoit pas moins satisfaite du sacré tribunal, quand même ils ne faisoient qu'entendre sa confession, sans lui rien dire davantage. Ainsi elle s'accommoda aisément de la conduite du père Hilaire, à qui elle donna toute sa confiance, après lui avoir exposé l'état de son ame, ses dispositions intérieures, et la règle que le père Chrysostôme lui avoit prescrite, pour le mettre entièrement au fait de ce qu'il devoit savoir en qualité de confesseur.

Il ne lui fallut que ces huit jours pour se mettre en règle, tant pour le spirituel que pour les affaires temporelles de la maison de sa tante, qui étoit devenue la sienne. Elle s'arrangea avec tant d'ordre, qu'elle pourvoyoit à tout sans se donner beaucoup de mouvement et sans se livrer avec dissipation à de vaines sollicitudes. Ainsi, elle avoit son temps marqué pour ses exercices de piété; elle l'avoit aussi pour tout ce qu'il falloit faire dans la maison: elle étoit aussi réglée à Gli-Angeli, qu'elle l'avoit été à Palerme; on peut même dire qu'elle l'étoit davantage, parce qu'elle avoit moins d'occupations extérieures, et plus de loisir pour garder la retraite, et se conserver dans un pieux recueillement.

La maison des Casa-Santa lui tint lieu du monastère de Saint-Benoît de Palerme: la vénérable Sophie, qu'on pouvoit regarder comme une ame déjà consommée dans la vertu, fut pour elle une seconde mère Scholastique; et elle trouvoit dans sa fervente famille la même amitié et les mêmes exemples de piété, dont elle étoit si édifiée et si touchée dans la sœur Rosalie et les trois Maries. C'est ce qui faisoit qu'elle regardoit cette maison comme la sienne propre; qu'elle considéroit toute les Casa-Santa comme ses sœurs, et leur respectable mère, comme si elle lui avoit donné la vie; et s'il eût dépendu de ses désirs, elle n'eût eu avec elles qu'une même table, un même toit, et la même règle.

Si elle ne put pas suivre en cela toute l'inclination de son cœur, elle le fit du moins en partie; car ayant témoigné quelque désir de

se conformer à leur règle, la vénérable Sophie permit qu'Agnès perçât la muraille de sa chambre, et fît couler dans celle de Virginie un cordon qui répondoit à une petite clochette posée à côté de son lit, en sorte que tous les matins, à l'heure qu'on éveilloit ses sœurs pour l'oraison, elle tiroit le cordon, et éveilloit, au son de la clochette, Virginie, qui s'habilloit aussitôt, et se rendoit à leur chapelle, pour faire l'oraison avec elles.

De plus, elle assistoit à leur chapitre, que Sophie tenoit à certains jours marqués par la règle, à l'issue de l'oraison, et y disoit sa coulpe humblement comme les autres. Elle pratiquoit aussi à son particulier les mêmes jeûnes et les mêmes pénitences, selon que le père Hilaire le lui avoit permis; et pour tout renfermer en peu de mots, Virginie devint une Casa-Santa par la conformité de sa conduite avec la leur, et ne la fut pas moins aussi par les progrès qu'elle fit comme elles dans la voie de la perfection.

CHAPITRE III.

Tentation importune de vanité. Comment Virginie en triomphe.

La tante de Virginie étoit toujours plus satisfaite de sa conduite, et se félicitoit de l'avoir auprès d'elle. En effet, Virginie, quoique grande fille, et dans un âge où il semble

qu'on soit plus en état de commander que de recevoir les ordres des autres, lui étoit aussi soumise qu'on a droit de l'exiger d'un petit enfant qu'on commence à former. Elle ne savoit rien vouloir que ce que sa tante vouloit; elle étudioit même ses intentions pour tâcher de les prévenir; elle ne faisoit presque pas un pas hors de la maison sans sa permission; elle la respectoit et lui parloit toujours avec une déférence et une douceur, dont cette respectable veuve étoit dans une continuelle admiration. « Que vous dirai-je de Virginie? marquoit-elle dans une lettre à la mère Scholastique: je possède en elle un trésor de consolation et de vertu; non-seulement elle fait toute ma joie, mais de plus elle m'instruit par son exemple, et m'édifie. Je n'ai pas pu savoir encore si elle vouloit une chose plutôt qu'une autre, tant elle est morte à sa propre volonté; ou plutôt, si elle veut quelque chose, c'est de ne vouloir jamais que ce que je veux. J'ai quelquefois du scrupule de me voir si heureuse avec elle: son attention aux affaires de la maison ne me laisse aucune sollicitude; elle prévient tout, elle pourvoit à tout; tout est toujours fait avant que je pense à le lui dire. L'autre jour elle vint me demander la permission d'aller à la messe; je lui dis tout simplement si elle avoit fait une telle chose? --Oui, me dit-elle.--Et cela encore? lui dis-je. --Il est fait aussi, ajouta-t-elle. --Et cette autre chose? poursuivis-je. -- J'y ai aussi pourvu, me répondit-elle. Enfin, elle ne me laisse rien à faire; et je crains quelquefois de m'accoutumer à la vie commode, prenant sur elle

tout ce que les soins domestiques peuvent avoir de pénible. Je lui avois dit dès le commencement, d'agir dans la maison comme si elle étoit une autre moi-même, et d'aller et venir comme elle le trouveroit bon, sans que j'exigeasse qu'elle m'en dît rien ; mais elle me pria de la tenir dans une entière dépendance, parce que, me dit-elle, elle aimoit naturellement sa propre liberté, et qu'elle avoit besoin, plus que personne, de la pratique de l'obéissance, afin d'en contracter l'habitude, et de mourir à sa volonté. Il paroît bien que son aveu n'est qu'un effet de son humilité; car sa soumission est si parfaite, que je ne crois pas qu'on la puisse avoir plus grande. »

Telle étoit Virginie sous la conduite de sa tante: humble, soumise, douce, complaisante, vigilante, laborieuse, sans volonté propre. Est-il étonnant que cette respectable veuve, qui connoissoit si bien la solide vertu, l'admirât dans elle, et en eût de la consolation? Mais si elle en goûtoit tant, celle de Virginie n'étoit pas moindre d'avoir trouvé, dans Gli-Angeli, auprès d'une tante si pieuse, plus de commodités qu'elle n'en avoit à Palerme, tant pour le temporel que pour le spirituel. Les commodités temporelles la touchoient peu, et elle n'y étoit nullement attachée: un mauvais lit eût suffi comme un autre ; et bien que celui que sa tante lui avoit fait dresser fût bon, elle avoit eu la précaution, avec la permission de son confesseur, de le rendre incommode, couchant même trois fois la semaine sur une simple paillasse, et tous les vendredis de l'Avent et du Carême,

sur les ais seulement. Comme elle étoit aussi extrêmement frugale, elle ne pensoit à ce qu'il falloit préparer pour le repas, que par rapport à sa sante; il lui suffisoit d'y pourvoir pour elle, sans aucun égard pour soi. Sa tante, qui admiroit sa mortification, l'exhortoit quelquefois à la modérer. Elle le faisoit de temps en temps par obéissance; mais, en général, elle pensoit si peu à manger, qu'on eût dit qu'elle vouloit vivre de la vie des anciens ermites. Ses désirs l'y auroient réduite, surtout depuis qu'elle eut vu le solitaire de la Madona-Sanctissima, dont nous parlerons bientôt; mais le père Hilaire ne voulut point le lui permettre, et lui ordonna de se nourrir avec actions de grâces, selon les besoins du corps, sans donner dans aucun excès d'abstinence et de jeûnes, qui auroient pu lui trop échauffer le sang, et la mettre hors d'état d'agir, comme elle faisoit auprès de sa tante.

Mais si Virginie étoit peu touchée des commodités temporelles, dont elle n'usoit que sobrement, ou dont elle se privoit autant qu'on vouloit le lui permettre, l'amour qu'elle avoit pour les choses spirituelles lui faisoit sentir doublement la satisfaction qu'elle avoit d'y pouvoir vaquer à son gré. Il faut cependant avouer que dans une rencontre le démon, attentif à tendre des piéges aux ames pieuses, la fit donner dans un qu'il lui dressa subtilement, et dont elle ne s'aperçut que quand elle y fut tombée.

Virginie avoit fait sa retraite d'un jour, comme elle étoit en usage de la faire tous les mois, et s'étoit acquittée de ses exercices avec

une grande paix intérieure et beaucoup de satisfaction; mais ce qui lui devoit être un sujet d'actions de grâces envers le Seigneur, servit, dans un fâcheux moment, d'amorce à son amour-propre. C'étoit sur le soir, qu'elle étoit retirée dans sa chambre, se préparant à se coucher: le démon lui représenta alors dans l'esprit tous les exercices de dévotion qu'elle pratiquoit, et comment elle en avoit la commodité, sans que personne s'y opposât, sans qu'on la gênât en rien, sans qu'elle y fût interrompue. Il lui représenta encore les grâces particulières que Dieu lui faisoit, les consolations qu'elle goûtoit dans ses oraisons et ses communions, et même la joie secrète qu'elle ressentoit dans ses pratiques de mortification et de pénitence. Ce ne fut pourtant pas pour la tenter de vanité, ni lui suggérer que cela venoit de sa propre industrie ou de son mérite; l'artifice eût été grossier: mais le malin esprit ne vouloit d'abord que la porter à y prendre une vaine complaisance, et il réussit. Virginie, frappée vivement de cette pensée, au lieu de la rejeter pour se porter à Dieu, et lui en rendre gloire par sa reconnoissance, cessa de se déshabiller, comme elle avoit commencé de faire, s'assit sur sa chaise, et se mit à réfléchir sur toutes ces pensées. Elle en sentoit bien quelque remords dans sa conscience; mais, soit qu'elle s'imaginât que ce remords étoit un vain scrupule, soit que le charme de ces idées attirât plus son attention, elle persévéra dans ces réflexions l'espace d'un demi-quart d'heure, avec une certaine complaisance dont son amour-propre étoit flatté. Elle alla plus

loin; car, prenant la plume, elle le voulut écrire à sa tante la mère Scholastique, et commença ainsi : « Je vis, ma chère tante, dans l'abondance de tous les biens : je ne vous dis rien de ceux du corps, vous en pouvez juger par l'amitié que ma tante Célicola a pour moi : quant à ceux de l'ame, je puis vous assurer que j'en regorge. Qui m'eût jamais fait croire qu'en quittant Palerme, je trouverois ici plus de moyens de sanctification et plus de facilité d'en user? Mon ame jouit d'une paix profonde; je m'acquitte de tous mes exercices spirituels sans aucune peine; au contraire, je m'y porte avec ardeur, je les fais avec goût, j'en sors toute consolée. Vous m'annonciez tant de croix, et Dieu ne me donne que des douceurs! Aussi, j'ose vous avouer qu'il me faudroit exciter beaucoup à la résignation pour quitter ce pays sans regret, si c'étoit la volonté de Dieu que je retournasse à présent à Palerme. »

Comme l'heure de se coucher étoit déjà passée, selon la règle que le père Hilaire lui avoit prescrite, et conformément à celle des Casa-Santa, elle cessa d'écrire, pressée par un remords intérieur, et se coucha. Alors, bien loin de s'endormir, elle sentit sa faute, et comment le démon l'avoit séduite par cette illusion; et entrant dans des sentiments de contrition, elle en demanda pardon à Dieu, avec un regret sincère. Il étoit en effet si sincère, que si elle avoit osé, elle se seroit levée sur-le-champ pour expier son infidélité par quelque rude pénitence. Elle ne s'épargnoit point ordinairement, dès qu'il s'agissoit de ses fautes ; mais elle craignit de manquer à

l'intention de son confesseur, qui lui avoit défendu d'ajouter aucune macération à celles qu'il lui avoit permises, outre qu'il lui avoit aussi défendu de se lever la nuit pour prier, de peur qu'entraînée par sa ferveur, elle ne refusât indiscrètement à son corps le repos dont il avoit besoin.

La première pensée qui se présenta à son esprit, lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, fut celle de sa faute; elle renouvela en même temps ses regrets, et les continua tout le temps de l'oraison qu'elle alla faire avec les Casa-Santa. Après cet exercice, elle rentra dans sa maison, où elle lut la lettre qu'elle avoit commencé d'écrire à sa tante Scholastisque, elle la déchira en gémissant de son illusion. Ensuite elle alla se confesser, et fit en peu de mots le détail de ce qui lui étoit arrivé. Le père Hilaire de Mont-Réal, aussi zélé pour sa perfection que le père Chrysostôme, et qui ne l'épargnoit pas dans ses moindres fautes, lui représenta si bien la laideur de celle-ci, qu'elle en fondit en larmes. « A quoi vous êtes-vous exposée? lui dit-il. Croyez-vous que le démon qui vous trompoit en fût demeuré là, si vous n'aviez coupé le fil de ses artifices par la confession ? Vous avez consideré avec amour-propre les grâces que Dieu vous fait, et vous y avez mis votre complaisance; bientôt il vous auroit fait croire que vous les méritez, et vous voilà dans l'appropriation des dons de Dieu, et dans l'estime de votre propre excellence; ce qui est un grand orgueil, et qui vous auroit rendue très-ingrate et très-odieuse aux yeux de Dieu.

Nous ne devrions jamais recevoir qu'en tremblant les grâces de Dieu, ajouta-t-il, soit par la conviction de notre indignité, soit dans la crainte d'y manquer de fidélite ou de reconnoissance; et bien loin de nous complaire à les considérer, nous devons nous élever au-dessus d'elles, pour aller à celui qui en est l'auteur, et qui nous les distribue par un effet de sa miséricorde. Ces grâces ne nous sont pas données afin que nous nous y arrêtions, mais pour nous aider à aller à Dieu, en qui seul nous devons nous reposer. Enfin, poursuivit-il d'un ton de sévérité, si Dieu vous traitoit selon votre ingratitude, il vous dépouilleroit de tous ses dons, et vous laisseroit dans votre pauvreté: mais sa bonté est infiniment au-dessus de votre malice; et s'il ne vous en punit pas dans sa rigueur, n'oubliez jamais que vous ne méritez pas qu'il le fasse, et gardez-vous bien d'abuser désormais de sa douceur. »

Ce fut pour Virginie une grande leçon que celle-là; aussi elle ne l'oublia jamais. Elle s'attendoit que Dieu la priveroit de consolations, du moins pour un certain temps; mais elle fut bien surprise lorsqu'ayant reçu la sainte communion, il lui fit sentir sa bonté par une onction intérieure qu'il répandit dans son cœur. Cette faveur inespérée la jeta dans une confusion extraordinaire; elle se fût anéantie devant Dieu jusqu'au centre de la terre, si elle l'avoit pu. Plus elle goûtoit la douceur de Jésus-Christ, plus elle sentoit vivement son infidélité: elle fit à ce divin maître toutes les protestations de fidélité que son cœur put lui fournir pour réparer sa faute. « Je suis in-

digne d'un seul de vos regards, lui disoit-elle en pleurant, et vous me traitez comme si je vous avois été bien fidèle! Jamais, mon Dieu, jamais je ne m'arrêterai à ces pensées qui vous ont déplu en moi; jamais je n'écouterai le démon, qui m'a ainsi trompée. Hélas! je ne dois pas l'accuser; c'est moi-même, c'est ma malice. Mais, mon divin Sauveur, pardonnez-moi cette faute, et fortifiez-moi par votre grâce, afin que j'observe la résolution que je fais ici à vos pieds sacrés, de n'y plus retomber. »

On ne peut douter que Dieu la lui eût pardonnée, puisqu'elle l'avoit déclarée dans le sacré tribunal avec une sincère contrition. Cependant il l'en voulut punir par une tentation importune, dont il permit qu'elle fût attaquée pendant deux mois, et qui lui donna bien de l'exercice. Comme elle s'étoit complue avec amour-propre aux grâces qu'elle en recevoit, cet fut aussi au sujet de ces mêmes grâces qu'elle se trouva fortement tentée de vanité; et même avec tant d'importunité, qu'on peut dire que cette tentation l'accompagnoit partout, ainsi qu'une mauvaise ombre. Si elle faisoit son oraison avec attention, le démon lui mettoit dans l'esprit qu'elle y avoit déjà fait de grands progrès, et que bientôt elle parviendroit à un état d'oraison éminent; si elle se trouvoit dans la ferveur, ou goûtoit quelque consolation dans la sainte communion, il lui suggéroit qu'elle étoit du nombre de ces ames privilégiées, sur qui Dieu a de grands desseins de perfection, et qu'il veut élever bien au-dessus de la voie commune; si elle prioit modestement à l'église,

ou si elle faisoit quelques actes extérieurs de vertu, il lui faisoit entendre dans l'esprit qu'on l'admiroit, qu'on seroit édifié de sa piété, et qu'elle pourroit servir de modèle aux autres; si elle parloit de Dieu, il lui mettoit dans la pensée qu'elle en discouroit parfaitement, et qu'on la tiendroit pour une fille spirituelle. Tantôt il lui suggéroit des désirs de ravissement et d'extase, tantôt l'envie de connoître les secrets des cœurs, ou de prévoir l'avenir, ou de faire des miracles, ou mille folles imaginations de cette espèce, telles qu'un esprit plein de vanité dans les choses de dévotion, peut les produire et s'en repaître.

Ces chimères la faisoient souffrir étrangement, non tant à cause qu'elles lui paroissoient ridicules, que parce que, les regardant comme ses propres productions, elle se reprochoit d'avoir un fonds inépuisable d'orgeuil, d'être la fille la plus vaine et la plus superbe qu'il y eût sur la terre, d'être une hypocrite qui trompoit tout le monde, et son confesseur tout le premier, et qu'elle ne pouvoit être qu'un objet d'horreur aux yeux de Jésus-Christ. Cela lui fit aussi craindre que les consolations qu'elle recevoit de Dieu dans ses exercices, et que la ferveur sensible dont elle y étoit souvent animée, ne fussent un effet de son tempérament, ou un artifice du démon, qui vouloit la tromper plus subtilement, et l'endormir dans le mauvais état où elle croyoit être. « Car, se disoit-elle à elle-même, le père Chrysostôme m'a dit, il y a long-temps, que Dieu résiste aux superbes, et donne sa grace

aux humbles; le père Hilaire me l'a aussi confirmé. Comment donc ce que je sens de douceur et de consolation dans l'oraison pourroit-il venir de Dieu, étant aussi orgueilleuse que je le suis? Ne dois-je pas croire plutôt que c'est le démon qui me trompe, et que ces prétendues grâces ne font qu'entretenir dans moi la vanité et l'amour-propre? »

Dans cette confusion de pensées dont elle étoit ainsi agitée, elle se proposoit différents moyens de combattre la tentation, sans oser s'arrêter à aucun. Tantôt elle pensoit de quitter l'oraison, et de ne communier que rarement, se regardant comme trompée dans l'une, et indigne d'approcher de l'autre; tantôt elle vouloit continuer de faire l'oraison et la communion; mais dans l'oraison, elle ne vouloit plus méditer que sur la mort, le jugement et l'enfer, afin de mieux s'exciter à pleurer ses péchés; et elle ne vouloit plus s'occuper des vérités consolantes de la religion, ni de l'amour de Jésus-Christ, pour éviter d'être trompée par le démon dans les douceurs spirituelles qu'elle pouvoit sentir. Il lui vint même en pensée d'affecter de paroître dissipée, afin de n'être pas, disoit-elle, hypocrite; et de regarder de côté et d'autre dans l'église lorsqu'elle y prieroit, afin de mieux renoncer aux tentations de vanité que le démon lui suggéroit au sujet de son recueillement et de sa modestie, qui étoit si édifiante.

Tels étoient les moyens que Virginie se proposoit dans le trouble de la tentation, moyens, comme l'on voit, qui, bien loin de remédier à sa peine, n'auroient pu que l'augmenter, et

la jeter dans de plus grandes illusions. Ils parurent tels avec raison au père Hilaire, lorsqu'elle les lui proposa; et ce confesseur éclairé lui parla ainsi : « Ce nest point de cette façon que l'on combat contre le démon qui vous obsède: puisque c'est le démon de l'orgueil, il faut lui résister par la patience et par l'humilité. Plus vous vous trouvez portée à la vanité, plus aussi humiliez-vous devant Dieu au dedans de vous-même; ne quittez pas pour tous ces fantômes qui se présentent à votre imagination, ne quittez pas l'oraison, et communiez avec confiance toutes les fois que je vous le permettrai. Gardez-vous bien de vous dissiper, ni de laisser égarer vos yeux dans l'église, sous prétexte d'éloigner de vous la pensée qu'on vous croira sainte lorsqu'on vous verra bien modeste; ce seroit tomber dans un péché réel, pour en éviter un dont vous n'êtes que menacée, et dans lequel il dépend de vous, avec le secours du Seigneur, de ne point tomber. Que penseriez-vous d'une fille qui, pour éviter d'être tentée de présomption, se jetteroit dans le désespoir? Ne lui diriez-vous pas qu'elle se trompe grossièrement? Vous tomberiez à peu près dans la même erreur, si vous suiviez votre pensée. Il reste donc à combattre les tentations avec patience, à les supporter cependant sans vous troubler, à vous anéantir devant Dieu, vous voyant exposée à tout moment à succomber; mais à espérer que sa bonté vous soutiendra. N'omettez aucun exercice par la crainte de la tentation : le démon n'en voudroit pas davantage; il vous tiendroit bientôt, et vous con-

duiroit à son gré d'une illusion dans l'autre: en un mot, priez avec humilité, combattez sans vous lasser, attendez avec confiance et patience que Dieu vous délivre de la tentation; n'omettez jamais rien de vos pratiques, mais persévérez-y constamment jusqu'à la fin, quelque pensée qui vous vienne de faire autrement. Plus vous serez tentée de vanité, plus confondez-vous aussi avec confiance aux pieds de Jésus-Christ: c'est tout ce que vous avez à faire dans votre situation présente. » Virginie suivit donc fidèlement cet avis, et Dieu, favorable à sa docilité et à l'humiliation de son cœur, qu'elle répandoit souvent devant lui, surtout dans l'oraison et la sainte communion, avec un profond anéantissement d'elle-même; Dieu, dis-je, fit cesser après deux mois la tentation, comme nous l'avons dit, et lui rendit sa première paix.

CHAPITRE IV.

Histoire de la Solitaire de la Madona-Santissima.

On a vu que Virginie se rendoit exactement le matin à la chapelle des Casa-Santa, pour faire l'oraison avec elles. Peu de jours après qu'elle fut délivrée de la tentation dont nous avons parlé, comme si Dieu avoit voulu la dédommager, par son infinie bonté, des peines intérieures qu'elle avoit souffertes, il lui donna occasion de connoître une des plus saintes ames

qu'il y eût dans la Sicile: c'étoit la solitaire de la Madona-Santissima. Elle étoit arrivée de sa solitude à la maison des Casa-Santa, pour y passer quinze jours en leur compagnie, dans la pratique de l'obéissance. Virginie s'étant donc rendue à la chapelle, l'y trouva à genoux, et dans une situation qui montroit bien qu'elle étoit profondément recueillie : il lui fut aisé de reconnoître à son habit qu'elle n'étoit pas de la maison ; car elle étoit vêtue d'une simple robe de la couleur de celles des religieuses de Saint-François; elle étoit ceinte d'une corde, et voilée comme les religieuses ; ce qui n'est pas extraordinaire en Italie.

Virginie pensa d'abord que c'étoit une Tierçaire, parente des Casa-Santa, qui demeuroit dans quelque ville voisine, et qui étoit venue les voir; mais elle fut bien surprise, lorsqu'après l'oraison et quelqu'autre exercice de dévotion, s'étant rendue dans la chambre de la vénérable Sophie, pour conférer avec elle, la solitaire y entra peu de temps après, se mit à genoux aux pieds de cette dame, et, les mains jointes et la tête inclinée, la pria humblement de lui prescrire ce qu'elle devoit faire ce jour-là dans la maison. Virginie crut alors que c'étoit une fille qu'on avoit prise nouvellement pour le service: ce qui l'étonna davantage, fut qu'on l'eût choisie d'un âge si avancé, car elle lui paroissoit avoir plus de soixante ans.

Sophie s'aperçut de sa surprise; et après avoir congédié l'humble servante de Dieu, elle reprit son entretien, et lui dit: « Avez-vous du temps à rester ici ? -- Oui, répondit Virginie, je puis rester encore une grande

demi-heure, sans que rien souffre chez ma tante. -- Voilà qui est bien, dit Sophie: Dieu vous a envoyée tout à propos pour vous édifier au sujet de la fille que vous venez de voir. C'est la solitaire de la Madona-Santissima, qui demeure dans un hermitage à demi-lieue d'ici: elle est en usage de venir passer quinze jours chez nous toutes les années; elle s'est imposée cette pratique de l'avis de son directeur extraordinaire, qui est le père Hilaire, votre confesseur, parce que n'ayant personne qui la commande dans la solitude, elle a cru que pour avoir occasion de pratiquer la sainte obéissance, elle devoit s'y exercer parmi nous, au moins durant ce petit espace de temps; de quoi nous avons été très-contentes, parce que c'est une sainte ame, très-éclairée dans la vie intérieure, et qu'elle nous anime toutes par son exemple. Elle arrive ordinairement de nuit, pour n'être aperçue de personne, fuyant extrêmement la vue du monde; et dès le matin elle vient régulièrement me demander mes ordres, comme vous voyez qu'elle a fait. Elle convint avec moi, dès la première fois qu'elle vint ici, que ce ne seroit que pour nous servir toutes, jusqu'aux domestiques; que toutes non-seulement auroient droit de lui commander, mais que chacune lui commanderoit en effet quelque chose, au moins une fois le jour; qu'on la laisseroit dans le silence exécuter ce qui lui seroit ordonné, sans lui parler inutilement, et qu'elle suivroit tous les exercices de la maison, autant que ce que je lui ordonnerois pour le service ne l'en empêcheroit pas, préférant toujours ce service à la satisfaction

qu'elle auroit de suivre nos exercices, lorsqu'elle ne pourroit faire l'un et l'autre. Mais dans les ordres que je lui donne, je tâche de ne lui prescrire que des œuvres qu'elle puisse avoir faites au temps de nos pratiques de piété, excepté à la récréation d'après le dîner et du soir, dont elle passe le temps à laver la vaisselle. »

Virginie, ravie d'une si humble obéissance, dit à la vénérable Sophie avec étonnement : « Eh ! ma mère, d'où vous est donc venue cette sainte ame ? Est-elle de ce bourg ou de quelque autre lieu voisin ? Et comment s'est-elle faite solitaire ? Cela est bien extraordinaire dans une fille.--Son histoire, répondit Sophie, est merveilleuse ; je veux vous la raconter, autant pour votre satisfaction, que pour notre commune édification ; car je n'y puis jamais penser moi-même, sans admirer les miséricordes infinies de J.-C., et sans en être touchée jusqu'au fond du cœur.

Cette grande servante de Dieu est native de Messine, de la maison des Liberatis, et son nom de baptême est Marie. Elle étoit destinée pour le mariage, et tout étoit arrêté avec un gentilhomme de la même ville, dont je n'ai pas su le nom. Peu de jours avant qu'on en vînt à la conclusion, son père et sa mère la conduisirent à une maison de campagne qu'ils avoient à Messine, et qui n'étoit qu'à deux portées de fusil de la mer ; son futur époux s'y étoit aussi rendu avec une de ses sœurs, bonne amie de Marie. Or, comme le soir, sur les six heures, elle se promenoit avec sa mère et ce monsieur dans un bosquet, ils se virent tout-à-coup investis tous les trois par des Turcs, qui

avoient fait une descente dans cet endroit, et s'y tenoient en embuscade pour enlever ceux qu'ils pourroient surprendre, et les faire esclaves. Le gentilhomme mit aussitôt l'épée à la main pour se défendre; mais un Turc lui fendit la tête d'un coup de sabre, et le laissa roide mort. Ses camarades enlevèrent en même temps la mère et la fille, les mirent dans leur brigantin, qui étoit caché sous un rocher avancé dans la mer, et prirent aussitôt le large, de peur d'être poursuivis. Pensez quelle fut la désolation de ces deux femmes, de se voir à la merci de ces barbares, et conduites esclaves à Alger où à Tunis! On ne leur fit pourtant aucune insulte, et même le capitaine du bâtiment leur parla avec beaucoup d'honnêteté: mais leur situation étoit trop affligeante pour arrêter le cours de leurs larmes; elles en versoient par torrents, pour ainsi dire. Enfin, il vint dans l'esprit de la fille de faire vœu, que si Dieu lui accordoit la grâce, ainsi qu'à sa mère, de revenir avant un an à Messine, elle renonceroit entièrement au monde, et se retireroit dans une solitude pour y passer le reste de sa vie, tout occupée à son service. Il faut croire que ce fut par une inspiration particulière qu'elle fit ce vœu; car il eût été bien plus naturel de promettre d'entrer dans un monastère, que de se retirer dans un désert, où il paroît peu convenable qu'une fille s'expose à demeurer seule. Quoi qu'il en soit, elle le voua ainsi, et pria en même temps la très-sainte Vierge, avec beaucoup de larmes, de lui être propice, et à sa mère, qu'elle voyoit dans la désolation. Elle passa toute la nuit à prier de la sorte et à

pleurer; car comment auroit-elle pu reposer un instant dans un état si tragique? Enfin le lendemain à la pointe du jour, comme le brigantin alloit bon train par un vent favorable, voilà tout-à-coup un vaisseau maltois qui paroît, et qui vient lui donner la chasse. La mère et la fille étoient dans la sentine, et ne voyoient pas ce que le ciel leur préparoit pour leur délivrance: mais aux cris que les Turcs poussèrent, et aux mouvements qu'ils se donnoient pour éviter l'ennemi, elles comprirent ce qu'il en pouvoit être, et Marie de Liberatis dit à sa mère: « Ayons confiance en Dieu, ma bonne mère; peut-être que voici le moment de notre délivrance. Au cas qu'il nous accorde cette grâce, je vous avertis que j'ai fait vœu de quitter le monde et de me rendre solitaire. Promettez-moi que vous ne vous y opposerez pas, et que vous porterez aussi mon père à y consentir. -- Hélas! ma chère enfant, lui répondit la mère éplorée, puisque vous l'avez ainsi voué, je me garderois de m'y opposer. -- Prions donc le bon Dieu qu'il nous assiste, lui dit sa fille, et invoquons la très-sainte Vierge.» Elles commencèrent à réciter le Rosaire; mais à peine en étoient-elles à la seconde dizaine, qu'elles entendirent un grand bruit de coups de canon, et des cris de plusieurs mourants sur le tillac. En effet, le Maltois, meilleur voilier que le brigantin, l'avoit atteint, et lui avoit, à la première décharge de ses canons, tué plus de vingt hommes: il n'y en avoit pas cinquante en tout; et ceux qui restèrent ne pouvant plus se défendre, se rendirent aussitôt.

La joie des deux esclaves égala leur douleur ; mais ce qui y mit le comble, ce fut que le lieutenant du vaisseau maltois étant entré dans le brigantin, et étant descendu dans la sentine pour voir s'il n'y avoit point d'esclaves, elles le reconnurent et en furent reconnue. C'étoit un chevalier de Messine, qui n'en étoit absent que depuis un an, et qu'elles avoient vu souvent dans les compagnies. Elles se jetèrent à son cou avec des transports de joie, et en versant quantité de larmes; et l'embrassant comme leur libérateur, elles lui souhaitèrent toutes les bénédictions du ciel et de la terre, et lui dirent tout ce que la reconnoissance peut inspirer en pareil rencontre. Le généreux chevalier pleura de tendresse et de joie comme elles, et se félicita de les avoir servies sans le savoir, dans une occasion si critique. Il les présenta au capitaine, dont elles furent reçues avec toute la politesse et les égards propres à les dédommager de ce qu'elles avoient souffert, et ce capitaine fit aussitôt voile pour Messine, afin de les rendre à leur famille, où tout étoit dans une extrême désolation depuis leur enlèvement. Toute la ville accourut pour se réjouir avec elles d'un bonheur si inespéré : il n'y eut personne qui n'y prît part, et ce fut une fête publique.

Lorsque le fracas des visites eut cessé, et qu'elles furent remises entièrement des suites de leur frayeur, qui les avoit rendues malades, la mère principalement, Marie, sa fille, pensa sérieusement à accomplir son vœu : elle le rappela à sa mère; elle lui fit comprendre que l'ayant fait pour obtenir du ciel la déli-

vrance de toutes les deux, elle étoit également intéressée à le lui laisser accomplir; sans quoi le Seigneur, qui les avoit protégées avec tant de miséricorde, seroit justement irrité, et la puniroit sévèrement; et qu'enfin elle étoit déterminée de son côté à le remplir dans toute sa rigueur.

La mère sentoit trop bien ce qu'elle devoit à Dieu, pour oser s'y opposer. « Mon amour pour vous en souffrira beaucoup, lui dit-elle; mais la grâce que Dieu nous a faite est trop marquée, pour manquer à la reconnoissance que je lui dois. Je consens que vous vous acquittiez de votre vœu. Choisissez dans notre campagne l'endroit qui vous paroîtra le plus propre à vivre comme vous l'avez promis à Dieu; nous vous y ferons bâtir une cellule, avec toutes les commodités dont vous aurez besoin, et nous pourvoirons à ce qui vous sera nécessaire, sans que vous ayez d'autre sollicitude que celle de servir Dieu, et de prier pour la famille.

-- Ma chère mère, répondit Marie, permettez-moi de vous dire qu'en abandonnant le monde, je ne veux pas le faire à demi. Les anciens solitaires quittoient tout, jusqu'à leurs parents, pour ne plus vaquer qu'à leur salut : ils s'éloignoient absolument de leur pays, afin d'être à Dieu sans obstacle; et ils ne connoissoient plus d'autre patrie que la céleste Jérusalem. Si je demeurois dans le voisinage de Messine, je serois peut-être autant détournée que je pourrois l'être dans la maison; et je pense que dans ce cas je cesserois d'être solitaire, et d'accomplir comme je

dois la promesse que j'ai faite à Dieu. Je vous conjure donc de me laisser le choix du lieu de ma retraite, et la liberté d'y vivre selon que Dieu me le fera connoître par l'avis d'un confesseur éclairé. »

Sa mère y consentit, quoiqu'avec bien de la peine; mais il fallut en parler à son père, qui ignoroit absolument ce vœu, et ne pensoit qu'à goûter la consolation d'avoir recouvré si heureusement son épouse et sa fille. Il fut dans une étrange surprise, quand celle-ci lui demanda son consentement; et dans l'excès de son étonnement, la tendresse paternelle se réveilla toute entière, et il s'écria en se jetant à son cou et en l'arrosant de ses larmes: Comment, ma fille, voulez-vous me replonger, en me quittant ainsi, dans le désespoir où votre enlèvement et celui de votre mère m'avoient jeté? Ne pourrions-nous pas faire commuer ce vœu? Consultons quelque habile théologien, ou, si vous voulez mieux, parlons-en à monseigneur l'évêque, et je m'en tiendrai à sa décision.

Marie, dont Dieu avoit touché le cœur par une grâce particulière, se jeta alors à ses pieds, et lui dit en lui serrant étroitement les genoux: Je sais, mon cher père, ce que je vous dois de respect, d'amour et de reconnoissance; mais vous savez aussi ce que je dois à Dieu, qui est mon premier père, à qui vous êtes obligé de céder. Considérez de quel malheur il nous a délivrées, ma mère et moi, de quelle manière il l'a fait contre toute attente, comment il la fait aussitôt que j'ai eu prononcé mon vœu, et que j'ai eu engagé ma

mère à y consentir. Considérez, dis-je, tout cela, et décidez selon que votre religion vous l'inspirera. A ces mots, son père ne put plus résister; la piété prit le dessus dans son ame contre les assauts de son amour paternel. Vous me traduisez malgré moi, lui dit-il, ma chère fille, devant un tribunal que je ne puis récuser, et auquel je ne saurois résister; recevez, mon enfant, la bénédiction de votre père, et exécutez ce que Dieu veut de vous, selon qu'un conseil éclairé dans sa sainte loi vous le fera connoître.

Il ne resta plus à cette fervente fille, après qu'elle eut reçu le consentement de ses parents, qu'à se décider sur le lieu de sa retraite et sur la règle qu'elle y devoit observer. La Providence lui en fournit tous les moyens par le canal du père Joseph de Messine, célèbre dans cette ville par son talent pour la conduite des ames, à quoi il ne cessoit de travailler nonobstant son grand âge. Elle s'adressa à lui comme au plus propre qu'elle connût à lui servir d'interprète de la volonté du Seigneur. Il étoit de l'ordre de Saint-François, et avoit parcouru autrefois, en différentes missions, toute la Sicile, dont il connoissoit parfaitement les lieux de dévotion les plus célèbres.

A peine lui eut-elle communiqué son dessein, qu'il pensa à notre voisinage, comme à l'endroit le plus propre pour l'exécuter. Puisque vous voulez, lui dit-il, vous éloigner de votre patrie, et vous séparer entièrement des créatures en vivant retirée dans la solitude, je ne connois point d'endroit plus convenable qu'un petit désert qui est à une

demi-lieue du bourg de Gli-Angeli, du diocèse de Mont-Réal, et à quelques lieues de Palerme. Je ne sais si vous avez jamais ouï parler de ce bourg? -- Non, mon père, répondit Marie; mais il me semble que mon cœur se dilate en vous l'entendant nommer. Ne seroit-ce pas une marque que c'est l'endroit que Dieu m'a réservé pour y expier mes péchés, et y vivre tout à son service? -- Je connois parfaitement ce pays, continua le père; j'y ai fait ma dernière mission: il y a des ames saintes en grand nombre, et on l'appelle le bourg de Gli-Angeli, à cause de la piété de ceux qui l'habitent. Le désert, comme je vous ai dit, n'en est éloigné que d'une demi-lieue. Vous y pourriez faire bâtir un petit hermitage, et, ce qu'il y a de commode, c'est que vous ne serez pas éloignée de deux cents pas du château de monseigneur l'archevêque de Mont-Réal, auprès duquel il y a un hospice des religieux de notre ordre; de sorte que vous serez à portée des secours spirituels, et même des temporels, pour les besoins de la vie, sans qu'il soit besoin pour les avoir de sortir beaucoup de votre solitude. Venons à présent au moyen d'exécuter votre dessein, poursuivit le père. Si vous le désirez, j'écrirai à monseigneur l'archevêque de Mont-Réal, dont j'ai l'honneur d'être connu, qui est un très-saint prélat, afin d'en obtenir la permission; parce qu'outre que c'est dans son diocèse que vous irez, ce désert fait partie de sa seigneurie. -- Ah! mon père, lui dit alors Marie de Liberatis, ravie de l'entendre, tout me dit que c'est l'endroit où je dois vivre et mourir.

Je vous supplie d'écrire le plus tôt que vous pourrez, à ce saint prélat, pour obtenir son consentement. Et quant à la dépense pour bâtir l'hermitage, et tout ce qu'il faudra de plus pour m'y établir, mes parents y pourvoiront.

Le père Joseph écrivit en conséquence, et la réponse du prélat fut si favorable, que ce religieux et Marie de Liberatis ne doutèrent plus que ce ne fût la volonté de Dieu qu'elle s'y retirât. Voilà donc, dit à Virginie la vénérable Sophie, ce qui donna occasion à cette sainte ame de se rendre solitaire dans notre voisinage. Il y a bien des choses encore à vous dire d'elle; mais comme il est temps que vous alliez vaquer à vos affaires, nous pourrons continuer d'en parler demain, si Dieu nous en fait la grâce. »

CHAPITRE V.

Suite du même sujet.

VIRGINIE eut le reste du jour à combattre l'empressement de revoir Sophie, pour apprendre d'elle la suite de l'histoire de la solitaire. Ce qu'elle lui en avoit déjà raconté excitoit l'envie d'être instruite de ce qui lui restoit à savoir; mais se souvenant de la recommandation que la mère Scholastique lui avoit faite souvent, et à sa chère amie, la sœur Rosalie, qu'il falloit modérer les désirs, lorsqu'ils sont trop ardents et capable de nous dis-

traire de la présence de Dieu, elle se proposa de bannir de son esprit pour ce jour-là le souvenir de cette sainte fille, et d'attendre le lendemain que Sophie lui en parlât la première, sans lui en faire l'ouverture elle-même. C'est ce qu'elle exécuta fidèlement; mais Sophie, qui n'avoit pas oublié sa promesse, l'appela dans sa chambre le jour suivant, à l'issue de l'oraison; et reprenant son histoire, elle la continua ainsi :

« L'archevêque de Mont-Réal entra dans toutes les vues du père Joseph de Messine, et lui promit dans sa lettre tout ce qui dépendoit de lui pour seconder le pieux dessein de sa pénitente. Il lui fit observer en même temps que ç'avoit été un usage établi parmi les anciens solitaires, de ne point permettre à aucun d'entre eux de vivre seul dans le désert, qu'il n'eût été auparavant bien éprouvé par l'obéissance dans un monastère; et que pour se conformer à cette excellente pratique, il convenoit que la demoiselle fît une espèce de noviciat dans un monastère de religieuses; qu'en attendant il donneroit ses ordres pour lui faire bâtir son hermitage dans le petit désert voisin de son château, après quoi elle y pourroit loger; et qu'elle devoit être assurée de sa protection.

Rien n'étoit plus sage que l'avis de ce saint prélat : il fut reçu du père Joseph et de sa fille spirituelle avec le respect et la docilité qui convenoient; en conséquence, il fut conclu qu'elle entreroit dans le monastère des religieuses de Sainte-Claire de Messine, où on la reçut à bras ouverts, sachant quelles étoient

ses intentions; et la mère abbesse la mit, selon le désir du père Joseph et le sien, sous la conduite d'une ancienne mère, pleine de l'esprit de sa sainte fondatrice, dont Marie alloit devenir la fille en qualité de Tierçaire, et qui étoit très-propre à lui donner une entière connoissance des vertus religieuses, et à les lui faire pratiquer.

Voici ce que le père Joseph lui dit lorsqu'elle fut sur le point d'entrer dans le monastère: « Oubliez, ma fille, votre qualité, vos parents et le monde, pour ne plus penser qu'à devenir l'humble servante de Jésus-Christ. Vous travaillerez à mériter ce titre glorieux, en devenant dans cette sainte maison l'humble servante de toutes ses épouses. Foulez aux pieds la gloire mondaine, la volonté propre, la nature, et embrassez généreusement l'humilité, l'obéissance et la mortification. Vous observerez la règle et toutes les austérités de ces ferventes religieuses, leurs veilles, leurs jeûnes, leurs disciplines. Comme elles ont la plupart des emplois pour le service des sœurs, le vôtre sera d'aider à la cuisine, à l'infirmerie et aux plus bas ministères de la maison, dont vous vous croirez bien honorée, et dont vous tâcherez de vous acquitter avec patience, douceur et dévotion. Vous ne manquerez jamais tous les matins d'aller prendre les ordres de la digne mère qui veut bien se charger de votre instruction dans la vie religieuse; vous les lui demanderez à genoux, et recevrez de même la correction, quand elle vous la fera, vous avouant toujours coupable, sans vous excuser jamais,

et promettant de vous amender. Je laisse à cette pieuse mère le soin de vous donner tous les autres avis dont vous avez besoin, et je prie le Seigneur qu'il vous comble de ses bénédictions et de ses grâces. »

Il l'avoit déjà préparée de loin à ces leçons mortifiantes pour la nature, et qui sont les principables qu'on doit donner aux ames religieuses; et Marie de Liberatis, en élève docile, les avoit goûtées, et ne désiroit rien tant que d'en venir à la pratique. On ne fit point de cérémonie à sa réception, puisqu'elle n'entroit pas pour être religieuse; mais après avoir été huit jours avec son habit séculier, elle prit celui de la religion, qu'elle porte aujourd'hui, et qui consiste dans une robe, une corde pour ceinture, un petit manteau, des sandales, et le voile blanc des sœurs converses. La ferveur qu'elle montra, et la docilité avec laquelle elle se soumit à la mère ancienne à qui on l'avoit confiée, donna une envie extrême à toutes les religieuses de la retenir pour toujours dans leur sainte maison; elles firent même des démarches à son insu auprès de l'évêque: mais le père Joseph qui en eut le vent, leur remontra qu'elles risquoient d'agir contre les desseins de Dieu: ainsi elles se désistèrent, et au bout de l'an Marie de Liberatis, suffisamment éprouvée, et très-instruite de ses devoirs, dont elle s'étoit acquittée avec l'édification de toute la communauté, en sortit au grand regret de toutes ces dames, qui ne l'embrassèrent pour la dernière fois qu'en versant des larmes; et elle fut conduite à Mont-Réal par son père, sa

mère, et un de ses frères, à monseigneur l'archevêque d'alors, qui vint ensuite la mettre en possession de son hermitage.

Elle n'avoit que dix-huit ans, et étoit grande, robuste, fort douce, et bien élevée, comme devoit l'être une fille de sa qualité. Le bon père Josèph voulut l'accompagner, nonobstant son grand âge, et la confia pour sa conduite spirituelle au père Léon de Mazara, religieux de son ordre, qui se trouvoit pour lors vicaire de l'hospice voisin de l'hermitage. Ce père l'a conduite pendant ving-cinq ans; et Dieu l'ayant appelé à une meilleure vie, le père Hilaire, votre confesseur, devint le sien, se trouvant pour lors gardien de l'hospice; ce qu'il a continué jusqu'à present, bien qu'il demeure ici : il est vrai qu'elle se confesse ordinairement à un religieux de cet hospice; mais le père Hilaire ne manque pas de s'y rendre tous les trois mois pour l'entendre à confesse, et pour lui donner ses avis.

Comme elle est dans la 62e année de son âge, et qu'ainsi que je vous l'ai dit, elle avoit alors 18 ans, il y en a donc 44 qu'elle est dans la solitude. J'étois déjà mariée lorsqu'elle arriva, et je me confessois à un père définiteur de cet ordre, qui y demeuroit, et qui m'instruisit, pour mon édification, de tout ce que je viens de vous raconter, l'ayant appris lui-même du père Joseph, lorsqu'il accompagna cette sainte personne. »

Virginie, voyant qu'elle avoit fini son récit, lui dit : « Quelle règle observe-t-elle dans sa solitude? Est-ce celle des religieuses où elle fit son noviciat? Depuis combien de temps

vient-elle toutes les années passer chez vous ces quinze jours de pratique d'obéissance?--Elle observe, répondit Sophie, la même règle que les religieuses de Sainte-Claire; mais comme elles vivent d'aumône, et que celle-ci ne peut pas sortir de sa solitude pour s'en procurer, l'archevêque de Mont-Réal voulut qu'elle eût une pension suffisante pour son entretien et celui d'une autre fille; ce qui étoit conforme à l'intention de ses parents, qui n'ont jamais manqué de la lui faire tenir, de même que son frère aîné, qui a été leur héritier. Ainsi elle se lève à minuit, elle récite le grand office, elle jeûne, elle pratique les mêmes austérités que ces religieuses, et fait régulièrement deux heures d'oraison par jour, et une heure après l'office de la nuit.

L'occasion qui nous a procuré le bonheur de l'avoir ici, mérite ausssi de vous être racontée. L'archevêque de Mont-Réal, qui avoit si charitablement favorisé sa retraite, étant mort, et son successeur, qui ne la connoissoit point, ayant appris, la première fois qu'il fut au château voisin de son hermitage, la vie qu'elle y menoit, parut ne point approuver qu'une fille fût ainsi seule, et il lui vint d'abord dans l'esprit de la faire passer dans le monastère des religieuses de Mont-Réal, qui sont des bénédictines; car, disoit-il en lui-même, comme il l'a depuis avoué, les bénédictines sont solitaires, et elle ne changera pas d'état. Mais s'étant informé de son grand-vicaire, qui l'avoit été de son prédécesseur, des raisons que ce prélat avoit eues de consentir à la vocation de cette sainte fille, ayant

appris aussi de lui l'austérité de sa vie, la retraite rigoureuse qu'elle gardoit, et les impressions édifiantes que son exemple donnoit dans tout le voisinage, dont elle étoit souverainement révérée, outre que c'étoit une fille d'une grande condition, il passa bientôt de son premier sentiment à une estime respectueuse pour sa piété, et lui fut aussi favorable que son prédécesseur l'avoit été.

Il voulut l'aller voir dans son hermitage, où personne n'étoit encore entré, excepté la fille qui la servoit, et l'entretint pendant une heure : il en sortit si édifié de sa modestie, de son humilité, et de la prudence de ses réponses, que non-seulement il lui donna la bénédiction avec une bonté toute paternelle, mais de plus, il lui offrit de permettre qu'un prêtre vînt dire la messe dans sa petite chapelle; ce qu'elle s'excusa d'accepter, parce que, dit-elle, c'étoit bien le moins qu'elle allât chercher elle-même Jésus-Christ dans l'église, et y unir ses prières à celles des fidèles. Ce prélat observa, en examinant son hermitage, que son prédécesseur y avoit fait construire quatre petites cellules, outre une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge, ce qui a fait donner à l'hermitage le nom de la Madona-Santissima : il lui demanda si les cellules qu'elle n'occupoit point étoient destinées pour d'autres filles de piété qui la venoient voir : la solitaire répondit modestement qu'elle ne recevoit des visites de personne, non pas même de son confesseur, à moins qu'elle ne fût dangereusement malade, et n'eût un besoin pressant de ses secours spirituels, ce qui ne lui étoit arrivé

qu'une fois depuis qu'elle y étoit; et qu'elle ne savoit pas pourquoi son prédécesseur avoit ainsi multiplié les cellules : mais que les ayant trouvées toutes bâties par ses ordres, lorsqu'elle arriva de Messine, elle n'en avoit point osé demander la raison. -- Mon prédécesseur, dit alors le prélat, étoit un saint; il ne faisoit rien que fort à propos; et que savez-vous si le Seigneur ne lui inspira pas de le faire ainsi, pour faciliter à quelque sainte fille de venir vous servir de compagne?

Il semble qu'il parla lui-même dans cette occasion par inspiration divine : car avant qu'il mourût, une fille de Mont-Réal, âgée de 19 ans, et prévenue de la grâce dès sa plus tendre enfance, sentit un attrait si fort à être solitaire, que le prélat ayant mûrement examiné sa vocation, et l'ayant de plus fait examiner par d'autres personnages très-expérimentés dans les voies de Dieu, il fut conclu qu'elle lui seroit associée, et Marie fut priée de la recevoir, à quoi elle se conforma. La retraite de celle-ci donna occasion à beaucoup d'autres filles de se croire appelées à l'imiter. On ne parloit parmi les filles dévotes de Mont-Réal, que d'hermitage, de désert, de solitude : il en fut de même de Gli-Angeli; et je me souviens que votre tante Célicola étant allée à Palerme, nous rapporta à son retour que c'étoit le même empressement parmi les filles qui y faisoient profession de dévotion, et parmi les pensionnaires des religieuses, et qu'il y avoit même des religieuses qui avoient conçu le même désir, avec un grand regret de ne pouvoir l'exécuter; mais c'étoient là de simples idées,

plutôt que des vocations. La fille qui se joignit à notre solitaire, s'appelle Agnès Ben-Venuto : elle y vit encore. Deux ans après qu'elle s'y fut retirée, sa sœur cadette, appelée Secondine, qui l'égaloit en ferveur et en innocence, voulut l'imiter; et l'archevêque étant mort, celui qui tient aujourd'hui sa place, et dont vous connoissez le zèle et la piété, étant bien informé de tout ce qui concerne la solitaire, alla en personne lui présenter celle-ci, et lui recommanda d'user envers elle de la même charité dont elle avoit usé envers son aînée.

La solitaire, docile à la volonté de son prélat, la reçut comme lui étant donnée des mains de Jésus-Christ même; mais elle lui représenta en même temps que cette nouvelle venue occupant la seule cellule qui étoit restée vacante jusqu'alors, elle supplioit sa Grandeur de fixer à ces deux demoiselles le nombre de ses compagnes; ce que le prélat lui promit, ajoutant qu'il falloit croire que son prédécesseur, qui avoit fait bâtir l'hermitage, n'avoit eu auparavant en vue que d'y loger trois solitaires et une fille pour les servir, puisqu'il n'avoit ordonné que quatre cellules et la chapelle.

« Elles ont donc une fille qui les sert? interrompit Virginie. -- Oui, dit Sophie: elle leur est nécessaire pour venir acheter au bourg leurs petites provisions, sans quoi elles seroient obligées d'y venir elles-mêmes, ce qui ne s'accorderoit pas avec la retraite dont elles font profession. -- Hélas! dit Virginie, je voudrois bien être à la place de cette fille; je la

trouve fort heureuse de servir de si saintes ames. -- Vous n'êtes pas la seule, dit Sophie, qui ayez ce désir. Je lui ai souvent moi-même envié ce bouheur; et je vous dirai qu'après la mort de la première qui les avoit servies, il s'en présenta au moins trente pour la remplacer. Monseigneur l'archevêque voulut la choisir; et Dieu l'éclaira si bien dans ce choix, qu'on peut avancer sans hyperbole, que c'est dans son état le meilleur sujet de son diocèse, où, assurément, il y a grand nombre de saintes filles.

« Mais, pour revenir à ce qui a donné lieu à notre solitaire de passer ici ces quinze jours toutes les années, comme monseigneur l'archevêque, en lui confiant ses compagnes, l'en avoit nommée supérieure, elle les gouverna d'abord assez long-temps; ensuite les voyant formées à son gré dans les devoirs de leur état, elle crut que ses soins ne leur étoient plus nécessaires, et qu'il conviendroit pour sa propre perfection de céder le gouvernement de l'hermitage à la première qu'elle avoit reçue, afin qu'elle pût à son tour pratiquer la vertu d'obéissance; ce qu'elle proposa au prélat avec beaucoup d'humilité. Mais ce supérieur éclairé ne voulut point accepter sa démission, voyant que tout étoit dans l'ordre par sa prudente conduite dans sa solitude; et pour accorder quelque chose à son humilité, il consentit volontiers qu'elle vînt une fois l'année passer quelques jours avec nous dans la pratique de l'obéissance, selon le conseil que le père Hilaire lui en avoit donné. »

Virginie, toujours plus satisfaite d'un récit si édifiant, tâchoit de le prolonger par toutes les questions que sa pieuse curiosité lui suggéra, pour être instruite parfaitement de la conduite de cette sainte personne. « Ses deux compagnes, dit-elle à Sophie, ont-elles pu soutenir la même vie qu'elle? car peu de filles sont capables de si grandes austérités. -- Vous ne devez pas douter, répondit Sophie, que Dieu les y ayant appelées, ne leur ait accordé toutes les grâces nécessaires pour remplir saintement leur vocation; et, en effet, elles ont fait de si grands progrès dans la vertu, et surtout dans le renoncement au monde, l'abnégation d'elles-mêmes et le recueillement intérieur, qu'on peut les regarder comme des ames éminentes, que l'on perd, pour ainsi dire, de vue, si fort elles sont élevées dans la perfection; et toutes les fois que j'ai été les voir, je n'en suis jamais revenue que toute pénétrée de confusion de me trouver si petite en vertu auprès d'elles.

-- Vous allez donc les voir quelquefois? dit Virginie. -- Je vous ai déjà dit, répondit Sophie, qu'elles ne reçoivent point de visites, sans quoi leur hermitage deviendroit bientôt le pélerinage ordinaire de toutes les dames et filles de piété de la moitié de la Sicile; mais pour reconnoître la grâce qu'elle croit que nous lui faisons en la recevant ici, cette sainte famille m'a permis d'y aller deux fois l'année passer trois jours, accompagnée de quelqu'une de mes filles, et nous logeons dans la cellule de Secondine, qui, pendant ce temps-

là, loge avec sa sœur Agnès. -- Hélas! dit Virginie, pardonnez-moi, si dans cette occasion je suis jalouse du bonheur de vos filles, qui peuvent vous y accompagner. » La vénérable Sophie sourit, et comprit bien à quoi cela tendoit ; et comme elle avoit une tendre amitié pour Virginie, elle lui dit : « Je ne me suis pas engagée absolument avec la solitaire à n'y mener que mes filles ; il suffit que j'aie avec moi une fille qui soit pieuse et discrète, et avec qui elle et ses compagnes puissent s'entretenir avec édification ; et parce que, si on le savoit dans le bourg, je serois importunée par beaucoup de personnes qui désireroient de m'y accompagner, j'ai pris le parti de ne prendre avec moi que quelqu'une de mes filles. Cependant, puisque cela doit vous causer tant de consolation, je vous promets de vous y mener, s'il plaît à Dieu, dans deux mois d'ici, qui est le temps où je prévois que j'y pourrai aller : mais pour mieux faciliter toutes choses, il faudra que vous veniez faire une de nos pratiques dont elle sera témoin, et cela fera que vous regardant comme associée à la maison, elle vous parlera avec plus de liberté, et ses compagnes aussi, quand nous serons à leur hermitage.

-- Il n'est rien, dit Virginie, que je ne fasse pour me procurer un si précieux avantage : ordonnez-moi tout ce qu'il vous plaira. -- Venez dîner avec nous, lui dit Sophie, avant qu'elle s'en aille. C'est l'usage qu'une de mes filles lui aide ensuite à laver la vaisselle ; vous ferez cette fonction ce jour-là, et, vous voyant alors, elle vous reconnoîtra sans peine quand

nous lui ferons notre visite. » Virginie, au comble de ses désirs, proposa d'abord à Sophie de le faire le lendemain; mais celle-ci lui dit que, de peur de donner trop à l'empressement qui pourroit être naturel, il convenoit plutôt qu'elle attendît le surlendemain.

CHAPITRE VI.

Voyage de Virginie à l'hermitage de la Madona-Santissima. Conférence sur la fuite des créatures, et les avantages de la retraite.

VIRGINIE ne manqua pas de se rendre au jour marqué auprès de la vénérable Sophie. Elle dîna avec sa petite communauté, pour la première fois, grâce qui n'avoit encore été accordée à personne qu'à deux nièces de Sophie, aussi pieuses que ses filles, et qui, comme nous le verrons dans la suite de l'histoire, furent tout-à-fait admises dans la maison; et après le dîner, Agnès, qui devoit ce jour-là laver la vaisselle avec la solitaire, lui céda sa place, ravie de lui procurer cette satisfaction. C'en fut une en effet bien grande pour Virginie; mais elle étoit si pénétrée de respect pour cette sainte ame, après tout ce que la vénérable Sophie lui en avoit dit, qu'elle n'osoit presque la regarder en face. Elle en fut encore plus frappée, lorsqu'il fallut qu'elle lui commandât quelque chose à faire, ainsi que

nous avons marqué plus haut que la solitaire en étoit convenue avec la vénérable Sophie : elle le fit pourtant ; mais ce fut presqu'en tremblant, se considérant très-indigne de lui parler, et à plus forte raison de lui commander. «Il m'en a bien coûté, avoua-t-elle à Agnès, en lui parlant après avoir fait la pieuse pratique, et mon cœur a palpité assez de temps ; en sorte que j'aurois mieux aimé lui obéir un mois, ce qui m'auroit été plus doux que pénible, que lui dire une seule parole qui approchât du commandement. -- Ah ! lui répondit Agnès, elle est si humble, que si elle avoit pu connoître que vous craigniez de la commander, elle se seroit d'abord jetée à vos pieds, et vous auroit tant protesté qu'elle n'est qu'une pécheresse dont il faut humilier et dompter l'orgueil par l'obéissance, que vous auriez compris que vous ne pouviez mieux la satisfaire qu'en usant d'autorité envers elle, et que vous vous y seriez déterminée aisément dans la vue de la contenter.

--O prodige d'humilité! s'écria Virginie. Eh! quand parviendrai-je jamais à un degré si éminent ! Des ames si saintes édifient beaucoup, je vous l'avoue; mais d'autre part elles sont si élevées, qu'on perd presque courage de les atteindre jamais. -- Et pourquoi nous découragerions-nous, ma sœur Virginie ? lui répondit Agnès. Le même Dieu qu'elles servent ne peut-il pas, par sa grâce, nous faire arriver au sommet de la montagne sainte ? Ayons confiance et travaillons. Je ne renonce pas à ma fortune, parce que cette solitaire a déjà fait la sienne : Dieu est riche pour nous et pour elle,

et...--Vous avez raison, interrompit Virginie; et au lieu de me défier de la bonté de Dieu, je veux m'efforcer plus que jamais, et espérer aussi plus que jamais. »

Elle le pratiqua comme elle l'avoit dit; et le dimanche suivant, ayant fait sa retraite du mois, elle se proposa de se renouveler, comme si elle entroit seulement dans le service de Dieu, et d'entreprendre une vie plus angélique qu'humaine. C'est dans ces termes qu'elle en parla au père Hilaire, son confesseur, qui lui répondit : « Voilà de grandes idées; les effets y répondront-ils? Je n'en sais rien. Vous êtes encore si misérable, qu'avant que vous soyiez sortie de vos misères, la solitaire dont vous avez été si ravie, aura bien fait du chemin dans la voie de la perfection. -- Hélas! mon père, dit Virginie, en a-t-elle encore à faire, étant aussi sainte qu'elle l'est? Mais quoi qu'il en soit, je veux commencer à travailler tout de bon : car après ce que j'ai ouï et ce que j'ai vu de cette grande servante de Dieu, il ne m'est pas difficile de comprendre que je n'ai rien fait moi-même qui mérite le nom de vertu. --Profitez donc, lui dit le père, de ce que vous avez vu. Ne vous imaginez pourtant pas que pour devenir aussi sainte qu'elle, il faille vivre comme elle vit, vous rendre solitaire, pratiquer toutes ses austérités, et être favorisée d'un don d'oraison extraordinaire. Suivez fidèlement la règle qui vous est prescrite; travaillez toujours plus à vous renoncer et à mourir à vous; exercez-vous dans la pratique des vertus : surtout, soyez humble et bien humble, et croissez tou-

jours plus en amour de Dieu, en le demandant et en vous y excitant. Voilà le plan de votre perfection, et ce qui doit faire l'objet de votre attention et de vos prétentions : si vous le faites bien, tout aussi ira bien pour vous. »

Il parut toujours plus, par la conduite de Virginie, qu'elle s'y exerça de toutes ses forces, et qu'elle y fit des progrès sensibles ; et comme un vaisseau qui fait sa route par un vent favorable, fend les flots de la mer avec une rapidité étonnante, ainsi cette fervente fille franchissoit tous les obstacles de la tentation et de la nature corrompue, poussée par le vent d'une fervente charité.

Le temps du voyage de la solitude tant désiré arriva bientôt, quoiqu'il eût paru un peu long aux ardents désirs de Virginie. Avec quelle joie alla-t-elle visiter ces grandes servantes de Dieu ! Du plus loin qu'elle aperçut leur hermitage, son cœur fut attendri, et les larmes coulèrent de ses yeux. O séjour de paix et de sainteté ! ô demeure des anges de la terre ! ô solitude où Dieu habite avec complaisance ! dit-elle par les cris intérieurs de son cœur, qu'elle eut beaucoup de peine à retenir ; car elle auroit voulu pouvoir les faire éclater, mais elle n'osa en la présence de Sophie et du guide qui les conduisoit. Enfin elle arriva, et la manière dont la solitaire et ses compagnes les reçurent, lui ôta presque la parole, si fort son cœur en fut ému de tendresse, de joie et de dévotion. Ces trois excellentes servantes de Dieu parurent aussitôt à la porte de l'hermitage, se prosternèrent devant elles, leur baisèrent les pieds avec une

profonde humilité : ensuite s'étant relevées avec un air où éclatoit la douceur et une innocente joie, elles les conduisirent à la chapelle, pour y faire ensemble une courte prière; après quoi Secondine ayant lu quelques versets du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, elles les saluèrent enfin avec des témoignages d'une charité toute chrétienne.

Secondine s'étoit déjà rangée dans la cellule de sa sœur Agnès, et avoit cédé la sienne à Sophie et à Virginie : elles y étoient un peu à l'étroit, car la cellule étoit petite; mais elles s'estimoient trop heureuses d'y loger ; et comme si l'air qu'elles y respiroient eût dû leur communiquer les vertus de celle qui l'habitoit, Virginie auroit voulu le recevoir tout entier dans son cœur, qu'une sainte joie et une onction suave de piété avoient épanoui. Elle pria Sophie de lui permettre de suivre tous les exercices qu'on pratiquoit dans l'hermitage, ce qu'elle obtint sans peine, puisque Sophie les suivoit aussi. Ainsi elle se leva à minuit, récita l'office, et fit l'oraison avec la petite communauté; et goûta tant de consolation de se trouver en si sainte compagnie, qu'elle ne pensoit plus qu'il y eût d'autre demeure sur la terre, que l'hermitage de la Madona Santissima.

Elle eut deux conférences avec la sœur Marie dans les trois jours qu'elle y resta. La première roula sur la fuite des créatures et les avantages de la retraite. La seconde, sur la connoissance et l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce fut la vénérable Sophie qui engagea le discours de la première conférence,

après le dîner; elles étoient toutes assemblées dans la cellule de la sœur Marie, assises sur de petites bottes de jonc; car il n'y avoit qu'un siége fort bas dans chaque cellule; et lorsque les trois solitaires s'assembloient, elles n'étoient assises qu'à terre: mais on y avoit mis du jonc cette fois-là, en faveur de Sophie et de Virginie.

--Vous savez, dit Sophie, que nous vivons assez retirées chez nous; mais j'ai la consolation, toutes les fois que je viens ici, de goûter plus sensiblement le bonheur qu'il y a d'être séparé des créatures; il me semble qu'en y venant, je passe de l'Egypte dans la terre de promission. » Sophie n'avoit ouvert le discours que pour donner lieu à Virginie de proposer quelques difficultés à la solitaire; et après avoir ainsi parlé, elle ajouta: « Ma mère, Virginie (car elle la regardoit comme sa fille spirituelle) désire que nous conférions sur les avantages de la vie retirée, et vous prie de nous en parler. »

La solitaire dit alors: « Toute personne qui tend à Dieu dans la sincérité de son cœur, tend aussi à la fuite des créatures, à moins que Dieu, l'appelant à la conduite des ames, ne l'oblige à les rechercher dans un esprit de zèle et de charité pour leur sanctification; mais nous, qui ne sommes pas destinées à ce ministère, nous ne saurions faire mieux pour la paix et l'avancement de notre ame, que de fuir, et de garder la retraite: c'est là que nous trouvons et notre sûreté d'une part, et notre recueillement de l'autre; recueillement qui est pour nous une source de biens spirituels. »

«Virginie dit: Il est vrai, ma mère...» Mais à peine eut-elle prononcé ce mot de *mère*, que la solitaire se prosternant, lui dit: «Je ne mérite pas de porter ce nom; donnez-moi, je vous supplie, celui de sœur, il sera encore trop pour moi, qui m'estime très-honorée d'être appelée votre servante.» Virginie, extrêmement édifiée d'une si profonde humilité, s'excusa sur ce qu'au moins son âge exigeoit qu'elle lui donnât le respectable nom de mère; mais n'osant faire souffrir sa modestie, qui la portoit à s'en croire indigne, elle ne l'appela plus que sa sœur, et reprenant le discours, continua ainsi. «Il est vrai, ma sœur, qu'on ne trouve sa sûreté que dans la fuite des créatures; mais comment pouvons-nous les éviter, nous qui habitons les villes, et qui ne pouvons sortir de nos maisons que nous ne les rencontrions sur nos pas?»

La solitaire répondit: «Toutes ne sont pas appelées à habiter les déserts; et puisque Dieu recommande si fort le recueillement et la retraite aux personnes qui veulent acquérir la perfection chrétienne, elles ne doivent pas douter qu'elles ne puissent la garder dans leurs villes; il leur suffit pour cela de se tenir rétirées dans leur maison, et de n'en sortir que quand il est nécessaire, et de se passer des créatures, autant qu'il est en leur pouvoir.»

Virginie dit: «Si nous fuyons les créatures, elles nous recherchent; et quoique nous désirions de ne point les voir, elles viennent nous trouver chez nous: alors nous craindrions de manquer à la charité, de les refuser, et c'est pour nous une espèce de nécessité de

les admettre à notre compagnie : cependant, nous éprouvons que la leur nous est ordinairement, je ne dis pas fâcheuse, car s'il n'y avoit que cet inconvénient, il faudroit le souffrir avec patience et douceur ; mais ce nous est un obstacle au recueillement : elles nous entretiennent des nouvelles du monde ; ou si elles nous parlent de Dieu, il est rare qu'elles nous le fassent goûter par l'onction de leurs discours ; et pour renfermer en deux mots les inconvénients qu'il y a à converser avec elles, on y gagne très-rarement, et on y perd presque toujours. »

La solitaire répondit : « On peut prendre des moyens pour se débarrasser des créatures, sans blesser la charité. Une vierge consacrée à Jésus-Christ est sensée par son état devoir fuir le monde, et mener une vie retirée ; puisque par sa consécration elle n'a renoncé au monde que pour ne vivre qu'à Jésus-Christ. Il faut donc qu'elle se mette dès le commencement sur le pied de se renfermer si bien, qu'on soit persuadé que c'est lui faire une espèce de violence que de la détourner de sa retraite ; que si, n'onobstant cela, on a l'indiscrétion d'interrompre son silence, elle doit, par sa modestie, la retenue de sa langue, laisser entrevoir avec douceur qu'elle aime mieux se taire que de parler ; et Dieu bénira ses intentions, en mettant dans le cœur des personnes qui viennent la détourner, de la laisser jouir en liberté de la vie retirée qu'elle s'est proposé de garder. Mais si, au lieu de prendre ces moyens, elle s'épanche en de vaines paroles et en discours superflus, si elle satisfait

par là la démangeaison de parler qu'ont les personnes qui viennent interrompre sa retraite, c'est autant que si elle les invitoit à lui faire de fréquentes visites, et que si elle leur disoit : Venez souvent, la porte vous sera toujours ouverte ; vos conversations me plaisent plus que ma solitude ; je les préfère au silence qu'une vierge de J.-C. doit garder. »

Virginie dit : « Ce ne sont pas des personnes mondaines avec qui nous conversons, ce sont des personnes qui font profession de piété, et il me semble qu'il n'y aucun prétexte de les refuser, puisqu'il n'y a pas à craindre qu'elles nous communiquent l'esprit ni l'amour du monde. Cependant, d'où vient qu'après des entretiens avec elles, qui paroissent édifiants, on a toujours quelque remords de conscience, on se reproche bien des inutilités ? et que si l'on veut faire tout de suite son oraison, on a beaucoup à combattre les distractions, et il s'en passe une grande partie avant qu'on soit recueilli. »

La solitaire répondit : « Cela montre toujours combien le commerce des créatures nuit à l'ame, puisque celles-là même qui font profession de servir Dieu nous sont un obstacle à son service : il est vrai qu'elles ne communiquent pas l'esprit du monde à un certain degré, ou, pour mieux dire, l'esprit du grand monde ; mais il y en a un petit qui règne parmi certaines personnes dévotes, qui ne laisse pas d'être dissipant, et porte préjudice à l'ame : c'est pour cela, comme vous l'avez fort bien remarqué, qu'on ne se trouve guère avec ses personnes, sans qu'on ait quel-

que faute à se reprocher, et sans qu'on ne soit ensuite rempli de distractions, lorsqu'on veut vaquer à ses exercices de piété. »

Virginie dit : « Quel est donc ce petit monde qui règne parmi les personnes qui font profession de piété ? »

La solitaire répondit : « On peut distribuer les personnes de piété en trois classes. Les unes travaillent sincèrement et assidûment à leur perfection ; ce sont des ames pleines de bonne volonté, qui tendent à Dieu de tout leur cœur, et qui conséquemment font du progrès dans la voie du salut. Les autres vont bien à Dieu, mais c'est avec bien moins d'ardeur, et marchent si lentement, que c'est pitié de les voir s'arrêter, pour ainsi dire, à chaque pas. D'autres ne servent Dieu que par caprice, par humeur; et, ce qui est pire, on en trouve qui le font par pure ostentation. Je pense qu'il y en a peu de cette espèce ; mais combien en trouve-t-on dont la dévotion est toute capricieuse, qui font l'oraison lorsqu'elles en ont la fantaisie, et la quittent quand elles ne sont pas d'humeur de la faire, et qui s'acquittent de même des autres exercices de piété! Ces personnes qui font servir leur extérieur de dévotion à couvrir milles défauts, qui ne travaillent point à s'en corriger, font grand tort à la piété, et la rendent odieuse à bien des gens, qui n'en jugent que sur leur conduite irrégulière; et comme ils les voient sujettes à l'humeur et à leurs passions, entêtées, impatientes, pleines d'elles-mêmes, attachées à leur volonté, dissipées, peu charitables dans leurs paroles, et chargées de beaucoup d'au-

tres défauts, ils croient que cela est commun à toutes les filles dévotes ; et de là vient qu'ils les méprisent toutes, et avec elles la pratique de la piété, ce qui est un sujet de scandale pour plusieurs. Or, ce sont principalement ces filles immortifiées, et qui n'ont que l'écorce de la dévotion, qu'il faut éviter ; parce qu'en effet on ne converse guère avec elles, qu'on ne participe à leurs défauts, et qu'on ne contracte quelque chose de leur contagion. Véritablement c'est une chose déplorable de voir ces pauvres filles affecter de parler de la vertu, sans preque la connoître; vouloir discourir des choses de Dieu sans les goûter; s'ériger en filles spirituelles, tandis qu'elles sont toutes terrestres dans leurs affections ; et parler des plus hautes vertus, lorsqu'elles n'ont pas acquis le premier degré de l'humilité, qui en est le grand fondement. Et quel fruit peut-on retirer des entretiens avec ces filles ? il y a bien plus à perdre que de profit à faire. »

Virginie dit : « Cela me fait souvenir de ce que ma tante, la mère Scholastique, me recommanda, dès que je me donnai entièrement à Dieu : Fuyez, me dit-elle, les filles dévotes, et tenez-vous retirée chez vous. Elle l'entendoit apparemment de celles dont vous parlez. »

La solitaire répondit : « Elle avoit raison de vous parler ainsi ; et bien qu'elle ne vous désignât pas celles dont il s'agit ici, on risque tant, surtout lorsqu'on commence à être à Dieu, d'en rencontrer de cette espèce, que le plus sûr est de fuir, jusqu'à ce que la providence nous en fournisse quelqu'une dont

l'union puisse nous être utile; et encore, j'oserois dire, que bienheureuses sont celles qui peuvent se passer de toutes les créatures, fussent-elles encore plus saintes: mais tout le monde n'est pas attiré à cette entière séparation. »

Virginie dit: « Vous avez reçu du Seigneur cette grâce inestimable, ainsi que les chères sœurs qui vivent avec vous; et par la retraite si rigoureuse que vous gardez, vous vous êtes mise heureusement à couvert des obstacles qui nous viennent de la part des créatures: ainsi, vous pouvez vous élever à Dieu avec une entière liberté de cœur. »

La solitaire répondit: « Aussi nous avons de grandes actions de grâces à rendre au Seigneur, qui a daigné, par un excès de sa miséricorde, nous conduire dans cette solitude; et si nous ne répondions pas au bienfait de notre vocation, nous serions plus coupables d'ingratitude et d'infidélité, qu'une infinité d'autres. »

Virginie dit: « Mais, ma sœur, ces filles dévotes que vous avez mises au second rang, et qui marchent lentement dans le chemin de la vertu, faut-il aussi les fuir?

La solitaire répondit: « Si le mélange avec les dissipées nous dissipe, le commerce avec les tièdes et les lâches peut nous le faire devenir. Quel bien nous reviendra-t-il de leur entretien? Ou nous voudrons les retirer de leur engourdissement spirituel et les animer à la vertu, ou nous espérerons que leur conversation nous animera nous-mêmes; car notre but dans le commerce des créatures, doit être

ou de les gagner à Jésus-Christ, ou d'en recevoir du secours nous-mêmes, pour mieux servir ce divin époux. Mais si c'est pour leur être utile, il me paroît qu'il vaut mieux en laisser le soin à leur confesseur, à moins que l'espérance de réussir auprès d'elles ne soit assez fondée pour nous autoriser à préférer cet acte de charité au bonheur que nous goûtons dans la retraite; ce qui est très-rare, et ne peut servir de règle générale. Que si nous espérons d'en profiter nous-mêmes, hélas! nous nous trompons bien; car comment nous communiqueroient-elles une fervente dévotion qu'elles n'ont pas? »

Virginie dit: « Il ne reste plus que les ames bien ferventes et qui font de grands progrès dans la vertu, avec qui nous puissions former des liaisons. »

La solitaire répondit: « Plus elles seront ferventes et goûteront Dieu, plus aussi, bien loin de chercher à se lier avec d'autres, tâcheront-elles de les fuir, autant que la charité le leur permettra: ainsi vous n'aurez pas besoin de vous précautionner contre leurs importunités, vous qui aimez la retraite, parce qu'elles l'aimeront et la rechercheront comme vous. Ne vous en étonnez pas, ma chère sœur; il est difficile d'être à Dieu et aux créatures; et à moins qu'on ne soit à celles-ci pour sa plus grande gloire, elles deviennent bientôt un obstacle, et empêchent de s'élever à lui. Cela est si vrai, que lorsqu'on a goûté Dieu dans l'oraison, on sent de la peine d'être obligé de revenir aux créatures et de se trouver parmi elles; et que s'il étoit permis de

choisir, on préféreroit volontiers le fond d'un désert aux entretiens des plus saintes ames. Helas! que nous paroît la terre, lorsqu'on contemple le ciel avec une foi vive et animée par une ardente charité! Et quel goût peut-on trouver dans les personnes même bien saintes, quand celui qui est l'auteur et la source de toute sainteté nous favorise de la divine onction de sa douceur? Serez-vous surprise, après cela, si plus une ame fait du progrès dans la vie de l'esprit, dans cette vie intérieure où elle s'entretient avec Dieu, le goûte, l'embrasse et le possède, plus aussi elle fuit le monde, elle cherche la retraite et aime à se cacher? Il y a une si grande différence entre Dieu et ces néants animés de son souffle, entre les douceurs de Dieu et celles que ces vils néants peuvent lui procurer, que celles-là lui rendent les autres insipides, et même quelquefois si dégoûtantes, que les ames saintes auroient autant de peine à revenir aux vains entretiens des gens du monde, que ceux-ci les recherchent avec passion. »

Virginie dit: « Comment donc devons-nous nous conduire, nous qui sommes dans les villes? Nous est-il défendu d'avoir des amies avec qui nous vivions dans une innocente liaison? J'ai ouï dire que les entretiens de piété entre des personnes qui vont à Dieu de concert, et avec droiture de cœur, les animent et les encouragent; ainsi elles peuvent retirer beaucoup d'utilité de ces entretiens. D'ailleurs, si les personnes qui commencent d'entrer dans le service de Dieu n'avoient quelque amie plus avancée qu'elles dans la

vertu, qui les aidât et les fortifiât, il y en auroit beaucoup qui resteroient en arrière ou donneroient dans l'illusion, faute d'un bon conseil : ainsi, il paroît que les ames qui ont fait du progrès dans la piété, ne doivent pas si fort se cacher qu'elles se refusent à celles qui sont encore novices dans le bien, et quelquefois même chancelantes; et il semble que dans ce cas Dieu leur feroit rendre compte de leur refus, comme d'un manquement contre la charité. »

La solitaire répondit : « Je ne saurois condamner les saintes amitiés entre des personnes qui s'aident et s'encouragent réciproquement dans la piété. Nous vivons ici, mes compagnes et moi, dans une étroite union, par la miséricorde du Seigneur, et leur ferveur, ainsi que leurs pieux entretiens, me sont très-utiles; et je pense aussi qu'elles sont si humbles et si charitables, que, fermant les yeux sur mes défauts, elles croient que je puis leur être de quelque utilité. Mais il faut toujours revenir à ce grand principe, que plus on s'approche de Dieu, plus on est porté à fuir les créatures; ce qui pourtant s'entend toujours des conversations inutiles; car pour celles qui sont utiles à l'ame, il est permis d'en user avec discrétion : je dis cependant, avec discrétion, parce qu'il est aisé sans cela de passer d'un innocent usage à l'abus, et qu'on doit craindre que l'amitié qui étoit utile, ne nuise en dégénérant de son principe; ce qui arrive, lorsqu'ayant commencé par l'amour de Dieu, elle devient toute naturelle.

De là vous pouvez comprendre, ajouta-t-

elle, que les personnes avancées dans la piété peuvent aider quelquefois, par leurs charitables avis, celles qui commencent : mais qu'elles prennent garde que leur zèle ne les entraîne au delà des justes bornes, et que sous prétexte de gagner les ames à Dieu, il ne les détourne elles-mêmes du recueillement et de l'esprit de retraite, en les jetant dans des œuvres extérieures de charité, où elles peuvent se dissiper autant que s'édifier.

Croyez-le, ma chère sœur, continua-t-elle, les filles qui veulent avancer dans la piété en trouveront toujours de puissants moyens dans la retraite et le silence; et pour peu qu'elles s'épanchent vers les créatures, vous les verrez bientôt dégénérer de leur première ferveur, se dissiper, s'affoiblir, et tomber ensuite dans la tiédeur, et dans un relâchement dont elles auront bien de la peine à se relever. »

Virginie dit : « Comment donc doivent se comporter les filles qui, par leur état, sont obligées d'être toute la journée dans des œuvres extérieures, parler beaucoup, aller et venir, sans presque qu'il leur reste un seul moment dans le jour pour se recueillir en Dieu ? »

La solitaire répondit : « Dès que vous me direz qu'elles y sont obligées par les devoirs de leur état, ces choses ne sauroient leur nuire, ni empêcher leurs progrès dans la vertu ; car la providence, qui les a placées dans cet état plein de sollicitudes, ne demande pas d'elles cette retraite extérieure dont nous parlons, mais seulement l'intérieure; et il

suffit pour elles de ne point rechercher ces occupations extérieures, dans la vue de satisfaire le penchant que nous avons toutes à sortir de nous-mêmes, mais de s'y préparer par devoir et par religion, en évitant les fautes de dissipation, d'impatience, et autres qu'on peut y commettre, et en tâchant de se conserver dans la ferveur et l'esprit de dévotion par de fréquentes élévations de cœur à Dieu. Mais pour celles qui ne sont point obligées de vaquer à ces occupations extérieures autant que les autres, qui peuvent se passer de former des liaisons habituelles avec les créatures, il me paroît qu'elles ne sauroient faire mieux, pour leur perfection, que de fuir, de garder leur retraite, d'y chercher Dieu, et elles auront le bonheur de le trouver et de le goûter. »

Virginie dit : « Je ne suis pas tout-à-fait dans le cas de celles qui ont des occupations trop dissipantes, surtout à présent qu'ayant eu le malheur de perdre mon père et ma mère, je suis devenue ma maîtresse. Cependant je vis dans la maison avec mon frère et une belle-sœur : j'ai des amies dans le monastère, avec qui j'étois liée d'amitié avant qu'elles entrassent en religion, et que je ne puis guère me dispenser de voir quelquefois. Tout cela n'est-il pas opposé à la vie retirée dont une vierge chrétienne doit faire profession? et ne ferois-je pas mieux de me retirer tout-à-fait à mon particulier, sans avoir aucune relation avec personne? »

La solitaire répondit : « Mes lumières sont trop bornées pour oser vous donner là-dessus

un avis. Vous avez un directeur qui doit vous avoir instruite de ce qui peut servir au plus grand avantage de votre ame. »

Virginie dit : « Je vous conjure, ma chère sœur, de ne me point refuser, par humilité, ce que je vous demande par charité. Vos avis me serviront beaucoup; et puisque la Providence vous présente en moi l'occasion favorable de faire du bien à votre prochain, sans manquer à la loi du silence et de la retraite que vous vous êtes imposée, accordez-moi cette grâce pour l'amour de notre divin maître. »

La solitaire répondit : « Il me paroît que Dieu n'exige pas de vous que vous quittiez votre maison, où vous vivez en union et charité avec votre frère et votre belle-sœur; surtout s'ils n'ont pas l'esprit du monde, et ne vous sont pas un obstacle pour travailler à votre perfection. Qui vous empêche de vivre retirée dans votre cellule, et de vous prêter, quand la discrétion et la charité l'exigeront, à ce qui leur sera nécessaire pour le spirituel ou pour le temporel? Quant aux religieuses, vous pouvez les voir quelquefois, et vous édifier auprès d'elles, autant que vos visites ne les dérangeront pas de leurs obligations, et ne vous attireront pas trop hors de votre maison. »

Virginie dit : « Ne puis-je pas me dispenser de faire des visites aux personnes du monde, sans blesser la charité chrétienne? »

La solitaire répondit : « Il y a des visites qui deviennent nécessaires par les circonstances, comme lorsqu'il arrive quelque cas fâcheux, quelque grande affliction à une parente qui a

besoin de consolation : il est alors de la charité de les faire. Il y en a qui ne sont que de simple bienséance, mais qu'il y auroit quelquefois de l'indiscrétion à refuser, comme des visites que les personnes de connoissance se rendent en certains cas, qui sont rares; et on doit aussi les faire rarement. Il y en a qui ne sont que de l'usage du monde, et une épouse de Jésus-Christ fait bien de s'en dispenser absolument. Que la vierge chrétienne se souvienne toujours qu'elle a fait divorce avec le monde, et que Dieu seul est son partage; qu'elle se tienne donc, autant qu'il lui sera possible, loin des créatures, afin d'être plus près de Dieu. Elle le trouvera toujours dans sa cellule, et très-difficilement si elle en sort. Sa cellule doit être pour elle, comme un asile contre la poursuite des ennemis de son ame, comme un lit de repos pour la délasser des ennuis et des fatigues que lui causent les créatures, comme un sanctuaire où elle se recueille en Dieu, et s'entretient familièrement avec lui. Hélas? ma chère sœur, qu'avons-nous à faire des créatures, quand nous pouvons trouver Dieu si aisément dans la retraite? Quel avantage retirons-nous des créatures, qui soit comparable à ceux dont Dieu nous favorisera dans notre retraite? et si nous cherchons les créatures pour parler de Dieu, et nous animer de dévotion, ne nous sera-t-il pas plus aisé de nous animer en parlant de Dieu même dans notre retraite? Fuyons, ma chère sœur, fuyons, et nous trouverons notre bien-aimé; il est jaloux, il ne nous veut qu'avec lui, il ne se plaît pas dans le tumulte des créatures : si nous

voulons jouir de ses divines caresses, et de sa chaste familiarité, retirons-nous du milieu des créatures, demeurons dans notre cellule; là, nous le trouverons, et il nous fera sentir ses ravissantes amabilités et l'excès de sa tendresse, il nous aimera, nous l'aimerons; il nous témoignera son amour avec une bonté inexprimable, nous lui témoignerons le nôtre par les transports ardents du sacré feu qu'il allumera dans nos cœurs.

Eh! après de si grands et de si précieux avantages que nous pouvons trouver dans notre cellule, pourquoi la quitterions-nous sans nécessité, et irions-nous chercher les créatures, où nous ne trouverons que vanité et affliction d'esprit?»

CHAPITRE VII.

De la connoissance et de l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Second entretien de Virginie avec la solitaire de la Madona-Santissima.

Le lendemain, qui se trouvoit le premier jeudi du mois, la solitaire s'étant assemblée après le dîner avec ses deux compagnes, et la vénérable Sophie et Virginie, elle dit à celle-ci, avec un doux sourire: «Il faut vous instruire d'un usage que nous avons établi parmi nous, qui est que, le premier jeudi de chaque mois, nous faisons la récréation spirituelle, et le vendredi, nous faisons un grand repas pour

notre ame. Cette récréation consiste à conférer ensemble de l'amour de notre divin époux, et nous en parlons en toute liberté, selon que notre cœur y est porté. Ainsi, hier vous souffrîtes avec beaucoup de charité que je répondisse seule, moi qui mérite moins de parler qu'une autre : aujourd'hui nous parlerons chacune à notre tour, de l'amour que nous devons avoir pour notre tout aimable maître.»

Virginie fut très-satisfaite de ceci ; car elle avoit grande envie d'entendre parler les deux compagnes de la solitaire, qui avoient toujours gardé le silence ; et cependant il lui vint dans l'esprit de demander à la sœur Marie, en quoi consistoit le repas de l'âme qu'elle leur promettoit pour le jour suivant. « Je vous le dirois bien volontiers, lui répondit la solitaire ; mais vous serez plus satisfaite demain, de vous y trouver sans être prévenue sur ce que la providence vous y aura préparé : choisissez cependant ce qui vous fera plus de plaisir.

-- J'aime mieux, dit Virginie, attendre à demain pour être instruite par mes propres yeux ; ainsi ne pensons aujourd'hui qu'à faire la récréation spirituelle. » En même temps la sœur Secondine se mettant à genoux devant Marie, lui dit : « Je prie votre charité de permettre que je commence la conférence ; et s'étant remise, elle dit : Nous n'avons d'autre étude à faire que celle de notre Seigneur Jésus-Christ, nous n'avons d'autre modèle à imiter que notre Seigneur Jésus-Christ, nous n'avons d'autre époux à aimer que notre Seigneur Jésus-Christ. »

Agnès dit : « Cette étude consiste, selon qu'il me paroît, à considérer dans notre Seigneur Jésus-Christ ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il a enseigné, ce qu'il a souffert, et combien dans tout cela il nous a témoigné de bonté, de miséricorde et d'amour. »

La sœur Marie dit : « Voilà un grand champ que vous et notre sœur Secondine nous avez ouvert. -- Ce n'est pas, dit Virginie, le champ du paresseux couvert de ronces et d'épines, c'est le champ du divin époux, semé de fleurs célestes, dont la beauté est incomparable, et l'odeur ravissante. -- Hélas ! dit la vénérable Sophie, ce que vous venez de dire est très-véritable; mais il est vrai en même temps, que dans le champ du céleste époux, il y a de la myrrhe qui est amère.

-- Il y en a, dit Secondine; mais cette myrrhe, toute amère qu'elle est, ne laisse pas que d'être très-salutaire, et d'avoir je ne sais quoi de doux et de suave, qui fait qu'on préfère son amertume à toutes les douceurs de la terre; et c'est l'amour sacré qui lui communique ce céleste goût.

-- Mais puisque vous nous avez fourni une si ample matière, dit la sœur Marie, en s'adressant à la sœur Agnès, ayez la charité d'entrer dans le détail de ce que vous ne nous avez proposé qu'en général. -- J'ai dit, répondit la sœur Agnès, que nous devons considérer dans notre Seigneur Jésus-Christ ce qu'il est : hélas! nous y trouverons bien de quoi nous exciter à l'aimer de tout notre cœur ! Il est Dieu comme son Père, et en cette qualité il a toute la sainteté et toute la beauté ineffable de Dieu.

Que pouvons-nous concevoir qui soit plus capable d'embraser nos cœurs de son saint amour? ou plutôt pouvons-nous le bien concevoir? Le voile de la foi nous cache en cette vie cette beauté au-dessus de toutes les beautés, ces amabilités qu'on ne peut exprimer qu'en les appelant ineffables, et infiniment au-dessus de toutes les amabilités. Mais bien que le voile de la foi nous les cache, nous n'en sommes pas moins assurées : notre amour doit donc percer ce voile; et si ce n'est pas en nous découvrant ce divin Etre, c'est du moins en lui rendant hommage de tout notre cœur. Eh! quel sujet de joie, de consolation et d'ardeur pour notre ame, lorsqu'elle considère que son divin époux est Dieu, qu'il est par conséquent infiniment grand, infiniment saint, infiniment puissant, infiniment beau, infiniment bon, infiniment aimable! Comment le cœur peut-il être dans l'indifférence, en contemplant un époux si éblouissant? à quels transports ne doit-il pas se livrer, en le voyant si parfait! Quand l'ardeur de son amour nous consumeroit, seroit-ce encore assez pour aimer ce saint époux autant qu'il le mérite? Mon Dieu! comment ne sommes-nous pas tout amour, et rien qu'amour, en pensant à un tel époux!

-- Il me semble, dit Secondine, quand je considère l'adorable beauté de ce divin époux, ainsi orné de toutes les perfections divines, puisqu'il est véritablement Dieu, que je voudrois être sur le sommet de la plus haute montagne du monde, et avoir une voix si forte, qu'elle perçât le ciel empirée; et là,

les yeux et les mains élevés vers le séjour de la gloire, lui dire avec un cœur tout embrasé de son amour, et le visage arrosé de larmes de tendresse : O époux céleste, que vous êtes grand, que vous êtes saint, que vous êtes puissant, que vous êtes aimable! que vos amabilités sont ravissantes! vous n'êtes pas choisi entre mille : quand il y auroit un nombre infini d'époux, tous plus aimables et tous plus beaux, vous ne pourriez être choisi entre eux, parce que vous êtes encore infiniment au-dessus d'eux! -- Voudriez-vous être actuellement sur cette montagne, et sentir cette disposition de l'amour saint, lui dit Virginie? --Ah! répondit-elle, puissé-je l'avoir un instant, et puis mourir! Oh! que je mourrois contente!

-- Si nous considérons encore, dit la sœur Agnès, son humanité sainte, toute la plénitude de la grâce habitant dans son ame, ses sens et ses membres précieux enrichis des qualités qui conviennent à leur union sacrée avec la divinité; quel nouveau sujet de l'aimer de toute l'ardeur dont nous sommes capables! Nous admirons dans les saints les grandes grâces qu'ils ont reçues; et en les voyant si riches des dons de Dieu, nous en sommes éblouis, et nous avons pour eux une vénération, une estime, un amour particulier. Mais dans l'ame sainte de Jésus-Christ, ce ne sont pas quelques dons, quelques grâces, quelques faveurs célestes; ce sont tous les dons, toutes les grâces, toute la plénitude des trésors de la divinité. Nous contemplons les vertus des saints, nous en sommes ravis, nous disons en

les considérant, quelle étoit leur foi, leur confiance en Dieu, leur humilité, leur austérité, leur charité, leur zèle, leur amour pour Dieu; combien leurs sentiments, leurs actions, étoient agréables au Seigneur, et combien enfin leur sainteté étoit consommée : de là nous avons pour eux tant de respect, et nous nous sentons portées à les aimer, comme les enfants de Dieu. Mais Jésus-Christ avoit toutes les vertus convenables à l'Homme-Dieu, et ils les avoit dans la plus haute perfection qu'on puisse les concevoir. Sa sainteté étoit d'une excellence infinie; toutes ses actions étoient d'un mérite et d'un prix infini. Si nous aimons donc tant les saints pour les vertus qu'ils ont pratiquées, pour la perfection qu'ils ont acquise, pour leur mérite auprès de Dieu, de quel amour devons-nous aimer Jésus-Christ, qui est infiniment au-dessus de tous les saints, et par l'éminence infinie de ses vertus, et par le prix infini de ses mérites!

--O mon Dieu! s'écria la sœur Secondine, en pleurant de joie! que sera-ce quand nous verrons ce divin époux dans l'éclat de sa gloire, si brillant, si glorieux, et auprès duquel toutes les beautés des anges et des saints ne seront rien! Qu'il nous paroîtra aimable! que nous en serons ravies! Quelle joie pour nous de le voir sur son trône, élevé au-dessus de tout, assis à la droite de son père, d'où il jettera sur nous, chétives créatures, à qui il aura fait miséricorde, des regards de bonté, et d'une complaisance si tendre et si douce! Mon Dieu, pouvons-nous y penser sans brûler du désir de mourir, pour aller bientôt nous jeter

à ses pieds sacrés, et contempler avec tout l'amour possible, sa face adorable, qui fait la joie des habitants du ciel? »

Secondine disoit ceci avec le zèle et l'ardeur d'un cœur embrasé d'amour, et dont le feu paroissoit même dans ses yeux et sur son visage. Ses larmes couloient avec abondance, et Virginie en étoit tout attendrie; elle ouvroit de grands yeux, et la regardoit avec étonnement, portant une sainte envie à la grâce que Dieu lui faisoit, d'être ainsi transportée de son saint amour. La sœur Marie y fit attention, et lui dit: « Je vous ai prévenue, ma chère sœur, que c'étoit ici une récréation spirituelle, où nous parlions en toute liberté du divin objet de notre amour; et si ceux qui se livrent aux folles joies du monde pleurent quelquefois pour le plaisir qu'ils ont de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils entendent dire, s'ils parlent avec tant d'ardeur de ce qui satisfait leurs passions, combien plutôt dans nos récréations spirituelles avons-nous sujet de nous livrer aux transports que nous sentons dans nous pour notre divin époux! Ici nous donnons libre cours à nos larmes, nous désirons d'en verser, et nous nous garderions bien de les retenir, pour aucune considération humaine, que nous ayons les unes pour les autres; car nous n'en avons point: nous voulons toutes aimer notre céleste époux, nous nous le témoignons les unes aux autres, nous nous y exhortons, nous nous conjouissons réciproquement de ce que nous l'aimons. Si cet aimable époux fait quelque grâce particulière à quelqu'une de nous, nous en avons toutes

une joie et un contentement aussi grand, que si nous recevions nous-mêmes cette grâce; et, s'il faut vous dire tout, nous mettons en quelque façon nos biens spirituels en commun; nous ne nous en cachons aucun; chacune communique avec simplicité ce qu'elle reçoit de son bien-aimé, afin que le profit soit pour toutes; parce que nous tâchons de n'avoir qu'un esprit et qu'un cœur, et que nous nous intéressons avec ardeur à la gloire de notre époux sacré, à la sanctification de notre ame. Mais ne parlons pas davantage de nous, et continuons de nous entretenir de celui pour qui seul nous sommes ici assemblées. »

Virginie, tout attendrie de voir tant de ferveur et tant d'ardeurs brûlantes du divin amour dans ces ames saintes, ne put retenir ses larmes; et la sœur Marie la regardant avec un air doux et pieux, lui dit: « Ma chère sœur, vous me faites compassion, vous craignez de pleurer devant nous: je comprends pourtant que vous ne pouvez vous retenir; ne vous gênez pas, je vous en conjure; pleurez en liberté; encore une fois, pleurez sans vous contraindre. Si notre divin époux m'accordoit la même grâce, je pleurerois également; mais je suis une misérable, j'ai le cœur dur et mauvais. -- C'est bien plutôt moi, dit Virginie, en essuyant ses larmes et en soupirant. Ma tante la bénédictine, qui me connoît à fond, me l'a souvent reproché; et si je pleure à présent, c'est moins parce que je sens l'amour de Dieu, que parce que je vois que vous en êtes si embrasées. Mais, je vous en supplie, continuons à parler de l'amour de notre Sei-

gneur Jésus-Christ; et puisque vous ne voulez pas que je retienne mes larmes, je vous obéirai en les laissant couler librement. Là-dessus elle remit dans sa poche le mouchoir dont elle les essuyoit; et regardant la sœur Agnès comme pour l'entendre parler, celle-ci reprit ainsi son discours.

« Tout ce que notre divin époux a fait et enseigné, nous exprime l'excès de son amour, et doit l'allumer dans nos cœurs. Qui eût vu cet adorable Sauveur prier, jeûner, parcourir toute la Judée, la Samarie, annoncer partout le royaume de Dieu avec tant de douceur et de charité; qui l'eût vu faire tant de prodiges, répandre à pleines mains, pour ainsi dire, les bienfaits de sa toute-puissance, par ce grand nombre de guérisons miraculeuses; qui l'eût vu prononcer de sa bouche adorable ces oracles divins, qui renferment des vérités si sublimes et si éclatantes, instruire les peuples d'une doctrine si sainte; qui l'eût vu, dis-je, dans ses courses évangéliques, et n'eût pas été embrasé d'amour pour lui? Hélas! quel peuple étoit donc le peuple Juif, qui n'offroit qu'un cœur insensible, ingrat, endurci aux amabilités si touchantes de ce sur-aimable Sauveur! quelle cuirasse avoit-il donc mise sur son cœur! quelle dureté d'acier et de diamant ce cœur avoit-il contractée! De quels yeux les esprits célestes devoient-ils regarder ce peuple aveugle et obstiné, qui refusoit d'ouvrir les yeux à la lumière céleste du soleil de justice, qui bouchoit ses oreilles aux oracles de cette sagesse incréée, qui refusoit son amour à celui à qui tous les cœurs doivent être

immolés par l'amour sacré! Oh! que la créature est misérable, d'être capable d'une si grande indifférence, et de résister à des attraits si puissants!

— Mon Dieu! dit Secondine, avoient-ils donc un cœur, ces gens-là, de voir, d'entendre, de converser avec ce divin époux, et de ne pas l'aimer? Hélas! je lui ai fait quelquefois des plaintes de ce qu'il ne m'en avoit donné qu'un, parce que j'aurois voulu en avoir des millions pour l'aimer à mon gré; et ces ingrats lui refusoient le seul qu'ils avoient reçu de sa bonté! Il me semble que si j'avois vécu dans ce temps heureux, je n'aurois jamais voulu le perdre un instant de vue; mon ame se seroit comme fondue de délices; je me serois tenue à ses pieds sacrés autant qu'il me l'auroit permis; j'aurois été toute transportée de joie de le contempler et de l'entendre. Que sais-je ce que j'aurois fait? peut-être que j'en serois morte de consolation.

— Mais, dit la sœur Agnès, si nous considérons enfin ce que ce divin Sauveur a souffert depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort... — Eh! s'écria la sœur Secondine, voilà où notre divin époux a mis le comble à ses miséricordes! — En effet, poursuivit la sœur Agnès, Dieu ne pouvoit rien faire de plus que de donner son Fils au monde, pour sauver le monde; il a épuisé en cela les trésors de son infinie bonté, puisqu'il n'a rien de plus précieux que son Fils, qui est semblable à lui, qui est Dieu comme lui, et qui est un seul Dieu avec lui. Ce divin Fils pouvoit-il aussi faire davantage, que de se donner lui-même?

Et comment se donner? en répandant tout son sang, et s'immolant pour nous sur la croix! O prodige d'amour! ô miracle d'une miséricorde infinie! ô industrie inconcevable de l'amour d'un Dieu! Non, il n'y a qu'un Dieu qui soit capable d'un tel excès de bonté, et aussi n'y a-t-il qu'un Dieu qui mérite tout notre amour.

--Voilà donc, dit la vénérable Sophie, quel est l'époux que nous avons choisi, infini dans ses divines perfections, plein de grâce et de vérité dans son humanité sainte et dans sa doctrine: l'amour l'a fait descendre du ciel en terre, et naître parmi nous, pour nous sauver tous : il a embrassé pour cela une vie pénible et laborieuse; il a souffert les injures du temps, les fatigues des chemins, la contradiction des hommes, les opprobres, les mépris, les plus sanglants affronts, des calomnies atroces; il a souffert des cruautés inouies; il a souffert le plus honteux supplice, et de la manière la plus ignominieuse; et tout cela pour l'amour de nous!

--Hélas! dit Secondine, que ces saintes personnes qui le suivirent en pleurant, lorsqu'il montoit au Calvaire, chargé du lourd fardeau de sa croix, avoient sujet d'en être touchées profondément, et de le témoigner par leurs larmes! Mais quand cet adorable époux, cet aimable agneau présenta lui-même, avec une douceur capable d'attendrir les rochers, ses pieds et ses mains à ses bourreaux, pour être cruellement percés et attachés à la croix; quand on l'éleva ainsi attaché sur cette croix, et qu'il fut présenté en spectacle à ce peuple

barbare, qui se repaissoit si cruellement de ses douleurs ; quand il étoit ainsi élevé et suspendu sur ce bois de douleur, les bras étendus pour nous appeler et nous attirer à lui, la poitrine découverte pour nous inviter de nous y venir reposer, les yeux élevés vers son père céleste pour lui demander le pardon de nos crimes, et qu'il daignât accepter sa mort, en réparation de nos offenses; ô amour de cet époux, plus aimable infiniment que tous les époux les plus parfaits et les plus tendres! ô amour! que vous fûtes alors triomphant! et quel cœur assez insensible n'en sera pas touché, ou plutôt n'en sera pas blessé d'une plaie que rien ne puisse jamais guérir, que quand il vous possédera dans le ciel, où vous le rassasierez pleinement par les torrents amoureux dont il se trouvera inondé!

--Oui, mes chères sœurs, dit Marie, tel est l'époux que nous avons choisi, ou plutôt qui a bien daigné nous choisir. Voilà en peu de mots ce qu'il est ; car quand nous en parlerions un siècle de suite, nous ne pourrions jamais bien exprimer dignement ses amabilités. Voilà aussi ce qu'il a fait pour nous ; et quand nous aurions toute l'ardeur de l'amour dont les hiérarchies célestes sont embrasées, nous ne pourrions l'aimer autant qu'il le mérite. Mais, mes sœurs, dans tout ce qu'il a fait pour nous, il est devenu notre modèle, il veut que nous l'étudiions pour l'imiter. C'est là le véritable gage de l'amour qu'il nous demande; c'est là la reconnoissance qu'il exige, et qu'il a le droit d'exiger de nous. Or, ajouta-t-elle, il n'est pas nécessaire pour cela

de faire des miracles comme il a fait; ce n'est pas ce qu'il nous propose : ce sont ses vertus. Ainsi, la vie et la doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ doivent être toute notre étude, et ce que nous imiterons en lui, si nous voulons être de dignes épouses qu'il honore de son saint amour. Ah! que notre solitude doit nous être chère, où nous avons tout le loisir de nous occuper de ce divin objet, de le contempler et de l'aimer!

-- Plût à ce divin époux, dit Virginie, que nous pussions partager avec vous un si grand bonheur! Que votre sort est digne d'envie, de n'avoir dans cette séparation entière des créatures, dont il vous a favorisées, qu'à penser à lui, et qu'à vous occuper de ses amabilités! -- Il faut, dit la sœur Marie, il faut, ma chère sœur, vous contenter de l'état où il vous a mise, et faire à sa divine volonté le sacrifice de tout autre désir; car vous devez préférer son bon plaisir à votre satisfaction particulière, et ne vouloir le servir que de la manière qu'il le veut. Si c'est dans les villes, soyez contente d'y être, puisque c'est sa très-sainte volonté que vous y demeuriez; comme aussi nous ne devons pas envier les mérites des personnes qui dans les villes pratiquent des œuvres de charité, puisque c'est sa volonté que nous habitions ce désert et que nous y soyions isolées.

Mais, poursuivit-elle, voyons ce que nous devons principalement imiter, chacune de nous, dans notre divin époux. Ce n'est pas qu'il ne nous propose toutes ses vertus, et qu'à son exemple nous ne devions être toutes

humbles, obéissantes, mortifiées, soumises à la volonté du père céleste, pleines de douceur et de charité, recueillies, filles d'oraison et de retraite, zélées pour sa gloire, et enfin pénétrées d'amour et de reconnoissance pour lui qui nous a tant aimées, qui nous aime tant, et qui veut nous faire si fort sentir les effets de son amour, lorsqu'il partagera avec nous son royaume dans le ciel. Cependant, comme les attraits sont différents, qu'il attire les unes plus particulièrement par une vertu, et les autres par une autre, et afin de faire éclater dans chacune, d'une manière plus marquée, ses divines vertus et ses miséricordes; si vous le voulez bien, nous tirerons au sort ses différents états que nous pouvons nous efforcer d'imiter, que j'ai marqués en autant de billets que nous sommes ici de personnes. »

Toutes l'agréèrent, et d'autant mieux que n'ayant pas été prévenues là-dessus, elles furent plus agréablement surprises. Alors la sœur Marie, sortant les billets de sa poche, les renversa pêle-mêle sur le petit siége de sa cellule, et pria la vénérable Sophie de prendre le sien. Elle le prit; ensuite Virginie; après Agnès et Secondine; et enfin elle prit celui qui restoit. Aucune n'avoit lu encore celui qui lui étoit échu, afin de réprimer l'empressement naturel de savoir ce qu'il contenoit; car elles étoient toutes des personnes mortifiées et attentives à en faire des actes. Enfin, s'étant assises, la vénérable Sophie lut tout haut dans le sien: *Le zèle de* Jésus-Christ *pour la gloire de son père céleste.* « Voilà, dit la sœur Marie, ce me semble, ce qui vous

convient; vous avez une communauté à gouverner, c'est votre pieuse famille: le zèle de Jésus-Christ doit vous servir de modèle pour porter toutes vos filles à glorifier en elles ce souverain Seigneur.» Virginie trouva dans le sien ces paroles: *La vie cachée* de Jésus-Christ. « Voilà, ma chère sœur, lui dit Marie, ce que vous devez imiter en ce divin époux: demeurez cachée chez vous, et bâtissez-vous une solitude au milieu du monde, en y gardant la retraite et le silence, autant que vous le pourrez. » La sœur Agnès lut dans le sien: *La vie laborieuse* de Jésus-Christ. « C'est par les travaux de la pénitence, lui dit la sœur Marie, et en vous acquittant avec une sainte ardeur des austérités de la vie que nous avons entreprise, que vous imiterez les travaux de ce divin Sauveur.» Secondine lut le sien; il y étoit marqué: *La pauvreté* de Jésus-Christ. Et la sœur Marie lui dit: « Vous avez tout quitté extérieurement; mais il faut le dénûment intérieur, et il reste à vous quitter entièrement vous-même, par l'immolation de votre amour-propre, afin de devenir une pauvre parfaite, qui n'a rien, et qui ne veut posséder que Jésus-Christ. » Enfin, la sœur Marie lut le sien, où il y avoit: *Le commerce intérieur de connoissance et d'amour de l'ame de* Jésus-Christ *avec son père céleste.* « Ah! se dit-elle alors à elle-même en frappant sa poitrine, misérable que je suis! j'ai plus besoin que personne de travailler à imiter en cela mon divin époux, car je n'ai pas acquis le premier degré de la vie intérieure. »

Ainsi finit la récréation toute spirituelle de

ces saintes ames, où elles goûtèrent mille fois plus de consolation et de joie intérieure, que les filles qui ne sont que superficiellement dévotes n'en peuvent trouver dans leur dissipation, et que les mondaines n'en éprouvent dans les frivoles amusements et les vains divertissements qu'elles recherchent avec tant d'avidité. Virginie l'avoua à la vénérable Sophie, en revenant le surlendemain à Gli-Angeli. « Je sentis, lui dit-elle, une telle allégresse dans mon cœur, en sortant de cette conférence, que je ne savois comment faire pour empêcher qu'elle ne parût. »

CHAPITRE VIII.

Ce que fit Virginie le troisième jour qu'elle demeura dans la solitude de la Madona-Santissima.

Les trois solitaires, avec la vénérable Sophie et sa chère Virginie, avoient eu le bonheur de communier le jeudi toutes ensemble dans l'église de St.-François; ainsi, il n'étoit pas étonnant que des ames si bien disposées fussent sorties de la sainte table, embrasées de ce divin feu dont elles avoient reçu la source, et qu'après le dîner elles eussent parlé du saint amour avec tant d'ardeur et de joie intérieure. Elles eurent le lendemain la même consolation; leur confesseur le leur avoit permis; et comme elles ne faisoient aucune communion,

sans en retirer les fruits qu'elle opère ordinairement dans les ames qui sont bien animées de la charité, elles ressentirent la même ardeur de Jésus-Christ, de s'entretenir de ses divins attraits, de l'aimer plus que jamais, et d'entreprendre pour l'amour de lui tout ce qui seroit dans l'ordre de sa très-sainte volonté.

Après le dîner, la sœur Marie les ayant encore assemblées, leur dit : « Vous savez, mes chères sœurs, que c'est aujourd'hui le premier vendredi du mois, destiné à ce que nous appelons le repas de nos ames. Le Seigneur nous en a donné un ce matin, bien capable de les rassasier ; car que reste-t-il à désirer lorsqu'on possède Jésus-Christ ? Cependant je ne doute point que vous n'en soyiez sorties encore affamées, non du désir de posséder quelque chose hors de lui, mais par la sainte envie de souffrir quelque chose pour l'amour de lui ; et ainsi Jésus-Christ nous a invitées ce matin à ce festin céleste, et nous ferons à présent en action de grâces le repas de la mortification, par la petite pénitence que nous sommes en usage de pratiquer. »

Toutes étoient dans le silence, écoutant parler la sœur Marie. La vénérable Sophie, qui avoit assisté déjà une fois à ce repas de mortification, savoit ce qu'elle vouloit dire ; mais Virginie en attendoit le dénouement. Alors la sœur Marie dit à la plus jeune de ses compagnes : « Prenez les cierges et ce qu'il faut pour faire du feu, et ayez toutes la charité de me suivre. » Elles marchèrent de file, la sœur Marie à leur tête, ensuite la vénérable Sophie,

après elle la sœur Agnès, et enfin Virginie et la sœur Secondine, gardant un profond silence.

L'hermitage de nos solitaires étoit à l'entrée du bois qui fermoit le désert. Ce bois, qui étoit planté de chênes et de pins, s'étendoit environ à une demi-lieue, et environnoit une montagne qu'on ne pouvoit monter qu'avec peine, et en marchant pendant trois quarts d'heure, par un chemin étroit et très-rude, à cause des cailloux dont il étoit semé. Il y avoit au pied de cette montagne une caverne dont l'entrée étoit petite; mais en dedans elle étoit fort profonde et fort spacieuse; et à quelques pas de là il y en avoit aussi deux autres moindres que la première, mais qui pourtant auroient servi autrefois de demeure aux anciens hermites de la Thébaïde, s'ils en avoient eu de pareilles.

La solitaire Marie avoit, depuis sa retraite dans ce désert, découvert ces trois cavernes, et s'étoit appliquée à rendre la plus grande habitable, parce qu'en certains temps elle s'y retiroit, pour mieux seconder l'attrait que le Seigneur lui avoit donné pour la retraite et la vie cachée. Elle y passoit des jours et des nuits entières en oraison et en exercices de pénitence, de l'avis de son confesseur; mais depuis que ses deux compagnes s'étoient jointes à elle, toutes les trois s'étoient aidées à mettre cette grande caverne en état de servir de chapelle; et elles avoient aussi accommodé les deux autres, pour pouvoir s'y retirer quelquefois en plus grande solitude.

De plus, elles avoient dressé six oratoires

depuis la grande caverne jusqu'au sommet de la montagne, où elles avoient fait mettre de petits tableaux représentant les principales stations de la passion de notre Seigneur; savoir: au premier, son agonie dans le jardin des oliviers; au second, lorsqu'il fut présenté à Anne, à Caïphe et à Pilate; au troisième, sa flagellation; au quatrième, lorsqu'il fut couronné d'épines; au cinquième, lorsqu'il portoit sa croix; au sixième, lorsqu'il y fut attaché; et enfin, elles avoient élevé au plus haut de la montagne une grande croix, qu'elles y avoient portée par pièces avec beaucoup de peine, et qu'elles y avoient ensuite ajustée et placée solidement.

La sœur Marie, marchant donc à la tête des autres, les yeux baissés et le cœur plein de sentiments de dévotion, les conduisit à la grande caverne. On y entroit, comme nous avons dit, par une ouverture étroite, et par un vestibule également étroit et long de cinq à six pas; ensuite il y avoit une porte qui se fermoit à clef, et que la sœur Marie ouvrit; et alors on fit du feu, on alluma des cierges. Virginie fut agréablement surprise de trouver un antre fort spacieux et fort régulier, au fond duquel étoit un autel, sur lequel on avoit placé une statue de bois, peinte au naturel, représentant un *Ecce homo* très-propre à toucher des ames pieuses et animées de la charité.

La sœur Marie s'avança jusqu'au pied de l'autel, baisa humblement la terre, et les autres en firent de même, placées derrière elle deux à deux. On chanta le *Vexilla regis pro-*

deunt, d'un ton dévot et avec de grands sentiments de piété, et après cela les cierges étant allumés sur l'autel, la sœur Marie dit aux autres : « Contemplons ici, mes chères sœurs, notre divin Sauveur dans l'état d'opprobre où son amour le réduisit, lorsqu'il fut présenté aux Juifs par Ponce-Pilate, après sa sanglante flagellation, son visage couvert de crachats et de meurtrissures, et son sacré chef couronné d'épines. » Elle se tut après avoir parlé ainsi ; on médita pendant un quart d'heure sur un sujet si touchant.

Après cette pieuse pratique, la sœur Marie dit : « Commençons, mes sœurs, les stations, et que chacune de nous s'applique de tout son cœur à entrer dans des sentiments de componction de ses péchés, de compassion pour les souffrances de notre divin Sauveur, et de reconnoissance pour l'amour qu'il nous a témoigné en mourant pour notre salut. » Dans ce moment, les trois solitaires quittèrent leurs sandales dans la caverne, et marchèrent nu-pieds. La vénérable Sophie et Virginie vouloient les imiter ; mais la sœur Marie les en empêcha, leur disant que le chemin étoit trop rude, et que n'y étant pas accoutumées comme elle et ses compagnes, la douleur qu'elles en ressentiroient, les rendroit peut-être trop distraites. Et en effet, les trois solitaires en revinrent les pieds tout ensanglantés ; mais ces mortifications étoient pour elles des délices.

Les solitaires marchèrent toutes dans le même ordre qu'elles avoient gardé en venant de l'hermitage à la grande caverne, et elles

montèrent ainsi jusqu'au sommet de la montagne, en s'arrêtant à chaque oratoire, où, après avoir baisé la terre, et récité cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, les bras étendus en forme de croix, elles faisoient un petit quart d'heure d'oraison sur le sujet qui étoit exprimé par le tableau. Le recueillement et l'esprit de piété qui paroissoit sur le visage des solitaires, en inspiroit beaucoup à Virginie; elle en étoit extrêmement touchée : et qui eût pu en être témoin, et ne pas sentir dans son ame une partie de leur ferveur et de leur tendre dévotion? A chaque station, après avoir récité les cinq *Pater*, la sœur Marie proposoit en peu de mots le sujet de la méditation, que le tableau qui étoit sous leurs yeux exprimoit aussi vivement que ces paroles. Tout concouroit à répandre dans l'ame de ces ferventes personnes l'onction d'une piété solide, et cette tendre compassion dont les véritables épouses de Jésus-Christ sont touchées en considérant ses souffrances.

La plus longue station fut au sommet de la montagne; elles se rangèrent autour de la croix, baisèrent la terre par trois fois différentes, récitèrent les *Pater* et les *Ave*, comme aux autres oratoires, et demeurèrent un grand quart d'heure en oraison, dont la sœur Marie leur proposa encore le sujet, qui étoit de contempler l'état douloureux de Jésus crucifié. Après cette fervente méditation, la sœur Marie récita à haute voix la belle apostrophe que saint André fit à la croix qu'on lui avoit préparée; et pendant qu'elle la récitoit d'un ton si pieux, que toutes fondoient en larmes, tou-

tes aussi comme elle avoient les yeux fixés et leurs mains élevées vers la croix. Elle récita trois fois cette si touchante apostrophe. Enfin on termina cette pratique édifiante par l'adoration de la croix, selon l'usage ordinaire, et on retourna à la grande caverne dans le même ordre qu'auparavant.

Là, les sœurs solitaires ayant repris leurs sandales, la sœur Marie dit : « Il est encore de très-bonne heure: si vous le voulez, en se retournant vers la vénérable Sophie, nous irons conférer toutes les deux dans une caverne qui est ici proche, et cette fille spirituelle, parlant de Virginie dont elle ignoroit le nom, ira avec nos sœurs Agnès et Secondine, dans une autre où elles la conduiront, pour y conférer également : cela servira à vous délasser l'une et l'autre; et dans trois quarts d'heure nous nous trouverons ici pour nous rendre à notre hermitage. »

Virginie ne témoigna rien; mais elle eut bien de la joie dans son cœur, de pouvoir s'entretenir en liberté avec les compagnes de la solitaire. Elle le désiroit extrêmement, et n'avoit osé le demander, par la crainte que cela ne fût contre leur règle; mais elle remercia intérieurement le Seigneur, qui secondoit si favorablement le pieux désir qu'elle avoit de s'édifier par l'entretien de ces deux saintes ames. Elles ne lui parlèrent point qu'elles ne fussent dans la caverne; et s'y étant assises à terre, la sœur Agnès lui dit : « Notre chère sœur, voilà donc le repas spirituel que notre sœur Marie nous avoit promis : il ne flatte pas le corps, mais il est bien salutaire pour l'ame. »

Virginie saisissant cette occasion pour s'instruire de leurs usages, leur dit : « Ce n'est pas la seule pratique de pénitence que vous faites; vous en avez d'autres également propres à nourrir la dévotion dans vos cœurs?--Il est vrai, dit la sœur Agnès; et nous en avons besoin ; car la vie solitaire s'entretient par ces pratiques, par l'oraison, et par le travail des mains.

--Oserois-je vous demander, dit Virginie, quelles sont vos autres pratiques, et ne me trouverez-vous pas indiscrète? -- Il ne nous est pas défendu de vous en parler, lui répondit Agnès ; nous pouvons vous répondre, pourvu que vous ne nous interrogiez pas sur notre intérieur, parce qu'il ne nous est permis d'en conférer qu'avec notre confesseur et la sœur Marie ; et puisque la charité souffre tout, et que vous désirez savoir ce que nous faisons, nous suivons la règle des religieuses de Sainte-Claire en beaucoup de choses, comme les veilles, les jeûnes, l'habillement, la récitation de l'office divin; mais nous gardons une étroite retraite. Nous faisons, le jour et la nuit, trois heures d'oraison ; nous travaillons toujours hors le temps des exercices de piété ; nous gardons le silence, excepté aux heures de récréation, où nous ne parlons que de ce qui peut nous servir à nous animer à la vertu : voilà en gros la règle que nous observons. D'ailleurs nous avons des pensions pour notre entretien : monseigneur l'archevêque de Mont-Réal, qui est notre supérieur, l'a ainsi voulu, parce que, si nous vivions de quête, il faudroit, ou que nous sortissions de notre solitude pour recueillir les aumônes des fidèles,

ou que nous attendissions qu'on nous les apportât ici, ce qui nous attireroit du monde, et interromproit notre retraite. Cependant nous tâchons de vivre dans une très-grande pauvreté, soit en ne portant que des habits pauvres, soit en ne conservant rien d'inutile dans notre hermitage, et encore moins dans nos cellules; soit dans notre nourriture, qui ne consiste qu'en des aliments grossiers; soit en ne faisant pas de grandes provisions, qui montreroient trop de sollicitude pour le lendemain. Quant à l'argent de nos pensions, monseigneur notre archevêque a destiné monsieur le curé de Gli-Angeli pour le garder; il paie à la fille, tous les mois, la dépense, dont la sœur Marie lui envoie le rôle; et ce qui reste de cet argent à la fin de l'année, car il en reste toujours beaucoup, parce que nous dépensons le moins que nous pouvons, il le distribue, selon sa prudence, aux pauvres de sa paroisse, sans que nous nous en mêlions. Ainsi nous vivons sans souci pour le temporel, et cela nous tient dans le dégagement des biens de la terre.

-- Oh! que vous êtes heureuses d'être ainsi délivrées des vaines sollicitudes que donnent les biens du monde! dit Virginie en les regardant avec un air de complaisance, qui leur montroit qu'elle envioit un tel sort. -- Je vous avoue, ma chère sœur, dit Agnès, que c'est un grand repos pour notre ame; et nous avons trouvé par là un bon moyen de n'avoir point de distractions qui nous empêchent d'être à Dieu.

-- Et à l'égard de l'obéissance, dit Virginie,

comment la pratiquez-vous? Est-ce la sœur Marie qui commande? Pardonnez-moi si je vous demande ceci : j'en ai douté, parce que vous l'appelez toujours votre sœur, et jamais votre mère. --Elle n'a point voulu absolument que nous l'appelassions autrement que notre sœur, lui répondit Agnès, bien qu'elle soit notre supérieure, et que nous lui obéissions; car elle ne se regarde dans son esprit que comme notre servante; et elle nous a dit, je ne sais combien de fois, que nous lui faisions trop de grâce de l'appeler notre sœur. Je me souviens que quand monseigneur l'archevêque eut la bonté de venir me présenter à elle, sa charité la porta à me recevoir avec tous les témoignages de cordialité que je pouvois désirer; car elle a la douceur d'un ange. Ensuite, lorsque nous fûmes seules, comme monseigneur lui avoit recommandé de m'éprouver par l'obéissance, de me servir de mère, et de me dresser dans les devoirs de notre état, et qu'il m'avoit fait mettre à genoux devant elle pour lui promettre que je lui serois docile et obéissante en tout; quand, dis-je, nous fûmes seules, elle me fit asseoir, et me dit : « Ma chère sœur, monseigneur veut que je vous instruise des devoirs de la vie solitaire; regardez-moi donc en cela comme la servante de votre ame, et ayez la charité de souffrir que je vous serve dans ce qu'il m'a prescrit de faire pour votre sanctification : » Ainsi, quand elle me faisoit travailler, elle ne se proposoit que de me servir; et il y paroissoit bien, puisqu'elle le faisoit toujours avec une extrême douceur et une humilité qui me confondoit.

Elle en fit de même à ma sœur Secondine, lorsqu'elle vint, et elle continue comme le premier jour de notre arrivée.

-- Avouez-le, lui dit Virginie, vous devez avoir fait bien des jalouses. -- Vous ne le sauriez croire, lui répondit Agnès. On laissa assez tranquille la sœur Marie lorsqu'elle fut seule, bien que quelques demoiselles eussent fait prier monseigneur l'archevêque de leur permettre de venir vivre avec elle, ce qu'il refusa toujours; mais lorsqu'on sut que ce charitable prélat m'avoit accordé cette faveur, notre sœur Marie reçut des lettres sans nombre pour obtenir la même grâce; et plusieurs venoient à l'église de Saint-François pour nous voir quand nous y allions; mais aucune n'osoit nous approcher: Dieu les en empêchoit sans doute pour notre tranquillité. Enfin, on renouvela les mêmes instances quand ma sœur vint nous joindre: mais notre saint prélat ayant toujours refusé, et la sœur Marie n'ayant jamais répondu aux différentes lettres qu'on lui avoit écrites, on nous a laissées dans la paix dont nous jouissons.

-- Ne vient-il pourtant personne vous voir, demanda Virginie? -- Il n'y a que la mère Sophie, et celle qui l'accompagne, à qui monseigneur l'ait permis. Personne autre n'entre dans notre hermitage, non pas même notre confesseur, si ce n'est en cas de maladie; ce qui n'est arrivé que trois fois depuis que nous sommes ici. -- Vos parents n'y viennent-ils jamais, demanda encore Virginie? -- Ils viennent, répondit-elle, une fois l'année, et nous leur parlons, ma sœur et moi, seulement une

demi-heure de temps hors de l'hermitage; mais ils n'y entrent point. Et quant à notre sœur Marie, elle n'a plus vu les siens depuis qu'elle est venue ici, leur ayant recommandé, lorsqu'ils l'y conduisirent, de se contenter d'avoir une fois l'année de ses nouvelles, comme en effet elle leur écrit en peu de mots; et de n'exiger pas davantage, dans l'espérance de se voir tous dans l'éternité. »

Virginie leur demanda si elles n'avoient jamais eu de regret de les avoir quittés; si leur souvenir ne leur revenoit pas souvent dans l'esprit, et si, lorsqu'elles les avoient vus, cela ne réveilloit pas leur tendresse, et ne les rendoit pas distraites pendant quelques jours dans leurs oraisons. La sœur Agnès répondit: « Le désir ardent que j'avois d'être associée à la sœur Marie, fit que je quittai ma maison sans peine, et que mon cœur se roidit aisément contre la tendresse naturelle; et dans la première conférence que j'eus avec la sœur Marie, elle me recommanda beaucoup d'effacer tant que je pourrois de mon esprit tout souvenir de ceux que j'avois laissés dans le monde, pour ne m'occuper plus que de ma sanctification. Je tâchai de le faire de mon mieux; et lorsque le démon venoit me troubler par le souvenir de ces choses, j'allois aussitôt trouver la sœur Marie, je lui déclarois ma tentation, et nous nous mettions toutes les deux en prière; et comme les siennes sont très-agréables à Dieu, à cause de sa grande vertu, elle m'obtenoit bientôt la délivrance de ma peine, et je me retirois dans notre cellule pleine de consolation et touchée de dévotion. Nous

en faisons toujours de même avec ma sœur Secondine, lorsque le démon veut nous troubler par quelque tentation que ce soit; et elle-même, ainsi que moi, a ressenti le même effet de ses ferventes prières. -- Bien plus, ajouta Secondine, il m'est arrivé souvent qu'après que je lui ai déclaré ma peine, et qu'elle a prié avec moi, j'ai eu tant de paix dans mon ame, et un si grand courage pour me combattre moi-même et pour travailler à ma perfection, que si elle m'avoit conseillé d'entreprendre au delà de mes forces, je m'y serois portée avec joie, par la confiance que j'ai toujours eue que Dieu béniroit ses ordres, et m'accorderoit la grâce de les exécuter.

-- Vous ne vous êtes jamais ennuyées dans votre solitude, demanda Virginie? -- Nous n'avons guère le loisir de nous y ennuyer, répondit la sœur Agnès, parce que nous ne sommes jamais oisives; mais ou nous prions, ou nous lisons, ou nous travaillons. -- D'ailleurs nous sommes si contentes, dit la sœur Secondine, d'être séparées de toutes les créatures, qu'il me semble, à mon particulier, que s'il falloit retourner pour un seul jour dans le monde que nous avons quitté, j'en serois toute déconcertée, et je m'y trouverois comme un os disloqué qui cause une vive douleur. -- Mais, ajouta Virginie, quand votre confesseur viendroit quelquefois vous faire des conférences spirituelles dans votre chapelle, cela ne vous seroit-il pas consolant? -- Nous ne l'avons jamais essayé, dit la sœur Agnès, et nous nous contentons des avis qu'il a la charité de nous donner, lorsque nous allons à con-

fessé ; il me semble que cela nous doit suffire.

-- Vous avez raison, dit Virginie ; car il y a bien souvent de l'inutilité dans ces longs dialogues que les filles dévotes ont avec leurs confesseurs. Il s'en trouve, à la vérité, qui en ont quelquefois besoin, à cause des peines d'esprit qu'elles souffrent. Il est pourtant vrai de dire que si dans ces colloques on retranchoit ce qui n'est pas nécessaire, ils seroient rares et courts, et n'entretiendroient pas l'amour-propre de plusieurs filles, qui leur fait perdre beaucoup de temps auprès de leurs confesseurs, et souvent forment dans leurs cœurs des attaches trop naturelles ; ce qui est un grand obstacle à la vraie dévotion, et rend la leur très-imparfaite ou pleine d'illusions.

-- Dieu nous a toujours fait la grâce, dit la sœur Agnès, de ne point tomber dans ce défaut ; et quand nous y serions portées, ni notre confesseur lui-même, ni la sœur Marie ne le permettroient pas.

-- Avouez, dit la sœur Secondine, que c'est un grand bien d'être séparées des créatures, et de n'avoir affaire qu'à Dieu. La solitude a des charmes ravissants ; on trouve dans sa cellule tout ce que le cœur peut désirer, lorsqu'on n'y a que Dieu seul et qu'on ne veut que lui. Toutes les fois que j'y entre, il me semble que j'entre dans le véritable repos de l'ame ; elle s'y trouve parfaitement à son aise. Là, si je me sens touchée de componction de mes péchés, je laisse couler les larmes de mes yeux autant que Dieu m'en accorde la grâce, sans que personne me demande ni pourquoi ni de quoi je pleure, et je ne crains ni qu'on me

raille, ni qu'on me loue : Dieu seul, qui me fait pleurer en est témoin, et cela me contente pleinement. Que si je sens quelque ardeur du saint amour, je m'y livre en toute liberté, je m'entretiens affectueusement avec mon divin époux, je lui dis tout ce qu'il m'inspire de lui dire, je n'appréhende pas qu'on m'entende ; en un mot, je suis avec Dieu comme il le veut et comme je veux ; et que peut-on désirer davantage ? Qu'y a-t-il dans le monde de comparable à ce bonheur ? Y goûte-t-on de pareilles consolations ? y jouit on d'une si sainte liberté ? Quoiqu'avant que Dieu m'accordât la grâce de venir ici, il m'eût fait celle de le servir dans la maison de mes parents, où du moins je m'imaginois de le servir, ce n'étoit cependant jamais avec autant de liberté de cœur ; et je vous avoue que la première fois que je me trouvai seule dans notre cellule, mon ame sembla respirer d'une manière toute nouvelle, parce qu'elle se trouvoit, pour ainsi dire, dans un large tout nouveau.

-- Et comment avez-vous pu, dit Virginie, vous accoutumer et vous soutenir dans un genre de vie si austère ? -- Vous n'ignorez pas, répondit la sœur Agnès, que quand Dieu demande quelque chose de nous, il ne nous refuse pas les grâces dont nous avons besoin pour le faire. Puis donc qu'il nous a appelées ici par un effet de sa très-grande miséricorde, il nous a fait aussi celle d'en remplir jusqu'à présent les devoirs, et nous espérons qu'il nous assistera jusqu'à la fin de notre course. La charité de notre sœur Marie est telle, que dès que je vins ici, elle ne voulut pas d'abord

que je fisse toutes les austérités qu'elle pratiquoit; elle m'y accoutuma insensiblement, et m'exerça surtout au travail du corps et aux veilles, quoiqu'avec discrétion et par degrés, afin de me rendre plus forte, et en état de soutenir les autres pénitences que nous pratiquons. Elle en a fait de même à ma sœur Secondine, qui n'a jamais été malade depuis qu'elle est venue, j'entends d'une maladie de conséquence; car on peut bien avoir quelque légère indisposition, mais cela ne se compte pas; et quant à moi, j'ai été malade trois fois, mais ce n'a pas été avec un grand danger de la vie.

--Quel travail faites-vous ordinairement? demanda Virginie. --Nous faisons, dit la sœur Agnès, tout ce qui concerne le service de la maison; la fille qui nous sert n'est que pour les commissions du dehors, et pour nous dispenser de sortir de notre solitude. Mais comme les occupations que nous avons ici ne suffisent pas pour remplir le temps qui se trouve entre nos exercices, nous raccommodons les ornements de l'église de Gli-Angeli, et nous travaillons aussi pour les pauvres. C'est monsieur le curé de Gli-Angeli qui a soin de nous envoyer de l'ouvrage, par la fille de service, qui le lui rapporte lorsqu'il est fait; c'est notre sœur Marie qui reçoit les commissions pour cela. Tous les matins, après l'oraison, nous lui demandons ce que nous appelons la pratique de la sainte obéissance; et elle nous marque le travail que nous devons faire pendant le jour, et tout ce qu'elle trouve à propos pour le service commun et le bien de notre ame.

-- Avez-vous quelque autre pratique, outre celles des stations de la passion que nous venons de faire ? demanda Virginie. -- Nous avons, dit la sœur Agnès, tous les deux mois, le délassement spirituel. -- Et en quoi consiste ce délassement ? demanda Virginie. -- C'est ordinairement le jeudi, jour de la communion, que nous choisissons pour cela : lorsque nous sommes de retour de l'église, nous mettons dans un panier ce qu'il faut pour la collation, ce que nous faisons ce jour-là le matin, et nous allons dans le désert à la grande caverne; là, après la prière et l'oraison, chacune se retire dans une autre caverne jusqu'à midi, et y reste ou en oraison ou en lecture, comme elle veut. A midi, nous nous rassemblons pour faire la collation à l'entrée de la grande caverne : nous conférons une demi-heure ensemble des affaires de notre salut ; nous récitons les vêpres et les complies, et nous nous séparons de nouveau, comme avant la collation ; et à quatre heures en hiver, et à six en été, nous nous rassemblons encore, et nous venons souper à l'hermitage. -- Toutes les semaines aussi, ajouta Secondine, nous allons prendre dans le désert autant de fagots que nous en avons besoin, et nous les portons dans l'hermitage. -- Voilà, dit encore Agnès, à peu près la vie que nous menons : si elle vous paroît pénible, je vous avoue que Dieu nous la fait paroître si heureuse, que quelquefois j'ai dit à notre confesseur et à la sœur Marie, que je craignois d'être trop contente, et que l'amour-propre n'y trouvât son compte.

-- O mon Dieu ! s'écria Virginie, si quel-

que dame du monde vous entendoit parler ainsi, le croiroit-elle ? Comment pourroit-elle concevoir tant d'austérités avec tant de contentement ? -- Le monde est un aveugle, dit la sœur Secondine ; il croit que parce qu'il ne peut pas adoucir les peines de ceux qui le servent, lui qui ne fait que de misérables esclaves, on ne peut rien souffrir avec joie : mais quand on souffre pour Dieu, ce divin maître répand ses onctions sur les souffrances, et les rend quelquefois si douces, qu'on les trouve délicieuses, et qu'on seroit aisément tenté de se faire souffrir davantage, si la discrétion et l'obéissance ne s'y opposoient. D'ailleurs, la seule pensée que l'on souffre pour un Dieu si bon, ne doit-elle pas nous porter à nous immoler à lui par la pénitence ? Eh ! que peut-il nous arriver de plus honorable à ses yeux, et de plus favorable pour notre ame, que d'être les victimes de sa croix ? »

CHAPITRE IX.

Des différentes pratiques de piété du bourg de Gli-Angeli.

Le lendemain de cette conférence, la vénérable Sophie et la pieuse Virginie retournèrent à Gli-Angeli. Celle-ci ne quitta qu'à regret la solitude de la Madona-Santissima, où elle avoit trouvé des exemples si admirables d'amour de Dieu, d'humilité, de cha-

rïté, et de mortification extraordinaire. Elle s'entretint tout le long du chemin avec la vénérable Sophie, et nous verrons dans la suite combien cette visite fit de salutaires impressions sur son cœur.

Agnès de Casa-Santa, qui avoit pour Virginie une affection tendre, et toute pleine de zèle pour sa perfection, avoit observé qu'elle s'étoit trouvée à la solitude dans la première semaine du mois, et par conséquent, lorsque les trois solitaires faisoient, comme nous l'avons dit, la récréation spirituelle, et le repas de l'ame; car elle s'y étoit trouvée l'année d'auparavant avec sa mère, dans la même conjoncture: ainsi, dès qu'elle vit Virginie, elle lui dit à l'oreille tout doucement: « Ma sœur, vous êtes une gourmande, vous avez été au désert pour faire un grand repas. » Virginie comprit ce qu'elle vouloit dire, et lui répondit en souriant: « Le père Hilaire ne me le reprochera pas. » Le lendemain elle se trouva, après le dîner, avec toutes les Casa-Santa, excepté la vénérable Sophie, qui étoit avec la veuve Célicola. C'étoit l'heure de la récréation, et on ne manqua pas de la faire parler des trois solitaires qu'elle avoit vues. Elle ne pouvoit plus tarir sur leurs louanges: enfin, après en avoir beaucoup discouru, elle conclut par ces paroles que saint Antoine dit à ses disciples, à son retour de sa visite à saint Paul, premier hermite: « Malheur à moi pécheur, qui ne porte qu'à faux le nom de moine! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, ou, pour dirs encore plus vrai, j'ai vu Paul dans un paradis. *(Hieron. V. S. Paul.)*

Les pieuses Casa-Santa, qui toutes avoient accompagné à leur tour leur mère dans la même solitude, à l'exception des deux plus jeunes, se réjouissoient beaucoup des transports de Virginie, qui ne parloit des solitaires qu'avec des sentiments d'admiration. « Avouez-le, lui dit l'aînée, vous auriez grande envie de les aller joindre. -- Ah! s'écria Virginie, si j'en ai grande envie! Oui, je m'en meurs d'envie! il faut que je m'ôte par force cette idée de l'esprit; elle me seroit un sujet de distraction dans l'oraison : ce qui me console, c'est que ma tante Scholastique m'a assuré que Dieu me vouloit où je suis. -- Et il faut s'en tenir là, lui dit l'aînée des Casa-Santa. J'ai eu le même désir que vous dès que je les ai vues; mais notre confesseur me dit que c'étoit une tentation, et que ce que je devois recueillir de ma visite, c'étoit de m'animer à remplir mes devoirs dans mon état, comme elles remplissoient les leurs, sans former d'autre projet, qui n'eût été pour moi qu'un sujet de trouble, et m'eût fait perdre le fruit de leur conversation édifiante. » Virginie profita de l'avis, et ne se souvint de ces saintes ames que pour s'exciter à faire toujours plus parfaitement ce que Dieu demandoit d'elle.

Les deux cousines de Casa-Santa, Isabelle et Emilie, se trouvoient présentes. Elles avoient été élevées dans un monastère, d'où leur père, le comte Dulcipani, les avoit retirées depuis un an, se proposant de les marier; mais leur mère étant morte dans cet intervalle, et ces deux filles ayant un extrême éloignement pour

le mariage, et s'étant toutes dévouées au service de Dieu, à l'imitation de leurs cousines, dont la piété s'accordoit parfaitement avec leur inclination pour la vertu, elles obtinrent de vivre en leur compagnie; ce qui s'exécuta six mois après le temps dont nous parlons. Ce que Virginie racontoit des trois solitaires étoit si fort de leur goût, que cela les rendit encore plus empressées de renoncer au monde, et de se joindre à leurs cousines. « Je ne suis pas tentée, dit Isabelle à Agnès, d'aller au désert; mais les six mois de temps que mon père nous a demandés pour nous permettre de venir demeurer avec vous, me paroissent si longs, qu'il n'y a que la soumission à la volonté de Dieu, qui me les fassent passer en patience. -- Et ma tante Sophie ne pourroit-elle pas obtenir de mon père de retrancher quelque chose de ces six mois, demanda Emilie? J'importunerai tant le bon Dieu, qu'à la fin il me l'accordera lui-même, en l'inspirant à mon père. » Tels étoient les pieux désirs de ces jeunes demoiselles, dont la plus âgée n'avoit que dix-sept ans; mais, quoique jeunes, elles avoient si bien profité de l'éducation qu'on leur avoit donnée dans le monastère des Bernardines de Mont-Réal, qu'on pouvoit les proposer pour modèles d'une piété déjà bien avancée.

Isabelle penchoit pour le scrupule; mais sa docilité en avoit empêché les suites; et en suivant sans raisonner les avis sages et prudents d'un confesseur éclairé, tel qu'étoit celui qui confessoit ordinairement dans ce monastère, ce défaut n'avoit pas eu de grandes sui-

tes. Il ne lui en restoit que quelques frayeurs mal fondées, qui s'élevoient quelquefois dans son cœur sur des minuties où elle croyoit trouver matière de confession; et dès qu'on lui avoit décidé quelqu'un de ces doutes, elle en savoit faire l'application dans des cas semblables qui survenoient; en sorte qu'elle ne fatiguoit pas son confesseur, comme font ordinairement les personnes scrupuleuses. Ainsi, en moins de deux ans, elle fut tout-à-fait délivrée de ses peines, et passa de la crainte immodérée à une crainte raisonnable, pieuse et filiale, qui lui faisoit redouter les jugements de Dieu sans désespérer, s'éloignant du péché sans se faire des fantômes où il n'y avoit aucun mal à craindre, servir Dieu avec confiance et abandon de soi-même à sa miséricorde, et enfin le regarder comme un tendre père, et non point comme un exacteur impitoyable, tel que la plupart des scrupuleux semblent le regarder dans les troubles qui les agitent.

Mais en quoi l'on doit admirer la bonté divine sur cette pieuse fille, il semble que Dieu permit qu'elle donnât d'abord dans ces scrupules afin de l'humilier, ayant besoin de l'être à cause de son naturel hautain, qu'il eût été difficile de corriger; de sorte que la nécessité où elle se trouvoit de prendre souvent conseil, tantôt du confesseur, tantôt de la maîtresse des pensionnaires, pour apaiser les troubles de sa conscience timide, joint à cela quelques railleries que lui en faisoient ses compagnes, l'accoutumèrent à l'humiliation, et cela lui servit plus efficacement pour contenir son humeur, que toutes les remontrances

que la maîtresse lui eût faites. Quoi qu'il en soit, elle sortit du monastère, fort disposée à pratiquer l'humilité, l'obéissance, la douceur, et toutes les autres vertus qui combattent l'orgueil; et se trouva débarrassée des scrupules dont elle avoit été tourmentée pendant quelque temps assez vivement, mais ensuite toujours moins, par sa docilité à suivre les avis qu'on lui donnoit.

Emilie étoit du nombre de ces ames prévenues de la grâce, qui semblent n'avoir point de passion à combattre, et que la divine miséricorde tient dans son sein, et nourrit tendrement du lait de sa douceur. Elle n'avoit que sept ans, qu'on la trouvoit quelquefois dans le monastère, cachée dans un coin du chœur, la face tournée contre la muraille, voulant imiter les religieuses lorsqu'elles font l'oraison, et la faisant en effet, comme il paroissoit par ses réponses à sa maîtresse, qui lui en faisoit rendre compte. On la surprit une nuit en hiver, à l'âge de huit ans, qu'elle s'étoit glissée hors de son lit pour faire l'oraison, sans avoir pris de précaution pour se garantir du froid; et comme le lendemain la maîtresse, qui l'avoit appris d'un autre pensionnaire qui couchoit dans la même salle, l'en voulut gronder, elle lui avoua ingénument qu'elle avoit un si grand plaisir à faire l'oraison, que si on ne l'eût pas surprise, elle y auroit volontiers passé demi-heure de suite. Cet attrait alla en augmentant: l'oraison faisoit ses délices, ainsi que la sainte communion; et lorsque son père lui proposa de se marier, la première pensée qui lui vint à l'esprit, fut sur les obstacles

qu'elle auroit dans le mariage à vaquer à l'oraison autant qu'elle le désiroit ; ce qui la détermina en partie à embrasser l'état saint de la virginité.

Son amour pour Dieu étoit tendre et affectueux : on ne pouvoit lui en parler, que la joie de son cœur ne parût sur son visage. Agnès de Casa-Santa, qui l'avoit souvent remarqué, voulut un jour, dans la récréation d'après le dîner, en faire apercevoir Virginie, et lui dit doucement à l'oreille : « Observez ma cousine Emilie; je vais la faire sourire; » et se tournant de son côté, elle lui dit : « Ma cousine, parlez-nous un peu de l'amour de Dieu? » Tout-à-coup il parut à son air, par une joie modeste, que son cœur s'épanouissoit au seul nom de l'amour de Dieu, et elle lui répondit avec une douce affabilité; « Ah! ma bonne cousine! quand est-ce que nous le posséderons pleinement, ce céleste amour? » Virginie rit beaucoup de l'observation qu'Agnès lui avoit fait faire, et lui dit : « Il dépend bien de vous de mettre, quand vous voulez, votre cousine de bonne humeur; mais elle doit y être toujours, car je crois que son cœur est dans une si grande habitude d'aimer Dieu, qu'il ne respire que pour lui. » Il y auroit bien des choses à dire de cette excellente fille, qui pourroient beaucoup édifier; mais le peu que nous venons d'en rapporter suffit pour son éloge, et il paroît qu'on ne peut rien ajouter à celui d'une fille dévote, quand on a dit d'elle, dans la vérité, qu'elle aime Dieu de toute la sincérité de son cœur.

La providence, qui fit connoître ces deux

demoiselles à Virginie, lui fournit l'occasion d'en voir d'autres d'une vertu également solide, quoique conduites par des voies différentes, afin qu'elle pût recueillir la manière de pratiquer la vertu dans laquelle chacune excelloit en particulier. C'est ainsi que saint Antoine-le-grand, au commencement de sa retraite, étudioit les différentes vertus des solitaires qu'il avoit le bonheur de voir, et qu'il se formoit sur ces excellents modèles. *Athan. V. S. Ant.* Conversant un jour avec la vénérable Sophie sur ce qui concernoit son avancement spirituel, une demoiselle du lieu, âgée d'environ quarante ans, et qu'elle n'avoit point encore eu occasion de voir, se présenta pour parler à cette pieuse dame. Virginie voulut se retirer par politesse; mais Sophie l'arrêta, sachant que la demoiselle Christine Ogni-Cosa (c'étoit son nom) n'avoit rien de secret à lui dire; et entrant aussitôt en conversation, elle lui demanda d'où elle venoit. « Je viens, répondit Christine, de voir la fille de la croix, dont je suis toujours plus édifiée. -- Véritablement, dit Sophie, voilà une vertu bien solide, et celle-là a déjà presque rempli sa mesure; aussi pensé-je que Dieu ne la laisse sur la terre que pour servir son père et sa mère, et qu'après leur mort elle les suivra de près. — Je le pense tout comme vous, dit Christine. On ne peut avoir un plus grand amour pour les souffrances qu'elle en a : j'oserois vous dire, par ce qu'il en paroît, qu'elle en est saintement dévorée, et qu'elle se consume sur la croix où elle est attachée, autant par l'ardeur de son amour que par ce qu'elle souf-

fre journellement. » Virginie écoutoit avec attention ; et à ces derniers mots de Christine, le désir de s'édifier l'emporta sur celui de garder le silence, qu'elle observoit ordinairement dans ces rencontres ; ainsi prenant tout-à-coup la parole : « Ah ! quelle est donc, mademoiselle, cette sainte ame, demanda-t-elle, qui est si embrasée de l'amour de la croix ? » Christine se tournant vers elle, lui dit : « Sans doute mademoiselle n'est point de ce pays ? car dans le bourg tout le monde connoît la fille dont je parle, quoiqu'elle tâche de se cacher autant qu'elle le peut. -- Vous lui ferez plaisir, dit Sophie, de lui en parler : mademoiselle est de Palerme, et ne se trouvant dans ce pays que comme par occasion, bien qu'elle y soit depuis assez de temps, elle aime à entendre parler des saintes ames, et sait mettre à profit les relations édifiantes qu'on lui en fait.

— Je vais vous satisfaire, dit alors Christine en s'adressant à Virginie, et vous m'en saurez bon gré. Celle dont nous parlons s'appelle Hélène Crociati, et son nom s'accorde autant avec son état souffrant que celui que nous lui avons donné parmi nous, la fille de la croix. Elle vit du travail de ses mains, et entretient par ce travail son père et sa mère, qui sont dans un âge décrépit, et entièrement hors d'état d'agir ; puisque sa mère est paralytique, et son père est comme imbécille. Celui-ci lui est d'un grand exercice de patience par sa situation, étant sujet à mille caprices ; tantôt plongé dans une humeur noire, tantôt livré à des excès de frénésie, pendant lesquels il

faut l'attacher bien fortement, sans quoi la mère et la fille risqueroient peut-être leur vie. J'ai offert souvent moi-même à cette fille de le faire conduire à l'hôpital des insensés de Mont-Réal ; mais elle s'en est toujours excusée, dans la crainte de retrancher quelque chose de la pesanteur de sa croix. Tout cela seroit encore peu de chose, si elle-même jouissoit d'une santé qui lui permît de travailler beaucoup ; mais Dieu l'a affligée, ou, pour parler son langage, l'a favorisée d'une maladie extraordinaire, à laquelle les médecins que nous avons consultés n'ont jamais rien compris : c'est une douleur aiguë qu'elle sent dans tous son corps, et quelquefois d'une si étrange manière, qu'elle est toute en peloton, et pousse des hauts cris sans pouvoir s'en empêcher. Mais quoique cela ne soit pas toujours au même degré, elle n'en est pourtant jamais sans beaucoup souffrir ; mais elle supporte son mal avec tant de douceur et de patience, qu'en la voyant, on est plus porté à admirer sa vertu qu'à compatir à ses maux. Comme ils l'empêchent de travailler autant qu'il seroit nécessaire pour gagner sa vie et celle de ses parents, nous y suppléons par une aumône que la paroisse lui fait tous les mois ; mais elle n'en retient que ce qui lui est absolument nécessaire ; et quand quelquefois je lui en ai présenté davantage, elle n'en a point voulu, me priant de la laisser dans la pauvreté, qu'elle appelle son grand trésor.

Elle a bien sujet de l'appeler grand, non-seulement par le mérite qu'elle en acquiert aux yeux de Dieu, mais aussi parce qu'on ne

peut guère concevoir une plus grande pauvreté que la sienne, en ce qui la concerne personnellement. Son lit consiste en un peu de paille au coin d'une chambre obscure, avec trois ou quatre fagots de sarment pour oreiller, et une méchante couverture qui ne sauroit la défendre contre les premiers froids du mois de novembre. Je voulus, l'année passée, au mois de janvier, qu'il geloit assez, lui procurer une paillasse, deux petits bancs, des ais, et une couverture neuve, pour lui dresser un lit en forme: elle me pria tant de l'en dispenser, que je fus forcée à condescendre à ses instances; me disant toujours que Jésus-Christ étoit bien plus mal sur la croix; et qu'en considérant cette si rude couche de son Sauveur, la paille sur laquelle elle couchoit lui paroissoit encore trop commode. Pensez quelles nuits elle doit passer dans cet état, surtout lorsqu'elle se trouve livrée à ses douleurs! Son habit ne la garantit ni de la chaleur, ni du froid; il est trop mince pour l'hiver, et trop pesant pour l'été. Elle iroit nu-pieds, si la décence ne l'obligeoit de porter des souliers. Du pain et de l'eau, voilà sa nourriture, et quelquefois elle mange des oignons; encore se le reproche-t-elle.

Elle regarde son corps comme une dépouille usée, dont, dit-elle, il ne faut tenir aucun compte; et vous diriez, à la voir toujours douce et contente, que c'est toute autre qu'elle qui souffre. On ne peut concevoir le soin qu'elle a de son père et de sa mère: autant elle s'oublie, autant a-t-elle d'attention pour eux. Elle consume à leur entretien tout

le produit de son travail, et ce que la paroisse lui donne, en sorte qu'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que ce qu'elle emploie pour elle-même n'est rien, si peu elle s'en approprie. Je lui disois, dans une occasion où elle travailloit au-dessus de ses forces : « Que ne vous ménagez-vous un peu plus ? -- Hélas ! me répondit-elle, qui suis-je pour mériter du ménagement ? Voilà, ajouta-t-elle, en me montrant son père et sa mère, l'un attaché à cause de ses fureurs, et l'autre étendue sur son lit sans mouvement ; voilà ce qui mérite, après Dieu et mon ame, tous mes soins et mon attention. » Je lui demandois, dans une autre rencontre si elle ne se lassoit pas de souffrir ; elle me répondit avec un air content : « Mademoiselle, j'ai épousé la croix, il faut que je meure avec elle. Jésus-Christ n'a voulu descendre de la sienne qu'après y avoir expiré : Comment oserois-je désirer d'en être détachée avant la mort, après un tel exemple ? --Mais, lui dis-je, vous pourriez bien lui demander d'adoucir vos maux ? --C'est autant, me répondit-elle, que si je lui demandois de lui être moins conforme : plus nous souffrons, plus aussi nous approchons de ce divin modèle. » Elle a une croix de bois haute de quatre ou cinq pieds : souvent elle l'embrasse, elle la baise, elle l'applique sur son cœur et sur sa poitrine ; mais avec de si grands transports de joie et d'amour, qu'on diroit qu'elle ne se possède pas. Elle ne parle des avantages des souffrances que par exclamations ; et il paroît bien, par la manière dont elle les porte, que ces exclamations ne sont pas des paroles en

l'air, mais de véritables affections du cœur. Elle me disoit aussi : « Lorsque Dieu nous envoie une nouvelle croix, il faut la recevoir avec un grand respect, à cause de la dignité de celui qui nous la présente ; il faut la recevoir avec amour, parce qu'elle nous est un gage du sien ; il faut la recevoir avec reconnoissance, parce qu'elle est un don qui émane de sa bonté et de sa miséricorde, et que c'est une grâce très-précieuse qu'il nous fait. » Vous pouvez comprendre par là, mademoiselle, ajouta Christine en continuant de s'adresser à Virginie, que ce n'est pas sans raison que nous l'appelons la fille de la croix.

--On ne peut le mériter à plus juste titre, dit Virginie; et voilà, ajouta-t-elle, une vertu bien fondée et bien élevée. Que l'on est heureux quand on sert Dieu avec tant de générosité et de détachement de soi-même ! » Christine, après ce récit édifiant, s'entretint quelques moments avec la vénérable Sophie sur des affaires qui concernoient la gloire de Dieu, après quoi elle se retira. Lorsqu'elle se fut retirée, Sophie dit à Virginie : « Cette demoiselle vous a fait l'éloge de la Crociati ; elle ne mérite pas moins que je vous fasse connoître sa piété. C'est une fille de très-bonne condition. Sa mère mourut en la mettant au monde, et son père l'envoya, à l'âge de cinq ans, au célèbre monastère des Bernardines de Mont-Réal, où l'on a été en tout temps en réputation de bien élever les jeunes demoiselles : elle y resta jusqu'à l'âge de seize ans, que son père la rappela dans le dessein de la marier. Tout le monde admira en elle les fruits de l'éduca-

tion qu'elle avoit reçue, si bien elle en avoit profité. Mais le désir de se consacrer à Jésus-Christ étoit si ardent dans son ame, qu'elle ne pouvoit entendre, sans répandre des torrents de larmes, les propositions de mariage qu'on lui faisoit. Cependant son père, qui n'avoit qu'elle d'enfant, et qui étoit homme d'autorité, voulut absolument qu'elle s'y rendît, et enfin tout fut arrêté avec un jeune monsieur, dont le mérite s'accordoit très-fort avec le sien. Mais, le croiriez-vous ? la veille du jour qu'elle devoit l'épouser, on le trouva mort dans son lit. A ce coup, Christine s'alla jeter aux pieds de son père, et lui dit en pleurant beaucoup : « Jusqu'à présent, mon cher père, je me suis soumise à votre volonté ; vous voyez que Dieu déclare la sienne en ma faveur, en appelant à lui celui que je devois épouser ; il est bien plus juste que vous vous y soumettiez, et que vous me laissiez comme je suis. » Son père ne sut dans ce moment que lui répondre ; mais faisant ensuite réflexion à ce qu'elle lui avoit dit, il consentit qu'elle demeurât dans son état de fille, et n'osa plus lui proposer de nouveau mariage.

Dès qu'elle fut assurée qu'il consentoit pour toujours à ses pieux désirs, elle se mit dans l'extérieur modeste où vous l'avez vue, et s'associa à quelques demoiselles de ce lieu, plus âgées pourtant qu'elle, et dont les exemples servirent à la former toujours plus dans la piété, à la soutenir dans la fidélité qu'elle avoit promise à Dieu en lui consacrant sa virginité. Son attrait est pour les œuvres exté-

rieures de charité, et on ne peut exprimer le bien qu'elle fait ici. Ses anciennes amies étant mortes presque toutes, elle a fait une espèce de société avec dix autres demoiselles des plus apparentes de ce pays, et toutes très-zélées pour la gloire de Dieu et pour leur perfection. Elles se partagent les œuvres de charité qui sont à faire envers les pauvres et les malades; j'entends les personnes de notre sexe; car il y a ici des messieurs qui prennent soin des hommes. Elle a si bien réglé toutes choses avec ses associées, que les œuvres extérieures auxquelles elles s'appliquent ne nuisent point au recueillement qu'on doit avoir pour se conserver dans la piété. Il est établi parmi elles qu'aucune ne sortira de sa maison le matin, qu'elle n'ait fait une heure d'oraison, à moins de quelque raison légitime et pressante; et tous les soirs, à cinq heures, elles se trouvent ensemble à la paroisse, pour faire l'adoration du très-saint Sacrement pendant demi-heure, après quoi elles s'assemblent pour conférer de ce qu'elles ont fait pendant le jour, et régler leurs actions pour le lendemain.

Si vous connoissiez les demoiselles qui lui sont unies dans ces œuvres, vous admireriez son discernement dans le choix qu'elle en a fait: il n'en est aucune qui ne soit d'un mérite distingué, d'une piété solide, et d'une prudence consommée. Elles viennent nous voir toutes ensembles quatre fois l'année, parce que nous sommes unies étroitement de suffrages et de prières. A cela près, elles nous laissent en liberté dans notre retraite, ainsi que nous en sommes convenues; et nous prions le

Seigneur qu'il répande sa bénédiction sur leurs œuvres.

— Quel pays de sainteté est donc celui-ci, s'écria Virginie? J'y fais toujours quelque découverte qui m'humilie autant qu'elle m'édifie. Hélas! ailleurs il y a des étoiles; mais ici on ne voit que des soleils, et plus lumineux en fait de vertu.» La vénérable Sophie sourit, et ajouta: « Il est vrai que c'est ici un pays de dévotion, et que Dieu y est très-bien servi; tout le monde s'y porte assez généralement; et ce qu'on ne voit pas dans les autres villes, c'est ce que de toutes les filles qui font profession particulière de piété, il n'en est point ici qui ne pratique la plus solide. Vous ne verrez jamais de ces filles dévotes, légères, inconstantes, dissipées, sujettes à l'humeur et au caprice, aujourd'hui à Dieu, et demain à elles-mêmes ou au monde, courant d'un confesseur à l'autre, par fantaisie plutôt que par besoin, et n'ayant qu'un extérieur de dévotion, qu'elles détruisent en toute rencontre par leurs défauts, et le peu de soin qu'elles ont de les corriger: on n'en trouve que trop de ce caractère dans les autres villes; mais il faut convenir de bonne foi que toutes les filles dévotes de ce pays méritent d'être ainsi appelées, parce qu'elles le sont véritablement, et non superficiellement. Il faut aussi avouer que le curé que nous avons, et les trois vicaires qui sont avec lui, sont des prêtres qui exercent bien saintement leur ministère, et forment ces filles dans la vraie dévotion. Ils ne souffrent pas en elles des dissipations ni des illusions; ils ne leur déguisent pas leur moin-

dres défauts; il les exercent dans toutes les vertus propres à leur état, et vous voyez, par la piété qui règne dans ce lieu, s'ils y réussissent. Ils sont aussi parfaitement secondés par les pères de Saint-François, qui ont un Tiers-Ordre nombreux de filles et de femmes, toutes plus édifiantes les unes que les autres. On ne voit pas là des pertes de temps et des entretiens inutiles de celles-ci avec ces pères. Leurs assemblées se font avec une modestie, une décence et une piété qui en inspirent à quiconque y peut assister. Il est inoui qu'on parle inutilement dans leur chapelle; et au sortir des assemblées, elles se retirent dans un profond silence, et dans une modestie qui fait honneur à la religion. On éprouve les filles avant que de les recevoir, pour s'assurer, par leur persévérance et par les informations qu'on en prend, si c'est Dieu qui les y appelle. On n'en admet point qui ne puisse observer les règles sans se déranger dans les devoirs de son état. D'ailleurs, leurs exercices communs se font à des heures où elles peuvent encore assister à ceux de la paroisse: ainsi, le bien se fait ici de concert entre les prêtres et les religieux, dont l'union est parfaite; ce qui ne sert pas moins à la gloire de Dieu qu'à l'avantage spirituel du peuple: et c'est cette piété qui règne si universellement dans ce bourg, qui lui a mérité dans le diocèse le titre du bourg de Gli-Angeli, comme vous voyez qu'on l'appelle communément. »

Peu de jours après ce récit de la vénérable Sophie, la veuve Célicola conduisit Virginie avec elle chez une maîtresse d'école, pour la

prier de recevoir parmi les filles qu'elle dressoit, une jeune fille de sept ans, qui appartenoit à une pauvre veuve qu'elle avoit prise sous sa protection. Virginie fut éblouie, si j'ose le dire ainsi, de voir l'ordre qui étoit observé dans cette école très-nombreuse, le silence qui y régnoit, l'application que chacune des filles y avoit à ce qui lui étoit donné à étudier ou à faire, et comment une personne conduisoit tout cela sans peine et sans se donner beaucoup de mouvement: surtout elle remarqua qu'à mesure qu'elle y entra avec sa tante, chaque fille se dressa et la salua avec beaucoup de politesse et de modestie, et ne se remit à sa place que quand la maîtresse lui en eut fait signe, c'est-à-dire, après que la veuve Célicola et elles fussent assises. Virginie remarqua aussi que tout autour de la salle, qui étoit assez vaste, il y avoit une suite d'estampes, dont chacune représentoit un cœur, mais différemment tracé: c'étoit ce qu'on appelle l'école du cœur, avec des explications au bas de chaque image. L'ouvrage étoit de l'invention d'un religieux de grande piété, qui avoit voulu y représenter les différentes dispositions du cœur humain par rapport à Dieu, selon qu'il est ou affecté par les passions et les vices, ou orné de différentes vertu. On y voyoit d'abord les cœurs opposés à Dieu et livrés au déréglement, avec tous les caractères des vices, représentés par autant d'animaux immondes, qui les infectoient et leur causoient une grande difformité. Ensuite venoient les cœurs pénitents dont le saint Esprit prenoit la possession, et en chassoit ces bêtes qui les défigu-

roient. Après suivoient les cœurs ornés des différentes vertus, avec leurs symboles qui les caractérisoient; enfin les cœurs plus avancés dans la perfection et l'union avec Dieu, tout éclatants des rayons du saint Esprit, qui les possédoit pleinement, les enrichissoit de ses dons et de ses fruits, et y régnoit souverainement.

Ces images aidoient beaucoup les jeunes filles de l'école à concevoir une grande horreur du péché, et à aimer la vertu, par les instructions salutaires que leur maîtresse leur donnoit en les leur expliquant de temps en temps: car ce qui frappe les yeux des enfants se grave plus aisément dans leur esprit que les documents qui ne sont accompagnés d'aucun signe sensible. Mais ce qui servoit aussi beaucoup à les corriger, c'est que quand quelque fille faisoit une faute, comme seroit un mensonge, ou autre semblable, on attachoit avec une épingle son nom écrit en gros caractère au bas de l'image où son défaut étoit représenté, par exemple, auprès du cœur menteur, et il y restoit pendant trois jours exposé à la vue de toutes les filles; ce qui étoit un sujet de confusion et d'humiliation pour la coupable, et lui servoit de châtiment, quelquefois plus utile que tout autre que la maîtresse auroit employé.

Au sortir de cette école, Célicola dit à Virginie: « Nous venons de voir une sainte. Cette maîtresse est une fille de grande considération, et qui a bien voulu s'assujettir à ce pénible exercice, uniquement pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain; car elle est

riche de sa maison, et fait cet emploi, non-seulement sans retirer d'honoraire, mais elle consume toutes ses pensions à cette œuvre en faveur des filles pauvres, leur fournissant gratuitement des livres, du papier, du fil et autres choses, et même elle en habille plusieurs. Dieu lui a donné un si grand ascendant sur ses écolières, qu'elles craignent plus de lui déplaire que les châtiments dont elle pourroit user pour les redresser : elle n'a qu'à dire un mot pour être obéie : et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'est point de caractère revêche qu'elle ne rende souple et docile par sa patience, sa modération, et son adresse à manier les esprits. Il paroît visiblement que c'est un effet de la bénédiction de Dieu, qui prend ses complaisances dans sa grande charité : aussi il n'est aucune fille qui sorte de son école sans faire honneur à ses soins, tant par la régularité de ses mœurs que par son application à l'ouvrage et son adresse à le bien faire. Elle s'attache principalement dans ses instructions à leur inspirer une grande horreur du péché, et surtout du mensonge, de ce qui est tant soit peu contraire à la modestie, de la vanité et de la gourmandise. Elle leur inculque sans cesse le respect envers Dieu dans la prière et à l'église, l'obéissance envers leurs parents, la douceur entre elles, et l'amour du travail : de telles leçons bien suivies font des filles parfaites. »

CHAPITRE X.

Mort de la veuve Célicola. Retour de Virginie à Palerme. Vie cachée. Le Démon veut la tromper.

VIRGINIE demeura encore deux ans dans le Bourg de Gli-Angeli, faisant des progrès admirables dans la voie du salut, à la faveur des bons exemples dont elle étoit comme environnée de toute part, des avis salutaires de la vénérable Sophie et de sa tante, et avec le secours de la grâce, dont elle s'attiroit l'accroissement par sa fidélité à y correspondre. Ses deux frères de l'ordre de saint François, Bonaventure et Antoine, avoient été faits prêtres depuis quelque temps; et le dernier, suivant son zèle pour les missions, y avoit été employé déjà une fois par les supérieurs, qui reconnurent toujours plus le merveilleux talent dont Dieu l'avoit favorisé pour le ministère de la parole. Le père Bonaventure marchoit par une autre voie : son attrait étoit pour la vie cachée, l'oraison et le recueillement intérieur; et Dieu le disposoit, par cet attrait, à devenir un excellent directeur des ames qui aspirent à la perfection. Virginie avoit souvent des conférences avec lui sur la vie intérieure, et lui parloit avec ouverture de cœur de tout ce qui concernoit son ame. Elle projeta dès lors de se ranger entièrement sous sa conduite, si Dieu les rame-

noit tous les deux à Palerme, et si le père Chrysostôme venoit à lui manquer. Tout étoit ainsi concerté dans son esprit; et elle rendoit à Dieu des actions de grâces de lui fournir des moyens si abondants et si propres à sa sanctification, lorsque sa divine providence la ramena à sa patrie par la mort de sa tante, la veuve Célicola.

Celle-ci étoit fort avancée en âge, et avoit fourni sa carrière, en s'acquérant un trésor de mérites devant Dieu, par sa constante fidélité dans son service, et par ses bonnes œuvres, qui étoient presque sans nombre, et qui la rendoient si chère au bourg de Gli-Angeli, qu'elle y fut regrettée généralement de tout le monde. Sa maladie ne fut que de quelques jours; mais elle ne perdit la connoissance qu'en rendant le dernier soupir : cela fit que Virginie et toute la famille de Casa-Santa, qui étoient rangées autour de son lit lorsqu'elle expira, eurent la consolation de recueillir ses derniers sentiments d'amour de Dieu, et de désir de le posséder, qu'elle exprimoit en des termes les plus affectueux et les plus tendres. Elle fit une courte exhortation à Virginie, pour la fortifier et l'encourager à la persévérance dans la vertu, qui la fit autant fondre en larmes que la douleur qu'elle avoit de la perdre. Enfin, après avoir baisé amoureusement le crucifix, et une image qui représentoit les sacrés cœurs de Jésus, Marie, Joseph, auxquels elle avoit une particulière dévotion, elle leva doucement les yeux au ciel, et les baissant en même temps, cette respectable veuve rendit son ame sans effort à son créateur, après le-

quel elle soupiroit ardemment, l'ayant aimé toute sa vie, et n'ayant voulu vivre que pour l'aimer.

Virginie donna aussitôt avis à son frère de la mort de sa tante, qui avoit disposé de ses biens en sa faveur, avec un legs considérable pour sa sœur Lucie, dont elle eut lieu d'être contente. Quant à elle, sa tante auroit voulu l'avantager beaucoup dans son testament; mais son dégagement pour les biens de la terre la porta à le refuser. « J'ai plus de bien, lui dit-elle, qu'il ne m'en faut pour mon entretien : mon superflu est pour les pauvres, et ce que vous me laisseriez me seroit à charge. Plût à Dieu que je fusse plus pauvre que je ne suis! je m'en estimerois d'autant plus heureuse, que je serois plus conforme à Jésus-Christ. » Sa tante la voyant dans cette résolution, qu'elle ne pouvoit que louer, ne la pressa pas davantage, et ne lui légua dans son testament que ce qu'il falloit pour garder les formalités ordinaires dans les dernières dispositions.

Monsieur de Monte-Cœli ne tarda pas de se rendre à Gli-Angeli, et sa présence adoucit la douleur de sa sœur Virginie, qu'il ramena avec lui à Palerme, après avoir pris possession de l'héritage que sa tante lui avoit laissé. Si les adieux avec les Casa-Santa furent tendres, la réception que lui fit sa belle-sœur et la jeune dame della Chiesa, à son arrivée à Palerme, ne le fut pas moins. Il y avoit cinq ans qu'elle étoit dehors : leur affection mutuelle sembloit avoir crû avec la durée de son absence. « Enfin, lui dit sa belle-sœur, en l'embrassant

étroitement, mon exil a fini ! à présent me voici dans ma maison ; car celle-ci m'a paru une demeure étrangère autant de temps que vous avez resté à Gli-Angeli. Eh, mon Dieu ! que ces cinq années de séparation ont duré pour moi ! Il ne me reste plus qu'à prier le Seigneur qu'il vous conserve long-temps, afin que nous puissions jouir en paix, votre frère et moi, de votre aimable présence. »

Tandis qu'elles se témoïgnoient ainsi les tendres sentiments de leur cœur, sa jeune nièce, qui ne faisoit presque que de naître lorsqu'elle avoit quitté Palerme, se présenta devant elle avec cette ingénue candeur qui rend les enfants plus aimables, et qui étoit telle dans celle-ci qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'en aimer doublement. Virginie jeta quelques larmes de tendresse en voyant cette belle innocente, dont la douceur relevoit les traits du visage, qui étoient des plus réguliers : elle eut dans ce moment une espèce de pressentiment de ce qu'elle devoit bientôt faire à cette jeune fille, dont le Seigneur lui réservoit l'éducation, et qui devoit être dans sa maison l'héritière de ses vertus. Dieu avoit encore béni pendant son absence le mariage de son frère, par la naissance de deux garçons, dont on avoit eu soin de l'informer, à mesure qu'ils étoient venus au monde : elle demanda à les voir avec cet empressement que la piété ne désavoue pas en pareilles occasions. Sa sœur Lucie, qui sut aussi les obligations qu'elle lui avoit, au sujet du legs de conséquence que sa tante Célicola lui avoit fait par son dernier testament, ne manqua pas de venir se conjouir avec son

frère et sa belle-sœur de son arrivée, et lui présenta aussi la fille et le garçon, encore très-jeunes, que nous avons dit ailleurs que le Seigneur lui avoit donnés, et qui composoient sa famille, un troisième enfant qu'elle avoit eu étant mort presqu'aussitôt qu'il avoit reçu le saint baptême. Ainsi la joie fut complète dans la maison de Virginie, et on s'y crut aussi favorisé de la recouvrer, qu'on avoit eu de regret lorsqu'elle fut obligée de s'en absenter.

Elle eut la consolation de revoir sa tante chérie, la mère Scholastique, sa tendre amie la sœur Rosalie, et les trois Maries, et de les trouver toutes aussi ardentes à travailler à leur perfection que lorsqu'elle les quitta. Son premier entretien avec la mère Scholastique roula beaucoup sur les vertus de sa tante Célicola, qui, comme nous avons dit, étoit la sœur aînée de cette respectable mère; et celui qu'elle eut avec les autres, ne fut que sur les grands exemples de vertus qu'elle avoit vus dans le bourg de Gli-Angeli. L'histoire de la solitaire de la Madona-Santissima et de ses deux compagnes, y fut étalée dans toutes ses circonstances; elle leur raconta tout ce qui s'étoit passé dans la visite qu'elle leur avoit faite avec la vénérable Sophie. La narration n'égaya pas moins ces ferventes religieuses qu'elle les édifia : Marie de Monte-y-Valle, sur toutes les autres, entendant parler de leur recueillement et de leurs oraisons, elle qui avoit tant d'attrait pour la vie intérieure, en étoit toute transportée; et comme elle témoignoit le plaisir qu'elle avoit de l'entendre,

par la douce joie qui éclatoit dans ses yeux et sur son visage, Virginie, d'un air enjoué, lui dit : « Je parierois sans peine que vous êtes tentée du désir d'être avec ces saintes solitaires. -- Je suis contente de l'état où Dieu m'a mise, lui répondit Marie de Monte-y-Valle ; mais je vous avoue que je voudrois dans ce moment, s'il n'y avoit pas de l'imperfection dans ce désir, qu'il me fût permis de les aller voir, et de passer trois jours comme vous en leur sainte compagnie. --Votre tentation, répliqua Virginie, vous est commune avec toutes celles qui en ont ouï parler: mais je dois ajouter, pour votre consolation, que j'ai désiré de tout mon cœur d'être de leur nombre pour toute ma vie, et que j'ai été obligée très-souvent de me détourner avec effort de cette idée, parce qu'elle étoit si présente dans mon esprit, que si j'avois voulu l'écouter, elle m'auroit obsédée jusque dans mes exercices de dévotion, et m'auroit rendue très-distraite. »

Comme avant son voyage de Gli-Angeli, Virginie avoit toujours gardé la retraite, ne connoissant guère que sa maison, celle de sa sœur Lucie, celle de la dame della Chiesa, et le monastère de sa tante, elle n'eut point d'autre visite à faire ; ainsi elle reprit bientôt son train de vie retirée, et rentra en possession de sa première chambre, ou de sa *capucine*, que sa belle-sœur lui avoit conservée, et elle y recommença ses exercices, comme si elle n'y avoit point mis d'interruption. Elle continua de s'adresser pour ses confessions au père Chrysostôme, qui exerçoit toujours le sacré ministère avec le même succès ; et lui

ayant rendu compte de la conduite qu'elle avoit gardée à Gli-Angeli, elle reçut ses avis pour ce qu'il lui restoit à faire. Ce père la confirma dans l'amour de la vie cachée, dans l'esprit de pauvreté, dans l'application à la présence de Dieu et à la sainte oraison, dans la mortification et dans le dégagement du cœur, afin qu'il n'y restât aucun obstacle aux opérations de l'Esprit saint. Ce fut principalement sur ces différents points que ce père éclairé régla sa direction, et elle s'efforça de la mettre à profit avec une nouvelle fidélité.

Cependant le démon, jaloux de ses progrès et de la vie cachée qu'elle vouloit mener plus que jamais, tâcha, pour l'en détourner, de l'attirer à des œuvres extérieures, qui n'étoient pas de son attrait, bien qu'elles fussent très-saintes, et lui représenta vivement dans l'imagination tout le bien que la pieuse Christine Ogni-Cosa faisoit dans le bourg de Gli-Angeli, comme un modèle qu'elle pouvoit imiter avec grand profit pour son ame; il lui suggéra même de faire une association de plusieurs demoiselles dans Palerme, pour ces œuvres de charité, comme celle-là avoit fait la sienne dans ce bourg. Il n'y avoit rien de plus spécieux que ce projet, qui ne paroissoit avoir pour but qu'un très-grand bien, et dont l'exécution lui eût été facile; car bien qu'elle fuyoit les créatures, sa vertu la trahissoit en quelque façon, et beaucoup de filles dévotes désiroient ardemment de former des liaisons avec elle; de sorte qu'à la première proposition qu'elle leur eût faite de ce dessein, elles s'y seroient prêtées avec grand empressement.

Mais Virginie ne donna pas dans le piége, et comprit bientôt que ce n'étoit qu'une ruse du démon, qui vouloit l'attirer hors de sa retraite, et changer son recueillement en occasions de dissipation. Elle le connut encore mieux par les distractions importunes que ce dessein lui causoit malgré elle dans l'oraison, par la difficulté qu'elle avoit à s'en délivrer, et par un certain épanchement de l'amour-propre, qui auroit eu de la complaisance à se repaître de cette idée, si elle eût voulu l'écouter.

Ces suggestions n'ayant pas réussi à l'ennemi de son ame, il mit dans la tête d'une fille qu'il trompoit depuis long-temps par ses illusions, le même dessein, et celui de le lui proposer, comme à une personne très-propre à le faire valoir et à l'exécuter. La fille, ainsi séduite et éblouie de son idée, ne manqua pas de la venir voir, et choisit si bien le moment favorable, qu'elle eut tout le loisir de lui en parler au long, et de lui détailler les avantages, selon qu'elle les concevoit. Virginie fut étrangement surprise de l'entendre parler sur un sujet dont elle avoit beaucoup de peine à débarrasser, pour ainsi dire, son esprit, et de voir que le détail que cette fille, qu'elle n'avoit jamais connue, lui en faisoit, s'accordoit parfaitement avec toutes les distractions dont le démon l'importunoit dans ses oraisons. D'une part, elle soupçonna avec raison que ce fût un dernier effort du tentateur, qui, n'ayant pu la détourner de sa retraite par les pensées qu'il lui inspiroit, se servoit de cette fille comme pour lui confirmer

que ces pensées venoient de Dieu plutôt que d'un mauvais principe; mais d'autre part, elle craignoit que ce ne fût en effet un dessein que Dieu lui inspiroit, et qu'il avoit voulu joindre à son inspiration celle de cette fille, pour lui faire connoître plus évidemment sa volonté. Cependant, disoit-elle dans son esprit, il n'y a pas apparence que ceci vienne de Dieu; mon confesseur, qui doit bien mieux connoître ce qui me convient que moi-même, ne m'a jamais prescrit de m'employer à ces œuvres; il me porte à la vie cachée, et met toujours cet avis à la tête de tous ceux qu'il me donne ordinairement : ma tante Scholastique ne me parle pas autrement. D'ailleurs, quelle espèce d'inspiration seroit celle-ci, qui vient m'obséder sans cesse dans mes oraisons, et dont je sens que mon amour-propre, qui aimeroit à se répandre au dehors, seroit aisément flatté, si je voulois l'écouter ? Assurément les inspirations qui viennent de Dieu, ne font pas ces effets dans les ames. La conclusion fut qu'elle en parleroit au père Chrysostôme, ou à la mère Scholastique, et elle se tint en repos en attendant.

Celle-ci fut la première qu'elle eut occasion de voir, et elle lui rendit un compte exact de sa tentation, et de son entretien avec la fille dont nous avons parlé. « J'étois déterminée plus que jamais, lui dit-elle, à mener une vie entièrement cachée au monde, et connue de Dieu seul, et j'en goûtois en paix les douceurs dans ma *capucine*, m'y sentant beaucoup recueillie, lorsqu'au milieu de mon travail, que je tâchois de faire en la présence de

Dieu, le souvenir d'une très-pieuse demoiselle que j'ai vue une fois à Gli-Angeli, se réveilla dans mon esprit, et l'occupa pendant quelque temps. C'est une personne qui s'emploie beaucoup à des œuvres de charité, qui s'est associée pour cela à d'autres filles de piété très-bien choisies, et qui font avec elle des biens infinis dans ce bourg. Ces biens qu'elle fait se sont donc présentés à mon esprit sous les plus belles apparences, et j'y voyois une source de mérites devant Dieu, que je contemplois avec complaisance, et pour laquelle je sentois beaucoup de penchant, si j'avois osé m'abandonner à tout ce que mon imagination me présentoit alors. Mais ce qui m'a rendu ceci fort suspect, c'est que quand j'ai voulu en venir à mon oraison du soir, que je fais comme vous savez, devant le très-saint Sacrement, mon esprit s'est trouvé si plein de ces idées, qu'il m'en a coûté extrêmement pour me recueillir, et que tout le temps de l'oraison s'est passé à les combattre, pour pouvoir penser au sujet que je m'étois proposé de méditer; et cela m'est revenu encore dans les oraisons de ces jours passés; de sorte que je n'en ai pu faire aucune avec l'attention que j'y ai assez ordinairement.

Pour surcroît, et c'est ceci, ma chère tante, qui m'a mis plus dans la peine, et qui m'a fait soupçonner que ce dessein pourroit être de Dieu, au lieu qu'auparavant je le regardois comme une illusion; pour surcroît, dis-je, il est venu un de ces jours chez moi une bonne fille, que je n'avois vue de ma vie, et qui, dans un long entretien, m'a parlé de

ce même dessein, mais d'une manière si conforme à tout ce qui m'étoit venu en pensée, que vous eussiez dit qu'elle l'avoit lu dans mon esprit: pour le coup, je vous avoue que j'ai été un peu en perplexité, et ma ressource dans ce doute a été de venir vous en parler, ou au père Chrysostôme, et de m'en tenir à ce que l'un ou l'autre en décidera. »

La mère Scholastique, qui ne prenoit pas aisément le change en pareil cas, comprit sans peine l'artifice du démon et la malignité de son illusion. Après avoir écouté sa nièce avec grande attention jusqu'à la fin, prenant la parole à son tour, elle lui répondit ainsi : « Il est hors de doute, ma chère nièce, que les œuvres extérieures de charité sont précieuses aux yeux de Dieu, et qu'en les pratiquant dans un esprit de piété, on s'acquiert un grand trésor de mérites pour l'autre vie: mais il est des ames que Dieu n'appelle pas à ces œuvres, et dont il demande plutôt la retraite et la vie cachée : vous pouvez le comprendre aisément par l'histoire des Saints, dont les uns se sont sanctifiés dans les travaux apostoliques, et les autres dans le secret de la solitude ; ceux-là dans l'exercice de la charité pour le prochain, et ceux-ci dans le repos de la contemplation. Vous voyez même que dans l'institution des des différents ordres religieux, il y en a qui vivent séparés entièrement du monde, et il y a des missionnaires qui vont de ville en ville prêcher, catéchiser, et confesser. On voit des religieuses tout occupées à la vie intérieure, comme sont celles de notre état, et on en voit d'autres établies pour l'instruction des filles,

ou pour le service des malades, telles que sont celles qui reçoivent des pensionnaires, ou qui servent dans les hôpitaux. Çela fait voir que parmi les personnes qui font dans le monde profession particulière de piété, il y a aussi différents attraits, comme des voies différentes : les unes s'appliquent aux œuvres de charité, et Dieu les y porte par sa grâce, et leur y fait pratiquer de grandes vertus; les autres vivent retirées dans leurs maisons, uniquement occupées à leurs soins domestiques et aux exercices de dévotion, et Dieu les y favorise aussi de grandes grâces. Si celles-ci vouloient faire comme les autres, elles risqueroient de sortir de leur recueillement, de se dissiper dans ces œuvres extérieures, et de perdre beaucoup où celles-là font de grands gains spirituels. Il faut donc que chacune suive là-dessus ce que Dieu veut d'elle, après lui avoir demandé qu'il lui fasse connoître sa sainte volonté, et avoir pris conseil de son confesseur pour la connoître; car les filles ne doivent pas là-dessus s'en rapporter légèrement à leur propre jugement. Quant au mien, puisque vous me le demandez, il me paroît que vous devez vous tenir retirée et bien cachée, et que ces pensées qui vous sont venues à l'esprit sur les œuvres extérieures de charité, ne sont qu'une suggestion de l'ennemi de votre ame, qui peut également avoir suscité cette fille qui vous en a parlé, afin de vous tromper plus aisément par l'accord spécieux de ce qu'elle vous a dit avec ce qu'il vous suggéroit, et afin de vous tirer de votre retraite, et de jeter le trouble dans votre ame. Vous pouvez prati-

quer la charité par d'autres voies, soit en faisant des aumônes, soit même en allant quelquefois à l'Hôtel-Dieu servir les malades dans la salle des femmes. D'ailleurs, voici un acte de charité qui me paroît être beaucoup à votre portée, et par lequel vous rendrez une grande gloire à Dieu : il vous a donné deux nièces, celle de votre frère et celle de votre sœur Lucie : chargez-vous de leur éducation, et élevez-les dans l'innocence et la piété. Quelle œuvre plus excellente pouvez-vous faire? La fille de votre sœur Lucie surtout en a grand besoin. Vous savez que sa mère, qui a beaucoup l'esprit du monde, s'en repose entièrement sur sa femme de chambre, et qu'elle ne l'aime guère depuis qu'elle a eu un garçon. Retirez cet enfant auprès de vous, faites-en de même de la petite Monte-Cœli; ce sera un acte très-agréable à Dieu, qui répandra ses bénédictions sur vos soins, et vous en récompensera dans cette vie par la consolation que ces enfants vous donneront, et dans l'autre par la couronne réservée aux œuvres de charité. Cependant rapportez ceci au père Chrysostôme, et vous agirez selon ses lumières.

CHAPITRE XI.

Virginie se charge de l'éducation de ses nièces. Ses aumônes, et son amour pour la pauvreté évangélique.

Le sentiment du père Chrysostôme fut conforme à celui de la mère Scholastique; et il recommanda de nouveau à Virginie de se tenir dans la retraite, si elle vouloit suivre, comme elle devoit, l'attrait de la grâce que Dieu avoit mis en elle pour le saint recueillement et la vie intérieure. « J'insisterai toujours là-dessus, lui dit-il, et je connoîtrai, par votre fidélité à suivre cet avis, si vous avancez dans la voie de la perfection qui vous est ouverte. » Ce fut une leçon qu'elle reçut comme lui venant de Dieu; et depuis ce temps-là elle fut tranquille sur la conduite qu'elle devoit garder. Mais elle n'acheta cette paix qu'en combattant, dans plus d'une rencontre, son bon cœur, qui souffroit de bien des refus qu'elle fut obligée de faire; car comme le démon, qui connoissoit ce qu'il lui en coûtoit de peine dans ces occasions, lui suscita plusieurs filles dévotes, qui s'offroient de temps en temps pour lier amitié avec elle : toutes les fois que le cas arriva, ce furent autant d'actes de violence qu'elle eut à faire. Mais malgré sa bonté naturelle, l'obéissance aux avis de son confesseur lui servit toujours de règle : d'ail-

leurs, elle sut assaisonner ses refus de tant de politesse et de douceur, qu'on ne put s'en offenser, et qu'enfin, après bien des recherches inutiles, on la laissa en possession de sa retraite.

Elle en profita pour s'avancer toujours plus dans la vie de l'esprit : nous en verrons les effets après avoir parlé de ses nièces, dont la mère Scholastique lui avoit conseillé de se charger. Le prétexte qu'elle prit auprès de sa belle-sœur, fut de la soulager d'autant plus qu'elle avoit deux garçons qui lui donnoient assez de sollicitude. « Je suis, dit-elle, avec vous : en me confiant votre fille, vous aurez plus souvent la consolation de la voir, que si vous la mettiez en pension dans un monastère; j'en prendrai tout au moins autant de soin qu'une maîtresse, et vous serez soulagée dans vos embarras domestiques. » Son frère et sa belle-sœur ne pouvoient rien souhaiter de plus avantageux pour leur fille, et pour leur propre repos; et bien loin d'y trouver de la difficulté, ils s'excusèrent plutôt de n'avoir osé le lui proposer, dans la crainte de la gêner. Tout fut donc accordé : mais il restoit encore à leur faire agréer qu'elle reçût aussi celle de sa sœur Lucie. « Mon autre nièce, ajouta-t-elle, me touche beaucoup : vous connoissez le caractère de ma sœur; outre qu'elle l'aime peu, à cause de la prédilection qu'elle a pour son fils, elle ne veille pas comme il conviendroit sur son éducation, et cette pauvre petite fille est à la discrétion d'un domestique : accomplissons l'œuvre de charité; votre fille ne souffrira point d'être élevée avec sa cousine;

cela même l'amusera ; et nous aurons le mérite devant Dieu d'avoir aussi pourvu à l'éducation de cette fille, qui nous touche de près, et qui sera peut-être un jour une grande servante de Dieu. » La proposition étoit trop raisonnable et trop charitable en même temps pour être refusée : son frère et sa belle-sœur la reçurent avec les mêmes sentiments qui portoient Virginie à la leur faire, et il n'y eut plus qu'à avoir le consentement de Lucie.

« Comment l'obtiendrez-vous, lui dit son frère ? il faudra pour ceci choisir le bon moment. » Virginie en souriant lui répondit : « Je m'y prendrai de telle façon que vous verrez que ce sera elle-même qui me confiera sa fille : donnez-moi seulement la vôtre ; et qu'elle le sache ; il ne m'en faut pas davantage. » Tout arriva en effet comme elle l'avoit espéré : mais auparavant elle employa la prière pour obtenir du ciel la réussite : après cette précaution, qu'on doit employer dans toutes les bonnes œuvres qu'on entreprend, comme Virginie avoit accoutumé de faire, elle fit dresser un lit pour ses deux nièces, et comme sa *capucine* étoit trop étroite pour l'y placer, elle y fit ouvrir une porte de communication pour entrer dans une chambre attenante, et égale à la sienne, et y plaça ce lit et le sien aussi, se proposant d'avoir jour et nuit ses nièces sous ses yeux, pour mieux les surveiller et en prendre tout le soin que Dieu demandoit d'elle. Par ce moyen, sa *capucine* lui servoit dans le jour pour son travail et ses exercices de piété, ayant, comme nous verrons bientôt, ses deux nièces à ses côtés, lorsqu'elle travailloit, et les en-

voyant à l'autre chambre, lorsqu'elle vouloit vaquer seule à ses oraisons et autres pratiques.

Les choses étant ainsi disposées, Lucie, qui ne savoit rien encore de ceci, vint la voir, et trouva auprès d'elle la petite Marie-Angélique de Monte-Cœli, avec une pièce de toile à la main, sur laquelle elle essayoit de coudre. « Que faites-vous, lui dit-elle, de cette fille? Sauroit-elle vous amuser? - Elle est devenue ma compagne fidèle, lui répondit Virginie, et j'ai résolu de me charger de son éducation, pour soulager sa mère, qui a bien assez de ses deux garçons. -- Comment! répliqua Lucie avec étonnement, vous pourrez-vous gêner jusqu'à ce point! j'admire votre patience. -- Je vous assure, ma sœur, dit Virginie, que s'il y a de la peine à cela, je ne la sens point: au contraire, ce m'est une consolation d'avoir ce petit ange, que je trouve très-aimable; et je la chéris si fort, que je me suis chargée de de la coucher auprès de moi, de lui fournir de mes pensions tout ce qu'il lui faut pour son habillement, et enfin de faire pour elle tout ce à quoi sa mère seroit obligée. -- Assurément, dit Lucie, cette petite est bienheureuse, et ma Mélanie est bien à plaindre d'être plutôt la fille de votre sœur que celle de votre belle-sœur: sans doute que vous en feriez autant pour elle? -- Cela dépend de vous, répondit Virginie: je n'aime pas moins votre fille que celle de mon frère; elle sont mes deux nièces, elles ont le même âge, elles sont toutes les deux fort aimables, en un mot elles me sont également chères; ainsi vous êtes fort la maîtresse de me la confier: je ferai pour elle ce

que je fais pour mon Angélique. - Lui fournirez-vous aussi tout son nécessaire comme à cette petite, lui demanda Lucie, que la vue de l'intérêt avoit beaucoup amorcée? -- Oui, sans doute, répondit Virginie : je me charge entièrement de son entretien ; et comme je fais table commune avec mon frère et ma belle-sœur, je les dédommagerai de la nourriture de votre enfant : vous n'avez qu'à l'obtenir d'eux; de mon côté tout est prêt. -- Et où la coucherez-vous, demanda encore Lucie?» Virginie l'introduisit dans la chambre voisine, et lui montrant le lit dressé de la petite Angélique, assez grand pour contenir encore sa fille, et fort au large : « Je la coucherai, dit-elle, avec sa cousine, il y a bien là de l'espace pour toutes les deux.» Lucie ne sachant ce qu'elle devoit plus admirer, ou de la générosité de sa sœur, ou de sa bonté et de sa charité pour sa fille, lui en témoigna beaucoup de reconnoissance. Elle en parla ensuite à son frère et à sa belle-sœur, qui étant déjà prévenus par Virginie, comme nous l'avons déjà dit, accordèrent tout avec amitié. Enfin, elle retourna chez elle très-satisfaite, le proposa avec empressement à son mari ; et celui-ci, qui lui avoit abandonné le soin intérieur de sa maison, pourvu qu'elle le laissât vaquer tranquillement à l'étude des lois, à laquelle il étoit tout appliqué, ne lui répondit autre chose sinon qu'elle étoit la maîtresse de faire ce quelle voudroit. Ainsi, dès le lendemain, elle amena sa fille à Virginie, qui la reçut avec toute la tendresse dont son bon cœur étoit capable, et comme un présent que le Seigneur lui faisoit pour lui fournir plus de

moyens de lui plaire, par la charité qu'elle devoit exercer à son égard.

La dépense qu'elle faisoit pour ses nièces, jointe à la sienne, n'absorboit pas ses revenus, à beaucoup près; il lui restoit encore assez pour faire des aumônes, qu'on pourroit appeler considérables. Il est vrai qu'elle savoit si bien s'arranger dans l'usage de ses pensions, qu'elle n'en employoit pas une obole inutilement; et quant à ce qui la concernoit elle-même, elle s'étoit si fort réduite au pur nécessaire, que qui n'eût pas connu le dégagement de son cœur et la pureté de ses intentions, l'auroit peut-être accusée d'une épargne sordide; mais assez généreuse envers ses nièces pour ne leur rien laisser à désirer dans leurs besoins, et très-exacte à pratiquer la pauvreté évangélique dans ce qui la regardoit personnellement, il paroissoit évidemment que ses épargnes étoient en faveur des nécessiteux, et qu'elle savoit faire de ses biens l'usage qu'une chrétienne aussi fidèle qu'elle l'étoit, en doit faire pour servir Jésus-Christ dans ses membres souffrants, et mériter de ce divin maître, au jour du jugement, le glorieux témoignage de l'avoir nourri et de l'avoir vêtu en la personne des pauvres. En effet, elle ne se contentoit pas de ces distributions modiques qu'on fait ordinairement aux mendiants qu'on trouve sur ses pas; elle confioit aussi des sommes proportionnées à ses pouvoirs au curé de sa paroisse, pour le soulagement des pauvres honteux, et pour subvenir à des nécessités pressantes; outre cela elle habilloit trois pauvres filles toutes les années,

et autant de femmes, sans compter 600 livres de notre monnoie, qu'elle tenoit aussi en réserve chaque année pour marier trois pauvres filles, dont elle laissoit à son curé le soin de faire choix, selon la connoissance qu'il avoit de leur pauvreté, de leur sagesse, et de leur exactitude à assister au grand catéchisme, et à la congrégation des filles établie dans sa paroisse.

Virginie, par sa prudente économie, avoit tout ce qu'il lui falloit pour fournir à ces œuvres sans jamais être en arrière; et n'ayant en vue que de plaire à son divin époux, elle faisoit ces largesses avec si peu de bruit, qu'il n'y avoit que le curé, son frère et sa belle-sœur qui en fussent instruits. C'étoit, outre le motif de la pureté d'intention que l'on doit avoir, une sage précaution que la mère Scholastique lui avoit inspirée. « Si l'on sait, lui dit-elle, que vous fournissez des habits aux pauvres et des dots pour marier des filles, on vous obsédera de tous côtés pour avoir la préférence; et cela troublera votre retraite, en attirant chez vous bien des demandes importunes. Vous risquerez de plus de donner à des personnes, ou qui n'en ont pas autant besoin que d'autres, ou qui le méritent moins à cause de leur mauvaise conduite. Le plus sûr est de vous en rapporter à votre curé, que vous savez n'être point partial dans la distribution qu'il fait des aumônes qu'on lui confie; il connoît sa paroisse mieux que vous, et il excelle en probité et en prudence. »

Quoique, comme nous l'avons dit, selon l'avis du père Chrysostôme et de sa tante,

Virginie ne se livrât pas aux œuvres extérieures de charité, qui auroient pu l'attirer trop au dehors, elle ne laissoit pas, suivant encore en ceci leur avis, d'en faire quelques-unes qui s'accordoient très-bien avec son attrait pour la retraite. Elle alloit de temps en temps servir les malades à l'Hôtel-Dieu dans la salle des femmes; ce qu'elle faisoit avec une modestie extérieure qui édifioit beaucoup, et un sentiment intérieur de charité et de dévotion, qui relevoit merveilleusement cette action aux yeux de Dieu. Outre ce service qu'elle leur rendoit, elle leur faisoit des exhortations pathétiques, à la ruelle de leur lit, pour les animer à souffrir leurs maux avec soumission, et instruisoit les jeunes filles grossières et ignorantes des devoirs de la religion. Il y avoit aussi dans la paroisse une pauvre femme paralytique fort âgée et couverte de plaies, dont l'état affligeant n'étoit presque connu que du curé, qui l'en avoit instruite: elle s'attacha à lui rendre tous les services que ses occupations lui permettoient, et ne manquoit guère de lui faire une visite tous les jours, soit pour la consoler, soit pour panser ses plaies, soit pour lui rendre d'autres bons offices, même les plus bas et les plus dégoûtants à la nature; et elle s'y prêtoit avec tant de piété, que souvent Dieu la dédommageoit avec avantage de la peine qu'elle y prenoit, par des consolations intérieures dont son cœur étoit inondé.

Cet adorable maître récompensa encore ses actes de charité par une grâce très-précieuse, et dont elle ressentit les effets toute sa vie.

Un jour qu'au retour de la messe, où elle avoit eu le bonheur de communier, elle entra, selon sa coutume, dans la maison de cette pauvre malade, elle se sentit, en la voyant, pénétrée d'une sainte envie de sa pauvreté et de son état souffrant ; et Dieu, éclairant son esprit à mesure qu'il touchoit ainsi son cœur, lui donna une connoissance si vive et si lumineuse des grandeurs de la pauvreté, qu'il avoit voulu embrasser lui-même dans sa vie mortelle, et qu'il avoit pratiquée depuis sa naissance dans une vile étable jusqu'a sa mort sur la croix, que s'il eût été à son pouvoir, elle eût pris volontiers la place de cette pauvre vieille avec toutes ses infirmités, et l'eût changée de tout son cœur contre tout ce qu'elle possédoit dans le monde. Dans ce sentiment si vif, elle embrassa cette infirme avec un saint transport ; elle l'encouragea dans ses souffrances ; elle lui parla des grands biens qui sont réservés dans l'éternité aux pauvres d'esprit ; mais avec tant de zèle et d'onction, que la malade en étoit toute consolée. Ensuite, étant retournée dans sa chambre, elle resta un quart d'heure aux pieds de son crucifix, se plaignant amoureusement à lui de ce qu'il l'avoit fait naître dans l'opulence, et lui demandant avec larmes qu'il lui accordât du moins la pauvreté d'esprit. Il lui parut alors, par un sentiment intérieur qui s'éleva au fond de son cœur, que cette précieuse vertu lui étoit accordée ; et en effet, bien qu'auparavant elle eût été très-convaincue de l'excellence de la pauvreté évangélique, et qu'elle eût tâché de la pratiquer comme nous l'avons

vu, cette vertu eut dans son ame de bien plus grands accroissements; et on peut dire qu'il n'y a guère eu de fille de piété qui ait porté plus loin qu'elle le parfait détachement du cœur.

Virginie ne considéroit plus les biens de la terre que comme un fardeau embarrassant, ou comme de la boue qu'on foule aux pieds: elle ne comprenoit plus comment on en pouvoit faire cas, et se donner tant de souci pour en amasser et pour les conserver. «O aveuglement du monde, disoit-elle dans un entretien spirituel qu'elle avoit avec sa belle-sœur, de mettre son affection en des biens périssables, et de risquer de perdre les biens éternels! Et comment peut-on s'attacher à ceux-là par préférence à ceux-ci? c'est ou défaut de foi ou défaut de jugement. Mais le monde est un aveugle, et de plus il est grand ennemi de la foi de l'Evangile, qu'il combat par ses erreurs, et qu'il voudroit détruire, s'il le pouvoit, par ses pernicieuses maximes.» Etant aussi avec sa belle-sœur et la jeune dame della Chiesa dans son jardin, voisin de la ville, l'entretien tomba sur la pauvreté évangélique. Elle disoit: «Combien ne devons-nous pas craindre les richesses, après ce que Jésus-Christ a dit: *Malheur à vous, riches du monde!* (Luc. 6, 14. Matth. 19, 24.) et qu'il a assuré qu'il est plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, qu'un riche par la porte du ciel! Ces deux oracles devroient faire trembler tous ceux qui sont dans l'opulence, et nous porter à chérir la pauvreté, jusqu'à envier le sort des pauvres. Nous

voyons que Jésus-Christ, quoique maître de l'univers, a voulu pourtant vivre et mourir pauvre. Hélas! quel a été son dépouillement! Naître dans un lieu abandonné, qui ne servoit que pour retirer des bêtes; être couché sur la paille et le foin; travailler dans la boutique d'un pauvre charpentier; n'avoir pas où reposer sa tête, comme il le dit lui-même; n'avoir pas non plus une pièce de monnoie pour payer le tribut qu'on lui demandoit; n'avoir jamais eu qu'une même robe; mourir nu sur la croix, être enveloppé dans un suaire qu'on donna pour cela, et être enfin enseveli dans un tombeau que Joseph d'Arimathie avoit fait pour lui-même! voilà le cas que la sagesse éternelle a fait des richesses et de la pauvreté; de celles-là pour les réprouver, de celle-ci pour la chérir, et l'embrasser avec tout ce qu'elle a de fâcheux, d'incommode et de rebutant pour la nature.

—Que devons-nous donc faire, dit là-dessus la jeune dame della Chiesa? Faut-il que nous abandonnions les biens que la Providence nous a donnés, et que nous nous réduisions à n'avoir rien? -- Non, répondit Virginie; mais usons si modestement des richesses, qu'elles ne soient pas un obstacle à notre perfection: Prenons garde d'abord qu'elles ne nous entraînent dans ces malheurs, où tombent tant de riches du monde; car il n'est que trop vrai que la facilité qu'elles procurent de satisfaire les passions, est une terrible amorce pour s'y livrer. Combien y en a-t-il qui n'eussent été ni ambitieux, ni injustes, ni superbes, ni adonnés aux plaisirs des sens, s'ils

avoient eu moins de biens, ou s'ils avoient été tout-à-fait pauvres! Les richesses, dans plusieurs, semblent devenir un titre de dépravation; et on diroit bientôt qu'il suffit d'être dans l'abondance, pour se croire en droit de satisfaire ses penchants pernicieux. Voilà donc de quoi on doit d'abord se donner de garde: mais ce n'est là qu'un premier pas. Le principal est de ne point attacher son cœur aux richesses, d'en user avec sobriété, de s'en servir pour se faire un trésor dans le ciel, par des aumônes et d'autres bonnes œuvres; et enfin de gémir quelquefois au dedans de soi-même de son abondance, dans la crainte de n'en pas user aussi saintement que Dieu le demande d'une ame chrétienne.

O pauvreté! pauvreté! source immense de richesses éternelles, s'écria-t-elle en même temps, que vous êtes peu connue, et encore moins estimée! Mais les ames initiées dans les mystères d'un Dieu pauvre savent ce que vous valez, et vous prisent davantage que les avares ne prisent leur or et leur argent, et les ambitieux les honneurs du monde. -- Il faut que vous la connoissiez bien, dit la jeune dame della Chiesa, vous qui en parlez ainsi. -- Hélas! ajouta madame de Monte-Celi, ma belle-sœur la pratique dans toute sa rigueur; car sa *capucine* est aussi simple que le pourroit être la cellule du père Chrysostôme, qui aime tant la pauvreté dont son ordre fait profession. Vous voyez comment elle est habillée; elle ne sauroit l'être plus pauvrement, qu'on ne lui présentât l'aumône; elle ne se réserve jamais rien de ses pensions, tout est em-

ployé en bonnes œuvres; elle ne jouit d'aucunes commodités de la vie; on ne peut se mettre plus à l'étroit, et se rendre plus pauvre qu'elle fait.

--Ne faites pas tant mes honneurs, dit Virginie, j'ai des passions à combattre tout comme les autres; et il peut bien arriver que sous un extérieur pauvre, on soit riche en désir et en ambition: en un mot, quand je pratiquerois la pauvreté autant que vous le dites, je ne ferois que ce que Dieu demande de moi; et ne me comble-t-il pas assez de biens, pour que je lui offre quelque petit sacrifice? Cependant, je ne me croirai pas aussi pauvre que je dois l'être, tant que je ne manquerai pas du nécessaire, et je suis encore bien loin de cette belle perfection. C'est là la perle précieuse de l'Evangile, que je dois chercher. Ah! qu'il me faudra de temps, misérable que je suis, avant que je la trouve! »

CHAPITRE XII.

Étude de Jésus-Christ crucifié. Vie intérieure. Entretien de Virginie avec la sœur Rosalie et les trois Maries.

C'ÉTOIT aux pieds de son crucifix que Virginie avoit appris ces célestes leçons sur la pauvreté évangélique; c'étoit en étudiant Dieu réduit sur la croix au dépouillement de tout, qu'elle avoit acquis la connoissance et le goût

pour le parfait détachement. Mais comme Jésus-Christ s'est fait de la croix une chaire d'où il instruit les ames fidèles de toutes les vertus, et de la plus haute perfection, aussi Virginie, en élève fidèle, se tenoit le plus souvent qu'elle pouvoit à ses pieds sacrés, ouvrant amoureusement son cœur à ses divines instructions, en faisant le sujet de ses réflexions les plus sérieuses, et s'efforçant sans cesse d'y conformer ses sentiments et sa conduite. Elle profitoit, autant qu'elle pouvoit, des moments que lui laissoient ses occupations ordinaires, pour se prosterner humblement devant son crucifix, et là elle lui disoit avec une simplicité et une affection amoureuse : « Permettez-moi, mon Sauveur, de me tenir devant vous; recevez-moi au nombre de vos élèves dans votre divine école; montrez-moi la leçon que je dois apprendre de vous; accordez-moi la grâce de bien l'étudier, et de la mettre en pratique. » Entrant ensuite en oraison, elle repassoit dans son cœur les vertus de Jésus crucifié, et les savouroit, pour ainsi dire, dans son ame, pour la nourrir et l'engraisser spirituellement. Le goût qu'elle prit dans ce saint exercice, ainsi que les lumières qu'elle y puisoit, fit qu'elle s'y appliqua davantage qu'elle ne faisoit auparavant; et par ce moyen elle acquit une si grande facilité de s'entretenir intérieurement de ces mystères, des vertus, de la sainte doctrine et des amabilités de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'elle y pensoit comme naturellement, et qu'en travaillant, son esprit en étoit presque toujours occupé, sans qu'il lui en coûtât aucun effort. De là venoit qu'elle ne

savoit plus parler que de Jésus-Christ crucifié, qu'elle en discouroit avec l'éloquence des saints, et avec une onction dont on étoit pénétré en l'entendant; qu'elle ne trouvoit aucune satisfaction à s'entretenir d'autre chose; et que pour peu qu'on ouvrît le discours sur ce divin époux de son ame, on voyoit que son cœur s'épanchoit par ses paroles affectueuses, et donnoit de cette abondance d'amour dont il étoit si heureusement rempli.

La mère Scholastique fut la première qui s'aperçut de cette nouvelle disposition de Virginie, et du progrès qu'elle avoit fait dans la connoissance et l'amour de J.-C. crucifié. L'occasion s'en présenta sans qu'elle s'y attendît: Virginie se fit connoître à sa pieuse tante sans s'en apercevoir. Celle-ci lui demanda sur quoi elle avoit fait son oraison du matin. «Je ne sais que vous en dire, lui répondit-elle; mais depuis un certain temps, je ne puis guère me tirer du pied de mon crucifix. Là, il semble que je lis toute la vie, toutes les vertus, toutes les perfections de notre Seigneur Jésus-Christ, comme dans un livre qui m'est ouvert. Je fais peu de raisonnements dans mon esprit pour y inculquer ces vérités, elles s'y présentent comme d'elles-mêmes; je les considère, et mon esprit se perd dans cette considération; de sorte que quand je reviens à moi, je suis toute étonnée des pensées que j'ai eues, comment elles m'ont occupée si facilement et si agréablement; car j'y goûte une satisfaction intérieure qui n'est pas fort sensible, mais qui pourtant ravit tellement

mon ame qu'elle ne voudroit jamais se retirer de là. »

En disant ceci, les larmes commencèrent à lui couler doucement des yeux, et sa tante lui en demandant le sujet : « Je ne puis, répondit-elle, m'empêcher de pleurer, lorsque je pense à ce divin Sauveur, et que ses vertus et ses vérités se présentent à mon esprit; cela m'est arrivé déjà deux fois en travaillant dans ma *capucine*, ayant mes nièces à mes côtés. Les enfants ont toujours les yeux ouverts; je m'aperçus qu'elles y faisoient attention, et en étoient étonnées. -- C'est ce que vous devez éviter de faire paroître, lui dit la mère Scholastique; car ces enfants pourroient bien le redire innocemment à leur mère, qui en auroit de l'inquiétude, craignant que vous ne fussiez malade ou mécontente; ou tout au moins elle en pourroit comprendre le véritable sujet, et il convient de tenir ces choses cachées.

-- J'y prendrai mieux garde une autre fois, dit Virginie; mais il ne dépend pas de moi de retenir mes larmes, quand je jette un regard sur mon crucifix : cet objet sacré me perce le cœur; et en même temps ma mémoire me rappelle ce qu'il a souffert pour moi, les grâces dont il m'a favorisée jusqu'à présent, le ciel qu'il m'a préparé par ses travaux et ses souffrances, et tout ce que je tiens de sa miséricorde; toutes ces réflexions me touchent vivement, et voilà d'abord que les larmes coulent de mes yeux et arrosent mon visage.

--Et cela, demanda la mère Scholastique, vous porte-t-il à la pratique des vertus? car il

ne suffit pas de contempler Jésus-Christ crucifié, et d'en être touchée; il faut que cela vous excite à lui devenir conforme.--Ah! ma chère tante, répondit Virginie, je comprends clairement que tout ce que j'ai fait jusqu'à cette heure n'est rien, en égard à la perfection que Jésus-Christ crucifié me découvre par sa miséricorde. Hélas! que nos lumières sont bornées, et que notre misère est déplorable! Il me paroissoit auparavant que je servois Dieu avec assez de fidélité, et j'étois quelquefois contente de moi-même, bien que je rapportasse toujours tout à Dieu, comme cela se doit; mais depuis que je me suis appliquée davantage à méditer aux pieds de mon crucifix les vertus de cet adorable Sauveur, et que je l'ai conjuré de tout mon cœur de me recevoir dans son école, comme la plus ignorante de ses disciples, ce tendre et miséricordieux maître m'a montré avec quelle perfection je devois pratiquer les vertus, et m'a fait voir tant de défauts dans tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, que j'en ai été toute humiliée et toute confondue. Combien de recherches et de retours d'amour-propre dans ce que je faisois! combien de vaine estime de moi-même, et de complaisance! combien d'appui sur mes œuvres, plutôt que sur la miséricorde du Seigneur! combien de vues imparfaites dans mes intentions! combien d'actions faites plutôt par humeur, ou trop naturellement, que par l'esprit de Dieu! combien d'indocilité, et d'infidélité envers ce divin esprit! combien peu de générosité et de courage à me surmonter dans les occasions pénibles à la nature! Que sais-je, ma chère tante?

C'est un chaos que je découvre dans la vie passée, à la faveur de la lumière de Jésus-Christ crucifié, et un chaos bien ténébreux, où je ne vois que misère, foiblesse, lâcheté, imperfections, péchés; et j'y vois le peu de bien que j'ai fait, mêlé de tant de défauts, que ce qu'il peut y avoir de bon se réduit presqu'à rien. D'autre part, je vois une manière de pratiquer les vertus bien plus élevée, et bien plus sainte. Celles qui sont plus redoutables à la nature, comme la pauvreté, les mépris, les contradictions, les humiliations, me paroissent bien plus précieuses que je ne les voyois auparavant; la fausse sagesse, la fausse prudence du monde me paroissent bien plus méprisables, et la sage folie de la croix bien plus excellente, et plus à rechercher et à pratiquer; je redoutois l'abjection, et je vois à présent que c'est ce que nous devons désirer ardemment, et qui doit faire les délices de notre ame; la vie cachée me paroissoit quelquefois ennuyante, et je vois à présent qu'elle nous procure la plus sainte de toutes les occupations, qui est de nous entretenir plus facilement avec Dieu.

Auparavant, je tâchois de m'animer à garder la retraite; mais à présent j'aime si fort à la garder, que je n'en sors qu'avec peine. Auparavant, je faisois un sacrifice de m'éloigner de l'entretien des créatures; aujourd'hui, il m'en coûte de me trouver avec elles, et je les fuis, pour ainsi dire, par délices. Auparavant, j'étois tentée de faire des visites, et je me mortifiois en ne suivant pas la tentation; aujourd'hui, je n'en voudrois point recevoir, et plus

je suis seule, mieux je me trouve. Lorsque j'étois au bourg de Gli-Angeli, j'avois du plaisir à m'informer des personnes qui y pratiquent la vertu, et à les connoître; sur tout celles qui étoient en réputation d'aller au plus parfait: aujourd'hui je comprends que dans tout cela il se mêle bien souvent de l'amour-propre et de l'inutilité, et que Dieu seul doit nous suffire. Enfin, ma chère tante, je pense à présent tout autrement que je ne faisois, et je vois d'une manière si différente comment on doit pratiquer la vertu, qu'il me paroît que je n'ai rien fait jusqu'à cette heure, ou si peu que rien. Voilà au vrai ma situation présente.

-- Avez-vous parlé de ceci au père Chrysostôme? lui demanda la mère Scholastique. -- Je lui ai dit à peu près ce que je viens de vous détailler, répondit-elle. -- Et que vous a-t-il dit? répondit la mère. -- Il m'a seulement recommandé d'être fidèle à suivre ce que Dieu me faisoit connoître, et surtout à m'arrêter à la pratique parfaite des vertus; car, m'a-t-il ajouté, les lumières que Dieu vous donne dans la perfection vous rendroient plus coupable, si vous n'en profitiez pas pour en revenir à la pratique: ce seroit recevoir en vain les dons de Dieu, et prodiguer ses grâces. --Il a raison, dit la mère Scholastique; et soyez bien persuadée qu'il ne faut jamais faire fonds sur les plus belles dispositions intérieures, les connoissances les plus lumineuses, les sentiments les plus héroïques, si l'on n'en vient à la pratique. Il ne suffit pas à Jésus-Christ de trouver des feuilles sur le figuier dont il est parlé

dans l'Evangile, (*Marc.* 11, 13;) il y voulut cueillir des fruits, et il le maudit pour n'y en avoir point trouvé. »

Cependant cette respectable mère voyoit avec grande consolation les grâces dont Dieu favorisoit sa nièce, et la fidélité qu'elle y apportoit; car bien qu'elle l'exhortât à moins s'occuper des lumières qu'elle recevoit, qu'à pratiquer les vertus, dans la perfection que ces lumières lui découvroient, elle voyoit bien que sa nièce étoit très-fidèle à en profiter, et qu'elle croissoit en vertu comme elle croissoit en grâce. Mais son intention étoit de la cacher, pour ainsi dire, à elle-même, dans ce qui auroit pu lui être un sujet de tentation de propre estime, et de la conserver dans les sentiments d'une sincère humilité; et de l'autre part elle vouloit la faire avancer dans la voie de la perfection par l'exercice des vertus, qui est en effet ce qui décide la solide piété dans les ames dévotes. Mais d'ailleurs la mère Scholastique et le père Chrysostôme ne doutèrent point que Virginie ne fût entrée tout de bon dans une voie de perfection bien avancée, et que son état intérieur ne fût changé de bien en mieux. «Cependant, lui dit encore cette bonne mère, ne vous fiez pas si fort à votre situation présente, où il paroît que Dieu vous éclaire tant dans le bien, et vous donne tant de facilité pour le pratiquer, que les ténèbres et les tentations ne surviennent. Cette vie est une alternative de paix et de guerre, de lumière et d'obscurité : il vous est aisé à présent de méditer, de vous tenir recueillie, de vous entretenir avec Jésus-Christ, de vous sur-

monter dans les cas fâcheux, de vous mortifier; parce que la grâce vous porte, pour ainsi dire, sur ses ailes; mais comme ces faveurs sensibles sont passagères, elles doivent vous servir pour vous soutenir lorsqu'elles auront passé, et il faut vous attendre qu'elles passeront.--Je m'abandonne entièrement à la bonté de Jésus-Christ, dit Virginie: elle est sans bornes et sans mesures; c'est uniquement sur elle que je m'appuie : il m'a aidée jusqu'à présent, il m'a soutenue, j'espère que quand le temps du combat viendra, il ne m'y laissera pas sans secours. Hélas! que deviendrois-je? -- Cela est bien pensé, répondit la mère Scholastique; tenez-vous-en là, Dieu bénira votre confiance. »

Quelques semaines après, Virginie eut un entretien avec la sœur Rosalie et les trois Maries, dont la ferveur et la fidélité dans les devoirs de leur état se soutinrent merveilleusement. Cet entretien roula sur la vie intérieure; ce fut la sœur Marie di Castello qui en ouvrit le discours : elle avoit une candeur et une simplicité de cœur sans égale; on la chérissoit plus particulièrement pour cela dans son monastère, et on l'y regardoit avec raison comme une ame très-agréable à Jésus-Christ. Elle dit donc, avec cette ingénuité qui faisoit son caractère : « Puisque nous ne sommes assemblées ici que pour nous instruire et nous animer réciproquement, parlons un peu de la vie intérieure; et vous, mademoiselle Virginie, qui êtes notre ancienne dans le service de Dieu, dites-nous-en quelque chose. » Virginie s'excusa sur les prérogatives de leur état au-dessus

du sien : « Vous êtes, dit-elle, les vierges consacrées solennellement ; je ne suis qu'une séculière, et par conséquent dans un rang bien inférieur au vôtre ; comment oserois-je prendre la parole avant vous? -- Non, non, dirent les autres ; notre sœur di Castello a fort bien pensé ; rendez-vous à son sentiment : vous êtes notre ancienne, comme elle vous a dit ; c'est à vous, après Dieu, que nous devons notre conversion ; nous ne sommes venues qu'après vous, et.... -- Oui, interrompit Virginie ; cependant vous m'avez devancée, et je suis demeurée en arrière : mais enfin, puisque vous le voulez, il me paroît que la vie intérieure consiste en deux choses : dans la fidélité à se tenir auprès de Dieu, et dans la fidélité à suivre les mouvements de sa grâce et la conduite de son divin esprit. Nous devons, ajouta-t-elle, faire pour cela deux choses : nous éloigner des créatures tant que nous pouvons, j'entends de ce qui est inutile ; car il y auroit de l'illusion à renoncer pour cela à ce que la gloire de Dieu et la charité exigent de nous ; il ne convient pas d'exclure une vertu pour en pratiquer une autre : mais je pense que nous, qui n'avons aucune obligation par état, ni par une vocation particulière, de rechercher les créatures, et de nous mêler parmi elles, nous devons, dis-je, pour devenir bien intérieures, renoncer au commerce du monde, et fuir les créatures autant qu'il est en nous ; plus nous les éviterons, et plus aussi nous aurons de facilité à nous recueillir en Dieu et à nous rendre intérieures : il est hors de doute qu'elles dissipent beaucoup, et

sont un grand obstacle à la sainte récollection, qui ne se soutient que par la retraite, le silence, et la paix du cœur.

Ce n'est pas assez, poursuivit-elle; il faut aussi travailler à vider l'ame des affections terrestres, et à la défendre des impressions des sens. C'est pour cela que nous devons beaucoup veiller sur notre mémoire et notre entendement : sur la mémoire, pour en bannir le souvenir des choses qui pourroient nous distraire et nous détourner du recueillement; sur l'entendement, pour nous détourner de mille vaines pensées qui nous occuperoient inutilement, et peut-être quelquefois dangereusement, au lieu de bonnes et saintes pensées qui doivent nous occuper, et dont une ame qui désire d'acquérir la perfection doit se nourrir habituellement. Il faut de plus veiller sur notre cœur, et empêcher qu'il ne se livre à l'affection des choses sensibles, et ne soit par là détourné de celle qu'il doit à Dieu, pour lequel seul il doit vivre et respirer, et à qui il doit consacrer tout ce qu'il a d'amour.

-- Il est vrai, dit alors Marie di Castello, qu'on ne réussira jamais dans la vie intérieure, si l'on n'emploie ces deux moyens, la fuite des créatures et la vigilance sur soi-même, pour éloigner de son intérieur tout ce qui pourroit détourner l'ame de son recueillement. -- Cela paroît un peu difficile, dit Marie de Monte-y-Valle. Quant à la fuite des créatures, je comprends qu'il est aisé d'y réussir; il n'y a qu'à ne point rechercher leur entretien, et à n'être avec elles que quand le devoir et la charité y obligent. Mais cette vi-

gilance qu'il faut avoir sur soi-même pour n'y rien souffrir d'inutile, me paroît quelque chose de bien fort. Comment venir à bout de n'avoir aucune pensée qui ne soit pas de Dieu? Les objets extérieurs nous environnent de toutes parts, et viennent en foule nous assiéger; ils entrent par la porte des sens, ils s'introduisent dans l'ame, ils y font des impressions, et ils les ont même déjà faites avant que nous nous en soyions aperçues.

-- Vous avez raison de dire que ces impressions sont plutôt faites dans nous, que nous n'y avons pris garde, dit la sœur Rosalie, qui prit alors la parole; mais cela nous montre qu'il faut beaucoup veiller sur nos sens extérieurs, et les bien régler, si nous voulons qu'ils n'introduisent pas dans l'ame ces différentes images des objets sensibles, dont autrement ils la remplissent, l'infectent par là, et la détournent de Dieu: il y en a bien assez de celles que notre ame se forme dans elle-même par les objets dont sa mémoire lui rappelle le souvenir, ou par d'autres réflexions qu'elle fait, sans que nous lui en fournissions, en tenant nos sens extérieurs tout ouverts à ce qui vient les frapper du dehors. -- C'est bien pis encore quand nous recherchons nous-mêmes ces objets par notre curiosité, ajouta Marie di Castello; c'est bien pis, quand nous prenons plaisir à voir tout ce qui se présente, à écouter tout ce qu'on dit, et à nous informer de mille choses auxquelles nous n'avons nul besoin de prendre part. Il est impossible, tant qu'on en agira ainsi, qu'on devienne intérieure.

Mais pour revenir à ce que dit la sœur de Monte-y-Valle, ajouta-t-elle, qu'il paroît bien difficile d'empêcher tant de pensées inutiles qui se glissent dans l'ame, il est vrai que cela ne se fait pas sans qu'il en coûte quelque chose. Il ne faut pourtant pas pour cela donner la torture à l'esprit, et le tenir dans une contrainte continuelle; on n'exige pas qu'on n'ait point absolument de vaines pensées; c'est autant que si l'on exigeoit qu'on n'eût point de tentation. Mais on dit qu'il ne faut pas s'en entretenir volontairement, et qu'on doit s'accoutumer à penser à Dieu, s'en rendre le souvenir familier, et ne pas s'occuper des idées qui ne servent qu'à nourrir dans nous des affections vaines, et souvent pires que vaines, à nous distraire de la présence de Dieu.

-- Ceci me paroît un peu obscur, dit Marie Caraccioli. A mesure que vous interrompez mademoiselle Virginie, elle ne peut pas suivre le fil des choses qu'elle voudroit nous dire; il vaut mieux que nous lui donnions le loisir de parler jusqu'au bout sans la couper; après quoi nous pourrons dire chacune ce qui nous paroîtra bon. -- Vous avez raison, dit Marie de Monte-y-Valle; laissons parler mademoiselle Virginie. Vous nous avez dit, mademoiselle, que la vie intérieure consiste à se tenir auprès de Dieu et sous la conduite de sa grâce et de son divin esprit, et pour y réussir, il faut faire deux choses: se retirer beaucoup des créatures, et veiller sur son intérieur, pour en écarter tout ce qui est opposé à l'esprit de Dieu. Poursuivez à présent, je vous en prie. »

Virginie continua donc ainsi: « En fuyant

les créatures, nous les oublions plus aisément, et cet oubli laisse dans notre esprit une place vide, pour y être occupée par le souvenir de Dieu. En veillant sur nous, outre que nous en éloignons les pensées et les affections opposées à l'esprit de Dieu, cela fait que nous nous connoissons mieux, que nous nous apercevons mieux de nos moindres défauts, de nos penchants, de nos passions, de tout ce qui est déréglé dans nous; que nous en demandons à Dieu la délivrance avec plus d'instance, et que nous travaillons davantage, avec le secours de sa grâce, à nous en purifier. Plus nous avançons dans cette purification, plus aussi nous nous approchons de Dieu, et nous acquérons l'habitude de nous entretenir avec lui; et à mesure que cette heureuse habitude croît en nous, les lumières augmentent et l'amour aussi, et nous entrons insensiblement dans ce sacré commerce du cœur avec Dieu, qui fait la vie intérieure, vie de paix, de tranquillité, où l'on ne se soucie plus des choses de la terre, où l'on n'y prend de part qu'autant qu'on y est obligé pour exécuter la volonté de Dieu, où cette divine volonté est l'unique objet de nos sollicitudes pour la connoître et pour la suivre; vie de lumière, où l'on est instruit de ses devoirs, et de la manière de pratiquer les vertus plus parfaitement; vie d'onction et de dévotion, où l'on goûte bien mieux les vérités de la religion, parce qu'on les voit dans un jour plus clair, à la faveur des illustrations du saint Esprit, qui communique ses dons sacrés à l'ame; vie enfin d'union et d'amour, où Dieu nous tient

lieu de tout, et où l'on ne veut plus que lui ; et où par conséquent on s'unit bien plus intimement à lui, à mesure qu'on est plus détaché et dégagé de tout ce qui n'est pas lui ou pour lui. Voilà, conclut enfin Virginie, ce qui me paroît de la vie intérieure ; vous en eussiez bien mieux parlé que moi, ajouta-t-elle, vous qui étant séparées du monde, avez bien plus de moyens d'y entrer et d'y faire des progrès.

-- Vous en avez parlé comme un ange, dit Marie di Castello : mais je crois qu'on n'y peut bien réussir qu'autant qu'on s'applique à l'oraison ; car je ne vois pas comment on y feroit du progrès sans cela. L'oraison est comme l'ame de la vie intérieure, ou, si vous voulez, elle en est comme le principal ressort ; et en effet, n'est-il pas vrai que des personnes qui sont obligées de vaquer à des œuvres extérieures, peuvent fort bien entrer dans la vie intérieure, c'est-à-dire dans cet entretien habituel du cœur avec Dieu, le cherchant et le trouvant dans tout ce qu'elles font, dès que c'est par devoir, par obéissance, ou par leur état qu'elles le font ? Mais si elles se livrent si fort à ces choses extérieures qu'elles s'en laissent submerger, sans se soutenir par la pratique de l'oraison, comment parviendront-elles jamais à être des personnes intérieures ?

-- Il est vrai, dit Virginie, que lorsqu'on dit une fille intérieure, c'est comme si l'on disoit une fille d'oraison. Cependant, il est encore vrai de dire qu'il y a beaucoup de filles qui sont par leur état dans des occupations continuelles, de filles qui travaillent pour le

public, comme une couturière, ou qui sont dans le service, comme les domestiques, et qui ne peuvent pas prendre un quart d'heure dans le jour pour faire oraison ; trop heureuses si elles peuvent y vaquer une demi-heure ou une heure le dimanche et les fêtes. Or, voudriez-vous exclure absolument ces personnes de la vie intérieure ? Il me paroît plutôt qu'elles peuvent fort bien y prétendre et y réussir, si elles s'acquittent de leurs devoirs dans la vue d'accomplir la volonté de Dieu et de lui plaire ; si elles ont soin de se souvenir de lui fréquemment ; si elles évitent les moindres fautes, ou veillent sur soi pour n'y pas tomber ; si elles ne se livrent pas à la dissipation, ni à des occupations dissipantes, qui ne sont point de leur état ; si elles se tiennent autant retirées qu'il dépend d'elles ; si elles fréquentes les sacrements et le font avec fruit ; si elles souffrent les peines attachées à leur état, ou les autres croix que Dieu leur envoie, avec une humble soumission ; si enfin, lorsqu'il s'agit de se faire violence dans la pratique des vertus, elles savent se surmonter et ne se laissent pas affoiblir.

-- Vous avez raison, dit Marie di Castello ; mais quant aux personnes qui ont tout leur loisir pour vaquer à l'oraison, et qui ne le feroient pas, qu'en penseriez-vous ? -- Il est hors de doute, répondit Virginie, que ce seroit en elles une grande lâcheté de ne pas pratiquer un exercice qui a été recommandé et pratiqué par tous les saints ; et que ces personnes, bien loin de prospérer dans la vie spirituelle, et de devenir jamais intérieures,

ne feroient que dégénérer et que reculer dans la vertu. Car on commence ordinairement par mal faire l'oraison, lorsqu'on se relâche dans le bien ; ensuite on la quitte tout-à-fait, et bientôt après l'on va de mal en pis.

-- Eh, mon Dieu! s'écria la sœur Marie de Monte-y-Valle, que deviendrai-je, moi qui ne fais point l'oraison? Je ne serai donc jamais intérieure? -- Comment! lui dit la sœur Rosalie, vous ne faites pas l'oraison? Je vois pourtant que vous êtes très-assidue à celle de la communauté. A la vérité, étant infirmière, il est des cas où vous ne pouvez vous y trouver, parce que vous êtes auprès de quelque religieuse malade, que vous ne pouvez quitter; mais si vous en exceptez ces occasions pressantes, nous sommes toutes témoins de votre exactitude à la faire avec nous. -- Cela est vrai, répondit-elle; et je serois bien misérable si je manquois de faire l'oraison que la règle prescrit: ce n'est pas de celle-là que je parle; j'entends ces oraisons de surérogation que vous faites toutes, et ces visites particulières que vous faites au très-saint Sacrement: voilà ce que je fais peu, soit que mon emploi d'infirmière m'en empêche, soit, pour mieux dire, à cause de ma lâcheté et de mon peu d'amour pour Dieu.

-- Je ne vous en crois pas sur votre parole pour ce dernier article, dit la sœur Rosalie; pardonnez-moi mon incrédulité. -- La sœur Rosalie a raison, ajouta Marie Caraccioli: vous voulez vous humilier, et cependant je vous ai trouvée quelquefois moi-même devant le très-saint Sacrement, fort recueillie et toute

dévote. -- Eh, Seigneur! répliqua Marie de Monte-y-Valle, cela n'arrive pas si souvent; et c'est pour si peu de temps que j'y suis, qu'on peut le compter pour rien en le comparant aux longues stations que vous y faites. -- Peut-être en êtes-vous jalouse? lui dit en riant Marie di Castello. -- Non, répondit-elle: mais j'envie votre ferveur à toutes, et je vois à regret que je recule, tandis que vous avancez.» La conférence finit par ce combat innocent d'humilité et de charité; et enfin Marie di Castello dit: « J'ai lu ce matin le sixième chapitre du second livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et j'y ai trouvé à la fin ces adorables paroles, qui viennent bien au sujet dont nous avons parlé: *Suivre Dieu au dedans de soi, et n'avoir aucune attache ni aucune affection pour tout ce qui est au dehors, est proprement l'état d'une personne intérieure et spirituelle.* -- O que cette sentence renferme une grande instruction! dit Virginie. En voilà bien assez pour nous fournir de belles réflexions. »

CHAPITRE XIII.

Divers sentiments de piété de Virginie. Horreur de la médisance. Mépris des jugements des créatures.

L'ÉTUDE assidue de Jésus-Christ crucifié et la garde fidèle de la retraite, furent pour Virginie une source abondante de biens célestes,

et remplirent son ame des plus saintes réflexions et des plus ardentes affections. Aussi se tenoit-elle plus que jamais renfermée dans sa *capucine*; et en travaillant, elle se tenoit ordinairement vis-à-vis de son crucifix, jetant de temps en temps des regards amoureux sur lui, outre les heures qu'elle passoit prosternée à ses pieds, répandant ses prières avec ses larmes. Le matin, à peine étoit-elle habillée, qu'elle s'empressoit de baiser amoureusement ses plaies sacrées, s'arrêtant un peu plus à celle du cœur; ensuite, se mettant à genoux, et s'inclinant les mains jointes presque jusques à terre, elle lui disoit avec une sainte ardeur: « Faites-moi connoître ce que je dois faire aujourd'hui pour vous être agréable; préservez-moi du malheur de vous déplaire, conservez-moi en votre sainte présence, rendez moi conforme à vous; agréez le sacrifice de mon cœur, et faites de moi tout ce que vous voudrez pour votre gloire et le salut de mon ame. »

Virginie ne sortoit jamais de la maison qu'elle n'eût fait une prière particulière à ses pieds, pour implorer son assistance contre les piéges du démon et du monde. « C'est votre volonté, lui disoit-elle quelquefois, que je vous quitte; mais non, je ne vous quitte pas, puisque comme Dieu vous êtes partout, et que d'ailleurs je vous trouverai dans l'église, où vous résidez comme Dieu et homme dans le sacrement adorable de votre amour. Mais, mon Sauveur, vous connoissez ma foiblesse, vous savez que je me dissipe aisément lorsque je sors d'ici; gardez vous-même mes yeux et tous mes sens, et fermez-les si bien à tous les

objets extérieurs, qu'ils ne fassent aucune impression sur mon ame. »

« Je ne veux rien savoir du monde, lui dit-elle une fois, étant obligée d'aller voir une dame de ses parentes, qui étoit dangereusement malade; je ne veux savoir et aimer que vous: préservez-moi dans la visite que je vais faire, de prendre aucune part à quoi que ce soit qui ne sera pas vous, ni de vous; qu'aucune nouvelle de la ville ne vienne frapper mes oreilles; ou, si l'on en parle en ma présence, qu'elle ne passe pas jusque dans mon esprit. Vous savez, mon Dieu, que j'ai renoncé entièrement au monde et à tout ce qui lui appartient; c'est vous qui m'avez fait cette grâce par un excès de votre bonté; garantissez mon cœur de sa contagion, et en même temps de tout ce qui est inutile; c'est vous seul que je veux connoître, aimer et posséder, comme étant le trésor de mon ame. »

Il arriva à Palerme un seigneur allemand de la cour de l'empereur, à qui le vice-roi donna de grandes fêtes. Virginie prenoit si peu de part à ce qui se passoit dans la ville, qu'elle ne savoit absolument rien de ces fêtes. Sa sœur Lucie la vint voir dans ce temps-là, et lui dit: « Monseigneur le vice-roi s'est bien signalé dans cette occasion; on peut dire qu'il s'est surpassé; car s'il a paru magnifique en beaucoup d'autres rencontres, il s'est rendu prodigue dans celle-ci. Jamais tant de repas, jamais tant de bals, jamais tant de jeux. — De qui voulez-vous me parler? lui dit Virginie. — Comment! répondit Lucie, vous ne savez pas que le feld-maréchal comte de Ostember-

gen est arrivé, et les honneurs que notre vice-roi lui a faits? Toute la ville étoit en joie à l'occasion des fêtes qu'il a données, et vous l'ignorez! -- Ma sœur, ma sœur, lui répondit Virginie, rien de tout cela n'entre dans ma chambre; et lui montrant de la main son crucifix : « Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je sais, et tout ce que je veux savoir : je me soucie de ce qui se fait dans la ville, comme de ce qui se passe aux antipodes. » Lucie étonnée lui dit : « En vérité, ma sœur, vous êtes devenue sauvage! Comment! être dans la ville, et ignorer des choses qui font plus de bruit que si on avoit tiré tous les canons des citadelles et des vaisseaux! Voilà ce que je ne puis concevoir; et, en effet, vous devez bien les avoir entendus ces canons; car quand ce seigneur arriva, on en fit une décharge générale : mais de la manière que vous me parlez, je crois que vous n'avez pas eu seulement la curiosité d'en demander le sujet à mon frère ou à ma belle-sœur. -- Vous avez deviné, répondit Virginie; il est vrai que j'ai entendu le bruit des canons; mais qu'avois-je à faire de m'informer pourquoi c'étoit? Cela intéresse-t-il mon salut? -- Vous autres dévotes, répliqua Lucie, vous êtes des gens étranges; vous poussez les choses à l'excès. Quel mal y a-t-il à savoir ces nouvelles? blessent-elles la charité? font-elles de mauvaises impressions dans l'esprit? Dieu peut-il en être offensé? S'il faut ignorer ces choses pour avoir de la dévotion, il faut donc se retirer au fond d'un désert, ou s'ensevelir toute vivante. Mais je ne crois pas que cela soit nécessaire, puisque

j'ai vu beaucoup de gens d'église, prêtres et religieux, qui ont été curieux de voir les illuminations et les autres réjouissances publiques; ils ne s'en sont pas fait un sujet de scrupule comme vous. -- Ce n'est pas à nous, dit alors Virginie, de juger la conduite des autres, encore moins celle des personnes d'église; mais quant à ce qui me regarde, je crois qu'il me convient mieux de ne prendre aucune part à ces inutilités, je m'en trouve bien; et comme chacun s'attache à ce qui le contente davantage, vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille rien savoir de ces nouvelles du monde, puisque je trouve mon contentement à les ignorer. --Eh bien! dit Lucie en se retirant, gardez votre dévotion pour vous seule; elle est trop sauvage pour moi. » Elles se séparèrent pourtant avec paix; car cela n'altéroit point l'amitié de Virginie, et Lucie la cultivoit surtout à cause du soin qu'elle avoit de sa fille.

Par une suite de l'éloignement que Virginie avoit pour le monde, et de son amour pour la vie cachée, elle ne sortoit de sa maison et même de sa chambre que par nécessité. « Ma *capucine*, disoit-elle, est mon amie fidèle; je ne me plais qu'avec elle, et je ne me trouve jamais mieux qu'avec elle; je crains toujours lorsque je la quitte, et il me semble que je suis en toute sûreté quand je suis avec elle. » Sa sœur Lucie lui disoit un jour: « Pourquoi êtes-vous toujours renfermée dans votre chambre? Cela vous rendra sauvage; outre que cette retraite si rigoureuse que vous gardez pourroit dans la suite nuire à votre santé,

et vous jeter peut-être dans une fièvre lente; car il me semble que si je suivois un mois seulement la vie que vous menez, on n'auroit qu'à ouvrir mon tombeau, je serois bientôt morte. » Virginie en souriant lui dit: « Ma sœur, chacun a son goût; le mien est décidé pour ma chambre, je ne suis jamais mieux ailleurs. Vous pourriez craindre qu'en y restant par contrainte, mon esprit n'en souffrît, et que cela n'altérât ma santé; mais dès que j'y suis avec plaisir, et que je n'en ai point de plus grand que d'y être, qu'avez-vous à appréhender, et qu'en ai-je à craindre moi-même? » Elle disoit aussi dans une autre occasion à la jeune dame della Chiesa, avec un air enjoué: « Je vous assure, madame, que je suis tout-à-fait d'accord avec ma *capucine;* nous nous rendons mutuellement service, et de bien bon cœur: je la garde, et elle me garde. Si je ne l'habitois pas, elle seroit abandonnée et dépériroit; ainsi elle m'a obligation: mais je lui en ai bien davantage, car elle garde mon ame et la préserve de mille maux. »

Comme elle n'en sortoit que par nécessité, aussi y retournoit-elle le plus tôt qu'elle pouvoit. «Quand je suis hors de ma *capucine*, disoit-elle, il me semble que je suis hors de mon élément; mon cœur ne respire pas à son aise; et quand j'y rentre, il y respire, et s'y délasse avec une entière satisfaction. Hélas! disoit-elle encore, que je me trouve déplacée, quand je suis obligée d'aller par les rues! Si d'un seul pas je pouvois passer de ma *capucine* à l'église ou à tout autre endroit où je veux aller, cela seroit bien commode; je ne

rencontrerois personne sur mes pas, et je serois toujours seule avec Dieu seul. Ne seroit-ce pas là la plus grande commodité de la vie de l'ame? »

Mais bien que Virginie parlât ainsi, elle alloit par les rues avec tant de modestie, et ouvroit si peu les yeux sur ce qui s'y passoit, qu'on peut dire sans hyperbole qu'elle y étoit aussi seule que dans sa *capucine*; car n'est-ce pas être seule, même au milieu des créatures, que de n'y faire aucune attention, et de s'y conserver dans le recueillement? Que s'il arrivoit que quelque personne l'arrêtât sur ses pas pour lui parler, elle lui répondoit avec une grande douceur et une politesse toute chrétienne; c'étoit précisément pour autant de temps que le devoir de la charité et de la société le demandoit, et elle prenoit ensuite congé sans se répandre en discours inutiles.

Virginie aimoit autant à garder le silence que la retraite; et sa belle-sœur parlant d'elle à la mère Scholastique, lui disoit : « Notre sainte (elle ne l'appeloit pas autrement en son absence), notre sainte est plus ménagère de ses paroles, que les avares de leur argent. Je ne crois pas qu'elle ait à rendre compte de paroles inutiles. Il y a vraiment de quoi s'amuser, ajouta-elle, quand sa sœur Lucie s'avise de venir lui donner quelques nouvelles du monde; et je croirois que quelquefois elle le fait exprès, pour voir ce qu'elle répondra : mais sa réponse est bientôt prête: elle lui montre son crucifix, et lui dit phlegmatiquement : Voilà, ma sœur, ce que jeux savoir, et rien de

plus. Il y a quelques jours qu'elle venoit de la voir, et que cela lui étoit arrivé : nous nous rencontrâmes sur l'escalier; elle dit, en riant beaucoup: Toutes les fois que je viens voir ma sœur, elle me présente le crucifix, comme si j'allois mourir. -- Apparemment, lui répondis-je, que vous voulez lui parler de ce qui se passe dans la ville, à quoi elle ne prend aucune part. -- Vous avez deviné, me répondit-elle, c'est précisément comme vous le dites. »

Nous avons dit que sa belle-sœur et la jeune dame della Chiesa venoient très-souvent passer l'après-dînée dans sa *capucine*, en sa compagnie. Elles y discouroient ensemble des choses de Dieu, et jamais sur aucun autre sujet : mais après un certain temps de conversation, elle leur disoit : « Nous avons assez conféré ensemble, conférons à présent avec Dieu en silence. » Ainsi ayant chacune leur ouvrage en main, elles travailloient sans parler, et passoient les heures entières, occupées de Dieu et de leur travail. Elle leur dit un jour qu'elles avoient été plus long-temps en silence qu'elles ne le faisoient ordinairement : « Ne trouvez-vous pas qu'il vaut mieux se taire que de parler ? Quand nous discourons ensemble, ce n'est jamais que la créature qui parle à la créature ; mais lorsque nous gardons le silence pour nous tenir recueillies en la présence de Dieu, alors c'est Dieu qui nous parle. Eh ! quelle différence de ses divins entretiens et de ceux des créatures ! »

Combien la pieuse Virginie, qui aimoit tant le silence, étoit-elle éloignée de la médisance, de dire des paroles de plaisanteries

si opposées à la gravité d'une vierge de Jésus-Christ! On ne parloit jamais impunément en sa présence au désavantage du prochain; ou elle l'excusoit, ou bien elle détournoit le discours, ou redressoit celle qui parloit mal, selon que la qualité de la personne l'exigeoit, ou selon que la prudence et la charité chrétienne le lui inspiroient. Elle se trouva une fois, contre sa coutume, avec plusieurs demoiselles pieuses, dont une d'entre elles parla peu charitablement d'une absente. Celles qui l'écoutoient alloient continuer le discours; mais Virginie dit avec douceur: *Que celle d'entre nous qui est sans péché, lui jette la première pierre* (*Jean* 3, 7,) faisant allusion à ce que Jésus-Christ dit aux Pharisiens, qui lui avoient amené une femme adultère pour voir ce qu'il en décideroit. A ces paroles de Virginie, toutes se regardèrent les unes et les autres; ensuite elles baissèrent la tête, et prirent le parti de se taire.

« Je ne conçois pas, disoit-elle en parlant de la médisance, comment on ose relever les fautes des autres, et encore moins, s'en entretenir; cela est si odieux, que nous devrions plutôt choisir d'avoir la langue paralysée, que de dire une parole qui blessât la charité. Hélas! disoit-elle encore, n'avons-nous pas assez de nos défauts pour nous occuper à les détruire, sans penser à ceux d'autrui, dont on ne nous demandera pas compte? Celle qui se plaît à discourir des fautes d'autrui, fait bien voir qu'elle est peu touchée des siennes propres; car si elle y faisoit attention, elle y trouveroit bien de quoi réfléchir.

La curiosité, disoit-elle aussi, est une mortification ; mais lorsqu'elle va jusqu'à observer les défauts d'autrui, elle est la preuve d'un cœur non-seulement immortifié, mais encore d'un cœur dépravé. Les personnes médisantes sont, disoit-elle encore, comme les mouches qui s'attachent aux ulcères et au pus, et non à la chair qui est saine : au lieu de considérer dans autrui ce qu'il peut y avoir de bon, elles ne regardent que ce qu'il y a de défectueux. Que cela est indigne d'une ame chrétienne! Parmi les gens qui ont l'esprit du monde, disoit-elle un jour à sa belle-sœur et à la jeune dame della Chiesa, on médit malignement ; mais il arrive aussi que parmi les gens de piété on médit, j'oserois presque dire pieusement, parce qu'on le fait d'un ton de piété et en gémissant : cela pourtant n'excuse pas devant Dieu. A quoi bon gémir sur les autres? gémissons sur nous, cela nous sera bien plus utile. »

Il sembloit, en parlant de la sorte, qu'elle prévoyoit la rencontre qu'elle devoit avoir le lendemain : car sur le soir, étant allée à l'église de Saint-François faire son adoration du très-saint Sacrement, elle y trouva exposé au milieu le corps d'une dame qui étoit morte subitement; et à l'issue de son oraison, une fille, du nombre de celles qui aiment plus à parler qu'à garder le silence, s'approcha d'elle, et lui dit avec un air de compassion : « Quel malheur est-il arrivé à cette pauvre dame! Hélas! qu'elle est à plaindre! -- Mais, lui répondit Virginie, ce malheur est commun à tout le monde, puisque nous devons tous

mourir. -- Ah ! répondit la fille, ce n'est pas là le grand malheur de cette pauvre dame; c'est d'être morte en jouant aux cartes, et après avoir mené une vie toute mondaine, sans avoir eu le loisir, avant de mourir, de se reconnoître un seul instant. -- Mademoiselle, lui dit Virginie d'un air sérieux qui tenoit de la sévérité, laissons les morts au jugement de Dieu, et tâchons, en les excusant charitablement, d'en mériter un qui nous soit favorable. »

La causeuse comprit ce que cela signifioit, et se retira sans attendre une plus longue remontrance; mais à quelques jours de là, ayant rencontré madame de Monte-Cœli, belle-sœur de Virginie, elle lui dit: « O madame! que votre belle-sœur est austère! Je voulus lui parler l'autre jour d'une dame qui étoit morte subitement; elle me fit en deux mots une correction serrée qui m'étourdit et troubla mon intérieur. » Cette dernière expression fit beaucoup rire madame de Monte-Cœli, qui lui répondit: « Avouez-le, mademoiselle, vous ne parlâtes peut-être pas trop favorablement de cette dame; et ma belle-sœur, qui est extrêmement exacte sur l'article de la charité, crut l'exercer envers vous, en vous faisant observer que vous la blessiez. »

La pieuse Virginie ne se pardonnoit pas même un léger jugement contre le prochain; et non-seulement elle n'en parloit qu'en bonne part, mais elle n'en jugeoit jamais qu'en bien. « Il vaut mieux excéder en jugeant favorablement d'autrui, disoit-elle, que de risquer de se tromper en précipitant son jugement contre

lui : il n'y a pas toujours de mal à croire bons ceux qui sont mauvais ; mais il y a de l'injustice à croire coupable celui qui est innocent. » On a observé encore qu'elle ne se permettoit pas une parole de plaisanterie qui ressentît la dissipation : elle étoit gaie et joyeuse, lorsqu'il falloit délasser l'esprit ; mais elle ne sortoit point des bornes de la modestie d'une vierge, ni par de grands éclats de rire, ni par des paroles bouffonnes et ridicules, ni par des gestes trop ouverts. Tout son extérieur se ressentoit de la gravité d'une épouse de Jésus-Christ, et elle étoit aussi régulière au dehors, que son intérieur étoit bien réglé.

Mettons encore au rang des leçons salutaires qu'elle avoit apprises aux pieds de son crucifix, le mépris des jugements des créatures, soit qu'on la louât, soit qu'on la blamât. Insensible à ce qui la touchoit personnellement, elle ne s'intéressoit que pour la gloire de Jésus-Christ. Une dame lui dit un jour, que toutes les fois qu'elle la rencontroit, il lui sembloit de voir sainte Rosalie. « Madame, lui répondit-elle modestement, je ne suis dans la vérité que ce que je suis aux yeux de Dieu, et c'est ce qui me fait peur. » Sa belle-sœur lui dit aussi : « J'ai rencontré madame Sospigliosi, qui m'a parlé en des termes qui font voir qu'elle a conçu une grande estime de vous. -- Ah ! ma sœur, lui répondit-elle, n'aspirons qu'à celle de Jésus-Christ ; car tout ce que les créatures pourroient penser en notre faveur, ne nous procurera jamais un degré de vertu qui nous rende plus estimables aux yeux

de ce divin époux, auquel nous devons uniquement ambitionner de plaire. »

Il lui arriva un cas qui fit bien voir qu'elle étoit aussi peu touchée du mal qu'on disoit d'elle, que des louanges qu'on donnoit plus justement à sa piété: il mérite d'être détaillé. La façade de sa maison, fort vaste et fort belle, étoit si conforme à celle qui la touchoit, qu'on eût dit que les deux maisons n'en étoient qu'une, si on ne les avoit distinguées par les portes. Or, dans la voisine, il y avoit un gentilhomme, dont la fille fort mondaine, parloit à son insu à un jeune cavalier qui se rendoit tous les matins à l'aube du jour sous sa fenêtre, d'où elle s'entretenoit avec lui; et cette fenêtre étoit précisément la plus proche de la maison de Virginie. Une fille dévote, d'une très-basse condition, et d'un caractère aussi caustique que celui de Gordienne, dont il a été parlé au commencement de cette histoire, vint à passer par là, et fut témoin de leurs entretiens. Elle prit contre toute apparence la demoiselle pour Virginie, et sur-le-champ elle ne la regarda plus dans son esprit que comme une hypocrite, qui, sous les dehors spécieux de piété, couvroit son intrigue scandaleuse. Non contente de le penser ainsi, elle communiqua son jugement à d'autres filles de son état; en sorte que, le faisant circuler de bouche en bouche, plusieurs en furent tellement imbues, qu'elles ne regardoient plus Virginie que comme une fille qui avoit renoncé à Jésus-Christ dans son cœur, et qui ne faisoit plus que sauver les apparences par un reste de con-

sidération humaine. «Ceci ne durera pas longtemps, dit même une d'entre elles en bonne compagnie; six mois ne se passeront pas sans que nous apprenions qu'elle se marie. »

Là-dessus une de celles qui l'entendoient, rencontrant par hasard Agathe Santarelli, domestique de la maison de Virginie, lui dit d'un air d'indignation : «Savez-vous que mademoiselle Virginie doit bientôt se marier ? » Agathe, étonnée au delà de ce qu'on peut s'imaginer, lui répondit : « Y pensez-vous, de parler ainsi de ma maîtresse, qui est une sainte? -- Quelle sainte! lui répondit l'autre; nous savons qu'elle se lève grand matin pour s'entretenir de sa fenêtre avec un jeune monsieur qui s'y rend régulièrement à l'aube du jour, afin de point être vu : mais on les a surpris, et on ne doute point que ces entretiens ne finissent par le mariage; et jugez quel scandale cela causera dans la ville! car qui s'attendoit qu'une demoiselle qui paroissoit si pieuse, abandonnât ainsi le parti de la dévotion ? »

Agathe Santarelli, qui avoit surpris la demoiselle dans le même entretien avec ce cavalier, comprit d'abord l'erreur, et que cette fille, ou celle qui avoit fait ce mauvais rapport, avoit pris le change; et se livrant au zèle que l'honneur de sa maîtresse lui inspiroit, elle querella beaucoup cette fille d'avoir si mal à propos aventuré un si mauvais jugement contre Virginie; ensuite, toute émue d'indignation, elle vint à la maison raconter à celle-ci ce qu'on lui avoit dit, et ce qu'elle avoit répondu.

Virginie, après l'avoir écoutée, bien loin de

s'en affliger, se prit à rire, et lui dit: « Hélas! mon enfant, à quel zèle vous abandonnez-vous! Cette fille l'a pensé simplement comme elle vous l'a dit; il faut excuser son intention, qui a été bonne. D'ailleurs, quand on dit du mal de nous, cela nous dédommage des louanges que d'autres nous donnent, et qui peuvent nous tenter de vanité; ainsi, bien loin de nous en émouvoir, il faut bénir le Seigneur.--Mais, mademoiselle, lui répondit Agathe, il faut bien avoir soin de sa réputation.--Il vaut bien mieux, répliqua Virginie, en lui montrant le crucifix, en laisser le soin à ce divin Sauveur, qui a voulu perdre la sienne pour l'amour de nous. Ne faisons rien, ajouta-t-elle, qui scandalise personne; que s'il arrive qu'on nous impute des fautes dont nous sommes innocentes, souffrons-le avec patience, et n'opposons à cette prétendue injure que la douceur de Jésus-Christ.

CHAPITRE XIV.

Excellente manière de pratiquer les vertus. Égalité d'esprit; garde du cœur; vie uniforme de Virginie.

La pieuse Virginie appeloit son crucifix son grand livre et son unique livre. Ce n'est pas qu'elle n'eût des livres de piété qu'elle lisoit avec beaucoup de dévotion, et dans le désir sincère de s'instruire de ses devoirs; mais

Jésus-Christ crucifié étoit en même temps son principal livre et son maître; et c'étoit à ses pieds qu'elle se plaisoit davantage de se tenir, pour recevoir ses divines instructions. « Les livres spirituels, disoit-elle, parlent aux yeux, et Jésus-Christ crucifié parle au cœur; les confesseurs frappent les oreilles par leurs exhortations, et Jésus-Christ crucifié en porte l'onction dans le cœur. J'aime beaucoup, disoit-elle aussi, à entendre parler de Dieu et à lire des livres pieux, surtout ceux qui nous montrent la pratique des vertus; mais que les paroles des hommes sont différentes de celles de Jésus-Christ crucifié, lorsqu'il daigne nous parler au cœur! Eh! parlez-moi, Seigneur, s'écrioit-elle, et que tout le monde se taise devant vous pour vous écouter et pour me laisser vous écouter. »

Mais non seulement Jésus-Christ crucifié étoit son livre, il étoit encore, disoit-elle, le divin modèle qu'elle devoit copier, et dont elle vouloit exprimer les traits sacrés dans son ame. Expliquant à sa belle-sœur comment il falloit imiter Jésus-Christ, elle usoit de cette comparaison: «Mettons-nous bien dans l'esprit, lui disoit-elle, que nous serons plus parfaites à mesure que nous ressemblerons davantage à Jésus-Christ; et pour réussir à lui ressembler, pensons que ce divin maître se présente devant nous toutes les fois qu'il y a quelque vertu à pratiquer, ou qu'il y a quelque peine à souffrir, et qu'il nous dit: Me voici, copiez-moi en faisant cet acte de vertu, et imitez-moi bien. Autant d'actes que vous ferez seront comme autant de coups de pinceau que vous donnerez

sur votre ame pour former cette copie ; et mieux vous les donnerez, plus la copie me sera ressemblante. Mais, ajouta-t-elle, voyez comme font les bons peintres : ils donnent des coups hardis, ils forment des traits vifs, qui expriment bien ce qu'ils veulent représenter ; ainsi devons-nous faire dans la pratique des vertus : agissons hardiment, généreusement, et avec une sainte vivacité ; la lenteur, la lâcheté, la tiédeur ne réussissent point ; elles ne forment que des traits ou grossiers ou imparfaits. C'est bien pis encore, lorsque les occasions se présentent de pratiquer la vertu, par exemple, un acte de patience, de douceur, d'humilité ; nous les éludons pour ne vouloir pas les surmonter. C'est comme si Jésus-Christ se présentant à nous pour le copier, nous lui disions : Venez dans un autre temps que je me sentirai mieux disposé à vous imiter ; pour le présent je ne veux pas m'en donner la peine. Ajoutons à ceci, poursuivoit-elle, que bien loin de pratiquer la vertu dans ces occasions, non-seulement nous l'évitons, mais même nous tombons dans le vice contraire : par exemple, dans la colère, lorsqu'il faudroit avoir de la douceur ; dans l'arrogance, quand il faudroit s'humilier : pour le coup, c'est comme si, au lieu de copier notre divin modèle, nous prenions le pinceau avec dépit, et nous barbouillions la copie, ou y faisions de grandes taches. Eh ! combien y en a-t-il, disoit-elle encore, qui, à l'heure de la mort, auront leur copie encore défigurée ! combien d'autres qui l'auront à peine ébauchée, et même seulement tracée ! Dieu nous fasse la grâce d'être du nombre de celles qui la

pourront présenter à Jésus-Christ bien ressemblante et bien finie! »

« Comment faut-il faire pour pratiquer les vertus parfaitement, lui demandoit un jour sa belle-sœur! -- Le voici en peu de mots, répondit-elle : ne nous proposons pas des motifs naturels, mais des surnaturels ; ayons en vue d'imiter notre Seigneur Jésus-Christ, de lui plaire, de lui témoigner notre amour ; ce sera une excellente manière de pratiquer les vertus. On voit, par exemple, des personnes foibles, qui, dans une rencontre où on leur aura dit quelque parole désobligeante, n'auront à la vérité rien répondu de fâcheux; mais si vous leur demandez pourquoi, elles vous diront : Que voulez-vous y faire? il vaut mieux ne rien répondre que de s'exposer à quelques contestations. Cela est bon; mais il eût été bien mieux de n'avoir rien répondu pour imiter la douceur de Jésus-Christ, qui souffroit les injures en silence, et de lui témoigner qu'on veut souffrir volontiers pour son amour. Ce qu'il y a d'excellent en ceci, c'est qu'on est porté à pratiquer les actes de vertu avec plus de fidélité, plus de piété et de ferveur, plus de perfection et de mérite.

Une des principales vertus que Virginie s'efforçoit aussi d'acquérir, étoit la vigilance chrétienne et la garde du cœur. Elle rentroit souvent dans le jour au dedans d'elle-même, pour examiner dans quelle disposition son cœur se trouvoit à l'égard de Dieu. « Quand nous avons envie d'entretenir une étroite liaison avec une amie, disoit elle, nous sommes souvent attentives à voir s'il n'y a rien dans notre conduite

envers elle qui puisse lui déplaire et nous faire perdre son amitié : à combien plus forte raison devons-nous examiner souvent l'état de notre cœur par rapport à Dieu, et voir s'il est toujours porté d'amour pour lui, et s'il n'y a point d'attache à quelque autre chose qui blesse sa sainte jalousie! »

Par cette vigilance elle conservoit son cœur dans une grande pureté, réprimant exactement les mouvements des passions qui s'y élevoient, en rejetant bien loin toute vaine affection, toute vaine joie, toute vaine complaisance pour ce qui n'étoit pas Dieu, et pour ce qui pouvoit tant soit peu ralentir l'ardeur et la pureté de son amour pour lui. «Il faut, disoit-elle dans un entretien avec la sœur Rosalie, que nous couservions notre cœur à peu près comme on conserve dans une grande propreté le ciboire où l'on met les saintes hosties. Un prêtre zélé pour l'honneur de Jésus-Christ y souffriroit-il de la poussière, et une toile d'araignée, quelque mince qu'elle fût? Non, sans doute. Conservons de même notre cœur : jetons de fréquents regards intérieurs sur lui, pour voir s'il n'y a point d'immondices spirituelles, point d'affections dépravées, point de vaine satisfaction envers les choses créées, et surtout prenons garde aux passions, et tenons-les en bride, de peur qu'elles ne s'élèvent et ne nous induisent au péché. Soyons attentives à les réprimer dès qu'elles se font sentir, sans quoi elles se fortifient et deviennent furieuses.»

Cette même vigilance ne lui servoit pas seulement à la préserver de beaucoup de fautes

vénielles, dans lesquelles tombent ordinairement les personnes même dévotes qui ne veillent pas assez à la garde de leur cœur : mais elle la disposoit merveilleusement à recevoir les inspirations du saint Esprit, et à les suivre fidèlement; elle la disposoit aussi à la sainte oraison, et à rendre ses prières plus agréables à Dieu, parce qu'elles partoient d'un cœur plus épuré, plus droit et plus fervent; elle la disposoit enfin toujours plus à recevoir la sainte communion, à laquelle le père Chrysostôme lui avoit permis depuis quelque temps de participer cinq fois la semaine, ce qu'elle faisoit avec un profit pour son ame, qui paroissoit assez par les progrès qu'elle faisoit dans la perfection.

C'étoit encore une suite de la sainte vigilance, que cette admirable égalité d'esprit qu'on remarquoit en elle. Jamais on ne la voyoit passer de la vaine joie à la tristesse, de la mauvaise humeur à l'humeur tranquille; elle étoit toujours également douce, bonne, patiente, débonnaire, paisible; son air étoit toujours mêlé de gravité et d'affabilité. Aucune altération trop marquée ne paroissoit jamais sur son visage; il étoit devenu comme le siége de la modestie, de la bonté et de la sérénité, si fort elle avoit acquis l'habitude, et en même temps la facilité de réprimer les mouvements de son cœur, et de posséder son ame par la patience et la douceur.

Il ne faut pourtant pas croire qu'elle fût exempte de tentations, et qu'elle ne sentît point les mouvements des passions ; c'est l'apanage de cette vie de misère : mais mortifiée

intérieurement par l'oraison, la fréquentation des sacrements, et les grâces particulières que sa fidélité lui attiroit de Dieu, elle triomphoit généreusement des plus violents assauts que le démon lui livroit, et tenoit si bien ses passions en règle, qu'elle les soumettoit au devoir, à la religion, et surtout à l'amour de Dieu.

L'uniformité de sa conduite extérieure répondoit à l'égalité de son ame: ce qu'elle faisoit aujourd'hui, elle le faisoit toujours, si on en excepte certains cas rares et extraordinaires, pour lesquels elle savoit quitter sans scrupule ses usages journaliers et ses pratiques de conseil, quand le devoir ou la charité le régloit ainsi; et de cette façon, on ne pouvoit pas reprocher à Virginie ce défaut de plusieurs filles inconstantes dans le bien, qui varient tous les jours dans leur conduite, qui ne savent jamais se fixer, qui ne sont jalouses que de leur liberté, qui quittent aussi facilement leurs pratiques de dévotion qu'elles ont commencé à les faire, et dont la vie se passe toujours à entreprendre quelque chose de nouveau, sans persévérer jamais dans ce qu'elles ont entrepris.

CHAPITRE XV.

Progrès des nièces de Virginie. Mort de la mère Sholastique et du père Chrysostôme.

Tandis que la pieuse Virginie faisoit des progrès si merveilleux dans la perfection chrétienne, ses nièces en faisoient de leur côté dans la piété qu'elle leur inspiroit, et n'avoient pas moins profité dans tout ce qu'elle leur montroit pour leur parfaite éducation. D'une part, elle les avoit formées pour la politesse et pour les ouvrages convenables à leur état, de manière à ne laisser rien à désirer à leurs parents, sur ce qu'une fille de famille doit savoir selon sa condition. Elles se présentoient bien, elles excelloient dans la couture et la broderie, et étoient dressées au travail et à tout ce qui concerne les soins domestiques, autant que leur âge le pouvoit permettre. Virginie les avoit accoutumées à être diligentes en tout, et à tout faire avec dextérité et grande propreté; à aimer l'ordre et l'arrangement, à avoir grand soin de leurs meubles, à n'être jamais oisives; elle leur avoit montré à faire bon choix dans ce qu'il falloit acheter pour le linge, les habits et les autres choses d'usage, leur faisant connoître la bonne qualité des toiles, des dentelles, des draps, des étoffes. Elles étoient dressées à bien couper une chemise, une coiffe, et autres choses semblables,

et à les finir proprement. Tel étoit le détail des soins de Virginie dans les instructions qu'elle leur avoit données pour les choses temporelles.

D'autre part, elle les avoit aussi accoutumées à la docilité, à s'accommoder à la volonté d'autrui, à se céder toujours entre elles, à se prévenir l'une et l'autre, à n'avoir jamais de contestation, encore moins de basse jalousie, et enfin à avoir l'une pour l'autre toute l'amitié et les égards que chacune auroit voulu que l'autre eût pour elle-même. Il faut avouer que ce ne fut pas sans attention et sans réitérer ses avis, qu'elle parvint à les rendre telles, car elle eut bien des défauts à corriger dans ces enfants; mais Dieu bénit ses soins; et ce qu'on doit remarquer en passant, cette bénédiction fut plutôt la récompense de la pureté de son zèle et de la ferveur de ses prières, qu'elle n'y contribua par son industrie.

On ne pouvoit assez admirer comment de si jeunes filles (car elles n'avoient alors que douze ans) étoient formées plus que d'autres à quinze, et donnoient de si belles espérances. Le frère et la belle-sœur de Virginie n'envisageoient la leur qu'avec une complaisance et une satisfaction qu'on ne sauroit bien exprimer, et Lucie ne témoignoit pas moins de contentement de la sienne, malgré la prédilection qu'elle avoit pour son fils.

Mais cette éducation, qu'on pourroit appeler purement civile, n'étoit que le moindre objet que Virginie s'étoit proposé en se chargeant de ses nièces: elle les aimoit trop dans l'ordre de Dieu, pour ne leur procurer que

des avantages qui sont du goût du monde: ses vues étoient plus élevées. « Dieu nous les a données, disoit-elle à sa belle-sœur, pour les rendre dignes de le posséder dans le ciel; travaillons donc principalement à en faire des saintes, sans quoi toute autre éducation que nous leur donnerions, ne serviroit peut-être qu'à leur perte. »

Ce qu'elle eut d'abord plus à cœur, ce fut de les conserver dans l'innocence; et pour cela, elle s'y prit dès leur tendre enfance, en veillant sur leurs défauts naissants, et en travaillant à les réformer de bonne heure; en cultivant leurs bonnes qualités, et en les augmentant par la destruction de leurs défauts; en leur inspirant une crainte respectueuse pour Dieu, et une grande horreur du péché; et en leur faisant comprendre par des exemples et des avis proportionnés à leur âge, les beautés de la vertu, et combien il est avantageux de la pratiquer; leur montrant dans toutes les occasions où elles manquoient, comment d'abord il falloit revenir de leur faute, et observer de n'y pas retomber, et pratiquer tout le contraire du mal qu'elles avoient commis. Ainsi elle leur faisoit demander pardon à Dieu aussitôt qu'elles avoient manqué, afin de les mieux accoutumer à le craindre, à haïr ce qui lui déplaît, et à appréhender d'encourir sa disgrâce. Elle leur racontoit les histoires des saints les plus touchantes; elle leur représentoit souvent les merveilles du ciel et les horreurs de l'enfer; elle leur recommandoit d'avoir une dévotion tendre et fidèle envers la très-sainte Vierge,

et de se mettre tous les jours sous sa protection ; elle leur faisoit faire des actes d'amour de Dieu, de consécration de leur cœur, de protestation de lui être fidèles ; et elle n'attendit pas pour cela que leur raison fût entièrement développée : « C'étoit, disoit-elle à sa belle-sœur, comme une semence qu'elle jetoit dans leur cœur encore innocent, et qui ne manqueroit pas de produire dans son temps. »

En effet, à mesure que leur jugement se formoit, on voyoit aussi se développer en elles, avec les secours de la grâce, les fruits de ses salutaires instructions ; et enfin Virginie eut la consolation de les voir croître également en vertu et en âge, de les présenter à Jésus-Christ, la première fois qu'elles eurent le bonheur de communier, avec leur première innocence, s'étant heureusement préservées du péché mortel. Quel avantage pour ces enfants ! et quelles obligations, après Dieu, n'avoient-elles pas à leur tante de les avoir ainsi conservées par sa vigilance et ses saints avis ! Education inestimable, et préférable à tous les biens qu'elle auroit pu leur procurer, eût-elle eu à sa disposition toutes les richesses du monde pour les partager avec elles !

Virginie, depuis leur première communion, qu'elles avoient faite avec de si belles dispositions dès l'âge de dix ans, et dont elles avoient recueilli tant de fruits pour bien faire les autres ; Virginie, dis-je, ne les traitoit plus en enfants, voyant en elles une piété sincère, et une innocence de mœurs si pure et si consolante pour elle ; mais elle les traitoit en filles sensées, et les regardoit moins comme ses

nièces que comme ses sœurs. Elle les avoit toujours auprès d'elle, soit à l'église, soit à l'Hôtel-Dieu pour servir les malades, soit dans les visites qu'elle faisoit à sa tante et aux autres religieuses de sa connoissance ; soit aussi à son jardin, lorsqu'elle y alloit avec sa belle-sœur et la dame della Chiesa. Partout où on les voyoit en sa compagnie, on n'admiroit pas moins leur dévotion et leur modestie, que la sienne propre ; et soit les personnes de piété, soit celles qui étoient mondaines, toutes lui cédoient la gloire d'avoir montré un talent merveilleux à élever les filles, par l'excellente éducation qu'elle avoit donnée à ses nièces.

Il y avoit une dame dans Palerme qui n'avoit qu'une fille de l'âge de celles-là ; mais elle étoit extrêmement étourdie et volontaire, en sorte qu'elle ne pouvoit presque plus la gouverner : elle eut grande envie de la mettre en pension dans un monastère, soit pour s'épargner la peine qu'elle lui donnoit, soit pour tenter si elle craindroit davantage une maîtresse étrangère qu'elle-même ; mais son mari, qui chérissoit extrêmement cette enfant, et qui, par ses complaisances, en avoit fait un enfant gâté, ne voulut jamais le permettre, et il fallut céder. Dans cette fâcheuse nécessité, elle prit un parti qui fit bien honneur à Virginie et à ses nièces ; car elle se proposa de se gêner pendant quelque temps à se montrer à l'église, et d'y mener sa fille, pour lui faire remarquer avec quelle modestie ces jeunes personnes y étoient, combien elles avoient de soumission envers leur tante, et combien cela étoit louable en elles.

Ce moyen lui réussit très-bien, comme elle le raconta depuis ; car la première fois qu'elle alla avec sa fille à l'église de Saint-François pour lui faire observer la belle conduite des nièces de Virginie, celle-ci étant entrée en même temps, elle fit alors remarquer à sa fille avec quel respect ces jeunes demoiselles s'étoient présentées devant Dieu ; ensuite comme elles avoient pris la place que leur tante leur avoit indiquée ; comment elles s'étoient mises modestement à genoux sur une même ligne au devant d'elle, pour être mieux sous ses yeux ; comment, pendant tout le temps de la prière, elles n'avoient jamais laissé égarer leur vue ; comment elles ne s'étoient levées que quand leur tante le leur avoit dit.

Elle fit plus, car étant sortie en même temps, elle aborda Virginie, sous prétexte de lui demander des nouvelles de sa belle-sœur ; et lui faisant compliment sur sa piété et la belle éducation qu'elle avoit donnée à ses nièces, elle porta aussi la parole à celles-ci avec beaucoup d'affabilité ; ce qui leur donna lieu de répondre avec toute la prudence et la sagesse qu'on auroit pu attendre de filles bien plus avancées en âge. Alors, se tournant vers sa propre fille, elle lui fit confusion en leur présence, sur son indocilité, et le peu de cas qu'elle faisoit de ses avis, en lui proposant les nièces de Virginie pour exemple ; et Virginie y ayant aussi ajouté sa remontrance, avec beaucoup de douceur, cela fit si bien impression sur l'esprit de cette jeune demoiselle, qu'elle devint dès lors plus docile, ce qui alla toujours en augmentant à mesure que sa mère

lui parloit souvent de la sagesse des nièces de Virginie, et la lui faisoit remarquer, en la conduisant pendant plus d'un mois où elle savoit les trouver.

Telles étoient donc ces innocentes et pieuses élèves de Virginie. Mais tandis que leur sagesse paroissoit toujours plus, et que leur tante goûtoit en elles les fruits de ses soins, Dieu détrempa, pour ainsi dire, la consolation qu'elle en recevoit, dans une vive amertume, par la mort de la mère Scholastique, et presque aussitôt par celle du père Chrysostôme.

Cette respectable mère tendoit à sa fin depuis quelque temps : cela paroissoit assez par la pâleur de son visage, décharné d'ailleurs par ses travaux et ses austérités. Enfin son mal se manifesta tout à-fait par la fièvre, qui, redoublant tous les soirs avec plus de violence, épuisa ses forces en peu de jours, et la réduisit aux abois. Virginie sentit venir cette perte jusqu'au fond du cœur; mais accoutumée à faire des sacrifices, et s'étant toute dévouée avec un abandon entier d'elle-même et de tout ce qu'elle avoit de plus cher au bon plaisir de Dieu, elle s'éleva généreusement au-dessus de la tendresse naturelle, et attendit avec résignation le coup qui la devoit frapper en la personne d'une tante à qui elle avoit de si grandes obligations.

Elle auroit souhaité qu'on lui permît de la servir au moins les derniers jours de sa maladie, tant pour seconder envers elle les inclinations de son bon cœur, que pour lui marquer en quelque façon par ses soins une partie

de sa reconnoissance; mais c'étoit aussi principalement pour être témoin de ses derniers sentiments, et recevoir les avis qu'elle auroit trouvé bon de lui donner pour sa perfection : cependant on ne crut pas devoir le lui accorder, et la mère Scholastique ne le voulut pas elle-même, alléguant pour raison qu'il n'y avoit pas de nécessité, que ç'auroit été une introduction nouvelle, les filles et les femmes n'étant en usage d'entrer que pour leurs retraites dans le quartier destiné pour cela, et séparé du reste de la maison ; et qu'enfin ç'auroit été trop suivre les affections de la chair et du sang, dont elle vouloit mourir entièrement détachée.

Virginie, toujours soumise aux volontés de sa pieuse tante, n'insista pas davantage, et attendit avec une parfaite résignation ce que Dieu en décideroit. Dans peu de jours elle apprit qu'on lui avoit administré le saint Viatique, après lequel ayant appelé la sœur Rosalie, les trois Maries, et d'autres jeunes religieuses qu'elle avoit élevées, elle leur avoit fait une exhortation des plus touchantes, sur le zèle qu'elles devoient avoir pour l'observance régulière. Enfin après avoir reçu le sacrement de l'extrême-onction avec une présence d'esprit admirable, et ayant ramassé le peu de forces qui lui restoit, pour dire quelques paroles d'édification à la communauté, qui étoit assemblée autour de son lit, et qui paroissoit le désirer, elle commença par remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui avoit faite de l'avoir créée, régénérée par le saint baptême, et de toutes les autres qu'elle en

avoit reçues jusqu'à ce dernier moment; mais surtout du bienfait inestimable de la vocation à la vie religieuse, sur laquelle elle s'étendit autant que l'épuisement de ses forces put le lui permetre, et dit des choses admirables. Elle passa de ces sentiments de reconnoissance à l'aveu de ses infidélités, qu'elle releva avec tant de componction et d'anéantissement d'elle-même, que toutes les religieuses fondoient en larmes de voir une si profonde humilité; ensuite elle demanda pardon à toutes les sœurs, et les conjura très-instamment de prier le Seigneur qu'il lui fît miséricorde, dont elle assuroit avoir plus besoin que personne, s'estimant une très-grande pécheresse. Enfin elle finit par un acte d'abandon d'elle-même à la bonté infinie de Dieu; et lui ayant offert pour cela les mérites et le sang précieux de son adorable Fils, elle prit le crucifix, colla sa bouche sur ses pieds sacrés, qu'elle arrosa de ses larmes; et faisant un acte d'amour d'une voix mourante, mais d'un cœur qui étoit tout embrasé, ses yeux s'éteignirent tout-à-coup, et elle rendit le dernier soupir ayant encore le crucifix sur sa bouche.

La mère Scholastique étoit, comme nous avons dit, sœur du père de Virginie et de la veuve Célicola. On l'avoit mise au monastère en qualité de pensionnaire, dès l'âge de six ans; elle n'en étoit point sortie depuis ce temps-là, ainsi elle n'avoit jamais connu le monde. Sa docilité étoit telle, que l'excellente maîtresse à qui on l'avoit confiée ne trouva jamais en elle aucune résistance à ses instructions; et lorsqu'elle entra dans le no-

viciat, à l'âge de seize ans, cette religieuse, en la remettant à la maîtresse des novices, lui assura qu'autant qu'elle avoit pu connoître l'état de son ame, soit par la conduite extérieure qu'elle avoit gardée, soit par la confidence qu'elle lui avoit faite de ses dispositions intérieures, elle ne doutoit point qu'elle n'eût conservé l'innocence de son baptême.

Son noviciat et ses premières années après sa profession, s'étoient passés dans une grande ferveur et une exactitude irréprochable à tous ses devoirs réguliers. Ensuite, Dieu voulant l'élever à un haut état d'oraison, l'avoit fait passer par de longues épreuves, soit de tentation, soit de sécheresse, soit de maladie, soit même de contradiction de la part de deux ou trois sœurs jalouses de sa piété et de ses talents, qui commençoient à éclater dans la communauté. Enfin ayant toujours été fidèle à Dieu dans des épreuves, et travaillé généreusement à son avancement dans les vertus religieuses, Dieu l'avoit favorisée de lumières et de grâces très-particulières; elle étoit devenue comme l'oracle de ses sœurs, et de beaucoup de personnes que sa réputation attiroient à son monastère pour y faire la retraite, sans pourtant que le grand cas que tant de gens témoignoient faire de son rare mérite diminuât dans son cœur les sentiments de cette humilité profonde, qui a toujours servi de base et de fondement à la vertu des plus grands saints.

On la regretta infiniment dans son monastère. Mais qui pourroit exprimer la douleur de la sœur Rosalie, des trois Maries, et des

autres religieuses qu'elle avoit élevées dans le noviciat? Elle fut telle, que Virginie, qui auroit eu elle-même besoin qu'on la consolât, crut devoir à la charité et à l'amitié de se rendre au monastère pour se consoler ensemble. Les larmes coulèrent abondamment de part et d'autre au premier abord, et enfin on tâcha de soulager la douleur en rappelant le souvenir des vertus de cette excellente mère. Après une longue énumération de tout ce qu'elles avoient vu ou entendu dire d'elle, la sœur Rosalie rapporta en substance ce qu'elle leur avoit dit en les appelant autour de son lit.

« Cette bonne mère, dit-elle, ne se contentant pas de tant de saints avis qu'elle nous avoit donnés pendant sa vie, voulut encore nous faire part à sa mort de ce que Dieu lui avoit fait connoître pour notre perfection. Mon Dieu! que ce qu'elle nous dit sur l'observance régulière, sur les vœux, sur l'humilité et la charité, sur l'obligation que nous avons de travailler à notre perfection, étoit ravissant! Mais après ces recommandations, nous regardant toutes d'un œil d'amitié et d'une tendresse maternelle, elle nous dit : « Il faut, mes chères filles, qu'après m'être acquittée auprès de vous de ce dernier acte de charité que vous aviez droit d'exiger de moi, je soulage en toute confiance mon cœur avec vous, en reconnoissant en votre présence la bonté infinie dont Dieu a usé à mon égard, quelque misérable pécheresse que j'aie été. » Après avoir ainsi parlé, elle se livra à l'ardeur du saint amour dont son cœur regorgeoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et parla avec tant de ferveur, et

dit des choses si merveilleuses sur l'amour sacré, sur l'obligation que les épouses de Jésus-Christ ont de l'aimer de tout leur cœur, sur les riches couronnes que ce céleste époux leur réserve dans le ciel, lorsqu'elles lui ont été fidèles, et sur le désir ardent qu'elle avoit de s'aller unir à lui dans l'éternité, qu'il sembloit qu'elle ne sentoit plus son mal, et qu'elle étoit dans ce que les saints appellent l'ivresse de l'amour sacré. Ce fut alors que lui voyant répandre tant de larmes par l'excès de la joie qu'elle avoit d'être à la fin de sa course, et dans la douce espérance de voir bientôt son divin époux face à face, nous eûmes toutes en même temps notre visage couvert de larmes, et que nous pensâmes moins que nous l'allions perdre, que nous n'étions troublées et attendries de la voir embrasée d'un amour si ardent.

--Eh! mon Dieu! s'écria Virginie, que vous avez été heureuses de la voir et de l'entendre dans cet état. On peut bien la comparer à la lumière qui brille davantage au moment qu'elle va s'éteindre! J'aurois désiré d'être avec vous dans cet heureux moment; mais Dieu ne l'a pas voulu, et je n'en étois pas digne. Ne vous a-t-elle rien recommandé de me dire? ajouta-t-elle. --Non, répondit Rosalie : elle m'a confié seulement un papier cacheté pour vous remettre; » et elle le lui présenta en même temps : Virginie le prit et le baisa par trois fois en l'arrosant de ses larmes, et attendit d'être à sa maison pour le lire plus tranquillement. On n'a pas su ce qu'il contenoit, mais on a présumé que c'étoient quelques avis

particuliers qu'elle lui donnoit pour sa perfection.

Cette perte, comme nous l'avons dit, fut suivie d'assez près de celle du père Chrysostôme, à qui Virginie avoit de très-grandes obligations par rapport à sa conscience. Cet excellent religieux, qui avoit si bien rempli son ministère, et aidé tant d'ames à se sanctifier, ne s'étoit pas négligé lui-même en travaillant au salut des autres : il avoit été un modèle d'observance régulière, et surtout d'une si grande pauvreté, qu'on ne pouvoit guère la porter à une plus haute perfection. Il y avoit un an qu'il souffroit des douleurs de tête très-violentes, et qu'il se confessoit régulièrement tous les jours, comme s'il alloit mourir. On eût dit qu'il pressentoit que sa mort seroit soudaine: mais elle ne le prit pas au dépouvu. Il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, presque en sortant de l'autel, où il avoit offert le très-saint sacrifice avec une dévotion tendre et affectueuse. Ainsi, si la mort fut subite, elle ne fut pas imprévue. *Heureux le serviteur fidèle que son maître trouvera veillant lorsqu'il viendra frapper à la porte!* (*L.* 12, *v.* 36 *et* 37.) comme il arriva à celui-ci.

CHAPITRE XIV.

Virginie se met sous la conduite de son frère, le père Bonaventure. Communion journalière. Dégagement du cœur. Vie d'amour.

Le père Bonaventure, frère de Virginie, étoit depuis huit mois de résidence à Palerme, où il entendoit les confessions des fidèles avec beaucoup d'édification et de fruit. Virginie avoit quelquefois des conférences de piété avec lui, et l'avoit mis parfaitement au fait de l'état de son ame et de ses dispositions intérieures, surtout depuis qu'elle s'étoit aperçue que le père Chrysostôme, son confesseur, étoit menacé d'apoplexie, et pouvoit lui manquer tous les jours. Ainsi, après la mort de ce père, elle se rangea tout-à-fait sous sa conduite, ne pouvant faire un meilleur choix, puisque le père Bonaventure ne possédoit pas moins la science des saints par pratique, que par l'étude qu'il en avoit faite dans l'Ecriture et les maîtres de la vie spirituelle.

Quelque temps avant que le père Chrysostôme mourût, elle avoit été pressée d'un désir extraordinaire de communier tous les jours; et ce père, qui le lui avoit permis pour cinq fois la semaine, lui avoit fait espérer qu'il lui accorderoit dans quelques mois cette faveur insigne, s'il la voyoit dans les dispositions requises pour cela. Ce n'est pas que Virginie se

crût digne d'une si grande grâce, ni qu'elle la demandât avec importunité, ou trop d'empressement : elle s'étoit contentée de témoigner simplement son désir à ce confesseur, et de laisser à sa prudence à décider s'il venoit de Dieu. Le père Chrysostôme mourut dans ces entrefaites, sans l'avoir réglée là-dessus; mais il ne se passa pas trois mois que le père Bonaventure ne lui en parlât le premier, pour lui permettre de le faire.

Virginie s'humilia plus que jamais devant Dieu d'une si précieuse grâce, et conçut en même temps dans son cœur la détermination de faire tout ce qu'elle croiroit être plus agréable à Dieu, en telle sorte qu'elle s'y étoit engagée par un vœu exprès, si son confesseur avoit voulu y consentir; mais il ne le lui permit point, et n'exigea d'elle que de le pratiquer avec autant de fidélité que si elle l'avoit fait réellement.

Depuis ce temps-là, Virginie ne marcha plus dans la voie de la perfection, elle y vola. La seule pensée qu'elle avoit le bonheur inestimable de recevoir tous les jours notre Seigneur Jésus-Christ, la faisoit quelquefois fondre en larmes d'amour et de reconnoissance. Elle considéra tout ce qu'elle avoit fait jusqu'alors pour plaire à ce divin époux, comme si ce n'étoit rien. « C'est à présent, lui disoit-elle amoureusement, c'est à présent que je veux commencer tout de bon. Ah! mon aimable Sauveur, que n'ai-je mille cœurs pour vous les consacrer! que n'ai-je mille corps pour vous les immoler par la pénitence! que n'ai-je mille vies à vous sacrifier! Et que

seroit encore tout cela à l'égard de ce que vous faites pour votre humble servante ? Comment, vous qui êtes un Dieu si saint, si grand, si puissant, vous abaissez-vous jusqu'à venir tous les jours dans cette chétive créature, qui vous a si souvent offensé, et qui n'a rien fait encore pour vous » ? Alors, se livrant intérieurement aux transports de son humilité, de son amour et de sa reconnoissance, elle lui parloit du fond du cœur, comme par un débordement d'effusions saintes et enflammées, sans presque comprendre ce qu'elle disoit, tant son ardeur la transportoit hors d'elle-même; mais son divin époux, qui sonde les plus secrets replis du cœur, la comprenoit, et l'entendoit avec complaisance. D'autres fois aussi la pensée de recevoir si souvent son Sauveur, jointe à la vue de sa propre bassesse et de son indignité, la ravissoit si fort, que, dans l'excès de son admiration, elle demeuroit comme interdite devant son crucifix, et se contentoit de s'écrier de temps en temps, profondément inclinée devant lui : « O bonté ! ô bonté ! ô bonté ! »

S'entretenant avec la sœur Rosalie, qui savoit qu'elle communioit journellement, elle lui disoit : « Combien serois-je ingrate, si Jésus-Christ, étant si libéral et si prodigue, pour mieux, dire envers moi, j'usois tant soit peu de réserve envers lui, et je me contentois de le servir médiocrement ! Ne dois-je pas plutôt m'abandonner toute entière à lui, me dévouer toute à son amour, et devenir même la victime de ce saint amour, pour en être toute consumée ? J'ai résolu, ajoutoit-elle, de si

bien travailler à lui plaire, que je n'y épargnerai rien, avec le secours de sa grâce ; et, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut que je devienne une sainte. »

La possession de notre Seigneur Jésus-Christ rassasioit tellement son cœur, qu'elle ne pouvoit plus goûter autre chose. Tout lui paroissoit vil, méprisable, insipide, insupportable. « Comment, disoit-elle à sa belle-sœur, peut-on trouver de la satisfaction aux plaisirs des sens? Comment peut-on faire cas des honneurs, des richesses, et de ces vaines apparences dont le monde éblouit ceux qui l'aiment? Comment peut-on trouver ailleurs que dans Jésus-Christ à se réjouir et à se contenter? Mon Dieu! quel aveuglement! quel goût dépravé. »

Le plaisir qu'elle prenoit à penser à Jésus-Christ étoit quelquefois si grand, qu'il falloit qu'elle en détournât son esprit, surtout lorsqu'elle n'étoit pas seule, parce que d'abord son visage était couvert de larmes. Elle s'occupoit avec une telle facilité de ses divins mystères, elle repassoit dans son ame, avec tant d'affection, les différents états de sa vie mortelle, qu'il sembloit qu'elle les voyoit présents ; et bien loin qu'il lui coûtât de s'y appliquer, il lui arrivoit quelquefois d'être obligée de s'en distraire avec quelque effort pour vaquer à ses occupations extérieures. Son frère, le père Bonaventure, lui parlant une fois des amabilités de notre Seigneur Jésus-Christ, elle fut obligée de le prier de cesser, ne pouvant presque pas soutenir la suavité de l'onction sacrée qu'elle sentoit dans son cœur,

craignant de tomber en défaillance ; et, depuis ce temps-là, ce père ne lui en parloit pas beaucoup, mais en peu de mots seulement, pour ranimer sa ferveur ou l'entretenir dans son ame.

Avant qu'elle communiât tous les jours, elle étoit beaucoup retirée, comme nous l'avons dit, et menoit une vie cachée et inconnue au monde, autant qu'il étoit en son pouvoir ; mais, depuis ce temps-là, sa retraite fut encore plus rigoureuse, car elle n'avoit pas de plus grande satisfaction que de se cacher en esprit dans le sacré cœur de Jésus-Christ, s'y plongeant, pour ainsi dire, comme dans un océan d'amour, et désirant de s'y oublier et de s'y perdre, pour n'être, par conformité et par amour, qu'une même chose avec Jésus-Christ. Combien de fois a-t-elle désiré d'être au fond d'un désert, pour ne plus voir les créatures, et pour n'avoir à penser qu'à Jésus-Chsist et à ne s'occuper que de son amour! Alors, se souvenant de la solitaire de la Madona-Santissima et de ses compagnes, elle envioit leur bonheur, et se plaignoit amoureusement à Jésus-Christ de ce qu'il la laissoit au milieu du monde. « Que je serois heureuse, ô mon adorable Sauveur! disoit-elle étant aux pieds de son crucifix, si j'étois dans un bois toute seule avec vous seul ! si je ne possédois que vous dans le monde! si, réduite à l'extrême pauvreté, et ne vivant que de racines, je n'avois d'autre occupation que celle de vous contempler, de vous louer, et de vous aimer ! »

Elle fit une visite particulière à la sœur

Marie di Castello, que nous avons dit avoir un grand attrait pour la vie intérieure, et surtout pour l'adoration du très-saint Sacrement et pour la sainte communion; et dans leur entretien, ces deux ames, enflammées de l'amour de Jésus-Christ, se livrant sans contrainte à leur ardeur pour ce divin époux, en parlèrent avec tant d'affection, qu'elles répandoient autant de larmes de joie et d'amour, que de paroles; et leur conversation, qui fut d'une heure, parce que la cloche de l'office les obligea de finir, ne leur parut que comme un moment. Une autre fois, la même religieuse la pria de la venir voir; c'étoit pour une œuvre de charité qui lui avoit été recommandée, et dans laquelle Virginie pouvoit la servir. Ensuite elles parlèrent à cœur ouvert de leur amour pour notre Seigneur Jésus-Christ; et tombant bientôt sur les fruits qu'on doit retirer de la sainte communion, Virginie dit: « La dernière fois que je vis mon frère, le père Bonaventure, je le priai de me donner un sujet pour mon oraison du soir devant le très-saint Sacrement, et il me proposa ces paroles de notre divin époux: *Celui qui me mange vivra pour moi (Joan.* 6, 58.*)* O mon bon Sauveur! que ce peu de mots renferme un grand sens, et que j'y trouvai à méditer! Vivre pour cet aimable époux, c'est ne respirer que pour lui, c'est ne soupirer qu'après lui, c'est n'aspirer qu'au bonheur de le posséder. Et comment oserions-nous respirer pour quelqu'autre, ayant voulu devenir lui-même notre nourriture, notre pain de chaque jour? Pour qui vou-

drions-nous soupirer? Y a-t-il quelque chose sur la terre, hors de son divin Sacrement, qui doive exciter un seul désir dans notre ame? Et enfin, à quoi voulons-nous aspirer? Tout ce qui n'est pas Dieu peut-il remplir notre cœur? N'aspirons qu'à deux choses, au bonheur inestimable de le recevoir tant que nous serons sur la terre, et à celui de le posséder dans l'éternité, dès qu'il nous retirera de ce misérable monde, au jour de ses miséricordes.»

La sœur Marie di Castello, qui lui parloit avec la même confiance, lui dit: «Il me semble aussi qu'on peut entendre ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ, comme s'il avoit voulu dire, que celui qui le recevra vivra de sa vie, c'est-à-dire que ce divin Sauveur lui communiquera son esprit et son cœur, et le rendra conforme à lui-même, en sorte que l'ame pieuse qui le reçoit s'appliquera à penser comme il pensoit, à juger de tout comme il jugeoit, à aimer ce qu'il aimoit, à haïr ce qu'il haïssoit, à converser comme il conversoit, à se conduire en toutes choses, soit intérieurement par les sentiments de son cœur, soit extérieurement dans la manière de se comporter, comme il se conduisoit lui-même; autant que la créature est capable de l'imiter, avec le secours de sa grâce, et selon la mesure de perfection qu'il demande d'elle.

-- Vous me donnez là une belle instruction, dit Virginie; et il est vrai de dire que comme la nourriture matérielle que nous prenons pour soutenir ce méchant corps, s'incorpore si bien dans nous qu'elle devient une même

chose avec nous, ainsi, en recevant notre Seigneur Jésus-Christ, nous devons nous unir à lui si étroitement par notre amour, que nous devenions une même chose avec lui, que nous ne pensions que par son esprit, que nous ne veillions et nous n'agissions que par son esprit, et que nous puissions dire, *que ce n'est pas nous qui vivons, mais que c'est lui qui vit en nous (Gal. 2, 20.).* »

Tout le trésor de Virginie étoit renfermé dans le très-saint Sacrement. « Voilà tout ce que j'ai au monde, disoit-elle, et uniquement ce que je veux avoir; car pour tout le reste, je le regarde comme rien; et même Dieu me l'a donné, non pour y mettre ma satisfaction et ma fin, mais seulement pour en user en passant selon son bon plaisir, et sans m'y attacher. Mais quant à ce pain de vie, qui n'est autre que mon divin Sauveur, il me l'a donné non-seulement pour en user, mais aussi pour y reposer mon cœur, et pour y être l'objet de toutes mes affections; il ne me reprochera jamais de l'aimer et de m'y attacher comme à ma fin, et plutôt je mériterois qu'il me reprochât de ne pas l'aimer assez, et d'être trop lâche et trop tiède envers lui. » Elle disoit encore : « Qu'avons-nous à chercher et même à désirer sur la terre, quand nous avons eu le bonheur de recevoir notre Seigneur Jésus-Christ? ne nous suffit-il pas? Eussions-nous tout sans lui, nous serions souverainement misérables; mais n'eussions-nous rien au monde que lui, nous serions infiniment riches, parce que nous posséderions, en le possédant, toutes les richesses du ciel. Hélas! ajoutoit-elle, chaque communion de-

vroit être pour nous comme un sacré viatique, du moins par le désir que nous devrions avoir d'aller contempler dans le ciel celui qui a bien voulu se donner à nous sur la terre, sous les espèces eucharistiques. »

Depuis que la communion journalière lui fût accordée, à peine étoit-elle éveillée le matin, que levant les yeux et les mains vers le ciel, elle disoit avec un saint transport d'amour : « O mon adorable Sauveur, j'aurai donc encore aujourd'hui le bonheur de vous recevoir ! » et ce sentiment l'occupoit presque continuellement jusqu'à ce qu'elle fît son oraison, ou qu'elle allât à l'église. Cependant, quelque empressé que fût le désir qu'elle avoit d'y participer, elle étoit si soumise à son confesseur, que dès qu'il trouvoit à propos de l'en priver, soit pour mieux juger si ce désir étoit un effet de la grâce, soit pour la punir de quelque faute qu'elle eût commise, soit pour la conserver dans l'humilité et la dépendance, elle ne faisoit aucune résistance, mais se soumettoit humblement, quelque pénible que lui fût cette privation ; reconnoissant dans la sincérité de son cœur, que la communion journalière étoit une faveur dont elle se croyoit absolument indigne, et ne s'étonnant jamais qu'on la lui retranchât, s'étonnant même plutôt qu'on daignât l'en favoriser.

Nous ferons observer ici en passant, que bien que le père Bonaventure fût son frère, qu'il fût plus jeune qu'elle, et que même elle l'eût en quelque façon élevé dans son enfance ; cependant, depuis qu'il fût devenu son père spirituel, elle ne regarda plus en lui que

le sacré caractère dont il étoit revêtu, et la sainteté du ministère qu'il exerçoit : dans cette vue, elle le respectoit souverainement, et recevoit ses avis et ses décisions avec une humilité et une soumission sans égale. Jamais elle ne se prévalut des droits que l'âge et le sang lui donnoient, pour exiger de lui qu'il y eût égard en ce qui concernoit son ame. « Ne considérez pas, lui dit-elle, dès qu'elle se mit sous sa conduite, que vous êtes mon frère, et que je suis votre sœur ; oubliez-le plutôt, et ne faites attention qu'au pouvoir que vous avez reçu sur mon ame, et au besoin que j'ai d'être conduite dans la voie du salut. Usez d'autorité, redressez-moi sans ménagement, ne m'épargnez jamais ; et puisque vous tenez la place de Jésus-Christ, traitez-moi comme il vous le commande. » Son frère, aussi de son côté, étoit bien éloigné d'user de condescendance envers elle, dès qu'il s'agissoit de seconder les desseins de Dieu pour sa perfection. Il lui montroit sans déguisement ce qu'il croyoit que Dieu demandoit d'elle, et la traitoit avec la même rigueur que l'avoit fait le père Chrysostôme, qui ne lui laissoit rien passer. C'est ce qui fit dire un jour à Virginie, en parlant à la sœur Rosalie : « Je craignois de perdre beaucoup par la mort du père Chrysostôme ; mais Dieu m'a fait la grâce de le retrouver, et mon frère Bonaventure tient si bien la même conduite envers moi, que je ne m'aperçois pas que ce père m'ait manqué. »

La sainte communion étoit devenue l'aliment de l'ame de Virginie : nous pouvons ajouter que le saint amour qu'elle y puisoit

étoit devenu comme sa vie, et qu'ainsi elle ne vivoit que de l'amour sacré. C'est ce que la jeune dame della Chiesa disoit à la sœur Rosalie, dont elle avoit épousé le frère, comme nous l'avons dit ailleurs: «Mademoiselle Virginie, lui disoit-elle, n'est plus de ce monde, elle y est morte entièrement; elle ne vit plus que de l'amour de Dieu. Parlez-lui des choses de la terre, si ce n'est pas par devoir qu'elle soit obligée d'y faire attention, comme seroit quelque occupation de son état, soudain elle change adroitement le discours, et le fait tourner du côté de Dieu: il faut alors se conformer à son zèle, et lui parler selon l'inclination de son cœur; sans quoi vous voyez qu'elle souffre et qu'elle s'ennuye mortellement: mais parlez-lui de Dieu, tout-à-coup vous la voyez reprendre un visage gai et content, et on s'aperçoit que son cœur s'ouvre et s'épanouit de joie.»

C'étoit véritablement sa disposition ordinaire; et bien qu'elle souffrît des intervalles où elle avoit besoin de s'exciter à faire des actes d'amour pour se ranimer dans la ferveur, néanmoins son cœur tendoit toujours à Dieu comme vers son centre, et ne trouvoit que des amertumes ou des sujets d'ennui dans tout ce qui ne se rapportoit pas à lui. Elle faisoit souvent des actes de foi, d'espérance, et des autres vertus, et le saint amour dont elle étoit embrasée et dont elle les accompagnoit, en relevoit merveilleusement le prix devant Dieu. On pouvoit dire qu'elle faisoit tout par amour, rapportant avec une pieuse affection toutes ses actions à Dieu, à qui elle avoit en vue de

plaire uniquement, et à qui elle auroit volontiers sacrifié, pour lui plaire, tout ce qu'elle avoit dans le monde, et sa vie même. « A quoi bon, disoit-elle un jour à son frère le père Bonaventure, qui lui avoit suspendu ses pénitences parcequ'elle avoit été indisposée pendant quelques jours; à quoi bon tant se ménager? Quand je mourrois pour avoir voulu témoigner à Dieu l'amour que j'ai pour lui en macérant mon corps, seroit-ce un mal? Ne serois-je pas trop heureuse si Dieu embrasoit si fort mon cœur du feu de son saint amour, que mon corps succombât et que j'en mourusse? Et pourquoi ne le serois-je pas aussi en mourant pour avoir immolé mon corps à Dieu par la pénitence? »

C'étoit l'ardeur de son amour qui la faisoit parler ainsi, et son désir étoit louable; mais le père Bonaventure l'étoit également en modérant cette ardeur, et en bornant le désir qu'elle avoit de se mortifier, aux justes règles de la discrétion. Peu de jours après qu'elle eut dit ceci, elle fut tourmentée de coliques si violentes, qu'on craignoit pour sa vie, et que toute sa maison en étoit alarmée. Son frère, le père Bonaventure, fut aussitôt appelé, et dès qu'elle se vit seule avec lui, elle luit dit en souriant : « Dieu m'a été plus favorable que vous; il a écouté les désirs de mon cœur, et m'a envoyé ce mal pour me dédommager de ce que vous n'avez pas voulu me permettre. Ah! ajouta-t-elle, qu'il me fait de grâce! et que je m'estime heureuse de pouvoir lui offrir quelque chose! Ne le priez pas qu'il me délivre de ma colique, mais plutôt qu'il la fasse augmenter,

si c'est son bon plaisir ; car je ne vois rien qui soulage tant le désir qu'il me donne de lui témoigner mon amour, que lorsqu'il m'envoie quelque chose à souffrir. Ce que je crains, c'est que les moyens qu'on prend pour adoucir les douleurs que je sens ne les fassent cesser tout-à-fait et trop tôt; il en sera comme Dieu voudra, je laisse tout à sa bonté. »

Sa belle-sœur entra dans sa chambre, tandis qu'elle parloit ainsi au père Bonaventure; et se tournant vers lui, elle lui dit: « Ordonnez à ma sœur de demander à Dieu sa guérison. » Le père regardant Virginie, lui dit: « Y consentez-vous? -- Hélas! répondit-elle, je le ferai si vous me le commandez; mais outre que je ne mérite pas d'être exaucée, je me priverai, si Dieu m'écoute, de l'avantage que mon ame trouve à souffrir, et en soulageant mon corps, je ne soulagerai pas trop mon cœur. -- Laissons tout à la volonté de Dieu, dit le père Bonaventure; et cependant employez les remèdes qu'on vous donne, et si Dieu veut que vous guérissiez, il les bénira selon son bon plaisir.--Vous êtes trop d'accord l'un et l'autre, dit sa belle-sœur; mais je m'y prendrai si bien que le mal cessera, car je vais dans le moment envoyer aux Bénédictines à la sœur Rosalie, afin qu'elle se mette en prières pour cela ; » ce qu'elle alla aussitôt exécuter.

Le lendemain Virginie se trouva beaucoup mieux, et voyant sa belle-sœur, elle lui dit: « Dieu vous le pardonne: votre amitié me coûte cher : me voilà bien de corps, en sera-t-il de même de l'ame? Que croyez-vous? Je suis si mauvaise, que j'ai besoin que Dieu me re-

dresse de temps en temps par quelque maladie ; et si vous vous y opposez, comment deviendrai-je jamais bonne ? -- Allons, lui dit sa belle-sœur en riant, je n'ai point d'oreille pour cela. Vous vous plaignez de ce que la sœur Rosalie a prié pour vous, et moi j'irai l'en remercier, et vous aurez la bonté, quand vous serez tout-à-fait remise, d'y venir avec moi. » L'amitié et la charité la faisoient parler ainsi, et c'étoit le saint amour qui faisoit parler Virginie.

A quelque temps de là elle fut atteinte des mêmes douleurs, et sa belle-sœur, avec la dame della Chiesa, lui témoignoient beaucoup de compassion pour ce qu'elle souffroit ; elle leur répondit : « Ne me plaignez point, je vous en conjure ; mais réjouissez-vous plutôt avec moi de ce que Dieu me fait la grâce de souffrir quelque chose pour l'amour de lui. Demandez-lui seulement pour moi, non-seulement la patience, mais encore la joie qu'une fidèle épouse de Jésus-Christ doit trouver dans les souffrances. Si je n'aime point ce divin époux, ajouta-t-elle, je mérite, pour m'en punir, qu'il redouble mes maux ; et si je l'aime, je dois être bien aise de souffrir, parce que le véritable amour se nourrit dans les souffrances pour être agréable au divin objet qui l'aime. »

CHAPITRE XVII.

Marie-Mélanie, nièce de Virginie, entre en religion. Conduite qu'elle garde avec celle qui lui reste.

Dieu visitoit ainsi de temps en temps la pieuse Virginie par ces maux douloureux, et par d'autres infirmités, qui ne laissoient pas d'être fâcheuses à la nature; mais cette fidèle épouse de Jésus-Christ crucifié les souffroit avec amour et avec action de grâces, et se croyoit trop honorée de son divin époux, de ce qu'il la rendoit participante de sa croix. Cela paroissoit assez par la satisfaction qu'elle témoignoit lorsqu'elle avoit quelque nouveau mal, ou que ses coliques revenoient. Un jour qu'elle travailloit avec ses deux nièces à ses côtés, conversant ensemble des choses de Dieu, ses douleurs la reprirent presque tout-à-coup, et d'une manière violente. Ses nièces en furent alarmées; mais elle les rassura par son air de douceur mêlé de joie, en disant: « C'est un gage de la bonté de Jésus-Christ, recevons-le avec reconnoissance, et ne vous en affligez pas; car ce qui nous vient d'un si aimable époux ne sauroit être que très-salutaire. » Une autre fois qu'elle avoit été près de deux mois sans en ressentir, en étant de nouveau attaquée, elle dit avec gaieté: « Soyez les bien arrivées; vous avez bien tardé à ve-

nir : c'est mon Sauveur qui vous envoie, faites-moi souffrir autant qu'il vous l'a commandé. »

La ferveur de son amour se nourrissoit de ces amertumes, et, pour mieux dire, elle les dévoroit, par le goût qu'elle trouvoit à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Il en étoit de même des combats qu'elle avoit à soutenir contre le démon, qui, jaloux de sa vertu, s'efforçoit souvent de la ralentir, ou d'en arrêter le progrès par des tentations très-violentes; car alors, s'élevant généreusement au-dessus de ses suggestions, et s'élançant en esprit vers Dieu avec amour, elle lui disoit dans une vive foi et une tendre confiance: « Voilà, Seigneur, votre ennemi et le mien, qui veut me séparer de vous par le péché: souffrirez-vous qu'il prévale contre votre humble servante, que vous avez choisie pour votre épouse? Non, mon divin époux, je renouvelle le vœu que je vous ai fait : je veux être à vous plus que jamais; vous serez seul mon partage. Rien que vous, ô mon Sauveur! rien que vous! » Ou bien, s'humiliant profondément devant Jésus-Christ: « Soutenez, lui disoit-elle, votre foible créature, plus fragile que le verre, dans ce moment prête à succomber, si vous ne venez à son secours; mais avec vous, ô mon Sauveur et ma force! je serai plus forte que tout l'enfer ensemble, et un seul de vos regards de miséricorde sur ma pauvre ame, écartera tous ces détestables monstres de ténèbres qui veulent la perdre avec eux. »

On voit par là que si Virginie goûtoit les dou-

cœurs du divin amour, elle n'étoit pas exempte de croix, ni à couvert de tentation. Mais aussi le véritable amour ne consiste pas dans ces douceurs et dans la jouissance; il consiste principalement dans la patience et dans la fidélité à bien combattre. Elle passa ainsi environ six ans toute attentive à s'avancer dans la perfection, aimant Dieu de tout son cœur, se privant volontairement, pour son amour, de toutes les vaines satisfactions de la terre; mortifiant son esprit, son cœur, ses sens, traitant durement son corps, se réjouissant dans les souffrances, domptant les affections déréglées, et combattant généreusement contre l'ennemi du salut.

En même temps ses nièces, instruites par ses avis et guidées par ses exemples, faisoient de leur côté des progrès sensibles dans la piété. Eh! comment en eût-il été autrement, n'ayant aucune communication avec les filles du monde, ne voyant rien dans leur maison qui leur en inspirât l'esprit, et vivant sans cesse sous les yeux d'une tante qu'elles chérissoient tendrement, qui ne leur parloit que de la vertu, et qui ne leur montroit, dans toute sa conduite, que la manière de la pratiquer parfaitement? Ainsi environnées de ces grâces extérieures, et favorisées des intérieures, dont leur fidélité à les mettre à profit leur attiroit l'accroissement, elles marchoient sur les traces de leur pieuse tante; et si elles ne l'égaloient pas, on avoit lieu de présumer que ce bonheur leur arriveroit un jour. Lucie elle-même, quoique encore attachée au monde, ne pouvoit s'empêcher de témoigner sa satisfaction,

lorsqu'elle venoit voir sa fille Mélanie : « Il est vrai, disoit-elle, que je la trouve un peu trop dévote, mais j'aurois tort de m'en plaindre ; et si je n'ai pas autant de courage qu'elle pour renoncer au monde, je ne suis pas si mauvaise chrétienne que d'oser l'en blâmer, encore moins l'en empêcher. »

Ce fut dans le courant de ces six années que Marie-Mélanie, âgée d'environ 17 ans, déclara à sa tante le désir qu'elle avoit d'être religieuse au même monastère où sa grande tante, la mère Scholastique, avoit vécu avec tant de réputation de sainteté. Virginie reçut cette première déclaration avec une joie secrète de son ame, qui la porta à bénir le Seigneur intérieurement : « Car, disoit-elle dans son cœur, ainsi qu'elle le raconta ensuite à sa bonne amie, la sœur Rosalie, que pouvois-je désirer de plus favorable à ma nièce pour sa sanctification, que la séparation du monde et l'entrée dans un monastère des plus réguliers, où elle trouvera des moyens en abondance pour arriver heureusement à la perfection ? Ai-je eu d'autre intention en me chargeant de son éducation, que de travailler à en faire une sainte ? Non, sans doute. Dût-il donc, mon cœur, être saisi de la plus vive douleur en me séparant d'elle, j'en fais volontiers le sacrifice au Seigneur, dès que c'est pour sa gloire et le salut de cette ame. »

Cependant elle ne lui témoigna rien de la satisfaction que son dessein lui causoit ; mais elle se contenta de l'exhorter à bien l'examiner, pour être assurée s'il venoit de Dieu, et à consulter pour cela son confesseur, qui avoit

plus de droit que personne d'en décider, le sachant d'ailleurs très-éclairé. Ce confesseur étoit le père Illuminé de Montferrat, du même ordre que le père Bonaventure, frère de Virginie, et qui demeuroit à Palerme depuis plusieurs années. Virginie avoit eu la prudence, depuis que ses nièces avoient été en âge de se confesser, de les mener avec elle à confesse dans la même église, mais non pas à son propre confesseur, afin de ne point gêner leur conscience. Le père Bonaventure voulut pourtant, en qualité d'oncle de Mélanie, l'examiner à son tour; ce que sa nièce agréa, ainsi que son confesseur. Enfin, après quelques mois d'épreuves, sa vocation fut trouvée bonne, et Virginie y donna les mains.

Il ne fut pas difficile d'obtenir le consentement de sa mère Lucie, dont, comme nous l'avons dit ailleurs, toute la prédilection étoit pour le fils qu'elle avoit; et son consentement entraîna en même temps celui de son mari, qui ne savoit penser autrement qu'elle dans la conduite de sa famille. Tout fut ainsi arrêté en moins de six mois, au grand contentement de Marie-Mélanie. Par surcroît de bonheur, la sœur Rosalie, dont les vertus édifioient tout son monastère, fut chargée dans ce temps-là du soin des novices en qualité de maîtresse, et Virginie eût la consolation de lui présenter, en la personne de sa nièce, la première prétendante que la providence confia à sa discrétion. Quelle joie dans le Seigneur, quand cette excellente religieuse apprit cette nouvelle de la bouche de son amie, et que Mélanie se joignit à sa tante pour

lui demander la grâce de la recevoir sous sa conduite! « Ah! dit-elle ensuite à Virginie en particulier, quel présent faites-vous à notre monastère, et à moi aussi! Que pouvois-je désirer de plus consolant que d'avoir une de vos nièces pour ma novice, et qu'elle soit la première que je reçoive des mains de la providence! Que Dieu est bon de me favoriser d'une si grande consolation! Celle-ci remplacera bien notre chère Sholastique, et dédommagera un jour notre monastère de la perte qu'il a faite par sa mort.

--Dieu nous en fasse la grâce, répondit Virginie; mais il faudra bien du temps pour cela, et ni vous ni moi n'aurons peut-être la consolation de le voir. Mélanie ne peut pour le présent que nous en donner de flatteuses espérances. Tout ce que je puis vous dire, sans craindre d'altérer la vérité, c'est que, selon que j'en puis juger par la conduite que ma nièce a gardée depuis son enfance, j'ai tout lieu de présumer qu'elle a encore son innocence. Il est vrai qu'il n'y a que Dieu qui connoisse le fond du cœur, et que nous ne jugeons que par ce qui paroît au dehors; mais ma nièce s'est si bien soutenue dans la piété jusqu'à présent, je l'ai toujours reconnue si docile, et si portée à la pratique des vertus chrétiennes, si éloignée de l'esprit du monde, et surtout de ce qui peut déplaire à Dieu, que je ne puis douter qu'elle ne se soit, avec le secours du ciel, toujours conservée en état de grâce; et enfin vous voyez à quoi ceci se termine. Elle pourroit trouver dans le monde bien des agréments, et un

parti avantageux selon son état; mais rien de ce qui est du monde ne fait impression sur son cœur; et j'ai connu, en la sondant autant que j'ai pu le faire, que son intention est de se consacrer à Dieu dans la religion, avec une sincère détermination d'en remplir tous les devoirs. »

Virginie n'exagéra rien en parlant ainsi: les effets le justifièrent bientôt. Mélanie fut non-seulement agréée dans le monastère, mais elle y fut reçue avec une joie universelle. Elle y donna dans son noviciat les plus belles espérances. Elle fit ensuite sa profession avec la ferveur d'un ange, et qui se soutint le reste de sa vie; et, pour comprendre son éloge en deux mots, elle fut, sous l'inspection de la sœur Rosalie, ce que celle-ci avoit été sous la respectable mère Scholastique: même docilité, même esprit de renoncement, même modestie, même recueillement, même humilité, même mortification, même ardeur à travailler à sa perfection, même fidélité à ses devoirs, et enfin mêmes progrès dans les vertus religieuses. Ainsi l'on disoit communément dans le monastère de S.-Benoît: «La sœur Rosalie est la mère Scholastique; et la sœur Marie-Mélanie est devenue la sœur Rosalie. »

Virginie ne cessoit de rendre à Dieu des actions de grâces pour toutes celles dont il combloit Mélanie, et pour le bien que la sœur Rosalie et les trois Marie lui en rapportoient lorsqu'elle alloit à leur monastère. Sa seconde nièce, Marie-Angélique, qui l'y accompagnoit toujours, partageoit avec elle la consolation et la joie, et s'excitoit par l'exemple de sa

cousine à travailler elle-même avec plus de ferveur à son avancement dans le bien. Ce qui lui aidoit aussi beaucoup, c'étoit sa confiance envers sa tante, pour qui elle avoit une entière ouverture de cœur; prenant en tout ses avis, lui confiant les secrets de son ame, et ne lui laissant rien ignorer de ses pratiques et de sa conduite. Elle se proposoit d'imiter la sienne, et lui faisoit souvent des questions sur la manière de pratiquer les vertus plus parfaitement, qui tendoient à sonder ses dispositions intérieures, pour en faire le profit de son ame. Virginie, qui ne manquoit pas de pénétration, voyoit bien où elle visoit; et comme ce n'étoit point par un esprit de vaine curiosité, elle lui répondoit avec simplicité sur bien des choses qu'elle auroit tues à toute autre, connoissant d'ailleurs sa discrétion et la solidité de sa piété. Ainsi elles agissoient de concert pour leur mutuelle édification: tout s'y trouvoit une amitié réciproque des plus tendres, et très-épurée d'amour-propre; une confiance très-bien placée, et utile à l'une et à l'autre; une union formée par le désir de se servir réciproquement dans l'ouvrage de leur perfection.

« Ma cousine Mélanie nous a quittées, disoit un jour Angélique à sa tante, et elle travaille de tout son pouvoir à devenir sainte; mais nous pourrons bien, avec le secours de notre Seigneur, y travailler comme elle, et arriver à la plus haute perfection. J'ai eu ces jours-ci un projet dans l'esprit, lui dit-elle une autre fois, qu'il faut que je vous déclare : je vois que ma cousine a le bonheur d'être sous

la dépendance d'une supérieure et d'une maîtresse, et par conséquent de pratiquer l'obéissance : et moi, personne ici ne me commande. Vous ne me regardez plus comme votre égale : vous me traitez en fille formée, ainsi je ne trouve point d'occasion d'obéir. Cependant l'obéissance est une si belle vertu : sera-t-il dit que je ne la pratique pas? Oubliez que je suis devenue grande, et commandez-moi sans m'épargner. Grondez-moi ; ne me passez pas la moindre faute : vous en aurez souvent l'occasion, étant aussi imparfaite que je le suis; et par ce moyen je pourrai mériter devant Dieu autant que ma cousine. »

Virginie sourit; et comme elle excelloit en douceur, elle lui répondit : « Vous m'embarrasserez fort si vous m'obligez à vous gronder quand vous manquez à quelque chose : mais je puis bien vous avertir sans vous gronder; et de votre côté vous pouvez recevoir intérieurement mon avis, comme votre cousine reçoit ceux de sa maîtresse, c'est-à-dire avec un sentiment d'humilité et de soumission; ainsi nous nous accorderons parfaitement : je seconderai vos intentions, et vous satisferez votre pieux désir. » On voit en ceci l'amour que Marie-Angélique avoit pour les vertus, et combien son zèle pour sa perfection étoit industrieux à se procurer les moyens de les pratiquer.

Sa tante Virginie en concevoit dans son cœur un merveilleux contentement; elle l'en aimoit, non de cet amour que la chair et le sang inspiroit, mais de cette sainte dilection dont J.-C. est le principe, et que la piété excite

entre les personnes que ce divin maître unit en lui. C'étoit aussi par cette sainte affection qu'elles se conjouissoient l'une et l'autre des grâces que le Seigneur leur faisoit, qu'elles s'intéressoient avec tant de zèle pour leurs progrès dans le saint amour, qu'elles mettoient comme en commun toutes leurs bonnes œuvres, les pratiquant ordinairement ensemble, et qu'enfin elles faisoient ensemble presque tous leurs exercices de dévotion, ne se cachoient pas l'une de l'autre : mais leur secret étoit entre elles à cet égard si inviolable, que jamais ni la belle-sœur de Virginie, ni encore moins la dame della Chiesa, bien qu'elles lui fussent unies, ne le pénétrèrent jamais.

CHAPITRE XVIII.

Maladie longue et douloureuse de Virginie, et sa précieuse mort.

C'ÉTOIT dans cette union si pieuse et si parfaite que vivoient, dans la paix des saints, Virginie et Marie-Angélique, sa nièce; et celle-ci se flattoit d'en jouir encore long-temps au grand avantage de son ame, lorsque, par un accident auquel ni l'une ni l'autre ne se fussent jamais attendue, Virginie tomba dans une maladie très-affligeante, et qui la conduisit enfin au tombeau, dans la 58e année de son âge. Ses coliques avoient cessé depuis assez de temps : il paroissoit que sa santé étoit bien

rétablie. Mais étant allée le matin à son ordinaire à l'église de Saint-François, pour faire sa communion avec sa nièce, comme elles retournoient ensuite à leur maison, un jeune étourdi jeta au hasard une pierre, qui vint frapper directement Virginie à la mamelle gauche; le coup fut rude, et ses habits ne la garantirent pas de la contusion qui s'y fit. Marie-Angélique en fut effrayée, mais Virginie, sans s'émouvoir, lui dit : « Ne vous troublez pas, la providence m'a réservé aujourd'hui ce coup, pour me faire pratiquer un acte de soumission à sa volonté, en action de grâces de la communion : ainsi recevons-le à cette intention, et n'en dites rien, je vous en prie, à votre cher père ni à votre chère mère, parce qu'ils s'alarmeroient, et peut-être que cela n'aura pas de mauvaises suites. »

Sa nièce n'étoit pourtant pas tranquille : elle la conjura, étant de retour à la maison, de lui laisser voir s'il n'y auroit point de blessure, et en effet elle n'y trouva qu'une contusion, comme nous avons dit, et même moins considérable qu'elle ne l'avoit cru. « Vous voyez, lui dit alors Virginie, que vous avez pris trop facilement l'alarme. N'en parlons donc plus : Dieu en aura soin, et en fera selon sa volonté. » Là-dessus Angélique se rassura et se contenta pendant quelques jours de lui en demander des nouvelles, qu'elle lui donnoit favorables, n'y prenant pas même garde, parce qu'elle sentoit peu de douleur, ou que sa mortification la lui faisoit compter pour rien.

Ainsi elles continuèrent d'agir comme elles

faisoient auparavant, Virginie poursuivant ses pratiques accoutumées, ne cessant aussi de travailler, d'aller à l'église, à son jardin et au monastère des Bénédictines; ce qui dura environ quatre mois. Dans cet intervalle se trouva le jour anniversaire de son baptême, et elle étoit en coutume de passer la veille, le jour et le lendemain en jeûne et en retraite à l'honneur de la très-sainte Trinité, au nom de laquelle elle avoit été régénérée; jeûnant le premier jour pour expier les manquements qu'elle avoit commis dans sa vie contre les saints engagements du baptême; le second, pour remercier le Seigneur de lui avoir ouvert les portes de son église; et le troisième, pour obtenir la fidélité à remplir ses promesses, et la grâce de la persévérance finale. Elle ne manquoit pas aussi ce même jour de communier à la paroisse où elle avoit reçu ce sacrement: et après son action de grâces, elle passoit demi-heure à genoux à côté des fonts-baptismaux, renouvelant ses promesses, remerciant Dieu de l'avoir faite chrétienne, et de toutes les grâces et les sacrements qu'elle avoit reçus depuis ce temps-là; s'excitant à un vif regret de ses fautes passées, et faisant une solennelle protestation de fidélité à Jésus-Christ.

Elle fit donc encore dans ce temps-là la même pratique, et peu de jours après elle commença à sentir les atteintes de son mal, qui travailloit sourdement sans qu'il en parût rien au dehors; mais, soit le désir qu'elle avoit de souffrir, soit qu'elle ne crût pas que ce pût être un mal de conséquence, elle ne

se plaignit point, et tâcha de faire en sorte que sa nièce ne s'en aperçût pas. Sa plus grande difficulté fut, que le mal devenant toujours plus sérieux, elle n'osa continuer ses austérités accoutumées, parce que le père Bonaventure lui avoit recommandé de les suspendre dès qu'elle auroit quelque incommodité.

Cependant comme elle ne put plus douter que ce ne fût un cancer qui s'étoit formé, par les douleurs aiguës qu'il lui causoit, et qu'elle ne pouvoit presque plus rien souffrir qui lui gênât le sein, sa nièce s'en aperçut bientôt; et n'osant plus lui en parler à elle-même, elle se crut obligée d'en informer sa mère. Elle trouva avec sa sœur, madame della Chiesa, qui étoient sur le point de monter à la *capucine* de Virginie; et toute fondant en larmes, elle leur déclara le soupçon qu'elle avoit, et leur fit comprendre par toutes les observations qu'elle avoit faites, combien il étoit fondé. « Ma tante, leur dit-elle, après avoir rappelé le coup de pierre qu'elle avoit reçu, n'a pas pensé qu'il pouvoit avoir de suites fâcheuses; elle a méprisé son mal, et la voyant si rassurée, je l'ai été moi-même sur sa parole : mais ce que je craignis d'abord ne s'est trouvé que trop véritable. Je me suis aperçue depuis trois jours qu'elle gémit quelquefois dans la nuit, qu'elle prend des précautions pour empêcher que son habit ne touche son sein de trop près, qu'elle ne s'appuie plus contre son oratoire lorsqu'elle prie, bien que cela lui arrivât auparavant de temps en temps; et enfin, il me semble que son sein du côté gauche, paroît

plus gros que du côté droit, ce qui me fait justement soupçonner qu'elle y a quelque mal dangereux; je n'oserois lui en parler de peur de lui faire de la peine; mais j'aurois eu à me reprocher d'être coupable de sa vie, si par mon silence j'étois la cause que vous n'y remédiassiez pas. »

Les deux dames n'attendirent pas qu'elle s'étendît davantage; elles se rendirent aussitôt auprès de Virginie, qui fut surprise de les voir avec un air qui marquoit le trouble où elles étoient. « Que vous est-il donc arrivé, leur dit-elle, allarmée elle-même? je vous vois effrayées. -- Hélas! lui dit sa belle-sœur, nous le serions bien à moins. Vous avez un cancer, et vous n'en dites rien: pardonnez-moi si je vous gronde de votre silence. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé? Vous voulez donc périr, et nous laisser votre frère et moi, dans la désolation? » Virginie, qui ne s'attendoit pas à ceci, parut un peu étonnée, et dit: « Il est vrai que j'en ai un; mais ce n'est que depuis peu de temps que j'en suis assurée; car à peine en paroît-il quelque chose au dehors par une couleur un peu livide et un très-petit bouton dont je me suis seulement aperçue, et si ce n'étoient les douleurs que je sens, je ne m'en serois jamais avisée.

-- Il ne faut point perdre de temps, lui dit sa belle-sœur; il faut appeler le médecin et le chirurgien, et voir de quoi il s'agit. » Virginie, dont la modestie étoit angélique, jeta quelques larmes en l'entendant parler ainsi, et témoigna une peine extrême de souffrir les regards d'un homme, bien que dans ce cas

de nécessité cela soit très-permis. La dame della Chiesa le comprit, et se tournant vers sa sœur de Monte-Cœli, lui dit : « Votre belle-sœur souffre trop de penser de se montrer à un chirurgien ; ne la pressez pas là-dessus, nous avons une ressource qui lui sera moins pénible ; mais il ne faut pas qu'elle la refuse. Vous savez qu'il y a au monastère de Saint-Benoît, la sœur Appollonie Curasori, qui a soin de leur pharmacie depuis longues années, et qui s'entend très-bien à traiter ces sortes de maux, puisqu'elle a guéri deux de ses religieuses, la sœur Euphrosine de Malchesio, et la sœur Macrine Voglio-Bene : il faut donc l'y conduire, et la prier de nous dire son sentiment. »

Madame de Monte-Cœli trouva la proposition très-raisonnable ; Virginie y acquiesça, et sur-le-champ sa nièce Angélique se rendit au monastère, pour prier la sœur Rosalie de prévenir la sœur abbesse et la sœur Appollonie Curatori, qui lui témoignèrent bien du regret de la maladie de sa tante, et offrirent tout ce qui dépendoit d'elles pour son soulagement. Le lendemain Virginie fut conduite en chaise au monastère : son frère et sa belle-sœur ne voulurent point permettre qu'elle y allât à pied ; et la sœur Appollonie s'étant rendue à la porte intérieure du couvent avec l'abbesse et la sœur Rosalie, elle examina la partie affectée avec toute l'attention que la nature du mal exigeoit.

Virginie étoit celle de la compagnie qui paroissoit le moins sensible ; elle montroit un visage serein, se contentant de répondre

sur son mal aux différentes questions que lui faisoit la sœur Appollonie, pour en mieux connoître l'origine et le progrès. La sœur Rosalie avoit le visage couvert de larmes, et la mère abbesse n'en témoignoit pas moins de douleur et de compassion; car outre qu'elle estimoit et chérissoit souverainement Virginie pour ses excellentes qualités et sa haute vertu, elle s'aperçut que dès que la sœur Appollonie avoit vu l'état de son mal, elle avoit paru étonnée; ce qui faisoit assez comprendre qu'il étoit très-dangereux. En effet, elle ne dit pas d'abord tout ce qu'elle en pensoit; mais après l'avoir examiné, ayant passé au parloir afin d'en discourir plus librement, elle fit entendre que Virginie avoit trop laissé travailler le cancer, et conclut qu'il en faudroit venir à une amputation, dont elle ne répondoit pourtant pas, ajouta-t-elle, parce qu'il me paroît presque évident que mademoiselle Virginie ne pourra pas la soutenir; outre que quand même on auroit fait toutes les opérations nécessaires, elle croyoit, avec fondement, qu'il resteroit toujours quelque racine qu'on ne pourroit ôter entièrement, et qui produiroit de funestes effets.

C'étoit autant que de prononcer une sentence de mort. La mère abbesse et la sœur Rosalie en pleurèrent, et sa nièce Angélique en poussa des cris. Mais Virginie, bien loin d'en témoigner de l'affliction, consoloit les autres avec une douceur et une soumission admirable aux ordres du Seigneur. « Que ferois-je davantage, leur disoit-elle, dans cette misérable vie, où j'accumule tous les jours mes fau-

tes sans m'amender comme je dois. Dieu me fait une grande grâce de m'envoyer une maladie qui servira à faire pénitence, et qui, me conduisant peu à peu à la mort, me laisse assez de loisir pour m'y préparer. Ainsi, ne vous affligez pas, je vous en conjure; votre amitié pour moi est trop grande : faites-la servir plutôt à remercier avec moi notre Seigneur de la grâce qu'il me fait. »

Les cris de Marie-Angélique avoient attiré dans le parloir une religieuse qui passoit tout auprès; et qui, craignant qu'il ne fût arrivé un accident à quelqu'un, courut au secours, et apprit ce qu'il en étoit. Elle alla aussitôt le rapporter aux autres sœurs, qui vinrent en foule pour lui témoigner leurs regrets, surtout les trois Marie. Virginie eut encore à se défendre de leur tendresse; et enfin après bien des témoignages conformes aux sentiments de douleur de la part des religieuses, et de reconnoissance du côté de Virginie, celle-ci prit congé, en leur promettant de les revoir au moins encore une fois, et elle entra dans leur église pour y faire sa prière et son sacrifice.

Ce ne fut pas seulement un acte de soumission qu'elle fit, mais encore un acte d'actions de grâce à notre Seigneur Jésus-Christ, s'estimant très-heureuse de ce qu'il l'avoit trouvée digne de souffrir quelque chose pour son amour. Elle s'abandonna entièrement à sa volonté, et lui fit de tout son cœur le sacrifice de sa vie; ensuite, jetant un regard d'amour vers la porte du tabernacle, elle dit à Jésus-Christ : « Cette porte, qui cache votre adorable sacre-

ment à mes yeux, ne s'ouvrira plus guère pour moi, ô Sauveur de mon ame! Je ne mérite pas que vous continuiez une si insigne faveur. Que votre volonté soit faite! mais du moins faites qu'on me permette, quand je ne serai plus en état de venir vous rendre mes adorations, de vous recevoir quelquefois ; et que je ne meure point sans avoir reçu le sacré Viatique et l'Extrême-Onction, ces deux puissants secours que vous nous avez préparés dans votre miséricorde, pour nous soutenir dans le terrible passage du temps à l'éternité.» Elle dit ceci en jetant quelques larmes, non pas de tendresse sur elle-même, pour la peine qu'elle avoit de mourir, mais de tendresse envers Jésus-Christ, voyant qu'elle n'auroit plus la consolation de le recevoir si souvent, et de venir lui rendre ses hommages.

Après cette prière, qui dura environ un quart d'heure, elle retourna à sa maison, où elle trouva son frère et sa belle-sœur avec la dame della Chiesa, dans une extrême affliction, sur le rapport que sa nièce Angélique leur avoit déjà fait de la décision de la sœur Appollonie. Son frère ne voulut point s'y tenir; et pressa sa sœur avec les plus fortes instances de permettre qu'on appelât le médecin et le chirurgien de la maison, tous les deux habiles dans leur art, et d'ailleurs d'une sagesse et d'une probité reconnues. « J'ai droit, lui dit-il, de l'exiger de vous, parce que je tiens ici la place de mon père et de ma mère, et qu'ils m'ont l'un et l'autre, en mourant, recommandé très-expressément de prendre soin en particulier de tout ce qui vous regarde, à plus forte rai-

son, dès qu'il s'agit de votre vie. D'ailleurs, je le dois à Dieu et à ma conscience; car si, faute d'avoir employé tous les moyens que nous pouvons mettre en œuvre, vous veniez à mourir, je me croirois coupable de votre sang, et je me le reprocherois sans cesse. Je le dois à mon cœur, qui vous a toujours aimée, et qui souffriroit trop de vous voir périr; enfin je le dois au public. Eh! que penseroit-il de nous, si nous nous contentions de la décision de la sœur Appollonie, sans avoir appelé un médecin et un chirurgien, qui, par leur profession, sont censés en savoir bien davantage qu'une religieuse! »

Virginie, dont la piété étoit humble, soumise, et non pas opiniâtre, se rendit aux instances de son frère. Le médecin et le chirurgien furent appelés le lendemain, et enfin ils décidèrent de même que la sœur Appollonie, et proposèrent seulement quelques remèdes propres à adoucir son mal, et à le rendre plus supportable. Mais rien n'étoit plus capable de le lui faire supporter que sa piété, et ce fut là le remède que le Seigneur lui présenta lui-même par l'onction de la grâce, remède bien plus salutaire, puisqu'il fit servir ce mal passager à procurer à Virginie des trésors de mérite, et un grand accroissement de gloire dans l'éternité.

Tout étant ainsi décidé pour son mal, elle ne pensa qu'à bien mettre à profit le peu de temps qui lui restoit à vivre. D'abord elle se débarrassa de la sollicitude des affaires temporelles, en disposant de ses biens par un testament, où elle tâcha de régler toutes choses au

contentement de son frère et de sa sœur Lucie; après quoi elle ne pensa plus qu'à consommer l'ouvrage de sa sanctification. Elle ne se renferma pas tout-à-fait; mais ne pouvant aller à pied à l'église, elle s'y fit conduire au moins de deux jours l'un; ce qui dura jusqu'à ce que le père Bonaventure lui déclara, de l'avis du médecin, qu'il ne falloit plus sortir de la maison; à quoi elle se soumit sans réplique.

Elle avoit profité de ce reste de liberté pour aller encore deux fois au monastère de Saint-Benoît, où elle avoit eu un long entretien avec la sœur Rosalie et les trois Marie, sur le détachement des choses de la terre, et les biens immenses que Dieu réserve dans l'éternité aux ames qui lui sont fidèles. Elle en avoit eu un autre avec sa nièce Marie-Mélanie, pour la confirmer dans la fidélité aux devoirs de son état, et la ferveur de cette jeune religieuse avoit comblé son cœur de consolation. Elle n'avoit presque rien dit de sa maladie dans ces entretiens; car cela n'en vaut pas la peine, avoit-elle répondu, dès qu'on lui en avoit ouvert le discours; mais ils avoient roulé uniquement sur les choses de Dieu. Ces religieuses s'étoient flattées qu'elle seroit encore en état de les venir voir, et elles ne s'en séparèrent pas, comme si ce dût être pour toujours; ce qui les auroit extrêmement attendries. Virginie leur en avoit même épargné la douleur lorsqu'elle les quitta pour la première fois, et en ne leur témoignant rien là-dessus, et en faisant bonne contenance: mais au sortir du parloir elle avoit dit à sa nièce Angélique, qui s'y étoit trouvée

avec elle: « Voici ma dernière visite, il faut faire le sacrifice à Dieu; nous nous retrouverons toutes dans l'éternité. Je vous laisse le soin de consoler votre cousine Mélanie dans quelques jours d'ici; il ne seroit pas prudent de le faire à présent. »

Cependant son frère avoit eu soin, dès que le médecin et le chirurgien eurent décidé sur sa maladie, d'envoyer à Gli-Angeli pour avoir deux filles de service, élevées dans le même endroit qu'Agathe Santarelli, dont on étoit si content chez lui; et il s'étoit adressé pour cela à l'aînée des Casa-Santa: car la vénérable Sophie étoit morte depuis un an, dans les sentiments qui rendent la mort des Saints précieuse aux yeux de Dieu; et c'étoit sa fille aînée qui lui avoit succédé dans le gouvernement de la maison. Il s'adressa donc à celle-ci pour avoir ces deux filles, et elle les choisit telles qu'il les pouvoit désirer, tant pour la sagesse que pour la force et l'adresse nécessaires à servir un malade.

Il avoit fait ceci sans prévenir Virginie, qui fut étonnée lorsqu'elle les vit arriver, ne croyant pas qu'on dût avoir pour elle tant d'égards: mais son humilité céda à la charité, dès qu'on lui fit entendre qu'il falloit qu'elle eût toujours quelqu'un qui veillât la nuit auprès d'elle; qu'une seule fille n'y auroit pas suffit, à cause de la longueur de la maladie; que deux soutiendroient cette fatigue plus aisément en veillant alternativement, et qu'on seroit tranquille dans la maison, lorsqu'on pourroit être assuré qu'elle seroit aussi bien servie la nuit que le jour.

Elle eut un peu plus de peine à se rendre, lorsqu'on lui proposa de passer dans une chambre plus commode que la sienne, où on lui avoit dressé un lit bien différent de celui où elle couchoit. «Hélas! dit-elle, en jetant quelques larmes, je suis bien éloignée de mourir, comme beaucoup de Saints ont fait, sur la terre et la cendre, et encore plus comme notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix. Pourquoi un lit si propre et si commode? Ah! Dieu ne permettra pas que j'y meure, et vous verrez que ce sera sur une chaise que je rendrai le dernier soupir.» Elle acquiesça néanmoins à tout ce que l'on voulut; car, dit-elle, si je ne pratique pas la mortification, j'y suppléerai du moins par l'obéissance.»

Mais elle pratiqua l'une et l'autre d'une manière très-parfaite; car, d'une part, son cancer s'étant ouvert, fit des progrès prodigieux en peu de temps, si bien que sa belle-sœur et sa nièce qui pansoient tous les jours sa plaie, sans permettre qu'une autre personne y mît la main, avoient presque toujours, en lui rendant ce service, le visage couvert de larmes, de la voir dans un état si déplorable, et il falloit qu'elle les consolât; et d'autre part, elle étoit si docile, même aux deux filles qui la servoient, que celles-ci n'en parloient quelquefois à Agathe Santarelli, qu'avec des sentiments d'un étonnement extraordinaire, avouant qu'elles n'avoient jamais vu tant de patience et tant d'humilité que Virginie leur en montroit. «Je voudrois, dit l'une d'entre elles, passer toute

ma vie auprès d'une telle malade, j'y trouverois des exemples de toutes les vertus à imiter, outre les saints avis qu'elle me donne ordinairement dans la nuit, lorsqu'elle ne peut pas reposer; car voyant que je ne veux point dormir, bien qu'elle m'y exhorte souvent, elle me parle alors de Dieu, et me dit de si belles choses, que je n'en ai jamais entendu de pareilles. »

« Il y a deux nuits, disoit aussi l'autre, qu'elle me parloit des grandeurs de la très-sainte Vierge, de la dévotion et de la confiance que nous devons avoir en elle, et je n'aurois jamais voulu que le jour vînt, tant j'étois ravie de l'entendre. Je fus bien éloignée de penser à m'assoupir; cette nuit ne me parut pas durer une heure; cela m'inspira tant de dévotion pour cette divine Mère, que si je manquois à présent de réciter mon chapelet tous les jours, ma conscience me tourmenteroit par mille remords. »

Cependant son mal allant toujours en empirant, et son bras et tout le corps étant extrêmement enflés, elle ne put plus rester dans le lit, et passoit le jour et la nuit sur sa chaise. On ne peut exprimer quels exemples de patience et d'amour pour Dieu elle fit éclater aux yeux de son frère, de sa belle-sœur, de sa nièce et de la dame della Chiesa, qui étoient les personnes qui lui faisoient compagnie le plus ordinairement. Elle n'ouvroit la bouche que pour bénir le Seigneur, et lui marquer son amour et sa soumission, et pour lui rendre des actions de grâces. Son visage étoit toujours serein, son humeur toujours égale; on

ne s'aperçut jamais qu'elle se laissât aller à aucun mouvement de légère inquiétude.

Elle ne se dispensoit pas même de faire l'oraison, s'y appliquant doucement demi-heure le matin et autant le soir, assise sur une chaise; et pour mieux dire, son oraison étoit continuelle, ne s'occupant plus que de Dieu, et ne parlant plus que de lui. Le curé de sa paroisse lui apportoit la sainte communion aussi souvent qu'il est permis en pareil cas; et dans les autres jours, elle ne manquoit pas, lorsqu'elle entendoit sonner la messe, de se transporter en esprit à l'église pour s'unir au prêtre qui la célébroit, et communioit spirituellement. Combien de fois renouveloit-elle aussi dans le jour cette communion spirituelle! Elle ajoutoit ordinairement l'offrande de sa vie qu'elle faisoit amoureusement et avec un désir ardent de s'aller unir à Jésus-Christ dans le séjour de la gloire.

Sa confiance envers ce miséricordieux Sauveur étoit tendre et fidèle, toute pleine d'espérance en sa bonté; mais elle étoit aussi accompagnée d'un sincère repentir de ses fautes passées, d'une humilité profonde, et d'un appui sur les mérites infinis de son divin époux, qu'elle présentoit au Père céleste, n'ayant rien dans elle-même, disoit-elle, pour pouvoir lui offrir, que des misères sans nombre, dont la vue la décourageoit, dès qu'elle cessoit de considérer le prix du sang que Jésus-Christ avoit répandu pour elle.

Ce maître adorable, qui vouloit achever de la purifier, lui ôta pendant quelque temps tout goût sensible de sa grâce, et la laissa

dans une grande sécheresse intérieure, outre qu'il permit qu'elle fût livrée à une tentation importune de vanité qu'elle avoit beaucoup de peine à combattre. Enfin son frère, le père Bonaventure, lui manqua dans ces conjonctures, étant tombé malade et obligé de garder le lit. Tout ceci dura quinze jours; et dans cette situation on peut dire que Virginie se surpassa en soumission au bon plaisir de Dieu, en humiliation intérieure, en regrets de ses infidélités passées, et en courage pour combattre l'ennemi de son salut, qui faisoit ses derniers efforts pour la perdre par la vanité. Enfin la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge arriva; Virginie implora sa protection avec une foi vive et une humilité accompagnée de la plus tendre confiance, et alors elle rentra dans son premier état de paix intérieure. Le père Bonaventure fut rétabli de sa maladie, et revint lui donner tous les secours spirituels qui étoient du ressort de son ministère. Elle se trouva donc plus que jamais dans la ferveur du saint amour, et de l'espérance chrétienne en son céleste époux.

Ce miséricordieux époux choisi entre mille, lui procura en même temps deux grands sujets de consolation. Le premier fut la visite de la famille des Casa-Santa qui étoit venue à Palerme au monastère de Saint-Benoît, pour y faire la retraite. Toutes s'y trouvoient, jusqu'aux deux cousines de ces saintes filles, que nous avons dit ailleurs s'être jointes à elles. On rappela dans cette visite le souvenir de la vénérable Sophie, leur mère; on parla beaucoup de ses vertus; et sa fille aînée qui tenoit

sa place, détailla les circonstances édifiantes de sa mort qui mériteroient d'être rapportées ici, si nous ne craignions d'interrompre cette narration. Ensuite on parla du bonheur de la mort des justes et du saint désir de s'aller unir pour toujours à Jésus-Christ dans le ciel. Les Casa-Santa témoignèrent beaucoup à Virginie combien elles lui envioient ce bonheur. Agnès surtout lui dit en l'embrassant étroitement : « Ah, que ne me cédez-vous la place ! je prendrois volontiers votre mal avec vos vertus. » Virginie s'humilia profondément de l'entendre parler ainsi, et lui répondit : « Vous ne savez pas apparemment combien je suis orgueilleuse ; il ne faut qu'un mot de louange pour réveiller toute ma vanité. » Epargnez-moi cette nouvelle tentation, elle est le plus dangereux trait de l'ennemi de mon ame ; priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés, et qu'il me donne le loisir d'en faire pénitence : ou, si je dois mourir bientôt, qu'il augmente mes maux pour y suppléer. » Ensuite leur séparation ne se fit pas sans qu'on répandît des larmes d'amitié de part et d'autre, parce que c'étoit pour la dernière fois qu'on se voyoit ; et enfin les Casa-Santa associèrent à leur communauté, par l'union des suffrages, la nièce de Virginie, qui en eut une très-grande joie.

Le second sujet de consolation auquel elle fut encore plus sensible, fut la conversion de sa sœur Lucie. L'archevêque de Palerme avoit appelé quelques religieux de Saint-François, pour faire la mission dans sa ville archiépiscopale. Le père Antoine, frère de Virginie,

étoit un des principaux ; car la réputation de ses talents pour la chaire, avoit déjà volé dans presque toute la Sicile. Sa sœur Lucie, soit par curiosité, soit par amitié, soit comme la charité doit plutôt nous le faire penser, soit, dis-je, que ce fût dans l'intention de profiter de ses sermons, ne manqua pas de s'y rendre. Elle ne fut pas beaucoup touchée des premiers qu'elle entendit ; mais le père Antoine en donna un sur le jugement universel, et un autre ensuite sur les peines de l'enfer, dont elle fut pour ainsi dire terrassée. Elle sortit de l'église livrée à une crainte extraordinaire de la justice de Dieu ; elle se reprocha en même temps dans son cœur toute sa vie mondaine, elle passa toute la nuit et le lendemain, dévorée par les remords de sa conscience ; enfin elle alla se jeter aux pieds d'un confesseur, qui étoit du nombre des missionnaires, et qui acheva, dans le sacré tribunal, ce que le père Antoine avoit heureusement commencé en chaire.

Lucie en sortit donc sincèrement convertie, et vint elle-même en donner la consolante nouvelle à sa sœur Virginie. Hélas! quelle fut la joie que cet heureux changement lui causa. « Ah ! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, je n'ai plus rien, Seigneur, à désirer sur la terre ! Ne m'y arrêtez pas plus long-temps, mon adorable Sauveur, je n'attendois plus que le moment de voir toute la famille rangée sous vos étendards, et dévouée à votre service ; ce moment est enfin arrivé par votre miséricorde : il ne reste plus à votre servante, que d'obtenir cette très-grande miséricorde pour

sa pauvre ame, afin qu'elle aille s'unir à vous dans l'éternité. »

Son divin époux ne tarda pas de lui en accorder la grâce. Trois jours après elle se trouva si mal, qu'elle demanda le saint viatique et l'Extrême-Onction. Comme elle ne perdit la connoissance qu'en expirant, elle reçut ces sacrements avec une humilité si profonde, un amour si ardent, et des sentiments de reconnoissance si vifs et si édifiants, que les personnes qui accompagnoient le très-saint Sacrement, en parloient à tout le monde avec admiration, et ne la nommoient que la sainte. Enfin, sur les sept heures du soir du même jour, étant sur sa chaise, son frère aîné, sa belle-sœur, sa sœur Lucie et la dame della Chiesa à genoux vis-à-vis d'elle, ses deux frères les pères Antoine et Bonaventure, récitant à ses côtés les prières pour les agonisants, lorsqu'on en vint à ces paroles de la recommandation de l'ame : *Recevez, Seigneur, votre servante dans le lieu du salut, comme elle l'espère de votre miséricorde*, Virginie jeta un amoureux regard sur son crucifix qu'elle tenoit de sa main droite sur ses genoux, et penchant doucement la tête sur le bras de sa nièce Angélique, qui la soutenoit, elle s'endormit sans effort du sommeil des Justes.

Dès qu'Angélique s'aperçut que Virginie avoit expiré, saisie d'une vive douleur, elle se jeta à son cou en arrosant son visage d'un torrent de larmes, et ne put dire que ces paroles : « Ah ! ma bonne tante, vous êtes donc morte ! » On eut de la peine à l'en séparer, et quelque temps après qu'elle se fut un peu re-

mise, elle voulut la mettre elle-même dans un suaire, conjointement avec la dame della Chiesa, sans permettre qu'aucune autre leur aidât.

Quoique Virginie eût tâché de mener une vie cachée, sa vertu brilloit trop pour n'être pas connue; tout le monde en parloit avec éloge, et elle fut universellement regrettée. Une personne de grande considération et de grande piété dit à son sujet : « Les personnes vertueuses ont une double obligation à cette demoiselle : l'une, de leur avoir servi d'exemple de toutes les vertus pendant sa vie; l'autre, de soutenir encore cet exemple après sa mort en la personne de sa nièce, qui marche fidèlement sur ses traces. » Cela parut par les effets; car Marie-Angélique imita si bien sa pieuse tante, qu'elle en devint une copie parfaite, et les consolations qu'elle donna à ses parents, par son excellente conduite, firent avouer à toutes les personnes qui la connurent, qu'une fille solidement pieuse est dans une maison un trésor inestimable. Nous n'ajouterons point ici de réflexions sur cette histoire, puisqu'elle en fournit assez d'elle-même. Il suffira de remarquer qu'on ne sauroit refuser aux filles qui se règleront sur ce modèle, de les ranger parmi les vierges sages, dont il est parlé dans l'Evangile, qui méritèrent d'entrer dans la salle des nôces à la suite du céleste époux. »

FIN DU SECOND ET DERNIER TOME.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME SECOND.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.



FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER TOME.

DOLE, IMP. DE JOLY.



